Bonus : poster X-FILES & les 73 épisodes !

102

Ciné Fantastique

MadMovies

100 pages !

SEXPLOSIF ! PAMELA ANDERSON EST BARBWIRE

AUX FRONTIÈRES DU RÉEL

«LA VÉRITÉ EST À L'INTÉRIEUR» : DOSSIER EXCLUSIF !

...ET LES NOUVEAUX FILMS DE DAVID CRONENBERG, DAVID LYNCH, PETER JACKSON, JOHN CARPENTER...

Espagne : 700 Pts - Belgique : 180 FB
Canada : 7,25 $ - Suisse : 8 F - RCI : 2800 CFA

M 2016 - 102 - 25,00 F-RD

FILM OFFICE

présente

CAUCHEMAR

UN ETE A VOUS GLACER LE SANG

AVEC SKYROCK

PLUS DE TUBES MOINS DE PUB

DEJA DISPONIBLES 23 TITRES MALEFIQUES :

AMITYVILLE 93
AUX FRONTIÈRES DE L'AUBE
BAD TASTE
BAL DE L'HORREUR IV (LE)
BRAINDEAD
DARKSIDE
DÉMONS DU MAÏS I (LES)
DÉMONS DU MAÏS II (LES)
DEUX YEUX MALÉFIQUES
DOLLY
DOUCE NUIT (L'INITIATION)
DOUCE NUIT (LES JOUETS...)
DOUCE NUIT (COMA...)
FAUX-SEMBLANTS
FREDDY 5
FIN DE FREDDY (LA)
GHOST STORY
HOUSE IV
MANGLER (THE)
MIROIR
RETOUR DES MORTS VIVANTS (LE)
SANCTUAIRE
STEPFATHER 3

UGC VIDEO

LA COLLECTION REFERENCE DE L'EPOUVANTE !

MK2 MARIN KARMITZ MK2 VIDEO

MAD MOVIES

Rédaction, Administration
4, rue Mansart
75009 Paris

Éditeur/Directeur de la publication
Jean-Pierre Putters

MAD MOVIES Ciné-Fantastique
Numéro 102

Rédacteurs en chef
Jean-Pierre Putters
Marc Toullec

Secrétaire de rédaction
Vincent Guignebert

Comité de rédaction
Didier Allouch
Marcel Burel
Vincent Guignebert
Jean-Pierre Putters
Marc Toullec

Collaboration
Betty Chappe
Guy Giraud
David Guélou
Peter Parker
Erwan Sorin
Jack Tewksbury
Sandra Vo-Anh

Correspondants à Los Angeles
Emmanuel Itier
Olivier Albin

Maquette Men
Vincent Guignebert
Jean-Pierre Putters

Photocomposition/ Montage
Roswell SARL

Photogravure
Beauclair

Impression
S.I.E.P.

Distribution
N.M.P.P.

Tirage
90.000 exemplaires

Dépôt légal
Juillet 1996

Commission paritaire
59956

ISSN
0338-6791

Paraît tous les deux mois

Remerciements
Richard Arlock, Brian Black, Sharon Crow, Carlos da Silva, Nathalie Dauphin, Olivier Fallais, François Frey, Laurent Froment, Laura Gouadain, François Guerrar, Christophe Jouvet, Mic Kramer, Christian Laborie, Sandrine Lamantowicz, Anne Lara, Christophe Lunn, Bruno Maccarone, Aliette Maillard, Olivier Margerie, Dany Martin, Cédric Ménier, Sandrine Meunissier, Hervé Naguet, Patrick Nadjar, Christine Nicolay, Edith Filipacchi, Pierre Reymond, Dominique Veyret, Jean-Pierre Vincent, Alia Yunis, Laurence Zylberman.

Sommaire

4 - Notules Lunaires et Éditorial

12 - Tous aux Manifs, Abonnement

14 - Aux Frontières du Réel

Un été sans *Aux Frontières du Réel* ? Inconcevable ! À défaut de lorgner la série culte sur le petit écran, retrouvez-la dans ces pages avec des entretiens exclusifs : réalisateurs, scénariste, acteur, maquilleur, compositeur... En prime, un poster de Fox Mulder et Dana Scully, avec au verso le guide complet des épisodes des trois saisons. De quoi patienter dans la joie !

26 - T-Rex

Une sortie d'été pour un OVNI cinématographique, montrant la flic synthétique Whoopi Goldberg et un tyrannosaure amateur de cookies et de pets odorants tenter de sauver la Terre d'une machiavélique congélation. Nul et pas fier de l'être !

35 - Loch Ness

Sur un mythe très peu exploité au cinéma, un joli film qui suit la trace d'un zoologue cherchant à prouver que Nessie, le célèbre monstre du Loch Ness, n'est que pure affabulation. Mais en Écosse, les légendes sont tenaces...

36 - Crash

Enfin sélectionné au Festival de Cannes, et récompensé sous de nombreux sifflets, David Cronenberg crée l'événement avec **Crash**, adaptation du roman éponyme. Entre accidents de voiture et recherche de nouveaux plaisirs sexuels, le réalisateur de **Faux-semblants** intrigue, déroute, fascine. Il s'explique longuement sur les enjeux du film. La belle Deborah Unger, interprète principale, et Jim G. Ballard, auteur du roman original, donnent également leur point de vue sur une œuvre qui ne laisse pas insensible.

44 - Barbwire

Le maillot une pièce d'*Alerte à Malibu*, Pamela Anderson l'abandonne pour les cuirs moulants de Barbwire, cette farouche tenancière d'une boîte malfamée dans un futur glauque. Un film bien meilleur que l'affirment les rumeurs, kitsch, rapide, plein de nazillons, de sales gueules, doublé d'un remake à peine voilé de **Casablanca**. Eh oui, Pamela Anderson prend la relève d'Humphrey Bogart !

50 - Double Dragon

Adaptation du célèbre jeu vidéo, ce **Double Dragon** réchauffé (il date de 1994) ne ravira personne, pas même les fans du Crying Freeman Mark Dacascos. Bastons et poursuites dans un Los Angeles futuriste s'enchaînent dans une mollesse générale.

52 - Planète Hurlante

Sur une planète dévastée par la guerre, des soldats décident de négocier la paix en se rendant dans le camp adverse. Un voyage contrarié par les «screamers», des armes exterminatrices à morphologie variable. Par le réalisateur de **Scanners II** et **III**, et avec Peter **RoboCop** Weller, de la SF minimale à l'écran mais ambitieuse dans le propos.

56 - Dangereuse Alliance

Quand *Beverly Hills* rencontre **Les Sorcières d'Eastwick** : quatre étudiantes d'une école catholique jouent les sorcières bien-aimées et sexy, jusqu'à ce que l'une d'elles abuse des mauvais sorts... Entretien avec le réalisateur Andrew Fleming, qui en profite pour rétablir la «vérité» sur la sorcellerie.

60 - Jiang-Hu

Dans la lignée d'**Histoires de Fantômes Chinois**, **Jiang-Hu/Bride with White Hair** raconte, via une mise en scène en mouvement et des images aux couleurs chaudes, une histoire de passion amoureuse sur fond de guerre des clans. Un film somptueux débarquant direct en vidéo. Injuste !

64 - The Frighteners

Tandis que **Heavenly Creatures** déploie ses charmes vénéneux sur les écrans français, le nouveau Peter Jackson sort aux États-Unis. Une comédie fantastique où l'on retrouve intact le cinéaste branque de **Bad Taste** et **Brain Dead**. Une farce de l'au-delà produite par Robert Zemeckis, bourrée d'effets spéciaux sophistiqués et d'ectoplasmes contrariants.

66 - L'Île du Dr. Moreau

La dernière version en date du fameux roman de H.G. Wells, une métaphore fantastique où un scientifique transforme les hommes en animaux et vice-versa. Après Charles Laughton et Burt Lancaster, c'est Marlon Brando qui revêt les blouses blanches de l'insulaire dément, prêt à toutes les folies pour contrer l'ordre naturel des choses.

68 - Escape from L.A.

Le retour tant attendu du borgne Snake Plissken dans une mission encore plus périlleuse concoctée par John Carpenter : récupérer dans l'île (!) de Los Angeles une arme susceptible de paralyser la planète !

70 - The Dentist

Dans ce cabinet-là, à Beverly Hills, mieux vaut ne pas mettre les pieds car le dentiste pète les plombs et use de la roulette sur le mode de Laurence Olivier dans **Marathon Man**. Entre épouvante et thriller, le premier film à diaboliser d'un bout à l'autre une profession jusque-là préservée des assauts des réalisateurs en quête de nouveaux monstres humains.

72 - Lost Highway

Silence radar depuis trois ans, depuis **Twin Peaks** version cinéma. David Lynch revient avec un film barré comme il les affectionne, un film surréaliste dont le héros change de visage en plein milieu. Bill Pullman, Patricia Arquette, Richard Pryor et Gary Busey participent à cette fugue psychédélique.

74 - Mangarama

81 - Vidéo et Débats

90 - Tonton Mad Vs the Flying Jaquette

92 - Ze Mad Rubrik

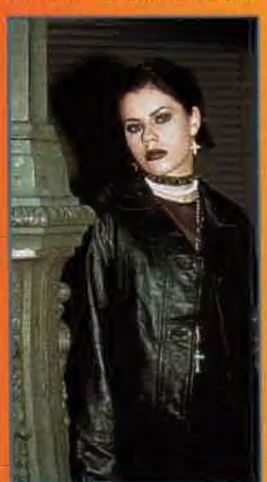
94 - Mad'gazine

96 - Le Courrier des Lecteurs, Les Petites Annonces

Aux Frontières du Réel

Crash

Barbwire



Dangereuse Alliance

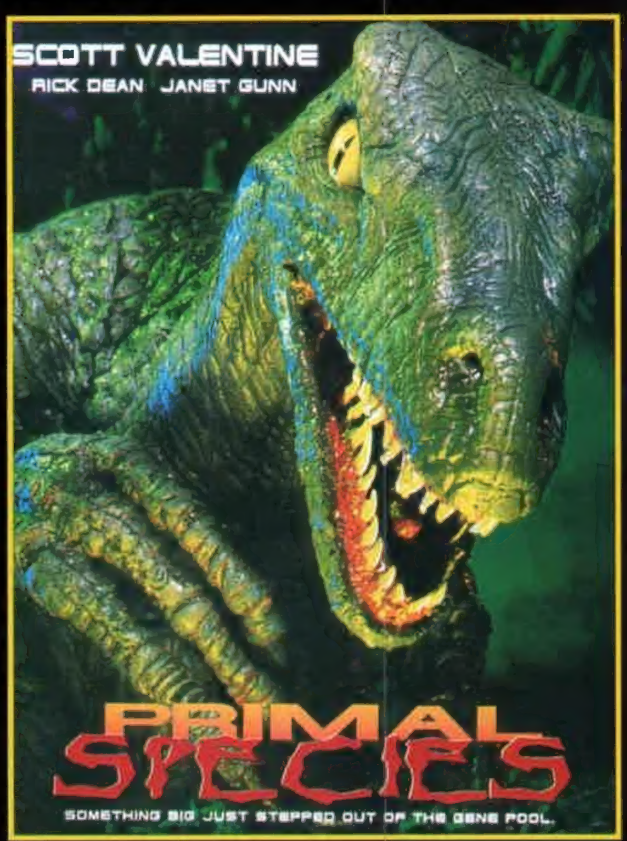
The Dentist

NOTULES LUNAIRES

■ Par ces temps estivaux, un peu de Zen ne fera de mal à personne. D'autant que Zen, c'est aussi un nouveau super-héros tiré d'une bande dessinée de Steve Stern et Dan Cote, Zen-Intergalactic Ninja, que pourrait adapter Brian Yuzna dès septembre prochain si le financement du projet se déroule comme prévu. Très proche de Superman, la genèse de Zen se déroule sur une lointaine planète. Là, dans des éprouvettes naissent Zen et son frère Diabolik. Raté dans sa conception, le premier est expédié dans l'espace. Arrivé sur Terre, il sauve la planète des assauts de son frangin bien décidé à la conquérir. Pas de nouvelles concernant la participation possible de Mark Dacascos (**Crying Freeman**, **Double Dragon**) à ce **Zen-Intergalactic Ninja** dont il tiendrait bien sûr le rôle-titre.

■ Quatre **Sinbad**, le mythique marin, à l'horizon : un dessin animé chez *Walt Disney*, une série B d'Alan Mehrez avec le Suisse Daniel Bernhardt, une autre série B chez *Green Communications* (**Sinbab The Magic Book** de Tarek Assaly) et une production nettement plus ambitieuse, écrite par Bob Gale (la saga **Retour vers le Futur**) chez *Cinergi*.

■ Le grand roman de Robert Heinlein, *The Moon is a Harsh Mistress* (alias *Révolte sur la Lune* en version française), fait l'objet d'une adaptation cinématographique sur laquelle planchent actuellement les scénaristes Ted Elliott et Terry Rossio (**Aladdin**, **Les Maîtres du Monde** déjà d'après Heinlein). Il s'agit de la guerre d'indépendance de la colonie lunaire contre les forces de la planète souveraine, à savoir la Terre. Un ordinateur d'une exceptionnelle puissance vient en aide aux mutins et s'éveille aux émotions humaines.



EDITORIAL

En préalable, et étant donné l'envergure de cet édito, nous n'aurons jamais la place d'évoquer le Tour de France, les J.O. d'Atlanta, Wimbledon, ni même la température de l'eau sur les plages, et pourtant, ça doit drôlement intéresser du monde pour qu'on nous en parle autant. Non, nous aborderons ici le questionnaire lancé dans notre numéro précédent, et dont la masse de courrier en retour a encore bloqué un bon moment le sac des préposés (voir édito du n° 101).

Évidemment, dans la semaine qui suit le lâcher de questionnaire, l'équipe se montre assez fiévreuse et presse Vincent (responsable au service dépouillement) de questions brûlantes : *«alors, comment ça se passe, qu'est-ce qu'ils disent, est-ce qu'ils nous aiment toujours, etc. ?»* Eh bien, la réponse fut rien moins que surprenante : *«Ah les mecs, le questionnaire, j'en ai plein l'cul !»*. Oui, parce qu'il parle comme ça, Vincent, c'est pour cela qu'il n'écrit pas trop dans le mag'. En plus, il est de mauvaise humeur ces temps-ci. Pour moi, il nous en veut encore de la manière dont cette noble tâche lui échut. Pourtant, vous nous connaissez, nous avions procédé dans le souci démocratique le plus absolu. J'avais dit : *«Bon, les gars, qui est d'accord pour que Guignebert se tape le questionnaire ?»* Résultat du scrutin : trois voix pour, une voix contre, soit 75% d'opinions favorables. *«Bon, très bien, la proposition passe hardiment au premier tour, et maintenant voyons la suite de l'ordre du jour : à savoir la maintenance du papier toilette aux lavabos...»* Ben depuis, il boude, dites donc. En plus, la voix contre venait de lui-même, ce qui n'est pas très sport, reconnaissons-le.

Ceci étant, faut le comprendre aussi, nous avons encore dépassé le millier de réponses et en établir la synthèse représente une véritable besogne à laquelle chacun est bien content d'avoir échappé. Comment, il boude encore, mais qu'est-ce qu'il a ?

Dans les autres magazines, le questionnaire vise à cerner le lectorat, non pas tant pour le satisfaire et écouter ses avis, mais plutôt pour donner aux annonceurs potentiels le profil d'une cible à atteindre et surtout les convaincre d'investir dans la revue. C'est pourquoi, vous ne voyez jamais le résultat des questionnaires qui déçoivent généralement leurs auteurs respectifs. En clair : le questionnaire était génialement rédigé, les questions très bonnes, mais les réponses franchement pas à la hauteur des efforts déployés.

Nous, à *Mad*, nous jouons la transparence et voici donc les premières indications qui se dégagent (oui, parce que les réponses continuent à nous parvenir à l'instant où je vous écris). Déjà notre lecteur a 23,4 ans de moyenne, sauf dans 25 % des cas où le lecteur a toujours 23,4 ans, mais devient une lectrice (ça démarre fort, je me sens très en forme...). Il poursuit généralement des études, et quand ce n'est pas le cas il rayonne à travers toutes les branches socio-culturelles, du chanteur lyrique à l'adventiste, de l'horticulteur au GO de Club Med, sauf pour ce qui concerne une centaine de lecteurs encore actuellement sans emploi. Presque 10% des réponses obtenues. Énorme !

Sinon, il a découvert la revue à partir du n° 1 (pour trois personnes, quand même !), ou bien du n° 2 au n° 100, ce qui ne nous indique absolument rien. Question neutre, balle au centre...

Les articles préférés concernent principalement ***X-Files***, puis nos «100 Meilleurs Films Fantastiques» (n° 100), suivi de **Seven**. Les articles les moins appréciés sont,

■ Décidément, Roger Corman n'en rate jamais une. Pour donner quelque vigueur à la série **Carnosaur**, il décide tout simplement de rebaptiser son dernier rejeton, troisième de cette lignée post-**Jurassic Park**. Et voilà **Carnosaur III** transformé en **Primal Species**. **Species** pour rappeler le titre original de **La Mutante**. Excepté ce ravalement de façade, le film se conforme à la règle et pille autant **Aliens** que les tyrannosaures de Steven Spielberg. C'est ainsi qu'un super-commando de marines est chargé d'arracher à des terroristes les armes génétiques qu'ils ont volées. En fait d'armes, ce sont des œufs qu'ils découvrent. Des œufs de raptors protégés par un dinosaure aussi méchant que les bébés voraces qui ne tardent pas à naître. Marines armés jusqu'aux dents contre monstres préhistoriques : un thème juteux pour une série B réalisée par Jonathan Winfrey, avec Scott Valentine, un familier des produits Corman. Évidemment, celui-ci s'arrange pour réutiliser les marionnettes de **Carnosaur 1** et **2** !

■ Après une petite période d'acalmie, Stephen King à l'écran, ça repart avec **Thinner** de Tom Holland (quand un gros voit sa graisse fondre à une vitesse supersonique), **Appt Pupil** de Bryan Singer (l'amitié ambiguë entre un gosse et un ex-nazi), **Shining** de Mike Garris (une nouvelle adaptation du roman sous forme de téléfilm par le réalisateur de **La Nuit Déchirée** et du **Fléau**) et **The Night Flyer** du débutant Mark Pavia (un vampire pilote d'avion en fonction à travers tous les Etats-Unis).

■ Renny Harlin et madame, Geena Davis (naufragés de **L'Ile aux Pirates**) se verraient bien aux commandes de **Razor**, d'après une bande dessinée britannique sous influence du manga. C'est au scénariste Jeff Most (**The Crow**) qu'il appartient d'adapter au cinéma les aventures de cette féroce guerrière à la BarbWire, à la poitrine aussi avantageuse que sont aiguisées ses griffes d'acier destinées à tailler en pièces les adversaires.

dans l'ordre, les dossiers Manga, **Streetfighter**, **Mortal Kombat**, **Batman Forever** et **Judge Dredd**. La préférence va à davantage de séries TV dans *Mad*, si toutefois il s'agit de séries de qualité et bien évidemment, de fantastique ou de science-fiction. Peu d'adeptes du laserdisc pour l'instant, d'où un manque d'intérêt pour une éventuelle rubrique sur le sujet. De même, seulement près de 3% des lecteurs utilisent Internet, ce que corroborent les avis extérieurs estimant que tout le monde parle d'Internet par effet de mode, mais peu s'en servent réellement.

Les rubriques préférées sont, toujours dans l'ordre, *Les Notules Lunaires*, *Ze Mad Rubrik*, *Le Courrier des Lecteurs*, *Ze Craignos Monsters*, *Vidéo et Débats*, *Mad Gazine*, *Dans les Griffes du Cinéphage*, *Les Petites Annonces* et *Mangarama*. Cette rubrique Manga, bien que positionnée en lanterne rouge, est lue par 60% des lecteurs ayant répondu. Et, à la question suivante, 600 personnes jugent le nombre de pages de cette rubrique un peu trop important. Maquette, rubrique vidéo et équilibre de la critique par rapport à l'info semblent a priori satisfaire le plus grand nombre, tandis que notre concurrent le plus lu n'est autre que le magazine *Impact*, ce qui nous ravit au plus haut point.

Au rayon des loisirs, nos lecteurs se partagent entre la musique, le sport et la lecture, avec cependant quelques particularismes inattendus : nature, bière/pétard, magie, kung fu, et même baisé ! (et vous faites tout cela en lisant *Mad Movies* ? Bien, les gars !).

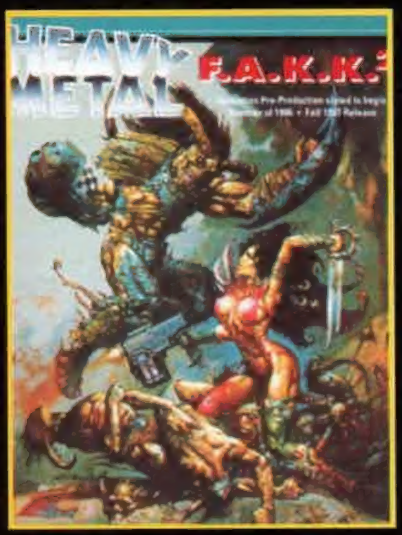
Quant aux qualités de *Mad*, eh bien vous êtes vraiment trop gentils, fallait pas : clair, informatif, humoristique, pas trop de pubs, liberté de ton, passion, prix, bonne qualité du papier, et encore plein d'autres choses, mais j'arrête là, on finirait par rougir. Passons plutôt aux défauts : pas assez de pages, bimestrialité, trop d'articles sur les films commerciaux. Sans parler des sentences hâtives et souvent injustes : maquette ado (ah bon ?) nous sommes trop politiquement corrects (tiens donc, ben on ne le fait pas exprès, alors !), il y a trop peu de films de qualité (c'est vrai, quoi, il faut faire quelque chose...), nos avis sont trop tranchés (ah oui ? Pas assez politiquement correct, autrement dit ?), nous parlons trop peu des cinémas inconnus (c'est peut-être parce qu'on ne les connaît pas !), les agraphes, aussi, déplaisent (hélas, les quatre signataires n'en disent pas plus. Mais en bref, les agraphes, ça va pas), et puis *Mad Movies* se lit trop rapidement (lisez-le moins vite, les gars, ça va s'arranger...). Un lecteur nous reproche même notre anti-cléricalisme. Par rapport aux 1200 autres qui n'ont rien remarqué, on s'en tire bien. Fort de cet enseignement, je pense même passer à la vitesse supérieure. L'anti-cléricalisme ça m'excite comme une bête, qu'est-ce que vous voulez, personne n'est parfait. Et encore, je progresse, avant c'était les majorettes, mais j'ai décidé d'arrêter. Oui, oh, merci, c'est jamais qu'une question de volonté, vous savez...

Et pour clore cette analyse en direct, il ne reste plus qu'à passer aux suggestions, lesquelles nous apprennent surtout ce que nous savions déjà, à savoir qu'il ne faut pas changer trop de choses et paraître encore longtemps. Ah c'était bien la peine de lancer un questionnaire, tiens !

Mais c'est pas tout ça. L'été qui s'installe nous a donné l'envie de sortir un numéro d'été (?). Non, je veux dire : un vrai, un beau, avec plein d'actuas, de previews, de dossiers, comparable à notre numéro 100, dont les N.M.P.P. cherchent encore vainement à l'heure actuelle quelques exemplaires invendus à travers la France. Un succès sans précédent qui sert aujourd'hui à vous livrer ce spécial 100 pages sans augmentation du prix de vente. Cela s'appelle la redistribution des bénéfices. Et c'est beau !

Jean-Pierre PUTTERS

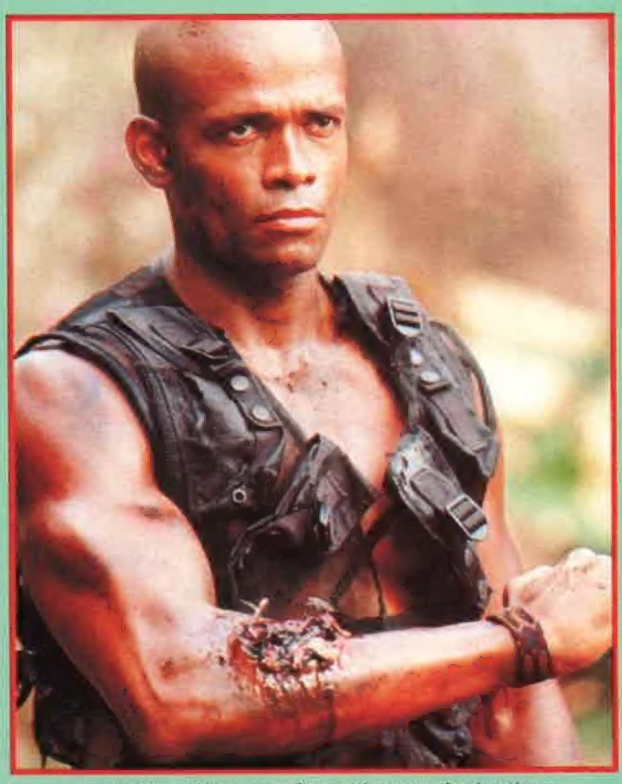
■ Récemment réapparu en vidéo, l'anthologie **Métal Hurlant** écope, quinze ans après sa sortie, d'une séquelle, légitimement titrée **Heavy Metal F.A.K.K.2**. Menée par Kevin Eastman, l'un des créateurs des Tortues Ninja (créateur... le terme est peut-être un peu fort, remarquez), cette suite tardive s'offre, en guise de voix off, les cordes vocales de la plantureuse Julie Strain. Il est produit par *Streamline Enterprises* et Philippe Diaz (un Français exilé de l'autre côté de l'Atlantique après que **Les Amants du Pont Neuf** l'ait ruiné). Le projet, sans script précis pour l'instant, attend que des distributeurs veuillent bien s'y intéresser et mettre la main à la poche, pour se concrétiser.



UNIVERSAL CYBORG

Universal Soldier fait des disciples. Une série TV d'abord, mais sans Van Damme ni Dolph Lundgren. Puis **Solo** de Norberto Barba (**Blue Tiger**, une présentable série B avec Virginia Madsen). Le héros ? Une copie conforme de Van Damme dans **Universal Soldier**, à savoir un tueur d'élite à la solde du gouvernement américain. Humain de synthèse, il mène rondement les missions les plus dangereuses, "répare" ses blessures. Pas d'état d'âme chez ce tueur. Un hic dans son programme. Il possède la capacité d'apprendre, de raisonner et de s'ouvrir aux émotions. C'est ainsi que pendant une mission top secret en Amérique du Sud, il refuse d'exécuter un ordre : éliminer des civils innocents. Il prend même parti pour eux. Gravement endommagé, il est poursuivi par Madden, une brute psychotique, chargé de le capturer en vue d'une prochaine reprogrammation. Pas question de laisser fuir ce combattant d'exception ; sa conception a coûté 200 millions de dollars aux contribuables ! Aux abois, le fugitif a néanmoins le temps de faire l'apprentissage de la vie et des sentiments en compagnie d'un gosse de la région...

Gengis Khan de pacotille dans **Highlander III** et pistolero narcissique dans **Posse**, Mario Van Peeples prête ses muscles et son ego démesuré au cyborg-vedette de **Solo**. Ses références ? **Les 7 Samouraïs** et **Les 7 Mercenaires** qui racontent d'ailleurs la même histoire. Il omet évidemment de signaler l'embarrassante parenté avec **Universal Soldier** et quelques similitudes avec **Terminator 2**. Tout sera pardonné à condition que ça bastonne dur !



Mario Van Peebles, un cyborg qui ressent des émotions. Et pourtant, il n'en a pas l'air !

■ Burt Reynolds dans un nouveau **Frankenstein** ? C'est arrivé dans **Frankenstein and Me**, production canadienne signée Robert Tinnell. L'exméga star de l'action des années 70/80, éternel porteur de moumoute, interprète ici le shérif Gonzales, un représentant de la loi confronté à un apprenti sorcier en culottes courtes, Earl William. Un gamin de douze ans passionné par les monstres !

Son rêve : réanimer la créature de Frankenstein. Le géant couturé, il le vole dans un musée de foire, où on le présente comme la véritable créature créée autrefois par le Baron Frankenstein, ceci dans une sorte de galerie des horreurs en compagnie d'une momie et de divers autres monstres. Avec un ami, il le transporte dans une mine, attend un orage pour le brancher sur l'électricité fournie par la foudre. Opération réussie : le monstre est vivant !

L'INVASION NE FAIT QUE COMMENCER...

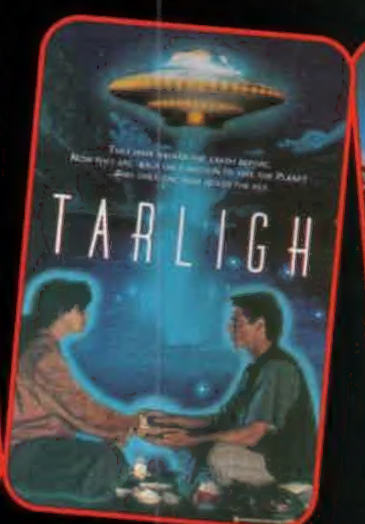
Des extraterrestres, il y en aura bientôt partout. Sur les grands écrans (**Independence Day**, **Mars Attacks !**, **Sphere** et autre **Contact**) et directement sur les rayons des vidéo-clubs. Présenté comme le mariage de **Buffy, Chasseuse de Vampires** et de **Predator**, **Amanda and the Alien** s'inspire d'une nouvelle du grand romancier de science-fiction Robert Silverberg. Interprété par Nicole Eggert (la Demolitionnist d'*Alerte à Malibu*) et Stacy Keach, cette série B de Jon Kroll chercherait plutôt du côté de **Starman**. Elle présente une jeune artiste de Los Angeles, protectrice et éducatrice d'un extraterrestre pacifique pourchassé par l'armée. Gentil. Plus gentil encore, et beaucoup plus ringard, s'avère **My Uncle : The Alien**, une production *PM Entertainment* d'Henri Charr. Son héroïne : la fille du président des Etats-Unis qui prétend que son oncle est un extraterrestre. Pas prise au sérieux, elle est kidnappée par des malfrats que le tonton du cosmos, la combinaison d'E.T. et du Toxic Avenger de *Troma*, corrige avant de la libérer. Dans un registre plus torride, **Femalien** de Cybil Richards n'use de la science-fiction que pour déshabiller de plantureuses créatures (on devrait essayer plus souvent, tiens...) parfaitement terrestres quant à elles. La toute première à tomber la veste et le reste : Kara, émissaire d'une civilisation extraterrestre expédiée sur le plancher des vaches. D'énergie pure, elle prend les formes avantageuses d'une autochtone afin de ressentir auprès de ses semblables les sensations du frotti-frotta.

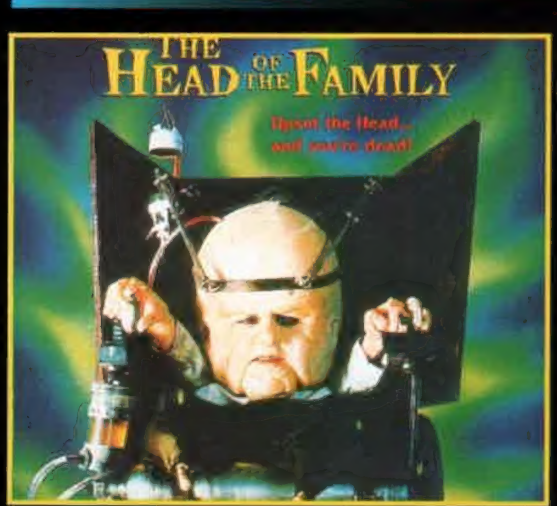
Rien de tel dans **Out There** de Sam Irvin avec Bill **Rocketeer** Campbell, Rod Steiger et Jill St. John (James Bond girl dans **Les Diamants sont Eternels**). Il s'agit d'une comédie découlant de la découverte par un photographe de clichés représentant des extraterrestres. Les clichés mènent le héros et une ufologue frappadingue à une soucoupe volante cachée et ce malgré l'intervention de militaires paranoïaques. **Out There** ou la version espiègle du dossier Roswell !

My Uncle : the Alien. *Un Tonton avec un air de famille...*

Starlight de Jonathan Kay donne aussi dans le gentil. L'alien Arianna (Rae Dawn Chong) arrive sur Terre en quête d'un indigène mi-alien mi-humain. Précieux ce jeune type (Billy Wirth, le pilote d'hélicoptère de **Body Snatchers**), car un gène mutant contenu dans son sang permettra de sauver la population d'une planète. Arianna devra le convaincre de la suivre aux confins du cosmos, tout en échappant au vilain Pallas. Un périple marqué par des chansons country de Willie Nelson, saugrenu interprète d'un shaman ! Des aliens, il y a encore, de charme, dans **Bikini Maidens from Mars** de Russ Weatherford, sur le modèle **Predator** dans **The P.A.C.K.** du ringard David A. Prior où Sandahl Bergman, membre d'un commando à la solde du gouvernement, affronte un extraterrestre belliqueux avant de faire équipe avec un autre alien, sympa celui-là, pour combattre le premier.

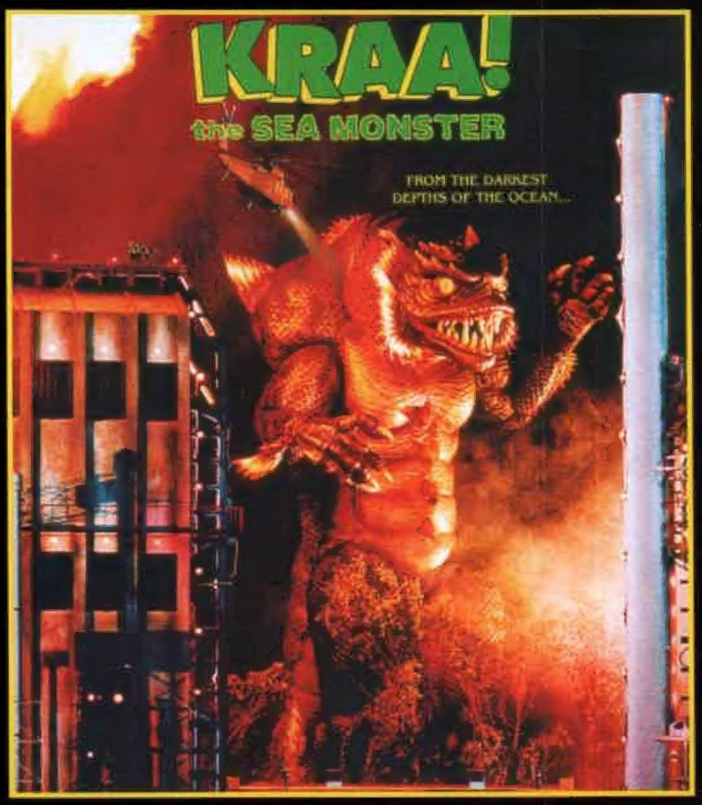
A cette ruée, la firme *PM Entertainment* participe. Quelques mois après **Silencers** (voir rubrique vidéo), elle lance **Dark Breed** réalisé par Richard Pepin. Il y est question d'une mission aux confins de l'univers, laquelle transporte bien malgré elle sur Terre des astronautes habités par des germes nocifs, lesquels s'avèrent être des aliens belliqueux prenant progressivement forme. Un refrain aussi connu que le scénario de **I.F.F.** (alias **Identify : Friend or Foe**), une production *Interlight Pictures*. L'action se déroule en Antarctique où sommeille dans les glaces un extraterrestre mal intentionné. En clair : purement et simplement un piratage de **The Thing** !





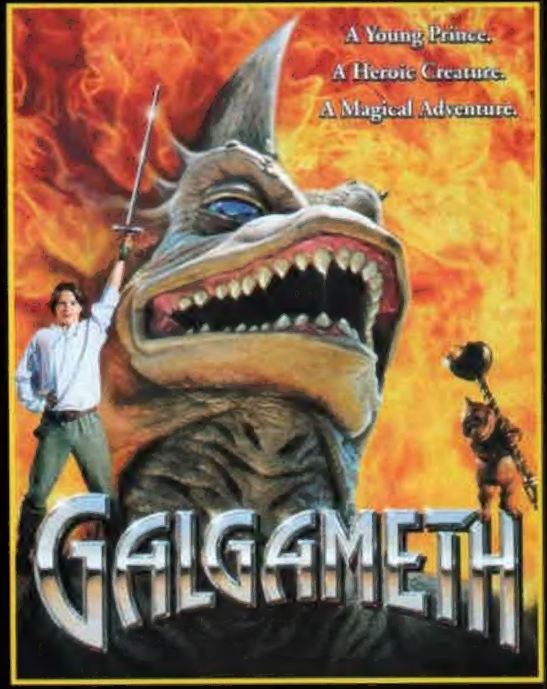
■ Un drôle de film tcharbé chez *Full Moon*, la société de production de Charles Band, grand pourvoyeur du marché vidéo. Il s'agit de **The Head of the Family** mis en images par Robert Talbot qui détonne singulièrement dans la production maison. Le scénario se concentre sur la famille Stackpool, une sévère communauté de tarés qui se livrent à des expériences médicales sur des cobayes humains dans leur cave. Autour de Myron Stackpool, le vieux chef de la famille sous la forme d'une grosse tête posée sur un fauteuil roulant, il y a Otis (un balèze), Ernestina (une allumeuse blonde à la poitrine ultra développée) et Wheeler (un mutant doué d'une vue et d'une ouïe dites supersoniques). Dans cette belle cité de Nob Hollow, Lance, propriétaire de l'épicerie locale, tente de faire chanter Myron Stackpool, responsable de l'assassinat du mari de sa maîtresse. Une malheureuse initiative car les Stackpool apprécient leur petit confort, à l'image de la famille de **Massacre à la Tronçonneuse** que **The Head of the Family** imite façon pastiche frappadingue.

■ Du rififi sur le remake de **Planète Interdite**, une production annoncée depuis trois ans, mais qui semble enfin se concrétiser. Le réalisateur Irvin Kershner (**L'Empire Contre-Attaque**) se retire du projet pour cause de "différends artistiques" au profit de Edward Albert Jr, comédien dans une kyrielle de séries B (**La Galaxie de la Terreur, Demon Keeper,** ou **Fantômes à Louer**, entre autres) qui effectuera ici ses débuts de cinéaste. On attend avec une impatience légitime le nouveau look du fameux Robby. Un cyborg karatéka ?



■ Les olibrius de **Zarkorr ! The Invader** récidivent comme prévu, avec toujours dans leur ligne de mire, les films japonais de monstres géants. Le réalisateur Aaron Osborne exhume **Kraa ! The Sea Monster**, une fière créature aux proportions titanesques. Originaire du plus profond des océans et téléguidé par une intelligence extraterrestre, Kraa fait quelques monstrueux dégâts sur son passage (un Kraa dingue, donc !). Mais il en veut moins aux humains qu'à Mogyar, un autre monstre, pacifique en revanche. Entre la tortue, le champignon et le crustacé, ce modeste alien subit le crash de son vaisseau spatial dans le New Jersey. D'humeur maussade, Mogyar connait autant des problèmes de communication avec l'indigène dûs à un fort accent italien (!!!) qu'avec les agents du gouvernement. Pas triste du tout ce concours d'effets spéciaux kitchissimes et d'humour décalé. Aaron Osborne et ses complices ne peuvent décemment s'arrêter à **Zarkorr** et à **Kraa**. Des gens au goût aussi sûr, avec un tel talent pour les titres destroy, ont forcément d'autres ressources, d'autres grosses bébêtes furax en réserve !

■ Avant même sa sortie, **Cœur de Dragon/Dragonheart** fait un émule, **Galgameth** de Sean McNamara. Situé à l'époque médiévale, dans le royaume de Donnegold, **Galgameth** narre l'histoire classique du brave souverain viré de son trône par un sujet félon. Mais, avant de rendre son dernier soupir, le gentil monarque aura juste eu le temps de confier à son fils Devin, un chevalier en herbe, une précieuse statuette à l'effigie d'un dragon. En cas de besoin, le monstre devrait intervenir en faveur du gamin. C'est exactement ce qui se passe, après que l'héritier a versé quelques larmes sur le talisman brisé... Niveau effets spéciaux, **Galgameth**, c'est du rustique, à savoir un bonhomme suant sang et eau dans une combinaison caoutchouteuse. Un débonnaire héritier du terrible Godzilla en somme.



FLASHES

• Directeur de la photo de la trilogie **Mad Max** et de **Waterworld**, le chef opérateur Dean Cundey passe à la mise en scène avec **Mighty Joe Young**, remake de **Monsieur Joe** (1949), histoire d'amitié entre une gamine et un gorille mythique presque aussi baleze que **King Kong**.

• Parallèlement à la préparation de **The Colony** (un thriller d'espionnage avec Van Damme), Tsui Hark travaille sur une séquelle animée de **Histoires de Fantômes Chinois** où se mêlent étroitement technique traditionnelle et images synthétiques à la **Toy Story**.

• Du fantastique pour le cinéaste Jan de Bont (**Twister, Speed**) avec, à long terme, **Martian Agent** et **The Last Six Million Seconds** décrit comme une approche radicalement nouvelle de la science-fiction.

• Francis Coppola se consacre actuellement à la production de **The Three Stigmata of Palmer Eldricht**, d'après "Le Dieu Venu du Centaure" de Philip K. Dick. Le récit tourne autour d'une drogue ramenée du fin fond de l'espace, laquelle brouille sérieusement la frontière entre fantasme et réalité.

• Après **Appt Pupil**, Bryan Singer tournera pour *Walt Disney* **Hardwired**, un thriller de science-fiction mettant en scène un détective privé. Ce dernier enquête sur la mort d'un scientifique lié à un projet révolutionnaire tenant à des progrès spectaculaires de la réalité virtuelle.

• Réalité virtuelle encore dans le prochain Wim Wenders, **The Billion Dollar Hotel** inspiré d'une chanson de Bono, leader du groupe U2. Il s'agit de suivre les expériences des clients d'un hôtel futuriste en la matière. Johnny Depp devrait en être la vedette, ainsi que du remake américain des **Ailes du Désir** par Brad Silberling (**Casper**).

• Scénariste de **Hurlements**, de **Piranhas** et des **Mercenaires de l'Espace**, le cinéaste indépendant John Sayles (**Brother, The Secret of Roan Inish**) s'apprête à réaliser **Brother Termite**, invasion de la Terre par l'ennemi mortel des meubles et des poutres placée sous les bons auspices de James Cameron promu producteur.

• Michele Soavi (**Dellamorte Dellamore**) et Dolph Lundgren vont de pair pour **The Minion**, où la clef des enfers, enfouie dans une décheterie nucléaire, suscite l'intérêt bestial de l'animal de compagnie préféré de Satan en personne.

• Deux films fantastiques en prévision pour Wesley Snipes. Ce sont **Blade** de Stephen Norrington (**Death Machine**) concernant les aventures du premier chasseur de vampires black, et **1999**, un thriller de science-fiction signé Abel Ferrara.

• Super-héros mélancolique, ulcéré par des problèmes existentiels en activité sur *MTV*, ***The Maxx*** devrait faire sous peu l'objet d'une adaptation cinématographique live. Un pari audacieux.

• Roger Avery (**Killing Zoé**) devrait réaliser pour *Warner Bros* une adaptation de la BD gothique *Sandman*. Le Sandman est une sorte d'ombre vivante influant sur le destin de divers protagonistes, via leurs rêves. Sombre et onirique, la bande dessinée de Neil Gaiman s'apparente à **The Crow** par bien des aspects.

• Le cinéaste Alex Proyas (**The Crow**) vient enfin de débuter la production de **Dark City**, dans lequel un homme, cobaye lors d'expériences génétiques, passe pour un serial killer en fuite dans une sombre ville du futur. Ses pouvoirs paranormaux lui permettront de prouver son innocence. **Dark City**, c'est **Le Fugitif** à la rencontre de **Blade Runner** !

• De plus en plus ambitieuse, la firme *New Line* envisage de produire très prochainement la version cinéma de la trilogie littéraire *Fondation* d'après Isaac Asimov, sur un scénario de Dennis Feldman (**La Mutante**).

• Programme chargé pour Roland Emmerich et Dean Devlin, les duettistes de **Stargate** et **Independence Day**. Après **Godzilla**, ils ont le choix entre un remake du **Voyage Fantastique** chez *Fox* (où un submersible miniaturisé attaque un caillot dans le cerveau d'un savant à l'agonie) et **Gargoyles** chez *Disney* (la version live du cartoon TV).

• *Columbia* insiste auprès d'Alicia Silverstone pour que celle-ci succède à la regrettée Elizabeth Montgomery dans l'adaptation cinématographique de ***Ma Sorcière Bien Aimée***.

• Développé à la fin des années 80 par Paul Verhoeven et Phil Tippett, le projet **Dinosaur**, vaste saga préhistorique, verra prochainement le jour grâce aux images de synthèse de la compagnie *Pixar* (**Toy Story**) et de *Disney*.

• Faute de George Clooney pris par **Batman**, c'est Greg Kinnear (le rival amoureux d'Harrison Ford dans **Sabrina**) qui sera le **Frelon Vert**, alias **The Green Hornet**, auprès de Jason Scott Lee (Kato), sous la direction de Ron Underwood.

• Dans **Deep Rising**, Treat Williams combattra un monstre sous-marin de l'envergure du poulpe de **20.000 Lieues sous les Mers**.

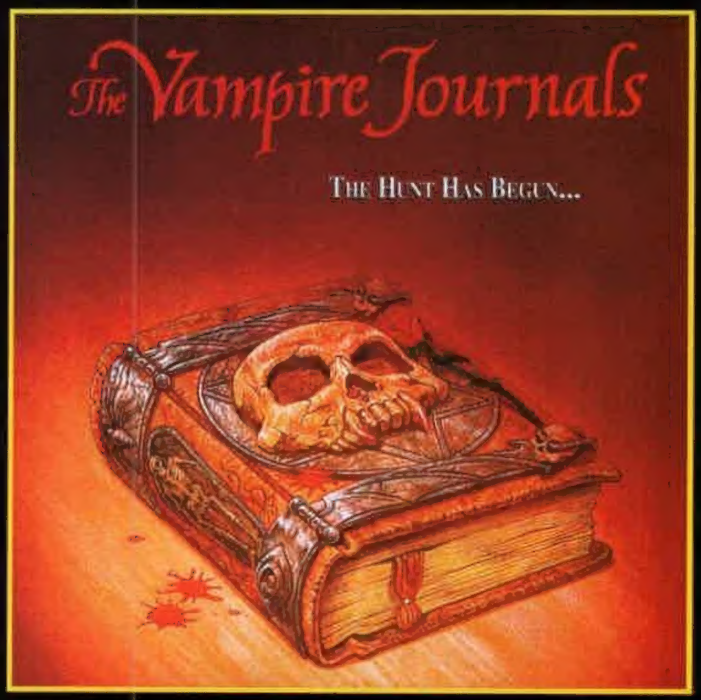
• Retour à la science fiction pour Kevin Costner après un **Waterworld** qui ne lui a pas si mal réussi. C'est **The Postman**, un thriller futuriste produit par Steve Tish, l'initiateur de **Forrest Gump**.

MORT POUR LA PATRIE

Respectivement réalisateur et producteur-scénariste de **Maniac Cop**, William Lustig et Larry Cohen remettent ça. S'en est fini de Matt Cordell, le zombie-flic maniaque de la matraque. Dans **Uncle Sam**, ils se prennent d'affection pour Sam Burke, militaire dont le cadavre vient d'être retrouvé au Koweit, dans un charnier. Le rapatriement du 4 juillet, jour de l'indépendance des Etats-Unis, ne se déroule pas vraiment dans le respect de celui qui a sacrifié sa vie. Seul son jeune neveu, Jody, avide d'exploits guerriers et d'héroïsme, lui voue un véritable culte partagé par le vieux Jed, intarissable conteur d'histoires militaires. Fervent disciple, Jody essaye de déposer quelques médailles dans le cercueil de tonton. Mais l'Oncle Sam, s'il est bien mort, n'en reste pas moins vivace, furieux même que des teenagers aient brûlé le drapeau américain quelques jours plus tôt. Un à un, il les élimine. Et d'autres : le prof de son neveu, un politicard véreux, un militaire ayant des vues sur sa veuve... Empalement sur le mât d'un drapeau, hache plantée dans la tête, tête coupée dans un barbecue, gorge tranchée... Le revenant accumule les cadavres. Le prochain en prévision : celui de sa femme...

Un mort-vivant drapé dans la bannière étoilée, des assassinats abominables et imaginatifs, une liste considérable de victimes potentielles... William Lustig et Larry Cohen reprennent manifestement la recette **Maniac Cop**. Mais, au-delà des effets gore et du massacre des teenagers, **Uncle Sam** se livre à une caricature vitriolée du prétendu patriotisme américain et de quelques institutions sacrées.

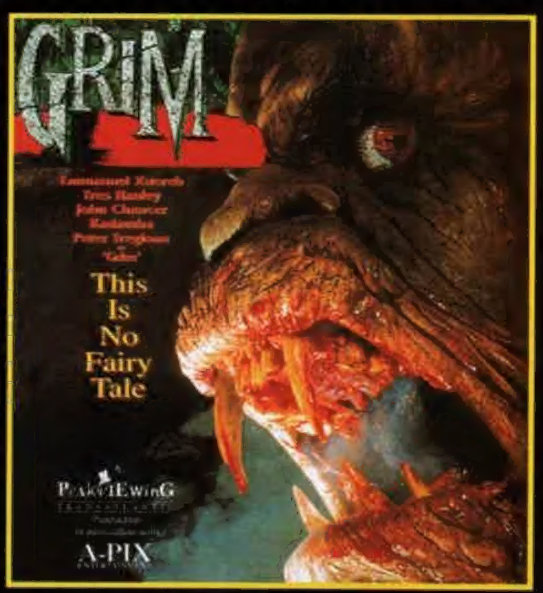
William Lustig se penche sur le cas de l'Oncle Sam



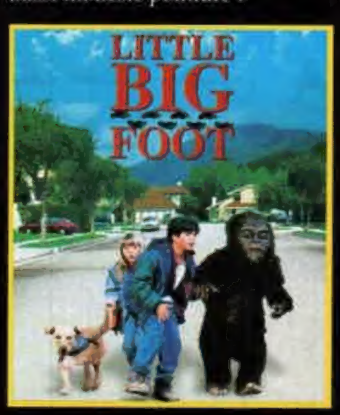
■ Réalisateur de la série **Subspecies**, Ted Nicolaou reste fidèle au mythe du vampire. Il manifeste une fois de plus sa fidélité dans **The Vampire Journal**, financé par la firme *Full Moon* de Charles Band. Ni Dracula, ni Nosferatu ou autre Radu dans cette série B, mais un nouveau seigneur des ténèbres, Ash, vieux de plusieurs centaines d'années. Ash aime les femmes et la musique. Bien sûr, lorsqu'il rencontre Sofia, très séduisante pianiste classique, son cœur bat la chamade. Méchant dilemme pour Ash : quoiqu'assoiffé de sang, il désire poser les crocs, faire pénitence et éviter que l'élue de son cœur ne subisse les conséquences de son fatal instinct et du sens du devoir d'un chasseur de vampires. Des décors gothiques, une belle courant en chemise de nuit blanche dans d'immenses couloirs, un vampire aristocratique qui mord à l'ancienne... **The Vampire Journal** se plie volontiers aux stéréotypes du genre et c'est très bien ainsi.

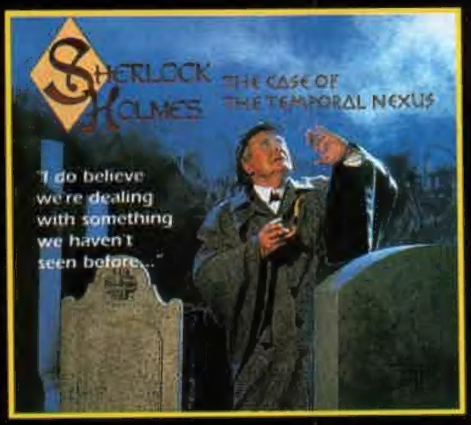
■ Il a un peu la tête du **Rawhead Rex** inspiré de Clive Barker, c'est un troll monstrueux, cannibale, vivant au fond d'une mine abandonnée de Virginie. **Grim**, écrit et réalisé par Paul Matthews, se propose de le suivre dans ses déboires sanglants. Dans le collimateur de la bête : un petit groupe de spéléologues qu'elle décime un à un dans la grande tradition du psycho-killer, quoique l'auteur revendique autant des influences côté gore yankee qu'une épouvante gothique à la *Hammer Films*. Tourné pour un budget inférieur à un million de dollars, **Grim** a bénéficié de si bonnes ventes (les comptes de Grim, ça marche toujours...) sur le marché international de la vidéo que son producteur annonce déjà un **Grim 2 : Grimmer**. Il dissimule mal ses ambitions, faire de l'anthropophage troglodyte une franchise, à savoir une marque déposée genre Freddy Krueger.

■ Tandis que la tête d'affiche de **The Game** subit des changements radicaux (Michael Douglas dégage au profit de Jeff Bridges, et Jodie Foster, pour cause de différend avec la production, menace de mettre les bouts), David **Seven** Fincher s'intéresse à un autre projet, **Fight Club** d'après le roman "Apocalyptique" de Chuck Palahniuk. Il y est question d'une secte underground dont la mission consiste à semer l'anarchie dans la société. Leurs méthodes comprennent le "piratage" d'un restaurant de luxe. A leurs clients, les serveurs apportent notamment un potage mijoté à partir de graisse humaine... Le réalisateur de **Seven** devrait faire un bon usage de ces idées déjantées.



■ Chorégraphe des combats au générique d'une kyrielle de séries B, Art Camacho se lance dans la réalisation. Et ses premiers films n'ont pas l'air triste du tout. **Little Big Foot** tourné pour 500.000 dollars clés en main, se place en version poilue et champêtre d'**E.T.** Maman et bébé yéti sont menacés par des chasseurs, mais la famille Shoemaker les prend sous sa protection. Pas plus compliqué que ça. C'est *PM Entertainment* qui produit. Dans un autre registre, Art Camacho co-réalise **The Master Demon** entre fantastique et arts martiaux. Du **Mortal Kombat** tout craché. Un être maléfique, autrefois vaincu au monastère de Shaolin, reprend du service, réactivé à partir de ses reliques archéologiques par sa servante Medusa. L'enjeu de la bataille entre l'artiste martial Tong Lee et le Master Demon : l'avenir de l'humanité. N'est-ce pas un peu trop pour une aussi modeste pointure ?





■ Le fin limier de Baker Street revient sous les traits de Patrick MacNee, ex-John Steed de *Chapeau Melon et Bottes de Cuir*, dans **Sherlock Holmes : The Case of The Temporal Nexus** de David L. Stanton. Le film n'adapte pas un roman de Conan Doyle, mais un dérivé littéraire signé Samuel Weprin. Quoi qu'il en soit, Sherlock Holmes opère sans le fidèle Dr. Watson coulant une paisible retraite aux Indes. Un intrépide reporter américain vient à point pour le remplacer. Quelques meurtres rituels amènent le détective sur la piste d'êtres étranges en provenance d'une autre dimension. Incapables de supporter la lumière du soleil, ceux-ci recherchent une pierre mystique capable d'éteindre l'astre solaire de façon à faire baisser méchamment la température terrestre au-dessous de zéro.

■ Tant que ça marche, on continue. Voici donc débouler le septième **Amityville**, séquelles officielles et autres confondues, **Amityville-Dollhouse** de Steve White. Les scénaristes ayant exploité la Maison du Diable de fond en comble, un petit malin a cette fois l'idée de transporter son entité maléfique dans une maquette pour enfant. Un joli cadeau pour l'anniversaire de Jessica, mais les esprits diaboliques, jadis responsables du massacre d'une famille, ne tardent pas à se manifester, commençant par rappeler du royaume des morts le premier mari de la maman de Jessica. S'ensuivent les possessions habituelles, quelques effets spéciaux de maquillage et la promesse d'un nouveau retour. On s'habitue, finalement...

San HELVING

EFFET DE SERRE

Scénariste, parmi tant d'autres, d'**Alien 3**, du **Fugitif** et de **Waterworld**, réalisateur du discret et bon **Timescape**, David Twohy se pose la fatidique question : "sommes nous seuls dans l'univers ?" Il y répond par un non catégorique dans **The Arrival**, ex-**Shockwave**. Tout commence par un message capté quelque part dans le désert de Californie, un message en provenance de l'autre bout de l'univers que le scientifique Zane Ziminski (Charlie Sheen qui s'est fait la tête de Bruce Willis) n'aurait jamais dû intercepter. Tandis que le climat de la planète subit de suspects changements, Zane Ziminski, victime de plusieurs tentatives d'assassinat, découvre l'incroyable vérité. Depuis une structure industrielle cachée au plus profond de la jungle du Yutacan, des extraterrestres réchauffent l'atmosphère terrestre, l'étape capitale à leur installation ici-bas... **The Arrival**, c'est *Les Envahisseurs* formule 1996 et Charlie Sheen prend le relais de David Vincent/Roy Thinnes. Pas plus compliqué que ça. Egalement interprété par Ron Silver, Lindsay Crouse et Teri Polo, le film présente les premiers aliens en images de synthèse. Une longueur d'avance sur **Independence Day** et **Mars Attacks !** Même s'il offre quelques atouts conséquents (ambiance paranoïaque et hideux aspect des visiteurs), **The Arrival** ne possède pas la carrure de ses rivaux précédemment cités. Dans les invasions de la Terre, les choses sont parfois inégales...

Charlie Sheen dans ***The Arrival*** *: Motivé !*

SORTIE LE 17 JUILLET

IMPACT N°63

1

2

AU SOMMAIRE

(1) L'EFFACEUR
Le réalisateur de THE MASK, Charles Russell, dirige Arnold Schwarzenegger dans le rôle d'un super agent spécialisé dans l'élimination factice de témoins gênants. Un film d'action explosif !

(2) LE GRAND TOURNOI
Jean-Claude Van Damme réalise son premier film, sorte de remake ambitieux de BLOODSPORT, avec force bastons venues des quatre coins du monde.

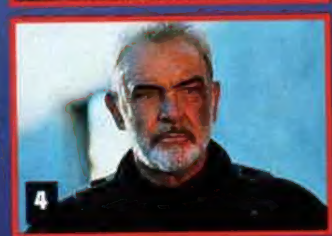
(3) TWISTER
Après SPEED, Jan de Bont part à la poursuite des typhons qui ravagent le midwest américain. Le JURASSIC PARK des tornades !

(4) THE ROCK
Par Michael Bay, le metteur en scène de BAD BOYS, une prise d'otages infernale ayant pour cadre la prison d'Alcatraz. Avec Sean Connery, Nicolas Cage et Ed Harris.

(5) FARGO
Le retour des frères Coen au petit budget via un fait divers plus barré que n'importe quelle fiction. Du grand art !

... et les rubriques vachement bien comme d'habitude !

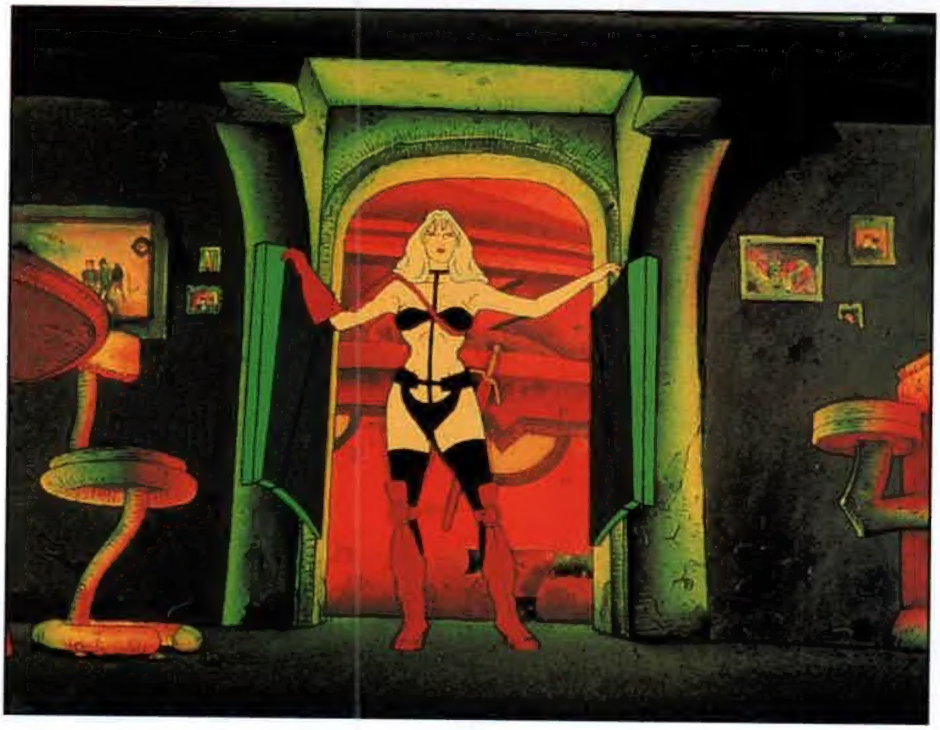
3


4

5

MÉTAL HURLANT

On comprend, en revoyant aujourd'hui **Métal Hurlant**, que ce monument de mauvais goût ait pu profiter d'un élan, d'une époque aussi, pour se fabriquer tout seul une aura de film culte. Produit en 1981 par le tristement célèbre Ivan Reitman (**SOS Fantômes**, **Un Flic à la Maternelle**), ce long métrage d'animation dit «pour adultes» s'inspire, à la base, de courtes histoires tirées de la revue française *Métal Hurlant* (créée à la fin des années soixante-dix par Jean-Pierre Dionnet, Philippe Druillet et Mœbius). Se voulant définitivement ancré dans le «mood rock» de la période post-disco, le magazine était rapidement devenu ultra-branché et les plus grands auteurs de BD (Corben, Wrightson...) s'y retrouvaient dans une chaleureuse ambiance masculine fort prisée des jeunes mâles pubères. C'était l'époque de «Temps-X» des frangins Bogdanoff et de Iron Maiden, quand le mariage du feu et de l'acier était très apprécié des graphistes. Faisant appel au savoir-faire de quelques gentilles formations musicales en vogue (Black Sabbath, Cheap Trick, Blue Oyster Cult...) pour la bande son, le réalisateur Gerald Potterton, lancé aux commandes de cette adaptation animée, profitera de la vague en regroupant quelques sketches inspirés d'histoires signées de noms prestigieux (Dan O'Bannon par exemple) autour d'un vague prétexte SF symbolisé par une grosse boule verte. L'animation était minimaliste et le dessin maladroit mais le réalisateur, roublard, faisait confiance à des ingrédients de poids pour faire oublier son amateurisme : de la violence, de la drogue, un poil de cynisme et quelques femmes à poil.
En prime, deux ou trois séquences rotoscopées (c'est à dire redessinées d'après des prises de vues réelles) donnaient le change face à des gamins avides de hard-rock et de fesse. Depuis, bien sûr, il y a eu le manga, il y a eu **Akira**, et même le tâcheron Ralph Bakshi a rangé ses pinceaux. C'est dire si **Métal Hurlant** a vieilli. C'est dire si cette reprise est inutile... même en THX.



David MARTINEZ

Heavy Metal. *USA. 1981. Réal.: Gerald Potterton. Scén.: Len Blum, Dan Goldberg, Richard Corben, Angus Mckie, Dan O'Bannon, Thomas Warkentin, Berni Wrightson. Mus.: Elmer Bernstein. Production designer : Michael Gross. Prod.: Ivan Reitman pour Columbia Pictures. Dist.: Steward. Dur.: 1 h 26.*

MOVIES 2000
LA LIBRAIRIE DU CINÉMA
49, rue de La Rochefoucauld
75009 PARIS
Métro St-Georges
Tél.: 42 81 02 65
Ouvert du mardi au samedi de 14 h 30 à 19 h.
Rayon de K7 VIDÉO à prix réduits, neuf et occasion.
Plus de 2.000 titres, divers et fantastique
Photos de films - portraits d'acteurs - affiches - jeux de photos couleurs - revues et fanzines de cinéma fantastique - plus les anciens n° de MAD MOVIES et IMPACT.
En ce moment, tout sur Aux Frontières du Réel, Star Wars, Schwarzenegger, James Bond, The Crow, Stallone, Freddy et les séries télé en général...
MOVIES 2000 achète K7 vidéo, revues de cinéma, photos, fanzines, ektas...
NOUVEAU : rayon laserdiscs, neuf et occasion.

AVIS CHIFFRÉS

0 : nul. 1 : très mauvais. 2 : mauvais. 3 : moyen.
4 : bon. 5 : très bon. 6 : chef-d'œuvre.

D.A. : Didier Allouch. V.G.: Vincent Guignebert.
J.P.P.: Jean-Pierre Putters. M.T.: Marc Toullec

	DA	VG	JPP	MT
Barbwire				4
Crash	2	2		6
Le Cobaye II - Cyberspace				0
Dangereuse Alliance				3
Double Dragon				2
Heavenly Creatures	6	6	5	6
Jiang-Hu	4	5		6
Loch Ness				4
Mary Reilly	2	1	3	4
Planète Hurlante				4
Powder	1	1	2	4
T-Rex				0
Une Nuit en Enfer	4		4	4
Un Vampire à Brooklyn	2			3

REJOIGNEZ LE BON CÔTÉ DE LA FORCE !

LE MAGAZINE :
1 an d'abonnement au *Lucasfilm Magazine* vous permettra de recevoir trimestriellement les informations exclusives, interviews et photos que vous ne trouverez nulle part ailleurs sur : *Star Wars l'Edition Spéciale* et *la nouvelle trilogie de La Guerre des Etoiles*, ainsi que sur *ILM*, *LucasArts*, *THX*, etc...

LA BOUTIQUE :
Nous vous ouvrirons les portes d'une rubrique «merchandising» dont les produits seront réservés uniquement aux abonnés.

LE KIT D'ABONNEMENT :
En plus des 4 numéros du magazine, vous recevrez le Kit exclusif du *Fan Club Officiel Star Wars*.

ATTENTION : Le *LUCASFILM MAGAZINE* est vendu uniquement par abonnement ou en boutiques spécialisées.

OUI je m'abonne au *LUCASFILM MAGAZINE* pour une durée d'un an (4 N°). Ci-joint mon règlement de *120 FF* pour la France, *150 FF* pour l'Europe et *190 FF* pour Dom-Tom et autres pays étrangers, à l'ordre de *LUCASFILM MAGAZINE*.

☐ Par chèque bancaire ou postal (France) ☐ Par mandat-lettre (France) ☐ Par mandat international, Carte Visa, Mastercard (Europe / étranger)

Veuillez débiter ma : ☐ VISA ☐ MASTERCARD N° de Carte : ..... Date d'Expiration : ..... Total en Francs : ..... Signature (obligatoire) :

NOM ..... PRÉNOM .....

ADRESSE .....

CODE POSTAL ..... VILLE ..... PAYS ..... TEL .....

À retourner sous enveloppe affranchie, accompagné de votre règlement à *LUCASFILM MAGAZINE - B.P. 82- 75961 PARIS CEDEX 20*

THE NETHER HORROR COLLECTION :
Le meilleur de la production fantastique hollandaise.
V.O.S.T.F. - 130 mn.
Du gore, de l'humour noir, des zombis, une poupée gonflable meurtrière, un skinhead, une mouche invincible, une famille très bizarre, du rock'n roll... Une compilation trash, dérangeante et percutante.

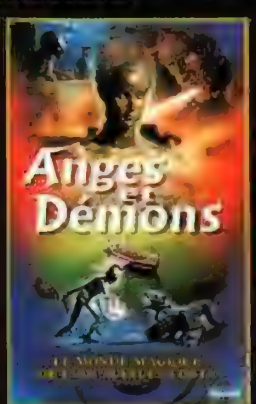
HAXAN FILMS PRÉSENTE

EXORSISTER :
L'ÉCOLE MAUDITE & L'ENFER DES INFIRMIÈRES

FANTASTIQUE ! FUN ! VIOLENT ! PORNO ! TRASH ! SEXE, MONSTRES ET... TENTACULES !

Takao NAKANO invente un nouveau genre : le MANGA «LIVE» !!!

Interdit aux moins de 18 ans
Durée : 60 mn. env. par K7
V.O.S.T.F.



* interdit aux moins de 16 ans ** interdit aux moins de 18 ans

Bon de commande à renvoyer à HAXAN FILMS - 18 rue des Peupliers - 92100 Boulogne-Billancourt - Tél.: (1) 46 21 23 93 - Fax : (1) 46 20 31 16

● Je désire recevoir les cassettes suivantes (VHS/Secam) (Livraison sous 15 jours)

❑ EXORSISTER 1 - 169 F **	❑ EXORSISTER 2 - 169 F **	❑ Pack EXORSISTER 1 & 2 - 299 F **
❑ NETHER HORROR - 149 F *	❑ BLOODLUST - 149 F **	❑ NEKROMANTIK - 149 F *
❑ LE ROI DES MORTS - 149 F *	❑ GÉNÉRATION Z - 149 F **	❑ NEKROMANTIK 2 - 149 F *
❑ PUPPETOON - 149 F	❑ VIBROBOY - 129 F	❑ ANGES ET DÉMONS - 129 F
❑ LA PLANTE QUI AIMAIT LES FEMMES - 129 F *		❑ INCREDIBLE TORTURE SHOW - 149 F *

● 1 K7 = + 30 F de frais de port ● 2 K7 = port gratuit ● À partir de 4 K7 = port gratuit et - 10% de remise

Ci-joint mon règlement de _____ F en ❑ chèque ❑ mandat à l'ordre de Haxan Films

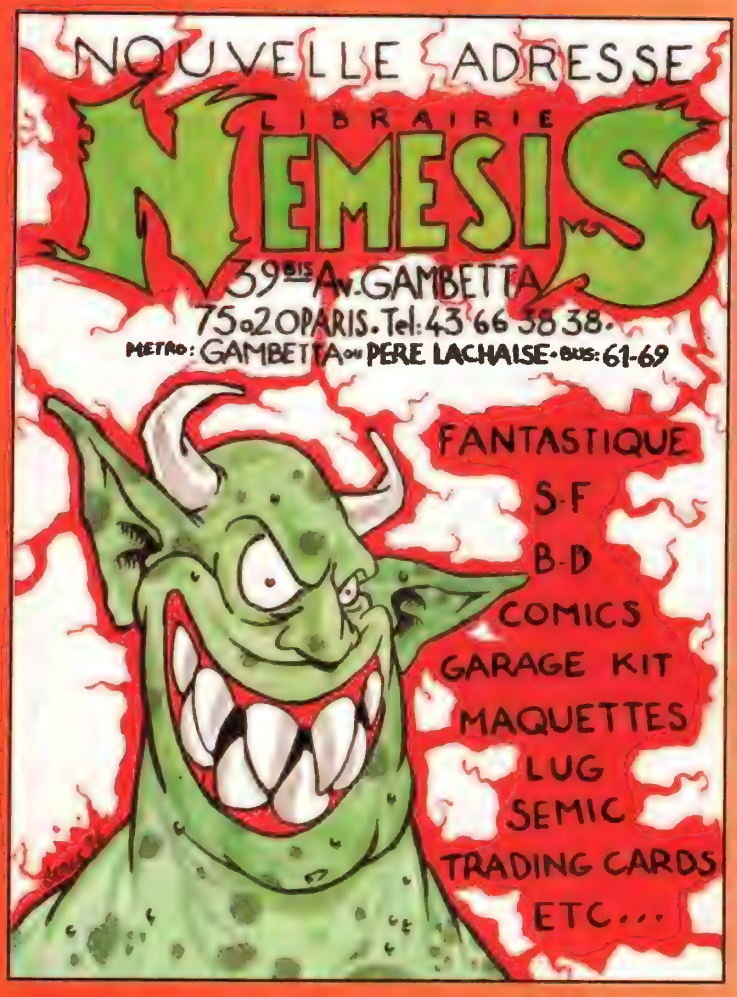
Nom _____ Prénom _____

Adresse _____

Code Postal _____ Ville _____

** Je certifie être majeur
Signature :

CATALOGUE GRATUIT SUR SIMPLE DEMANDE



BOX-OFFICE

Pour beaucoup, les carottes sont cuites. **Powder** par exemple. Indifférence de la presse, affichage dans les impasses et les zones industrielles, le film de Victor Salva n'électrise qu'un peu plus de 12.000 sujets sur Paris/Périphérie en 26 écrans. Pour leur premier jour d'exploitation, **Le Cobaye II** et **T-Rex**, égaux dans la nullité, racolent respectivement 3.780 pigeons (26 salles) et 1.270 (20 salles) gros dinos. Pas fameux. A moins de miracle à la fête du Cinéma, ces nanars de l'été ne dépasseront pas les 50.000 spectateurs dans la capitale et sa banlieue. Nessie n'attire malheureusement pas plus de monde sur les rives de **Loch Ness** : seulement 1.993 matelots d'eau douce pour le grand monstre écossais en une journée d'exploitation.

Considéré son flop aux Etats-Unis, **Un Vampire à Brooklyn** limite les dégâts dans l'hexagone. 85.000 mordus en cinq semaines sur Paris/Périphérie, un score à multiplier par trois pour toute la France. Correct. Faut croire que les vampires connaissent un regain de popularité dans nos contrées puisque, en ce mercredi 26 juin, **Une Nuit en Enfer** vampe 7.835 consommateurs dans une combinaison douillette de 48 salles, probablement la plus imposante jamais concédée à un film de genre, gore qui plus est. Mais que ne feraient pas les circuits pour le dernier Tarantino ? Vampirique aussi, mais prise de tête plus que de dent, **The Addiction** ne se porte pas trop mal avec ses 10.000 philosophes ombrageux. Bien pour un titre exploité dans deux salles et sans la moindre publicité. Peu de chance, à moins de durer longtemps, que le beau, l'émouvant **Tombeau des Lucioles** égale le score du Ferrara : il en est à seulement 2.012 entrées en une semaine. En plafonnant au même chiffre qu'**Un Vampire à Brooklyn**, **Mary Reilly**, par contre, peut être considéré comme un douloureux échec. Du trio Frears/Roberts/Malkovich, on attendait mieux.

Aux States, en attendant les mammouths que sont **Escape from L.A.**, **Independence Day** et autre **Ile du Dr. Moreau**, les premiers challengers de l'été connaissent des fortunes diverses. **The Phantom** par exemple ne ramasse que des miettes : 15 millions de dollars. Médiocre. *Universal* attendait probablement plus de **Cœur de Dragon/Dragonheart**, mais le dragon qui parle avec la voix de Sean Connery (Philippe Noiret dans la version française !) ne rapporte pas plus de 40 millions de dollars en un mois d'exploitation. Pas terrible pour une super-production budgétée à 60 patates. Plus modeste, **The Arrival** totalise 10 millions de dollars. Tout de même peu pour un film qui en a coûté 24 et qui bénéficie de la présence de Charlie Sheen, star outre-Atlantique. Une star, ce n'est pas une garantie de succès, pourrait témoigner Pamela Anderson : le pourtant rigolo **Barbwire** ne se hisse même pas au niveau de **The Arrival**. En regard, **Dangereuse Alliance** et **James and the Giant Peach** ne se plaignent pas, avec respectivement 25 et 30 millions de dollars de tickets vendus, quoique le second ne renouvelle pas le succès de **L'Etrange Noël de Monsieur Jack** du même duo Tim Burton/Henry Selick. Tout seul dans son coin, le mirifique manga animé **Ghost in the Shell** récolte presque 2 millions de dollars en trois mois de présence aux States. Un exploit vu les conditions : pas plus de dix écrans. Microscopique ! **Ghost in the Shell** devrait sortir en France d'ici quelques mois, dès que les deux distributeurs sur le coup (*Metropolitan Filmexport* et *Le Studio Canal +*) auront fini de batailler pour l'acquisition des droits.

TOUS AUX MANIFS !

■ La Vidéothèque de Paris accueille L'Etrange Festival du 13 au 27 août. Ça y est, vous savez où passer vos vacances ! Seront projetés des classiques, des inédits, des curiosités comme, pouf pouf dans le désordre, **Ghost in the Shell**, **Le Corps et le Fouet**, **Elmer le Remue-Méninges**, **Exorsister**, **Tokyo Fist**, **Mais ne nous Délivrez pas du Mal**, **Marie-Antoinette n'Est pas Morte**, **Lord of Illusions** (le nouveau Clive Barker)... Plus une rétro Seijun Suzuki avec cinq films inédits, et plein d'autres joyaux à venir. On peut se renseigner à L'Etrange Festival, 9 rue Emile Zola, 93120 La Courneuve.

■ Allez, comme d'hab', les doubles-programmes CINEMA BIS de la Cinémathèque République, 18 Fbg du Temple, Paris 10. Le 12 juillet : «Eurociné» avec **Lorna la Lionne du Désert** et **Les Amazones du Temple d'Or**. Le 26 juillet : «Iles vaudou» avec **La Sorcière Noire** et **La Possédée du Vice**. Le 9 août : «N'importe quoi» (c'est eux qui le disent !) : **Nerfs d'Acier**, **Gants de Velours** et **Atlantis Interceptors**. Et enfin le 23 août : «Allemagne années 50» avec **Liane, l'Esclave Blanche** et **Pépées pour l'Orient**. A la cinémathèque, l'été sera Z pour le cinéma B !

■ Rapidement épuisé après sa parution, le n°76 nous manquait beaucoup. Réimprimé, il est aujourd'hui de nouveau disponible au prix de 25 F. Au sommaire : **Le Festin Nu** (ent. David Cronenberg), **Hook** (ent. Steven Spielberg), **La Famille Addams**, **Brain Dead**, **Star Trek 6** et les rubriques habituelles.

ERRATUM

■ Quelle est la différence entre **Titty Twister**, **Un Petit Coin de Paradis** (voir n°102) et **Une Nuit en Enfer** ? Aucune. Il s'agit bien du même **From Dusk till Dawn** du duo Rodriguez/Tarantino. Merci les distributeurs, lesquels avaient donné un temps ce premier titre ! De toute façon, les lecteurs avaient rectifié d'eux-mêmes.

■ Suite à une erreur informatique lors de la sortie des étiquettes (*«Alors, c'est quelle numéro déjà ? Ah, bon sang, qu'est qu'a foutu ?!»*), de nombreux numéros sont arrivés chez les abonnés avec la mention «Reste au-dessus de l'adresse». Désolé, et merci de ne pas en tenir compte pour ceux dont l'abonnement est en cours. De toute façon, les lecteurs (abonnés) avaient rectifié d'eux-mêmes.

VIDEO A LA VENTE

99 F LA K7

RUSS MEYER,
Pour les amoureux de gros seins !
- VIXENS 99 F*
- MEGAVIXENS 99 F*
- SUPERVIXENS 99F*
- MEGAVIXENS 99F*
- MONDOTOPLESS 99F*

LES 5 CASSETTES DE RUSS MEYER
480 F FRAIS DE PORT COMPRIS
*-int. aux mineurs

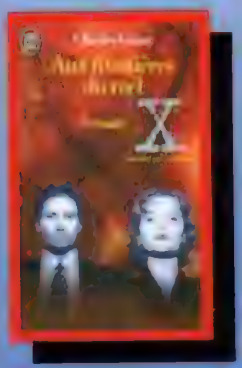
Bon à découper ou à recopier et à envoyer accompagné de votre règlement à l'ordre de la société
SYLPHE. 4 rue Pradier 75019 Paris - Je commande les articles suivants :

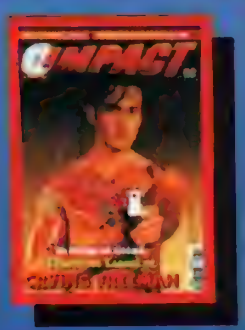
Total Frs + 15 Frs de frais de port par cassette
TOTAL DE LA COMANDE **FRS**
NOM :
ADRESSE :

JE CERTIFIE ETRE MAJEUR
SIGNATURE

ABONNEMENT

SOYEZ MAD, ABONNEZ-VOUS !





Soyez parmi les 150 premiers à nous envoyer votre bulletin d'abonnement et recevez, au choix, la K7 de **FREDDY SORT DE LA NUIT**, le 7ème épisode de la fameuse saga du croquemitaine d'Elm Street signé par son géniteur, Wes Craven himself !, ou la K7 numéro 4 de **AUX FRONTIÈRES DU RÉEL** comprenant les épisodes **MONSTRES D'UTILITÉ PUBLIQUE 1 & 2** (avec plein de E.T. dedans), ou le CD «THE X-FILES» indispensable à tout X-Phile !

Pour tous les suivants, et sous réserve que vous le réclamiez fort, nous vous enverrons, au choix, l'un des deux romans «AUX FRONTIERES DU REEL» parus chez *J'ai Lu* («LES GOBELINS» et «TORNADE»), l'affiche 120 x 160 de **CRYING FREEMAN**, ou un numéro de *MAD MOVIES* ou *IMPACT* que vous ne possédez pas encore (franchement, qu'est-ce que vous attendez ?) !

BULLETIN D'ABONNEMENT

à découper ou photocopier et à renvoyer à
MAD MOVIES, 4 rue Mansart, 75009 PARIS

NOM _____

PRÉNOM _____

ADRESSE _____

_____

_____

Désire m'abonner pour ❑ un an ❑ deux ans à Mad Movies.
Règlement joint par ❑ chèque ❑ mandat international

Ces cadeaux vous parviendront avec le premier numéro de votre abonnement.

L'abonnement à *Mad Movies* ne coûte que 100 F pour une année complète (six numéros) et 190 F pour deux ans (douze numéros). Pour vous abonner, il suffit de nous envoyer cette somme, par chèque ou mandat-lettre à

MAD MOVIES
4 rue Mansart
75009 PARIS

Pour l'étranger, et par voie de surface : 120 F. Envoi par avion : 200 F. Tout règlement : par mandat international exclusivement. Nous n'acceptons aucun chèque sur l'étranger.

Fox Mulder (David Duchovny), Dana Scully (Gillian Anderson) et Skinner (Mitch Pileggi) : la branche Affaires Non Classées du FBI.

GÉNÉRATION X-FILES

L'air de rien, ***Aux Frontières du Réel*** révolutionne cinéma et télévision. Cette modeste série produite par un ex-surfer du nom de Chris Carter provoque un engouement tel qu'il n'est pas exagéré de parler de «Génération X-Files». Nous n'allons pas ici disserter sur les proportions planétaires que prend le phénomène, déjà évoquées en long, en large et en travers (parfois de travers d'ailleurs), dans toute la presse. Nous n'allons pas tirer à boulets rouges sur une certaine récupération, notamment le ralliement à la cause du paranormal et de l'obscurantisme de certains fans qui ne comprennent rien ou presque au travail de Chris Carter. La «Génération X-Files» qui nous intéresse, ce sont ceux qui ne mélangent pas tout. Ceux qui, depuis trois ans, ont retrouvé ou découvert le goût du mystère et de l'étrange, via la petite lucarne.

Estampille «Génération X-Files» également pour toutes ces séries et films qui bénéficient de l'éveil d'un nouvel intérêt pour la science-fiction et le fantastique suscité par les enquêtes de Scully et Mulder. La *Fox* aurait-elle misé 60 millions de dollars sur **Independence Day** sans l'assurance de disposer du large vivier de spectateurs convertis au genre, les «X-Philes» ? Des films comme **Men in Black**, **Contact** ou **The Arrival**, prévus l'année prochaine, abordent le thème de la vie extraterrestre exhumé par l'opiniâtreté de Fox Mulder. Auraient-ils vu le jour sans le triomphe d'***Aux Frontières du Réel*** ? Pas sûr. Sans parler des séries qui prennent le train en marche. ***X-Files*** déroule le tapis rouge à un nouvel âge d'or du fantastique et de la science-fiction dans ses formes les plus variables. Chris Carter place l'imaginaire au pouvoir, intéresse même ceux qui ne s'en préoccupaient guère avant que le thème musical de Mark Snow ne résonne dans leurs oreilles.

Label «Génération X-Files» aussi pour tous ceux que la série a révélés. Pas vraiment une génération spontanée pour certains. Pour des réalisateurs comme David Nutter ou Robert Goodwin dans le métier depuis des années. Idem pour le compositeur Mark Snow. Par contre, ***Aux Frontières du Réel*** arrache de l'anonymat et du marasme le scénariste Darrin Morgan qui avoue que son expérience d'avant ***X-Files*** se résumait au chômage. Le maquilleur Toby Lindala, petit génie du latex, ne présentait aux producteurs qu'un curriculum vitae bien vide avant d'accoucher des créatures pourchassées par Mulder et Scully. Et Nicholas Lea, acteur bourré de talent, végétait dans des séries pas très stimulantes avant de décrocher le rôle d'Alex Krycek. Ceci sans parler des trois piliers (Chris Carter, David Duchovny et Gillian Anderson) qui se sont déjà exprimés dans nos colonnes.

Indispensable que *Mad Movies* fasse plus amplement les présentations, que la parole soit donnée à ceux qui font ***Aux Frontières du Réel*** au jour le jour, les collaborateurs les plus fidèles de Chris Carter. Ceux qui contribuent à faire entrer fantastique, science-fiction et imaginaire dans un nouvel âge d'or.

Didier ALLOUCH

PS : En cadeau bonus, un poster avec au verso une liste détaillée de tous les épisodes tournés à ce jour. Histoire d'être parfaitement armé quand la troisième saison débutera à la télé française (à partir de fin septembre sur *M6*) ou lorsque vous ferez l'acquisition d'une cassette avec des épisodes inédits (**Nisei** et **731** sortent en septembre chez *Fox Vidéo*).

le bras droit du seigneur

ROBERT W. GOODWIN

producteur-réalisateur

Robert W. Goodwin devient un «monstre» de la télévision quelques années après avoir été l'un des multiples scénaristes officieux du premier STAR TREK cinéma. Un producteur en béton armé qui enchaîne des épisodes de série à tour de bras : HOOPERMAN, LIFE GOES ON, MANCUSO, toutes populaires aux States. Il donne aussi dans le «movie of the week», autrement dit le téléfilm (CALIFORNIA GIRLS est le plus connu dans nos contrées). Il fallait au moins un professionnel aussi aguerri pour s'occuper physiquement de la production d'AUX FRONTIÈRES DU RÉEL. À Vancouver, sur le plateau, il est le bras droit de Chris Carter, se chargeant de mettre sur pied ses idées délirantes. Et il n'hésite pas à réaliser lui-même les épisodes charnières de la série. Même s'il s'agit d'un «boulot de fou», comme il le confie ici !

Scully entre la vie et la mort : pratique quand l'actrice vient juste d'accoucher ! (**Coma**)

Le résultat d'expériences génétiques abominables orchestrées par l'armée (**Monstres d'Utilité Publique**).

Peut-on dire que vous occupez le poste de n°2 sur *Aux Frontières du Réel*, juste après Chris Carter ?

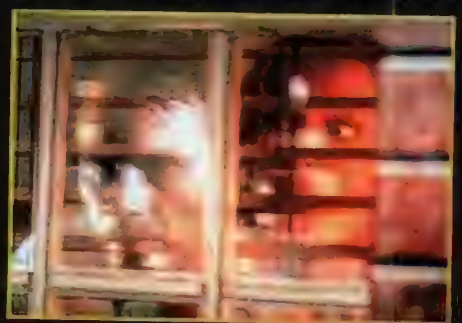
Non seulement vous le pouvez, mais en plus cela me fait vraiment plaisir. Je produis physiquement la série sur le plateau, à Vancouver, alors que Chris Carter, lui, supervise de Los Angeles l'aspect créatif en premier lieu, et tout le reste ensuite. Chris met son nez partout ! Une fois qu'il tient un bon scénario, il me le donne et j'interviens en tant que véritable producteur. Mon rôle est de rassembler tous les éléments qui vont permettre d'aboutir au produit fini. Du casting aux décors, de la création des monstres aux effets spéciaux, jusqu'au choix du réalisateur, je dois m'occuper de tout. Je peux vous dire que ça ne ressemble pas toujours à une partie de plaisir !

Vous avez une longue carrière de producteur télé derrière vous. Qu'est-ce qui, selon vous, différencie *Aux Frontières du Réel* d'une autre série ?

Toutes les séries sont basées sur un même concept : des acteurs interprètent le même rôle semaine après semaine, dans les mêmes décors, selon les mêmes principes scénaristiques. ***New York Police Blues***, par exemple, présente à chaque épisode les mêmes policiers, leur commissariat, leur bar, la petite place... Pareil pour ***Urgences*** où ce sont toujours les mêmes blouses dans le même hôpital. Concernant ***Aux Frontières du Réel***, à chaque épisode correspond une nouvelle ville, ce qui implique de nouveaux décors, de nouveaux personnages, donc de nouveaux acteurs. La différence se fait dans le renouvellement constant de la série. Sur une série classique, une fois que vous êtes assuré de toujours avoir le même budget, il vous suffit de maintenir le cap. Alors que sur ***Aux Frontières du Réel***, je suis constamment obligé de repartir de zéro. D'autant que chaque année, nous essayons d'enrichir la série, de l'améliorer, ce qui, plus le temps passe, rend le travail dix fois plus compliqué. Un vrai cauchemar de producteur ! Rendez-vous compte : un épisode de série classique se tourne généralement en sept jours. Sur *Aux Frontières du Réel*, il nous faut un minimum de quatorze à quinze jours pour mettre en boîte un épisode complet, dont huit pour tourner les scènes principales. C'est pourquoi nous avons constamment deux équipes qui travaillent en parallèle. Deux équipes techniques, deux cameramen, deux équipes de comédiens, deux décorateurs, deux plateaux... Heureusement, je suis épaulé par Joseph Patrick Finn, un co-producteur merveilleux et indispensable. Et nous ne sommes pas trop de deux. Il y a toujours quelque chose à préparer pour les jours suivants, les semaines suivantes, avec une foule de personnes qui s'agitent, tout le temps ! La somme de travail est énorme. On a l'impression de ne jamais avoir terminé.

La base de l'équipe technique change rarement. Comment arrivent-ils à abattre un tel travail ?

Dans la difficulté, mais avec un gros courage ! J'oblige ceux qui travaillent pour moi à prendre des vacances. Il est impossible de tenir ce rythme pendant 10 mois sans s'arrêter. Nous avons quand même pu nous octroyer deux semaines de coupure à Noël, ce qui a été salutaire pour nous tous. Nous avons également instauré des week-ends de trois jours une fois par mois. Et j'explique toujours aux techniciens que s'ils veulent prendre deux, trois jours, voire une semaine de repos, il ne faut pas qu'ils hésitent. De mon côté, je peux toujours trouver quelqu'un pour les remplacer, l'important étant qu'ils se ménagent. Pas mal d'entre eux s'offrent ces quelques jours de vacances, et peuvent ainsi rester en forme. Mais ceux qui s'épuisent à la tâche ne tiennent pas le coup longtemps. C'est comme ça que nous avons perdu notre directeur photo, John Bartley, qui ne reviendra pas pour la quatrième saison. Cela me rend très malheureux, je le connais depuis si longtemps : je crois que j'ai commencé à travailler avec lui en 1982 alors qu'il n'était qu'éclairagiste, et son boulot est exceptionnel. Vraiment, il va me manquer. Mais il ne prenait jamais de congé, il n'en pouvait plus. Sa femme avait même peur qu'il se tue dans un accident de voiture en rentrant du boulot tellement il était mort de fatigue. Mais j'ai foi en notre nouveau caméraman, Ron Stunet, qui travaillait auparavant sur ***Lonesome Dove*** ; je suis sûr qu'il va être formidable et que les fans ne verront pas la différence. Nous parviendrons à conserver le même ton, le même look à la série, car ce sont les mêmes personnes qui continuent à tout superviser. La même équipe, depuis le début.



Duanne Barry (Steve Railsback) sur le point d'enlever Dana pour l'offrir aux E.T. (**Duanne Barry**).

Justement, à propos du commencement, qu'avez-vous pensé du concept d'*Aux Frontières du Réel* lorsque Chris vous l'a soumis pour la première fois ?

Je travaillais sur le pilote d'une autre série, ***Bird Land*** avec Brian Dennehy, pendant que Chris, que je connais depuis des années, préparait celui d'***Aux Frontières du Réel***. Pour un certain nombre de raisons, j'ai finalement décidé de ne pas m'investir dans ***Bird Land***, et quand Chris a eu le feu vert pour ***Aux Frontières du Réel***, il m'a appelé pour savoir si je voulais rejoindre son projet. Une coïncidence extraordinaire puisque j'avais de toute façon prévu de partir habiter du côté de Vancouver depuis trois ans. Lorsque j'ai vu le pilote, j'ai dit à Chris que, potentiellement, il avait tous les atouts en mains pour faire une bonne série. L'idée : géniale. Les histoires : formidables. Et les acteurs : fabuleux. J'ai trouvé que Gillian Anderson et David Duchovny étaient excellents sépa- suite P. 18

le maestro de l'angoisse

Mark SNOW

compositeur

Avec à son crédit des titres aussi célèbres que STARSKY ET HUTCH, HOOKER, FALCON CREST, et sans compter une avalanche de téléfilms divers, Mark Snow est une pointure de la musique de série télé. Un grand professionnel qui trouve avec AUX FRONTIÈRES DU RÉEL une occasion d'exprimer sa personnalité et de donner une véritable ambiance musicale à une série qu'il adore.

Mark Snow au travail devant ses synthés.

De quelle façon avez-vous trouvé le ton musical de la série, et ce fameux thème qui est en quelque sorte devenu «l'hymne international de l'étrange» ?

Chris et moi avons beaucoup discuté. Il m'a exposé ses goûts musicaux, expliqué très précisément ce à quoi ressemblerait la série, et nous avons cherché ensemble quel ton serait le plus approprié. Un travail de longue haleine, notamment sur le thème principal qui m'a donné un mal fou. J'ai composé cinq versions de ce qui allait devenir un «tube», avec pour chacune un style différent. Chris Carter les a écoutées en me faisant part de ses réflexions. À un moment, je lui ai demandé de se pousser légèrement pour pouvoir modifier une sonorité. En me penchant vers la console, j'ai trébuché et appuyé sur un bouton par mégarde. Cela a provoqué un son qui se répétait en écho. Chris et moi nous sommes tournés l'un vers l'autre : nous tenions quelque chose ! Ce son semblait venir d'ailleurs et il a servi de base à la composition du thème.

Comment travaillez-vous pour donner à chaque épisode une atmosphère sonore particulière ?

Dans mon studio, j'ai rassemblé énormément de sons divers, ainsi que des tas de «samples» stockés dans ma bibliothèque de musique électronique. J'essaie d'utiliser différentes choses pour justement créer une ambiance sonore adéquate à chaque épisode. Cela dit, certains sons se répètent. Sur trois saisons, c'est inévitable, d'autant que j'essaie de garder une certaine spontanéité dans mon travail. Je m'assois devant la télé et je commence à improviser. Je joue un moment, et quand quelque chose vient soudainement, j'enregistre en sachant que je tiens le bon bout. Ensuite, Chris Carter, les scénaristes et d'autres personnes viennent écouter.

Tant de monde que ça pour vérifier la musique ?

En fait, il s'agit plus d'une réunion entre copains qu'autre chose. Pour ceux qui viennent, c'est une façon de s'échapper du studio ! La plupart du temps, on passe de bons moments en écoutant mes bandes. Ces «séances d'écoute» donnent très rarement dans la recherche intense et la réflexion poussée. Ils me font en général confiance et ne demandent que de petites retouches.

Que pensez-vous de l'album «Songs In The Key of X» ?

Ce qui me plaît vraiment dans cet album, c'est que les groupes et chanteurs interprètent des morceaux qu'ils ont l'air d'apprécier réellement. Ce n'est pas fait de façon industrielle. Chaque chanson sonne comme s'il s'agissait de quelque chose de vraiment personnel et d'intime. Comme si aucune maison de disque, aucun manager n'était venu imposer quoi que ce soit.

Et que pensez-vous de la version «dance» que le groupe PM Dawn a fait de votre thème ?

Pas grand-chose à vrai dire. Ce genre de musique peut difficilement traduire tout ce qu'il faudrait. Il existe une inévitable compression de l'univers de la composition originale. Cela dit, c'est le morceau d'origine qui cartonne dans les «charts» et cela me fait énormément plaisir. De bon augure pour la sortie prochaine de l'album qui ne comportera que la musique de la série.

Vous semblez particulièrement heureux de travailler sur cette série ?

Évidemment. *Aux Frontières du Réel* se classe dans les toutes meilleures séries jamais produites, les gens avec qui je travaille sont d'une gentillesse et d'un professionnalisme rares, et *X-Files* me permet de développer mon style, de donner une véritable identité à ma musique. C'est ce dont rêve tout compositeur. De plus, l'engouement est total, international. Je n'ai jamais répondu à autant d'interviews, il y a tellement de fans de la série... Certains ne sont pas très normaux : des dingues, des fanatiques au sens premier du terme. Vous savez, on me demande parfois quelle est ma couleur préférée !

Mince, c'était ma prochaine question...

Dommage !

Propos recueillis par
Didier ALLOUCH
(Traduction
Erwan SORIN)

Comment avez-vous été mis en contact avec Chris Carter ?

Robert Goodwin, que je connais depuis des années, m'a recommandé. En fait, il voulait se marier avec celle qui est devenue ma femme. Ce n'est pas une blague. Heureusement, elle m'a choisi ! Cela ne nous a pas empêché de rester les meilleurs amis du monde, et depuis, Bob a une épouse merveilleuse et une famille formidable. Il a donc parlé de moi à Chris Carter qui est passé me voir à mon studio. Il a écouté quelques-uns de mes morceaux, puis s'est attardé sur un projet sur lequel je travaillais à l'époque : l'illustration musicale d'un film vidéo intitulé **Caroline at Midnight**. Chris est un type très poli, très respectueux, assez réservé. Il m'était impossible de deviner sur le moment ce qu'il pensait de moi et de mon travail. Il m'a remercié en partant, et m'a dit qu'on resterait en contact. Je pensais ne plus jamais entendre parler de lui. Deux semaines plus tard, il est pourtant revenu, adoptant exactement la même attitude. Je ne savais plus du tout à quoi m'en tenir ! Encore quinze jours d'attente avant de recevoir un appel de mon agent, m'annonçant que Chris Carter me confiait la composition de la musique d'*Aux Frontières du Réel*. J'étais heureux mais sans plus. À l'époque, j'étais bien loin de me douter que la série serait un tel tabac, qu'elle serait d'une telle qualité.

rément. Réunis, il émanait d'eux une véritable magie ! J'ai expliqué à Chris qu'en faisant preuve d'application pour la produire, ***Aux Frontières du Réel*** serait une très bonne série. Bien entendu, «bonne» ne veut pas forcément dire «à succès». Nous avons mis tout ce qui était en notre pouvoir pour en faire quelque chose d'excellent, et nous avons eu de la chance que le public nous suive. Je peux vous dire que cela nous rend particulièrement heureux.

Vous semblez être devenu aujourd'hui un peu frileux quand il s'agit de faire travailler des jeunes réalisateurs. Ce n'était pourtant pas le cas au début de la série...

Le problème n'est pas là. Je produis des séries télé, avec succès d'ailleurs pour la plupart, depuis des années. Et je n'ai jamais hésité à donner leur chance à de nouveaux metteurs en scène. Je pourrais vous donner une liste de réalisateurs qui ont réussi, et j'en tire une grande fierté. Pourtant, pour ***Aux Frontières du Réel***, je suis moins prompt à prendre ce genre de risque. Pendant un an et demi, j'ai invité nombre de jeunes talents à s'exprimer. Mais les tournages sont si pénibles, le travail si difficile, que même leur talent de suffisait pas. Vous devez être polyvalent, savoir mettre en scène autant de l'action que du suspense, maîtriser les effets spéciaux, savoir diriger les acteurs... Chaque épisode d'***Aux Frontières du Réel*** est une nouvelle aventure. Beaucoup de jeunes réalisateurs s'y sont cassés les dents. Du coup, on a formé une sorte de noyau dur pour l'année prochaine, d'autant que David Nutter nous quitte pour rejoindre ***Millenium***. Nous serons donc trois, avec Rob Bowman et Kim Manners, à nous partager dix-sept des vingt-quatre épisodes de la quatrième saison.

Lesquels pensez-vous réaliser ?

Comme d'habitude, le premier et le dernier épisode de la saison.

Encore une fois, vous vous réservez les épisodes-clé !

Je n'ai surtout pas vraiment le choix. Chris était très satisfait de mon travail sur **Les Hybrides** et désirait que je réalise sept ou huit épisodes par an. Autant vouloir ma mort ! J'ai accepté d'en mettre en scène deux par saison, pas plus. C'est

Étrange : Scully parle au téléphone avec Mulder lorsque celui-ci entre dans sa chambre d'hôtel ! **(La Colonie)**

que, lorsque je réalise, il faut en plus que je supervise les autres tournages puisqu'ils s'enchaînent. Par conséquent, nous avons décidé que je réaliserai le premier et le dernier épisode de chaque saison, de façon à ce que je ne sois pas gêné par le précédent ou le suivant !

Quand vous avez tourné *Les Hybrides*, le dernier épisode de la première saison, saviez-vous déjà que la série allait être reconduite l'année d'après ?

Nous en étions au quinzième épisode quand la reconduction de la série a été officialisée. Ce que nous ne savions pas, en revanche, c'est que **Les Hybrides** allait remporter un tel succès. La première saison a été un «cult-hit». Et dès la deuxième, la série devenait un classique. Tout le monde regardait ***Aux Frontières du Réel***.

Ce ne devait pas être trop difficile de diriger Gillian Anderson dans *Coma*, puisqu'elle est immobile pendant tout l'épisode !

Pour tout vous dire, le plus dur sur **Coma** fut de diriger celle qui joue la mère de Scully, Sheyla Larken. À la ville, Sheyla n'est autre que mon épouse. Lors de la première saison, les parents de Scully apparaissent dans **Le Message**. Il a donc fallu trouver une actrice pour interpréter la mère de Scully et David Nutter, le réalisateur de l'épisode qui a toujours été un fan de Sheyla, a suggéré de lui donner le rôle. Sheyla et moi avons déjà travaillé ensemble, mais cela nous rend très nerveux ! Il existe une règle entre nous : quand elle auditionne, je sors de la salle. Et si elle obtient le rôle, je ne viens pas sur le tournage pour qu'elle n'ait pas le trac. Mais est venu le moment où elle avait un rôle dans un épisode que je devais diriger. Il a donc fallu déroger à notre règle d'or, sinon je n'aurais pu mettre les pieds sur le plateau ! C'était dur, mais cela ne s'est pas trop mal passé. Quant à Gillian Anderson, c'est vrai qu'elle n'avait rien à faire. L'épisode a été tourné en grande partie avec sa doublure, puisqu'elle venait juste d'accoucher. Gillian est restée sur le plateau cinq heures en tout et pour tout, le temps que je mette en boîte les plans nécessaires. Sur le plateau, elle s'est même endormie alors que la caméra filmait encore !

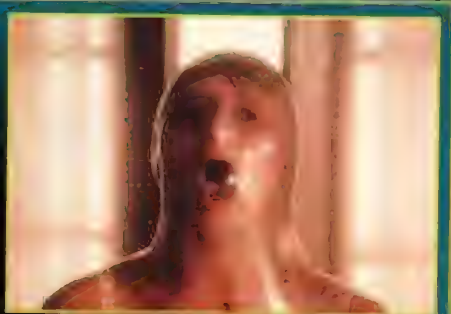
Les épisodes que vous réalisez sont souvent ceux qui demandent le plus d'efforts

les enfants de X-FILES

Le succès d'AUX FRONTIÈRES DU RÉEL provoque un réel engouement des producteurs télé pour le fantastique et la science-fiction, et engendre par conséquent une descendance. Dont trois séries qui affichent une filiation directe.

Les deux premières entretiennent des liens «familiaux» avec ***X-Files***. ***Space : Above and Beyond*** d'abord (voir *Vidéo et Débats* dans ce numéro), un space-opera produit par deux «dissidents» de ***X-Files***, Glen Morgan et James Wong. Et bien sûr ***Millenium***, la nouvelle série produite et créée par Chris Carter dont la diffusion débutera à l'automne prochain sur *Fox*, le vendredi soir à 22 h, ancien créneau horaire d'***Aux Frontières du Réel*** qui se retrouve programmée le dimanche à 21 h. Le thème de ***Millenium*** est tellement excitant. Le héros : Frank Black, un ancien agent du FBI spécialisé dans les psychopathes criminels grâce à son habileté à pénétrer leur esprit. À l'approche de l'an 2000, les psychopathes ont multiplié et Frank a du pain sur la planche. Il est recruté par une organisation anti-criminelle, le groupe Millenium, pour se débarrasser des plus sadiques des criminels. Un thème plus noir que celui de ***X-Files***, qui devrait profiter de la présence de Lance **Aliens** Henriksen dans le rôle de Frank Black.

La troisième, ***Dark Skies***, produite par *Paramount*, décalque grossièrement ***Aux Frontières du Réel***. Promise à diffusion l'année prochaine sur *NBC*, ***Dark Skies*** ne doute carrément pas de l'existence des aliens : non seulement ils vivent parmi nous depuis des décades, mais ils sont à l'origine des plus grands événements de notre fin de siècle. Une réécriture de l'Histoire rendue possible par un positionnement de la série dans les années 60. Un jeune fonctionnaire de Washington se retrouve au centre d'un immense complot



Une image choc de **Dark Skies** *encore un coup des extraterrestres !*

organisé par les hommes du Majestic 12 (une agence clandestine enquêtant sur la présence des aliens), les fameux «Men In Black» évoqués dans toutes les affaires d'OVNIS. Notre héros devra faire face à la fois aux velléités paranoïaques des employés du M-12 et à l'agressivité d'extraterrestres belliqueux. Une trame abracadabrante où toutes les légendes circulant sur les agissements extraterrestres sont pris comme des événements historiques sérieux. Très dangereux. La vérité est ailleurs. Et certainement pas dans ***Dark Skies***.

physiques. Par exemple, sur *Anasazi*, vous avez dû faire repeindre toute une carrière de pierres !

En rouge, oui, pour que la carrière ressemble au désert d'Arizona ! Mon peintre, Louis, m'a dit : «Chef, j'en ai fait des trucs dans ma vie, mais là, ça dépasse tout ! C'est incroyable ce que vous me demandez !». Le plus difficile dans les épisodes que je dirige, c'est de n'avoir aucun droit à l'erreur. En général, si quelque chose ne nous plaît pas dans un épisode, on retourne des scènes. Quand je réalise le dernier de la saison, je sais à l'avance que dès les prises de vues terminées, tout le monde rentrera à la maison ! Si je n'ai pas le matériel nécessaire en boîte, je suis cuit ! Et il m'est presque impossible de prendre de l'avance entre les deux saisons, puisque je n'ai jamais le scénario du premier épisode de la saison suivante avant les deux semaines précédant le tournage.

Vous n'avez pas craint que la scène «spirituelle» du *Chemin de la Bénédiction* soit mal reçue par le public ?

Cette scène doit tout à la présence de Floyd «Red Crow» Westerman. Il joue Albert Hosteen, le vieil Indien, et offre une composition totalement incroyable. Je pourrais regarder son visage pendant des heures et des heures. Par contre, la scène où Mulder flotte dans le ciel, lorsqu'il est proche de la mort, qu'il revoit notamment son père disparu, me posait un vrai problème. Je voulais tourner cette séquence de manière très fluide, avec beaucoup de mouvements de caméra. Mais ça n'a pas été possible car les effets spéciaux, compliqués, m'empêchaient de mettre en scène comme je le désirais. J'ai donc dû aborder la scène plus simplement, de manière très statique. C'est mon seul vrai regret.

Les effets spéciaux par ordinateur, nombreux dans la série, vous posent-ils des problèmes particuliers ?

Pas du tout. Au contraire, ils nous aident énormément. On gagne un temps fou pour un résultat instantané. Mais attention, tout est planifié à l'avance. Chaque épisode nécessitant des effets spéciaux est écrit avec beaucoup de précision. Tout est minutieusement préparé, de façon à ce que chacun connaisse exactement avant le tournage le résultat désiré à l'écran. Il y a une coordination très importante entre chaque intervenant : l'équipe des effets spéciaux, celle des cascades, les décorateurs... Au finish, il n'y a pas de mauvaise surprise. De toute façon, nous ne pouvons pas nous le permettre ; il n'est pas question de retarder la diffusion d'un épisode pour cause d'effets défectueux. Le temps joue contre nous : nous devons avoir un montage définitif trois jours après le tournage, puisque l'épisode passe une semaine plus tard. Des délais impossibles à tenir sans l'aide des ordinateurs. De plus, Matt Beck, le responsables des effets visuels, est merveilleux. Je rêve d'aller le voir travailler, mais je n'ai jamais le temps. Si vous pouviez voir une scène avant et après son intervention, vous n'en reviendrez pas !

***Talitha Cumi*, le dernier épisode de la troisième saison, semble lui aussi assez empreint de spirituel...**

C'est davantage une approche philosophique. Chris Carter a écrit un scénario amenant à une profonde réflexion, une histoire très intéressante où l'on retrouve Brian Thompson...

Le tueur de *La Colonie* ! Qu'est-il est revenu faire ?

Ah, je ne peux pas vous le dévoiler, c'est le cliffhanger ! Disons, qu'il vient tuer quelqu'un. On espère que ce n'est pas Mulder ! La qualité de l'épisode tient pour beaucoup au scénario de Chris Carter, excellent. Niveau réalisation, j'ai fait de mon mieux. Le plus dur a été le début, quand le tueur devient fou et fait un carnage.

*Un marin du Piper Maru victime de terribles radiations d'origine inconnue (**L'Épave**).*

Cette séquence est composée de centaines de plans. Pour que l'ensemble soit clair, il a fallu se triturer les méninges, se demander comment filmer cette multitude de plans et, surtout, comment les monter ! Cela dit, tourner cet épisode a été très gratifiant. D'autant que ça m'a permis de travailler avec Bill Davis, le Smoking Man. Au départ, il avait été engagé sur le pilote uniquement pour fumer des cigarettes, sans jamais dire un mot. Puis, au cours de la première saison, nous lui avons donné une réplique par-ci, une réplique par-là. On le trouvait bon, mais pas sensationnel. Puis il y a eu **Les Hybrides** où Bill tenait un rôle important. Moi-même, j'ai douté, je l'avoue. J'ai dit à Chris Carter : «Je ne suis pas certain que Bill puisse jouer ça ! Cette scène est très compliquée». Je me suis trompé. Il s'est avéré que Bill était un excellent acteur, quelqu'un de très facile à diriger. Vous lui donnez une indication et il la gère immédiatement. Dans **Talitha Cumi**, il a une séquence avec Roy Thinness. Oui, le David Vincent des ***Envahisseurs*** ! La scène est tout simplement extraordinaire, vous verrez. Bill et Roy ne trouvaient pas de mots assez forts pour exprimer leur admiration mutuelle.

*Sous mauvaise influence, un policier s'immole face à Mulder et Scully (**Autosuggestion**).*

*Duanne Barry victime des terribles expériences imaginées par les aliens (**Duanne Barry**).*

Comment définiriez-vous le ton de la troisième saison ?

Il est identique à celui des saisons précédentes, à la différence que la série s'améliore de plus en plus. Nous désirons tous faire mieux. Mais mieux, ça veut forcément dire plus dur ! Et je peux déjà vous certifier que la quatrième saison sera encore meilleure, encore plus forte... et encore plus compliquée à faire !

De quel œil voyez-vous toutes ces séries, ces films, qui se rapprochent de l'esprit d'*Aux Frontières du Réel* ?

C'est flatteur. Mais en ce qui concerne la télé, je ne crois pas qu'on puisse faire une copie aussi bonne que l'original. J'espère toutefois que ces projets auront du succès. Si je décide un jour de produire une autre série, je mettrai toute mon énergie à trouver quelque chose qui soit à cent mille lieues d'***Aux Frontières du Réel***. Je crois qu'on a eu de la chance, qu'on est tombé pile au moment où les gens attendaient ce genre d'histoire, qu'on était les seuls dans le créneau, ou qu'en tout cas, ça n'avait pas été fait depuis un bon moment déjà. Je crois vraiment que le reste ne sera qu'une pâle reproduction. J'ai vu un ou deux pilotes de séries proches d'***Aux Frontières du Réel***. Sans citer de titre, je peux vous dire qu'il se passe autant de choses dans un de ces épisodes que dans les pré-génériques d'***Aux Frontières du Réel*** ! En fait, personne ne semble capable d'inclure autant d'éléments dans un seul épisode. Cela tient pour beaucoup à la qualité des scripts, ceux de Chris, bien sûr, mais aussi ceux de l'équipe de scénaristes dont il s'est entouré. Bien sûr, un bon scénario ne suffit pas. Si l'épisode est mal mis en scène, ou mal produit, il peut devenir sans intérêt. C'est affaire d'organisation, d'harmonie entre le travail de chacun... et de philosophie. La mienne a toujours été de livrer une œuvre de qualité, qu'il y ait une demande ou pas. Car aux États-Unis, ce n'est pas forcément ce qu'on recherche en matière de télévision !

Pensez-vous pouvoir travailler parallèlement sur *Millenium*, la nouvelle série de Chris Carter ?

Je ne peux vraiment pas, je suis trop occupé. L'année dernière, le dirigeant de la *Fox* a suggéré que je collabore à ***Millenium***. Mais pour l'instant, je ne veux pas en entendre parler. J'ai déjà du mal à rester en vie avec tout le travail que me donne ***Aux Frontières du Réel*** ! Laissez-moi tranquille !

Propos recueillis par **Didier ALLOUCH**
(Traduction : **Sandra VO-ANH**)

les visages de la peur

TOBY LINDALA

maquilleur

Pour un maquilleur amateur d'effets gore et de films d'horreur, travailler sur AUX FRONTIÈRES DU RÉEL doit correspondre à une sorte de rêve éveillé. Toby Lindala vit ce rêve, sans retenue puisque tous les débordements ou presque sont autorisés sur la série. Un bonheur de maquilleur ! Rencontre avec le papa des créatures de cauchemar peuplant les enquêtes de Scully et Mulder...

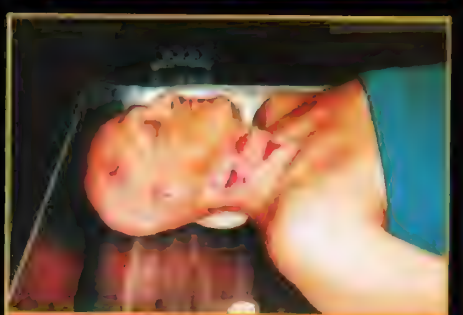
La Liste

*«**Aux Frontières du Réel** nous permet de repousser les limites de l'horreur télévisuelle. Pour une des victimes de **La Liste**, j'ai pu accentuer à mort sur le côté réaliste de l'effet. Je crois m'en être pas trop mal sorti, non ?»*

Qu'avez-vous fait avant de vous attaquer aux extraterrestres et autres monstres des *X-Files* ?

J'ai bien peur de ne pas avoir un background vraiment original. Mon histoire ressemble à celle de dizaines de maquilleurs. Depuis que je suis tout petit, je m'amuse à triturer le latex et les fioles de faux sang. J'ai grandi au Canada dans l'Ontario où je n'avais pas grand-chose d'autre à faire que de mater un maximum la télé, surtout les films fantastiques. Ainsi, j'ai développé une admiration sans borne pour les grands maîtres du maquillage, de Jack Pierce à Dick Smith en passant par John Chambers ou Rick Baker. Et j'ai décidé d'en faire mon métier. J'ai commencé comme assistant sur **X-Tro 2** et sur un show télé local où j'ai fait en sorte que Malcolm Mc Dowell ressemble à Roger Moore. Pas facile ! Puis j'ai été embauché pour travailler sur des films comme **La Proie** avec Christophe Lambert. Oui, je sais... ce n'est pas le seul nanar auquel j'ai collaboré ! Mais ce n'est pas parce que le film est nul que les effets sont faciles. Sur **La Proie**, je peux vous dire que j'en ai pas mal bavé. Et puis, je prenais tous les jobs que je trouvais. J'ai fait des maquillages classiques sur des séries comme ***The Height***. C'est d'ailleurs pour cela que j'ai été embauché sur ***Aux Frontières du Réel***. Fran Levin, notre maquilleuse sur la série, m'a demandé de lui donner un coup de main pour des raccords maquillage sur le pilote. Et il y avait un effet de saignement de nez à effectuer. Fran, ne connaissant que le maquillage classique, m'a offert de m'en charger. Depuis je travaille sur tous les épisodes.

Toby Lindala (à gauche en t-shirt noir) et son assistant : deux hommes parmi les aliens. *«Sur **Duanne Barry**, nous avons pris des enfants pour enfiler les costumes des extraterrestres. Lors de la scène autour du lit de Steve Railsback, où celui-ci se met à hurler à la mort, un des gamins a complètement paniqué. Il a enlevé son masque et s'est mis à pleurer en appelant sa mère. Il était tellement mignon.»*



Revélations

*«Maquiller Michael Berryman (le célèbre chauve de **La Colline a des Yeux**, NDLR) est le rêve de tout amateur de fantastique. **Aux Frontières du Réel** m'a permis de le réaliser. Et en plus Michael est un type charmant.»*

La Guerre des Coprophages

«Nous ne nous sommes pas vraiment occupés des animaux sur cet épisode, mais plutôt des dégâts qu'ils provoquent. Il nous a juste fallu construire des petit morceaux d'insecte, ceux qui restent accrochés au corps des victimes. Un épisode bien dégueulasse. Nous nous en sommes donné à cœur joie.»

Le premier épisode sur lequel vous avez pu vous exprimer, qui correspond au premier épisode vraiment gore de la série, est sans aucun doute *Projet Arctique* ?

Tout à fait. C'était la première fois que j'avais autant de boulot. Il fallait que je conceptualise et que je mette en place les effets présentant les espèces de vers étranges sortant du cou des acteurs : en fait, un système de câbles déguisés transperçant des prothèses collées sur le cou ou le dos des comédiens. On gonflait ce câble de façon régulière pour rendre l'idée de mouvement sous la peau. C'est un système un peu plus complexe que les «bladders» (*poche gonflable insérée sous du latex et collée à même la peau. Un trucage rendu populaire par les effets de veines de **Scanners**. NDT*) mais extrêmement plus impressionnant.

Voyance par Procuration

«Au départ, cette poupée ne devait être qu'un élément du décor. On a décidé de s'amuser quelques peu avec ce joli jouet.»

Niveau effets spéciaux, *Aux Frontières du Réel* explose tous les records de la télévision américaine. Avez-vous l'impression parfois de ne pas pouvoir assurer tout le boulot ?

A peu près tous les jours ! Pour vous donner un petit exemple, nous avons fait une cinquantaine de costumes d'aliens en l'espace d'un mois et demi. Je ne sais pas si vous vous rendez

Monstres d'Utilité Publique - 2ème partie

Les créatures de cet épisode ne sont pas vraiment des extraterrestres mais des hybrides : il y en a une cinquantaine ! Je m'arrête là sinon je vais tout dévoiler. A l'intérieur des costumes, ce ne sont plus des gosses mais des copains et des gars de l'atelier. Comme ils sont tous maigrichons comme moi, ils ont parfaitement tenu l'affaire.

compte; mais c'est énorme. Récemment, sur **Le Seigneur du Magma**, on manquait d'extraterrestres. Il a fallu que je demande à un de mes assistants d'enfiler le costume. Au niveau du travail, la seconde saison était une véritable folie. On ne croyait vraiment pas pouvoir y arriver. Et la troisième a été encore plus grosse. Les défis qui se présentaient devant nous chaque semaine paraissaient insurmontables, et pourtant nous nous en sommes sortis à chaque fois. Heureusement que j'ai pu embaucher, car sur la première saison, je travaillais seul, dans ma cave ! Doug Moore est d'abord venu me prêter main forte sur quelques épisodes, puis j'ai délégué auprès d'une boîte de Los Angeles. Pour la seconde saison, j'avais une équipe de quatre gars qui bossait avec moi. Aujourd'hui, nous sommes huit réguliers dans l'équipe, plus des intermittents quand le besoin s'en fait sentir, avec à disposition un grand entrepôt reconverti en atelier.

Le Vaisseau Fantôme

Sans le maquillage de vieillard de Colin Cunningham, Chris et Glenn auraient reconnu sur cet épisode où les séances de maquillage pouvaient dépasser les trois heures sans leur gentillesse et leur professionnalisme, cela aurait été un cauchemar. Mais franchement, je ne vois pas ils remettraient ça aujourd'hui.

Et ce n'est peut-être pas fini, allez savoir, ça marche tellement bien. Nous travaillons également sur la nouvelle série de Chris Carter, ***Millenium***. On risque fort de s'amuser l'an procham !

Quelle est l'influence de Chris Carter sur la conception des effets ?

Plutôt directe. Mais Chris est quelqu'un qui sait déléguer le travail et dialoguer avec les gens en qui il a confiance. Quand je reçois le scénario, on s'appelle s'il est à Los Angeles, ou on se voit s'il se trouve à Vancouver. Nous parlons de tout ce qui peut nous faire avancer dans la conception du travail : qu'est-ce qu'on recherche, de quelle façon obtenir l'effet désiré, etc. Puis je rentre à l'atelier et discute avec l'équipe pour définir tel ou tel effet. Nous nous occupons en général des dessins de production et les soumettons ensuite à Chris, qui se contente généralement de réflexions mineures. Notre liberté créatrice est presque totale sur ***Aux Frontières du Réel***. Il semble qu'avec Chris nous partagions la même vision des choses. Il approuve quasiment tout et nous suggère parfois d'excellentes choses, tout en protégeant la liberté indispensable à toute création. C'est ainsi qu'avec mon assistant, nous avons trouvé le concept du monstre de l'épisode **L'Hôte**, celui que tout le monde appelle «Flukeman». Chris l'a immédiatement adoré. Nous sommes particulièrement fiers du «Flukeman», d'abord parce qu'il a ouvert la voie à la création d'autres monstres, et ensuite parce qu'il est devenu une sorte d'emblème de la série. A tel point qu'on le voit apparaître sur la couverture d'un magazine dans l'épisode de la troisième saison **Autosuggestion** !

Le Fétichiste

«Je suis particulièrement fier de ce monstre et de l'utilisation qui en est faite dans l'épisode, même si on ne le voit que très peu. Je compte sur vous pour le montrer à tout le monde.

Les effets d'*Aux Frontières du Réel* semblent nécessiter beaucoup de travail, mais la série évite de s'attarder sur eux. Parfois, nous ne les voyons que quelques secondes. Cela entraîne-t-il une frustration ?

Cela peut être frustrant, mais d'un autre côté, je suis payé pour exécuter un certain travail. Je tiens donc toujours à arriver sur le plateau avec une création dont je suis fier. J'essaie de garder une intégrité entière quant à la qualité de mon travail. Et puis, ce qui est suggéré dans les épisodes est exposé ailleurs : mes monstres apparaissent sur les trading cards ou dans des magazines comme le vôtre. Les fans peuvent donc s'arrêter tranquillement sur ce qu'ils ont juste aperçu à l'écran.

Voyance Par Procuration

«Pour cet épisode qui j'adore, je me suis inspiré du travail de Peter Greenaway sur la décomposition dans son film **Zoo**. *C'est également l'un des effets qui a le plus utilisé le digital. Je donnais à Matt Beck les étapes du pourrissement des corps, et il créait les effets de morphing intermédiaires. Un vrai boulot d'équipe.*

Les effets spéciaux digitaux sont très présents dans la série. Cela peut-il aller de pair avec votre travail ?

Je n'en étais pas convaincu avant d'avoir vraiment travaillé avec le responsable des effets visuels, Matt Beck. La complémentarité entre nous est parfaite. J'en suis même à penser qu'une complicité entre ces deux aspects des effets spéciaux constitue la meilleure solution possible. La tangible réalité du maquillage devient surréaliste grâce à l'apport du digital. Et vice-versa, le maquillage apporte le réalisme nécessaire au digital et une dimension organique à l'effet composé sur ordinateur. Je crois qu'***Aux Frontières du Réel*** est l'illustration parfaite de l'indispensable dynamique qui se doit d'exister entre ces deux techniques d'effets spéciaux.

Propos recueillis et traduits
par **Didier ALLOUCH**

le gardien du temple

DAVID NUTTER

réalisateur

sur le plateau d'AUX FRONTIÈRES DU RÉEL, David Nutter est surnommé «Mr. Sentimental». Parmi les quinze épisodes qu'il a réalisés, on relève les plus émouvants de la série. Que voulez-vous, Nutter se dévoue entièrement à ses acteurs, à son histoire. Pas étonnant que ses comédiens soient particulièrement excellents et ses épisodes spécialement touchants. Réalisateur télé aguerri (une bonne dizaine de téléfilms et de nombreux épisodes de séries comme 21, JUMP STREET à son actif), David Nutter prend un plaisir énorme à bichonner le bébé de Chris Carter.

Comment avez-vous atterri sur *Aux Frontières du Réel* ?

James et Glen Morgan sont d'excellents amis. Nous nous sommes rencontrés sur *21 Jump Street*. Ils m'ont appelé pour diriger quelques épisodes. Je crois qu'ils ont pas mal apprécié mon travail puisque quand ils se sont mis à travailler sur *Aux Frontières du Réel*, ils ont insisté pour que je sois aussi embauché.

Quand vous avez pour la première fois eu vent de la série, avez-vous tout de suite réalisé qu'elle pouvait devenir un tel phénomène ?

En fait, la qualité du scénario m'a surpris. C'était de très loin le meilleur script sur lequel on m'avait demandé de travailler jusque-là. Par contre, je n'étais pas très optimiste. Les meilleures séries ont souvent du mal à trouver leur public. Heureusement, mon scepticisme n'était pas de mise ! La qualité, qui reste le maître-mot d'*Aux Frontières du Réel*, est parvenue à attirer une forte audience. Tous les détails négligés par les autres productions comptent énormément pour Chris Carter. En télévision, seuls les scénaristes et les producteurs ont leur mot à dire. Le réalisateur n'est là que pour mettre le scénario en images. Sur *Aux Frontières du Réel*, Chris croit que la façon dont l'histoire est racontée est aussi importante que l'histoire elle-même. Il respecte la réalisation et donc le metteur en scène, ce en quoi le processus de création de la série est similaire à celui d'une production cinéma.

Il semble qu'il règne une sorte d'esprit de famille autour de Chris Carter...

Totalement. C'est naturel puisque tout le monde se donne à fond dans la production, avec la satisfaction de travailler sur un projet qui permet à chacun de s'exprimer sur le plan créatif, sans avoir à se plaindre sur le plan financier. Chaque personne impliquée sait qu'elle travaille sur une série qui sera vue par des millions de gens. Elle réalise ainsi qu'elle a une responsabilité dans sa tenue, que son travail compte. C'est motivant. J'adore toute l'équipe. Ils sont d'une dévotion exemplaire. Un réalisateur travaille quelques jours puis fait un break. Eux, jamais, ils sont là tout le temps et bossent comme des fous. Et ils aiment ça, ce qui ne gâche rien.

Pouvez-vous expliquer exactement le processus du travail sur chaque épisode ?

*Dana face à celui qui pourrait être la jeune réincarnation du Messie (**Révélations**).*

Toons (Doug Hutchinson), un mutant génétique capable de comprimer et d'allonger son corps à loisir.

*Le Colonel William Scully (Don S. Davis) apparaît à Dana quelques jours après sa mort (**Le Message**).*

Après réception du script, je dispose de sept jours de préparation et huit de tournage. Les prises de vues terminées, je supervise le montage et je propose un «director's cut» de l'épisode à la production qui impose éventuellement les changements nécessaires. Ensuite, je consacre du temps à la post-synchro, aux effets... Je fignole l'épisode jusqu'au tout dernier moment. Il m'arrive parfois de changer des détails dans le scénario histoire de gagner du temps, une denrée très rare sur ces tournages. Il faut être clairvoyant. Parfois, en plus des huit journées de tournage, on s'offre une rallonge de quelques jours, deux ou trois, jamais plus, pour la deuxième équipe. Tout réside dans la préparation. Si elle n'est pas parfaite, tout peut s'écrouler. Il est primordial que je fasse tous les choix avant de mettre les pieds sur le plateau. Ce n'est que si je suis prêt à 100 % que je peux prendre la liberté de changer quelques petites choses, de tenir compte des bonnes idées de l'équipe.

Vous êtes également crédité comme producteur. Est-ce une fonction fictive ?

Non, pas du tout. Cela me permet de continuer à travailler après le tournage sur les épisodes que j'ai dirigés, et parfois même de donner un coup de main sur d'autres. Quant à Chris, il bénéficie de fait de l'exclusivité de mon travail. Je suis une «exclu» *Aux Frontières du Réel*. Pas gênant puisqu'il s'agit de la meilleure série du moment !

Pourtant, vous avez dirigé le pilote de *Space : Above and Beyond*...

C'est un cas spécial puisque mes amis, Glen Morgan et James Wong, ont été parmi les piliers fondateurs d'*Aux Frontières du Réel*. Quand ils ont quitté la série pour voler de leurs propres ailes, ils m'ont demandé de faire partie de l'aventure, au moins sur le pilote. Je me voyais mal refuser d'autant plus que c'était une opportunité incroyable. Un gros film de SF de 6 millions de dollars, tourné en Australie. J'en ai parlé à Chris Carter qui a d'autant mieux compris que lui aussi adore Jim et Glen. Il m'a laissé filer deux mois et demi en Australie. Cela montre que la confiance entre nous est mutuelle. Je viens d'ailleurs de terminer le pilote de *Millenium*. Vous ne serez pas déçu. Chris et moi formons une solide équipe, je sais qu'on travaillera toujours ensemble, que suite P. 24

l'enfant terrible

DARIN MORGAN

scénariste

Le succès d'AUX FRONTIÈRES DU RÉEL doit beaucoup au noyau dur de scénaristes de la série : Glen Morgan, James Wong (pour les deux premières saisons), Frank Spotnitz, Vince Giligan, Howard Gordon, sans oublier Chris Carter bien sûr... À ceux-là vient se greffer Darin Morgan, le petit frère de Glen. L'allumé de la bande, un fou génial et sympathique fournissant un travail totalement à part, plein d'irrévérence, d'humour et de délire absolu. Un bol d'air salutaire à la série. En le faisant intervenir sur AUX FRONTIÈRES DU RÉEL, d'abord pour enfiler le costume du monstre de L'HÔTE puis pour écrire, pas sûr que Glen Morgan réalisait que son frangin Darin y mettrait une telle pagaille !

Est-ce votre frère qui a eu l'idée de vous mettre dans le costume du «Flukeman» ?

J'aimerais bien pouvoir vous dire comment j'ai décroché ce job, mais je n'en sais vraiment rien. Je sais juste que c'était un vrai cauchemar : jusqu'à 10 heures de maquillage par jour pour enfiler ce costume, le plus inconfortable jamais construit. Je crevais de chaud. J'ai accepté ce «rôle» pour une seule raison : j'avais besoin d'argent, j'étais fauché, au chômage. Après mon apparition dans la série, je traînais de plus en plus dans les bureaux de la production. Glen et James Wong m'ont demandé de les aider sur le scénario des **Vampires**. Ils peinaient sur cette histoire de suceurs de sang. Je leur ai dit ce que j'en pensais, et Howard Gordon, qui était dans la pièce avec nous, a trouvé mon approche intéressante. Comme ils manquaient de scénaristes, il m'ont embauché !

Comment Chris Carter a-t-il réagi en lisant le scénario de *Faux-Frères Siamois*, qui n'a pas grand-chose à voir avec les autres épisodes de la série ?

Chris était assez nerveux quand je lui ai montré mon scénario. Il l'a beaucoup aimé mais avait peur de la réaction du studio : c'est une histoire tellement différente. Le succès remporté par cet épisode lors de sa diffusion et sa popularité auprès des fans l'ont cependant convaincu de me laisser agir à ma guise. La genèse de **Faux-Frères Siamois** est assez étrange. Mon frère m'a passé une cassette d'un spectacle du Jim Rose Circus Show en me disant : «Ecris donc quelque chose sur les monstres de foire». Après avoir visionné la vidéo, j'ai écrit un rôle à chacun des membres du Circus Show, ignorant s'ils pourraient les tenir ou non. Et tout s'est bien enclenché. Terminé. **Faux-Frères Siamois** en a surpris plus d'un : on s'est dit que c'était juste un petit changement, une nouvelle direction encore inexplorée. Par la suite, on m'a donc autorisé à écrire trois scripts dans le même style. Je ne pense pas qu'ils remettent en cause la série. Les fans qui remarquent mon nom au générique savent que l'épisode sortira de l'ordinaire, mais que tout rentrera dans l'ordre la semaine suivante. Les autres scénaristes ont pour obligation d'imiter le style déjà établi. Je ne parviens pas à me fondre dans ce moule, ce qui explique que mes histoires apparaissent un peu hors-norme.

D'où vous est venue l'idée de *Voyance par Procuration* ?

Après **Faux-Frères Siamois**, j'étais un peu déprimé. L'épisode ne me satisfaisait pas vraiment. C'était ma première expérience et ça ne s'est pas vraiment bien passé. J'avais envie d'écrire une histoire où le personnage principal se suicide. Un jour, je feuilletais un livre de photos prises sur des lieux du crime : je me suis dit que si un médium pouvait vraiment lire l'avenir, il devait être capable de visualiser la mort de chaque personne qu'il croise. La vie deviendrait ainsi intolérable pour notre homme, condamné à ne voir dans les gens que des cadavres ambulants. L'idée du personnage est venue ainsi, puis le reste de l'histoire en a découlé logiquement.

Est-ce que le scénario de *La Guerre des Coprophages*, l'excellent épisode truffé d'écœurants cafards, est né d'un désir de faire vomir tout le monde ?

Ah ça, oui ! Quand j'ai commencé à travailler sur *Aux Frontières du Réel*, je vivais dans un appartement envahi par des cafards, et j'ai développé une véritable psychose envers ces bestioles. Comme *Aux Frontières du Réel* demande systématiquement d'aborder l'histoire sous un angle horrifique, je me suis dit que les cafards étaient parfaits pour créer l'effroi. Ça marche non ?

Sans aucun doute ! D'autant plus qu'autour de ces insectes, tous les humains paraissent complètement fous...

Oui, les cafards sont robotisés, leur attitude obéit à une logique. Par contre, les personnages de cet épisode agissent comme des bestioles affolées. Ils réagissent plus qu'ils ne réfléchissent. J'avoue que je n'ai pas vraiment analysé cet épisode. Je n'en suis pas vraiment satisfait. Je l'ai écrit très vite, en une semaine. J'étais très en retard. L'idéal serait de rédiger un épisode en un mois, le minimum requis étant de deux semaines et demie. À cause de ma précipitation, il n'est pas évident de tout comprendre dans **La Guerre des Coprophages**. Mais est-ce bien nécessaire ? Où a les cafards, des séquences bien dégueulasses et une entomologiste sexy : que demande le peuple ?!

Sous le charmant costume du «Flukeman» se cache Darin Morgan, le plus brillant scénariste de la série !

Comment exactement doit-on prendre *Le Seigneur du Magma* ?

Alors là, prenez-le comme vous voulez ! Pour cet épisode, il faudrait presque oublier tout le reste de la série. J'avais écrit le pré-générique depuis longtemps. C'est même le premier auquel j'ai pensé. L'idée d'aliens venant enlever des humains, et se faisant eux-mêmes kidnapper par d'autres extraterrestres m'éclatait. Et puis j'ai trouvé la suite. La naissance du personnage de l'écrivain date des auditions pour **La Guerre des Coprophages**. L'un des acteurs présents ressemblait incroyablement à l'écrivain Truman Capote. J'ai donc imaginé une sorte de Truman Capote qui écrirait «De sang froid» en modifiant radicalement le sujet. Ce ne serait plus l'histoire d'un tueur, mais celle d'un kidnapping intergalactique. Et il ferait des recherches partout, comme si c'était un sujet sérieux.

L'épisode apparaît comme une parodie sévère de la série, presque une critique...

Pas vraiment une critique de la série, mais plutôt de cette folie actuelle, cette mode autour des enlèvements extraterrestres. J'aimerais que **Le Seigneur du Magma** remette les pieds sur terre aux fans qui déferlent grave sur les aliens et la certitude de leur arrivée sur notre planète : «Eh, calmez-vous ! *Aux Frontières du Réel* n'est qu'une série télé !». Vous ne pouvez pas imaginer le nombre de lettres d'allumés qu'on reçoit. Je ne sais pas si Carter et son équipe imaginent les dangers que représentent de telles croyances. Je crois qu'ils apprécient surtout le «mystère» qui plane sur ces affaires, plutôt que le contenu des dossiers. De toute façon, ils sont trop occupés pour se poser ce genre de questions. Quand on côtoie des gens normaux, on se dit que tout le monde est ainsi. À une convention de fans, on s'aperçoit soudainement de l'impact d'*Aux Frontières du Réel* sur certains. J'apprécierais vraiment que **Le Seigneur du Magma** pousse à la réflexion. Je crois que ça marche puisque je reçois des E-Mails assassins. Certains m'accusent même d'avoir tué *Aux Frontières du Réel* ! Rassurez-vous, la série a encore de beaux jours devant elle.

Avec vous comme scénariste ?

Ben, je ne fais plus partie de l'équipe pour la saison prochaine. Mon frère Glen et James Wong sont de retour. Cela dit, si je veux écrire un ou deux épisodes, je pense pouvoir m'y atteler sans problème. Je ne suis juste pas sûr d'en avoir envie. Je veux prendre des vacances. Et essayer de me consacrer à de vraies comédies. En attendant, retour à l'ANPE !

Propos recueillis et traduits
par **Didier ALLOUCH**

*La Dr. Rosalie Bermanski (Rebecca Phillips), entomologiste sexy dans **La Guerre des Coprophages***

*Enigma, la créature vedette du Jim Rose Circus Show dans la cité de villégiature de **Faux-Frères Siamois***

■■■ ce soit à la télé, au cinéma ou à l'usine. C'est mon pote.

En fonction de quoi choisit-il le réalisateur de chaque épisode ?

En fait, c'est souvent une question d'emploi du temps. Il faut donner à chacun des réalisateurs différentes options dans les dates de tournage. Nous établissons une liste des épisodes, un ordre, et le choix se fait ensuite simplement. Chris réunit également les réalisateurs et les scénaristes qui s'entendent le mieux. Par exemple, les deux premières années, j'ai beaucoup travaillé sur les manuscrits de Glen et Jim. J'ai aussi eu la chance d'être associé au frère de Glen, Darin Morgan. Le scénario de **Voyance par Procuration** est un des meilleurs que j'ai jamais lus de ma vie.

Comment faites-vous en tant que réalisateur pour imposer votre style dans un épisode ?

Il ne faut surtout pas le faire ! S'en tenir à un style limite les possibilités. Je ne veux pas avoir de style. Je ne veux pas qu'on puisse voir un plan d'un épisode et dire : «Ça, c'est du Nutter». L'histoire pourrait s'en ressentir. Je laisse toujours le scénario m'expliquer ce que je dois faire. Je garde l'esprit ouvert pour ne pas imposer ma volonté à l'histoire. Ce n'est qu'après lecture que je me demande la meilleure façon de décrire un personnage ou de raconter tel passage. Je ne vois qu'un point commun à mes mises en scène : je n'ai jamais envisagé le moindre plan avec un esprit télé. Je traite tout avec une vision cinéma. ***Aux Frontières du Réel*** est parfait pour cela, puisque que les producteurs désirent que chaque épisode ressemble à un film.

La lycanthropie : un grand thème du Fantastique abordé dans ***Métamorphoses****.*

Il semble que vous privilégiez beaucoup le réalisme dans les épisodes que vous signez. Pour quelle raison ?

Du fait de l'aspect fantastique de la série et des sujets qu'elle aborde, le réalisme n'est pas important, il est primordial. Il me semble vital de rattacher chaque histoire à la réalité, de créer une atmosphère dramatique qui ne soit ni trop onirique ni trop «bande dessinée». Il est également important de garder une certaine intelligence et une parfaite intégrité à chaque récit. Cela nécessite évidemment des acteurs compétents et sensibles : Gillian et David sont passés maîtres en ce domaine. De toute façon, je ne traite pas ***Aux Frontières du Réel*** comme une série fantastique, mais comme une série dramatique. Le fantastique n'est qu'un élément rapporté.

Pourquoi n'avez-vous pas réalisé d'autres épisodes depuis *Révélations*, qui date du début de la troisième saison ?

Parce que je suis d'abord parti en vacances avec ma famille. À Disneyworld, pour tout vous dire. Puis, de février à mai, j'ai travaillé sur ***Millenium***. Je suis incroyablement heureux de mon expérience sur cette nouvelle série. C'est peut-être mon boulot le plus personnel, et je sais déjà que ***Millenium*** aura un impact énorme. Dans le proche avenir, plutôt que de retourner sur ***Aux Frontières du Réel***, j'aimerais me consacrer uniquement à ***Millenium***. Attendez un peu de voir le pilote !

Propos recueillis et traduits
par **Didier ALLOUCH**

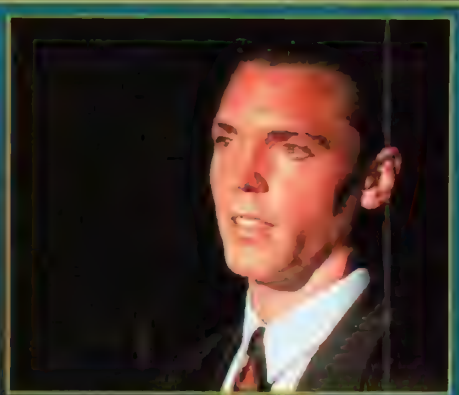
l'agent double

NICHOLAS LEA

acteur

En incarnant Krycek, l'agent trouble d'AUX FRONTIÈRES DU RÉEL, Nicholas Lea donne un coup de fouet à sa carrière. Du coup, John Woo en personne l'engage pour sa version télé de ONCE A THIEF...

Quand on est jeune acteur, être né au Canada et vivre à Vancouver rend bien service. Ainsi, Nicholas Lea accumule les rôles dans les séries et téléfilms tournés sur place. Son titre de gloire avant ***Aux Frontières du Réel*** : un personnage régulier pendant trois ans dans la saga inédite ***The Commish***. Rien qui ne le prépare à une soudaine popularité qui lui tend les bras lorsqu'il se rend au casting d'une série dont tout le monde commence à parler. *«C'était pour l'épisode* ***Masculin-Féminin****»*, se souvient Nick. *«Et j'ai obtenu le rôle d'une des victimes du tueur androgyne. J'ai tout de suite compris que j'avais atterri sur une série de grande qualité. Le réalisateur, Rob Bowman, était génial. Il m'écoutait et laissait passer certaines de mes idées. À la fin du tournage, je croyais que c'en était fini pour moi avec* **Aux Frontières du Réel***. Et puis, Rob s'est souvenu de moi quand la question de trouver un interprète à Krycek s'est posée. Ils avaient auditionné 35 jeunes acteurs à Los Angeles avant que Rob ne parle de moi»*. Le gentil Nicholas Lea devient ainsi l'ignoble Krycek.



Krycek (Nicholas Lea), l'agent le plus fourbe du FBI apparu pour la première fois dans ***Insomnies***

Un personnage étrange, cet agent du FBI qui trahit le bureau pour obéir au Smoking Man. *«De prime abord, Krycek a l'air gentil et naïf. Il joue le bleu dans le métier : ses maladresses le rendent sympathique. En vérité, il est froid, sans pitié. On ne sait pas vraiment s'il est fondamentalement mauvais ou s'il accomplit juste son travail. Et dans ce cas, pour qui ?* **Aux Frontières du Réel** *n'est pas une série manichéenne. Il y a de la compréhension pour les personnages, pour tous les personnages. Même le Smoking Man apparaît comme pathétique. Et tout peut arriver. Dans l'action, ainsi que dans les motivations des personnages»*. Et tout arrive puisque Krycek lui-même évolue. L'agent fourbe de **Duanne Barry** se retrouve trahi par les siens dans **Opération Presse-Papiers** et carrément victime dans **L'Épave**. Une évolution qui plaît à Nicholas Lea. *«D'abord parce que Krycek devient vraiment passionnant à interpréter, ensuite, et surtout, parce que plus il évolue, plus il est présent dans la série. Et je tiens à y être le plus souvent possible ! Il n'existe pas beaucoup de plateaux où le producteur vient accueillir ses acteurs en hurlant de joie, en leur donnant l'accolade. Pas énormément de tournages où le réalisateur tient compte de l'avis d'un acteur de passage. Et encore moins de séries où chaque fois qu'on vous donne le scénario de la semaine, vous avez l'impression de recevoir un cadeau de Noël. Même quand je ne joue pas, je traîne sur le plateau. Je ne peux pas me passer de venir voir ces gens, je les adore. Je sais tout ce que je leur dois. Même si je me lance dans une carrière cinéma à succès, je reviendrai dans* **Aux Frontières du Réel***. Je ressens envers eux un véritable sentiment de loyauté»*

D.A.

L'Enfant Miracle de ***Révélations*** *à deux doigts de l'accident mortel sous les yeux de Dana Scully.*

DAVID NUTTER parle de tous ses épisodes !

Projet Arctique

«En lisant le scénario, je me suis retrouvé complètement scotché au mur. On m'a confié un diamant. Il n'avait plus qu'à bien le polir. Cette histoire donne à Gillian Anderson la chance de vraiment jouer pour la première fois. Je voulais créer autour d'elle une atmosphère de confiance pour qu'elle puisse s'apercevoir qu'elle était vraiment une grande actrice. On m'a souvent fait le reproche de trop m'inspirer de **The Thing** *de John Carpenter. Soit, c'est vrai. Mais il y a pure filiation. La parenté de certains épisodes de* **X-Files** *avec de grands films n'a jamais été cachée. Il n'y a pas de quoi avoir honte de s'en inspirer. D'autant plus qu'aujourd'hui c'est le cinéma qui emprunte à* **Aux Frontières du Réel**. *Je lis beaucoup de scénarios en ce moment, et partout je vois des trucs piqués dans la série. Je crois qu'on peut parler de juste retour des choses !»*

Le Message

«Beaucoup de jeunes metteurs en scène pensent que le plus important concernant la réalisation réside dans le placement de la caméra ou ses mouvements. En fait, la seule chose qui importe, c'est ce qui se passe devant elle. Je considère que mon travail tient surtout à la mise en valeur de la performance des acteurs. Dans **Le Message**, *j'ai eu la chance de travailler avec un acteur de la carrure de Brad Dourif. Un type incroyable, un grand professionnel. Il a assuré toutes ses scènes en trois jours. Aujourd'hui, chaque comédien avec qui je travaille doit passer le test «Brad Dourif». Il est devenu ma référence !»*

Lazare

«Un épisode très proche, au niveau du style, des séries policières des années 70. Après avoir mis en scène deux excellents scénarios, je me suis retrouvé avec un script moins riche. J'ai donc pris l'option de me concentrer sur l'action et de considérer l'épisode comme un parcours de montagnes russes, en espérant que les fans ne seraient pas trop tristes de ne pas ressentir autant d'émotions que dans mes deux précédents épisodes.»

Métamorphoses

«Je dois vraiment remercier le ciel pour la météo sur cet épisode. Le temps était idéal pour créer l'ambiance nécessaire à l'histoire. Nous voulions bâtir une sorte d'atmosphère à la **Twin Peaks**. *Je crois qu'on s'en est pas mal sorti. Cela dit, à propos des conditions climatiques, le vieil Indien qui joue dans* **Métamorphoses** *est un vrai «Medicine Man». Je l'ai imploré pour qu'il ne tombe pas une goutte de pluie pendant la semaine de tournage. Il a bien rempli son contrat.»*

Tooms

«Pour créer les effets de voyage dans les conduits, nous avons posé la caméra sur une sorte de skateboard et utilisé un grand angle. Je n'étais pas prévu pour la réalisation de **Tooms**, *mais le metteur en scène désigné a dû se désister. Bien que l'épisode* **Métamorphoses** *m'ait un peu crevé, j'ai sauté sur l'occasion. Du coup, pour les premières séquences, j'étais sur les genoux. Mais je suis quand même très heureux de l'avoir fait.»*

Les Vampires

«Le script des **Vampires** *manquait d'une trame solide. Je devais donc privilégier le style à la substance, créer une atmosphère capable de faire tenir l'épisode debout. L'actrice Percy Reeves est la petite amie de David Duchovny. Elle joue une femme fatale que Mulder rencontre en boîte de nuit. Il est souvent difficile pour deux acteurs qui se connaissent bien de simuler une découverte. Un épisode complexe.»*

*Fox et Dana sur les traces d'un enfant victime de stigmates (**Révélations**).*

*Le regard de braise d'Eugene Tooms (Doug Hutchinson) dans **Le Retour de Tooms**.*

Roland

«Je voulais accentuer la solitude de ce pauvre homme pour dénoncer une société qui rejette les autistes. Je ne suis pas convaincu par l'argument de l'épisode. Raison de plus pour me concentrer sur l'acteur, Zeljo Ivanek. Il livre une performance telle que beaucoup de personnes pensent qu'il est vraiment autiste. J'adore la dernière séquence. Il y en a qui vont encore m'appeler «Mr. Sentimental» !»

Les Petits Hommes Verts

«Du fait que c'était le premier épisode de la saison, je me suis mis énormément de pression. Il fallait à travers **Les Petits Hommes Verts** *montrer que la série n'allait pas disparaître aussi vite qu'elle était apparue, qu'***Aux Frontières du Réel** *pouvait tenir sur la durée. J'avais un autre problème. Gillian était enceinte jusqu'aux dents et cela ne devait pas se remarquer. J'ai par conséquent collaboré plus en profondeur avec David. Tout s'est parfaitement bien passé.»*

Mauvais Sang

«Glen, Jim et moi avions un but avec cette histoire : lui donner le style **Quatrième Dimension**. *C'est pour cette raison que la mise en scène stagne, que le mouvement est créé uniquement par le montage. Le sujet de* **Mauvais Sang** *imposait ce traitement. Et puis, dans cette histoire, on peut voir des endroits de Vancouver inédits. J'adore cette ville. Je ne suis pas loin de penser que c'est l'endroit où on se sent le mieux au monde.»*

Intra-Terrestre

«Au départ, je considérais **Intra-Terrestre** *comme une sorte de blasphème, dans le sens où le scénario ressemblait trop à* **Projet Arctique**. *J'avais l'impression qu'on s'auto-plagiait. Très dangereux. Je me suis donc attaché à travailler avec le groupe d'acteurs que j'avais pour bien différencier les deux histoires.* **Intra-Terrestre** *marque le retour de Gillian après son accouchement. Quand je l'ai vue rentrer dans le bureau de Mulder, je me suis dit : «Elle a changé. Désormais, c'est une vraie femme !». Et quelle femme !»*

Le Fétichiste

«Gillian et moi avons établi une relation de travail très forte. Elle a beaucoup évolué. Elle sait maintenant ce qu'elle fait le mieux. Mon job consiste à saisir cela à la caméra. Nous discutons beaucoup. Pour cet épisode, nous avons parlé des heures de la façon dont les choses avaient changé pour elle dans les derniers mois. J'ai repris les émotions qu'elle me décrivait pour les utiliser dans **Le Fétichiste**. *Elle explose dans ce segment, se révèle à nous comme une incroyable actrice. Ce que je savais déjà. L'histoire n'est pas fantastique, mais pendant un instant, Dana aperçoit le tueur se transformer en monstre. Cette idée provient directement d'un témoignage d'une victime du serial killer Jeffrey Dahmer. Le seul jeune garçon qui est parvenu à lui échapper raconte qu'à un moment, il s'est retourné vers Dahmer et que celui-ci a changé de forme.»*

Voyance Par Procuration

«Après **Le Fétichiste**, *je suis parti en Australie me consacrer à* **Space : Above and Beyond**. *De retour à Vancouver, huit mois plus tard, j'étais fou de joie. Les gens d'***Aux Frontières du Réel** *m'avaient tous tellement manqué. J'étais vraiment heureux de rentrer à la maison ! Le scénario était génial. Tout le monde sentait qu'on tenait là quelque chose d'exceptionnel. Darin Morgan est quelqu'un de brillant. De plus, j'ai longtemps discuté avec lui pour peaufiner chaque détail. Selon moi, il est important que l'équipe parle de la même voix et fasse tout pour aider les acteurs à donner le meilleur d'eux-mêmes.»*

Meurtre par Internet

«Cet épisode m'a permis d'approfondir la psychologie d'un personnage. Un type en apparence normal qui dissimule un véritable monstre au fond de lui. Je suis très reconnaissant à Mark Snow sur **Meurtre par Internet**. *Sa musique a accentué les émotions que j'essayais de créer. Il est vraiment très fort.»*

Monstres d'Utilité Publique - 1ère Partie

*«***Monstres d'Utilité Publique** *m'a rendu particulièrement nerveux. Jusque-là, je ne me consacrais qu'à des épisodes indépendants les uns des autres. Avec celui-ci, j'obtenais la première histoire de la troisième saison évoquant le «grand complot». En plus, elle se divisait en deux parties et Rob Bowman réalisait la seconde. J'ai énormément de respect pour le travail de Rob et je ne savais pas si j'allais être à la hauteur.* **Monstres d'Utilité Publique** *m'a permis de travailler en accentuant la dimension de ma mise en scène. Je pouvais bénéficier de l'enveloppe plus importante accordée aux épisodes en deux parties. Une très bonne expérience pour franchir un nouveau palier. Mais qu'est-ce que j'étais nerveux !*

Révélations

«Mon but avec cet épisode était de donner une réelle signification à la dernière scène. Il fallait que tout ce qui se déroule avant paraisse devoir obligatoirement aboutir à cette conclusion. En ce sens, le casting s'avère primordial. Et j'ai eu de la chance avec un gamin formidable, avec Michael Berryman qui est un excellent acteur malheureusement trop souvent employé pour son seul physique, Ken Welsh, venu directement de **Twin Peaks**, *et un type que j'adore, R. Lee Ermey, à qui j'ai réservé un rôle génial dans le pré-générique.* **Révélations** *se distingue par le fait que Mulder fait preuve cette fois de scepticisme !»*

actualité cinéma
sorti le 26 juin

T-REX

Une Whoopi Goldberg de synthèse et un tyrannosaure flic sauvent la planète d'une nouvelle ère glaciaire. Un propos ambitieux pour une comédie fantastique aussi épaisse que la peau des dinosaures. En bonus : le Columbo des sauriens parle avec la voix de Pascal Légitimus !

Molly et Teddy Rex : «a jurassic love story» !

Kim Basinger l'a échappé belle. Whoopi Goldberg, quant à elle, est tombée dans le piège. La superbe quadragénaire répond non aux producteurs de **T-Rex**, inquiète de la piètre qualité du scénario. Plus optimiste ou plus confiante, Whoopi Goldberg s'engage dans cette entreprise de 10 millions de dollars. Une somme rondelette pour un film qui ne sortira pas en salles aux États-Unis. Anéanti par le résultat catastrophique des projections tests, le distributeur estime que **T-Rex** va à l'abattoir ; il décide de l'expédier directement dans les vidéo-clubs sans passage par la case cinéma. Une sage décision car la nullité à ce point cultivée pousserait les spectateurs furieux de l'arnaque à déchirer l'écran et violenter l'ouvreuse. La faute à qui ? À Jonathan Betuel dont le premier rejeton date de 1985, **Les Aventuriers de la Quatrième Dimension**, une série B de luxe où le prof Dennis Hopper fume des pétards tandis qu'un tyrannosaure tourmente quelques-uns de ses élèves. Des débuts qui ne laissent pas supposer que son réalisateur, reçu de justesse à l'examen du premier film, puisse devenir l'un des plus mauvais cinéastes en activité à Hollywood. **T-Rex**, pourtant, en fait la convaincante démonstration de la première à la dernière image. «*J'ai toujours adoré les dinosaures et les films d'action. J'ai pensé qu'on pouvait faire un film divertissant en les associant de façon inhabituelle. L'idée de* ***T-Rex*** *m'est venue le jour où j'ai surpris mon fils Oliver brandissant deux dinosaures, un dans chaque main*». Oliver, quatre ans, porte donc la responsabilité de **T-Rex**. Un âge de déraison contagieux.

«***T-Rex*** *pourrait commencer par : «Il était une fois dans le futur». Il raconte l'éternel combat des forces du Bien contre les forces du Mal. En même temps, il prend solidement racine dans la réalité car c'est aussi un film d'action, avec un zeste de* ***La Vie Future***» continue Jonathan Betuel. Très bien. **T-Rex** se déroule effectivement dans quelques dizaines d'années, après la réapparition des dinosaures grâce aux bidouillages génétiques d'Elizar Kane. «*Elizar Kane, c'est le Henry Ford du clonage !*». Ils forment donc une communauté à part, dont Théodore Rex est l'un des membres. Employé au service des relations publiques de la police, ce tyrannosaure débonnaire ne rêve que de devenir un vrai flic. Après l'assassinat d'un compatriote, il est nommé inspecteur. Partenaire de Katie Coltrane, robuste flic humanoïde, le saurien remonte à son créateur, Elizar Kane, qui s'apprête à congeler la Terre entière pour rebâtir un autre monde dont il serait le despote roi...

«*J'ai appris à étudier et à analyser ce qui, dans un visage, transmet l'émotion. Avec cinquante points de mouvements et d'animation rien que dans la tête, Teddy ne manquait pas de moyens d'expression*». Gribouillé par William Stout (**Conan le Barbare**, **Le Retour des Morts-Vivants**) sur les conseils de Ron Cobb (designer sur **Les Aventuriers de la Quatrième Dimension**), animé par le staff de John Criswell (**Power Rangers le Film**), Teddy Rex cabotine, engouffre des stocks industriels de

Katie Coltrane (Whoopi Goldberg) : flic coriace et synthétique.

Teddy Rex : l'œil qui s'allume dès qu'apparaissent des cookies.

gâteaux, roucoule avec la chanteuse Molly Rex, brise le mobilier à coup de queue, lâche les gaz. Ben oui, Teddy Rex, fleuron de l'évolution, est un tyrannosaure glouton et pétomane qui s'oublie notamment dans un ascenseur. Bonjour la délicatesse. À traumatiser Nadine de Rothchild.
Un costume de 2,46 mètres de haut sur 1,80 de large, un appendice dorsal traînant sur 6 mètres, 32 cervo-moteurs dans la caboche, 47 points de mouvements sur le faciès... Et tout ça pour un morfal qui ne parvient pas à contenir ses vapeurs intestinales ! Bref, **T-Rex**, c'est **Jurassic Park** rencontre **Comment se Faire Réformer, Quand les Dinosaures Dominaient le Monde** embrasse **Embraye Bidasse, ça Fume** ! Les noces des grands reptiles ramollis du bulbe et des troufions souffrant d'aérophagie s'étalent complaisamment dans cette aberration de la production, ce furoncle dans la filmographie de quiconque s'y est hasardé. Y compris Armin Mueller-Stahl. «*Il apporte à Elizar Kane une élégance toute aristocratique*» prétend Jonathan Betuel. Possible. Mais que vient faire dans cette galère l'un des comédiens-fétiches de Fassbinder, interprète depuis passé chez Jim Jarmusch, Steven Soderbergh et Costa-Gavras ! À ses côtés, Bud Cort (l'inoubliable Harold de **Harold et Maude** d'Hal Ashby) frétille inutilement dans la peau de son bras-droit gaffeur.

Armin Mueller-Stahl & Bud Cort : deux aberrations de plus au tableau de **T-Rex**, très prolixe dans ce domaine. Si encore le film atteignait une certaine drôlerie dans la vulgarité ! Même pas. Il est d'une platitude digne des plaines de la Beauce, officieusement sponsorisé par Valium. Occupée à rentrer le ventre et à serrer les fesses pour éviter que son armure de cuir noir ne cède pas, Whoopi Goldberg balance quelques vannes qui ne font pas mouche. Quant à son pote Teddy Rex, il parle français avec la voix de Pascal Légitimus. Un argument commercial mis en avant sur l'affiche. Après Nagui, sauveur de **Super Noël**, les cordes vocales de nos amuseurs nationaux renflouent les abyssales déficiences des plus infâmes navets hollywoodiens, invendables dans l'hexagone sans leur contribution. Gratifiés des voix de Lagaffe et Patrick Sébastien, il y aurait bien des nanars enfouis dans les caves des distributeurs à exhumer !

Marc TOULLEC

Theodore Rex. USA. 1995. Réal. & Scén. : Jonathan Betuel. Dir. Phot. : David Tattersall. Mus. : Robert Folk. Effets spéciaux : John Criswell (dinosaures), Clay Pinney & Robert Habros (visuels). Prod. : Richard G. Abramson & Sue Baden-Powell. Int. : Whoopi Goldberg, Armin Mueller-Stahl, Richard Roundtree, Pons Maar, Juliet Landau, Bud Cort, Joe Dallessandro, Tony T. Johnson, Jack Riley... Dur. : 1 h 40. Dist. : U.F.D. Sorti le 26 juin 1996.

actualité cinéma
Sorti le 26 juin

LOCH NESS

Une légende tenace depuis l'an 565 après Jésus-Christ et des doutes qui subsistent encore à l'aube de l'an 2000. Ce LOCH NESS cinéma répond bien à sa manière à quelques siècles de mythologie préhistorico-amphibie...

Isabel MacFeteridge (Kirsty Graham) et John Dempsey (Ted Danson) dans la salle d'attente de Nessie...

Pourquoi un monstre aussi fameux n'a-t-il pas suscité davantage de films ? Un mystère de plus à son actif. Des mentions plus ou moins déguisées dans des séries TV (***Chapeau Melon et Bottes de Cuir***, ***Le Saint***, ***Bob Morane***), quelques séries Z (**Loch Ness Horror** en 1982), des titres obscurs (ce **Secret of the Loch** britannique remontant à 1934), un détournement ironique (**La Vie Privée de Sherlock Holmes**), un détournement loufoque (**Cheeseburger Film Sandwich**), un ambitieux projet tombé à l'eau (**Nessie**, coproduction entre la *Hammer Films* et *Toho*)... Rien qui ne range le dinosaure écossais au Panthéon des grands monstres cinématographiques. Piqué de curiosité par les récits de sa grand-mère, le scénariste John Fusco s'intéresse au Loch Ness depuis sa plus tendre enfance. En 1985, il s'installe sur les rives du lac aux eaux si noires, si profondes, pour rassembler les informations nécessaires à un script documenté. Rapports scientifiques, légendes, articles, témoignages sérieux ou sous l'emprise de la boisson dans les pubs... Il ne laisse rien au hasard. «*Mon scénario, je l'ai proposé aux plus grands studios hollywoodiens. Ils voulaient tous changer la ligne directrice de l'histoire, ils souhaitaient tous me pousser dans une direction différente. En fait, tous manifestaient la même finalité : ils voulaient faire de* **Loch Ness** *un film d'horreur standard, un film gore avec beaucoup de sang. Je suis fasciné par la quête du Monstre qui continue de motiver des dizaines de gens de nos jours, et je m'intéresse à ceux qui y consacrent leur vie, au mysticisme et au folklore. Je voulais absolument privilégier cet aspect, ce qui explique que le projet ait mis un certain temps à se monter*». Dix ans ou presque avant que John Fusco ne rencontre une société de production, *Polygram*, et un réalisateur intéressé. John Henderson est ce cinéaste. Son principal titre de gloire à la télévision britannique : l'émission satirique «Spitting Image», l'inspirateur de nos «Guignols de l'Info». «*Loch Ness n'est pas un film à grand spectacle mettant en scène des monstres du même type que* **Jurassic Park**. *C'est un film à dimension humaine, une histoire d'individus. Il y a de l'humour, de l'émotion, du mystère, un soupçon de frisson. Avec un peu de chance, vous tomberez amoureux de l'Ecosse comme nous tous*» souligne John Henderson. Vrai qu'il n'a pas choisi la solution de facilité : transformer Nessie en un monstre antédiluvien qui, brutalement, se réveille pour croquer quelques autochtones et touristes.

Plutôt que de s'attacher au menu d'un gastronome à sang froid, John Henderson et John Fusco suivent la trajectoire de John Dempsey, zoologue de renom en disgrâce après quelques cuisants échecs professionnels. S'il s'installe sur les rives du Loch Ness avec l'appareillage le plus sophistiqué jamais vu dans la région, c'est pour prouver au monde qu'aucun monstre n'existe, que Nessie n'est qu'un leurre de poivrot. Effectivement, il sonde l'immense lac et n'y détecte rien. Arrogant, Dempsey découvre in extremis un cliché pris par son prédécesseur, mort accidentellement, l'image d'une nageoire. Mais, plus encore, c'est le témoignage d'Isabel, la fille de la propriétaire de l'auberge locale, qui l'amène à rencontrer Nessie. Maintenant qu'il détient la preuve de son existence, doit-il trahir la gamine et sa jolie maman, voir le Loch Ness être aménagé en Loch Ness Land, quitte à ne jamais être en paix avec sa conscience ? Doit-il, au contraire, nier l'existence de Nessie, préserver autant sa quiétude que sa légende, au détriment de la gloire et de la fortune ? Entre légende et science, la reconnaissance de ses pairs et l'amour de Laura sa logeuse, John Dempsey doit choisir...

Pour qui attend de **Loch Ness** une longue contemplation du monstre, c'est râpé. Il montre certes plus que le bout de son museau, magnifique combinaison de l'animatronique de *Jim Henson's Creature Shop* et du numérique de *Peerless Camera Company*, mais très très loin dans l'évolution du récit. John Henderson sait ménager les incertitudes jusqu'à cet instant fatidique. Visiblement heureux de filmer les berges du Loch, ses eaux noires et ses pubs enfumés. Visiblement heureux de disserter sur la nécessité des légendes et de l'imaginaire galopant, de rallier un «ugly american» blasé à sa cause. Il en résulte un très joli film qui ne cède ni au folklore ni aux effets spéciaux.

Marc TOULLEC

Un monstre bricolé par l'allumé du Loch Ness !

Grande-Bretagne. 1995. Real.: John Henderson. Scén.: John Fusco & John Henderson. Dir. Phot.: Clive Tickner Mus.: Trevor Jones. Effets spéciaux : Jim Henson's Creature Shop. Prod.: Tim Bevan, Eric Fellner & Stephen Ujlaki pour Polygram Filmed Entertainment & Working Title. Int.: Ted Danson, Joely Richardson, Ian Holm, Kirsty Graham, James Fram, Harris Yulin, John Irving... Dist.: Polygram Film Distribution. Dur.: 1 h 40. Sorti le 26 juin.

actualité cinéma
sortie le 17 juillet

CRAS

L'amour sur la banquette arrière. Le couple Catherine Ballard (Deborah Unger) et Vaughan (Elias Koteas) : la combinaison hétéro d'un film «hi».

à tombeau ouvert

DAVID CRONENBERG

Des courts métrages expérimentaux canadiens en 16 mm aux marches du Festival de Cannes, il y a un monde, un parcours. Trente ans entre TRANSFER et CRASH. Trente ans d'une carrière unique, originale. Confidentielle d'abord, car les parasites de FRISSONS et RAGE rebutent la critique officielle pour combler les aficionados de séries B horrifiques, bricolées avec les moyens du bord. Dans ce cadre culte, où toutes les audaces sont autorisées voire encouragées, David Cronenberg se forge une réputation. Celle d'un jeune provocateur qui marie les horreurs les plus viscérales, les plus graphiques, aux terreurs les plus cérébrales. David Cronenberg parle aux tripes, David Cronenberg parle à la tête. Il n'a jamais cessé depuis. CHROMOSOME 3, VIDÉODROME, DEAD ZONE, LA MOUCHE, FAUX-SEMBLANTS, LE FESTIN NU, M BUTTERFLY... Des bébés mutants de Samantha Eggar à la love-story tabou entre un diplomate britannique et «une» geisha, David Cronenberg ne lâche jamais la rampe de ses obsessions, de ses thèmes, de ses angoisses. Il la tient encore plus fermement dans CRASH.

David Cronenberg : il cause fer et chair...

***Crash* n'est pas un projet qui date d'hier. Il y a quelques années, un grand producteur-distributeur français semblait s'intéresser au film. Il brille aujourd'hui par son absence au générique !**

Au générique, vous remarquerez que je suis crédité à la fois comme producteur et réalisateur. Cela vous donne une indication des difficultés que j'ai rencontrées, surtout que je n'apprécie pas du tout les contraintes de la production. Il faut vraiment que j'y sois obligé pour m'y atteler. **Crash** ne s'est pas fait tout seul. Jeremy Thomas, mon partenaire, travaille en collaboration avec *UGC* auquel il propose tous ses projets. *UGC* investit dans les projets de son choix. Or ses responsables ont rejeté **Crash**, une réaction que nous n'attendions vraiment pas. Pourquoi ? Je ne connais pas les raisons de ce refus. Au Festival de Cannes, une personne d'*UGC* m'a cependant avoué : «Peut-être avons-nous fait une erreur...». J'espère qu'ils le ressentent. Sans le soutien d'*UGC*, produire **Crash** fut complexe et long. Mais je suis coutumier du fait. À l'exception de **M Butterfly** qui est une production *Warner Bros*/David Geffen, tous mes films furent difficiles à mettre sur pied. Il s'agit là du problème habituel des productions indépendantes hors du commun et des sentiers battus. J'ai dû vraiment me battre pour que **Crash** voie le jour. Même mon agent, que j'ai quitté depuis, ne m'a pas encouragé. Il m'a lancé cet avertissement : «Ne fais pas ce film. Il ruinera ta carrière. En tant qu'ami et relation de travail, je dois te mettre en garde». Il me voyait alors tourner quelque chose comme **La Jurée** avec Demi Moore. Nous n'avions vraisemblablement pas la même conception du cinéma.

Pourquoi cette aversion pour la production ? Vous ne voulez pas affronter les questions d'argent dont vous dépendez pourtant...

Même en tant que cinéaste, qu'artiste, vous devez souvent raisonner en terme d'argent pour tout ce qui concerne le calendrier de tournage, les dépenses... C'est important que le réalisateur soit impliqué dans les décisions financières car de son approche de l'argent peut dépendre le déroulement des prises de vues, la finition du travail. On me demande souvent, par exemple, comment je travaille avec les comédiens. La réponse est simple : je prépare un plan de tournage très précis adapté au budget. Ainsi, une fois sur le plateau, je suis certain d'avoir le temps nécessaire avec les interprètes, de pouvoir les protéger. C'est ainsi qu'une confiance mutuelle s'installe entre nous. Si nous faisons une erreur, nous savons que la gestion rigoureuse de l'argent laisse toujours le temps de la corriger. Cet aspect fait partie intégrante du rôle du cinéaste. Cela n'a toutefois rien à voir avec la fonction du producteur. Il doit négocier le cachet d'un acteur avec son agent, traiter avec un distributeur pour une avance... Des tractations à n'en plus finir. Je ne crois pas être très bon dans ce domaine même si certains prétendent le contraire. C'est juste que cela ne m'excite pas du tout. Faire des films m'excite, rien d'autre. Franchement, je suis ■■■

■ ■ ■ heureux lorsque je bénéficie de la présence d'un excellent producteur qui peut s'occuper à ma place de toutes ces questions d'argent.

En 1979, vous tournez *Fast Company* sur les courses de dragsters. En 1995, vous réalisez *Crash*, et aujourd'hui vous préparez *Red Cars*, dont le titre est assez explicite. Trois films sur l'automobile, cela relève presque de la fascination...

L'automobile est la parfaite icône de la technologie. Mais la voiture n'est pas exclusivement de la technologie ; c'est également une extension de notre corps, de notre système nerveux. Une véritable forme de création. Prenez la Ferrari par exemple. C'est une œuvre d'art, l'expression d'une personnalité et d'une culture. À mes yeux, l'automobile s'impose comme la connexion entre la créativité, la technologie et l'art, également entre le pouvoir et la sexualité. Tout se retrouve dans une voiture. La voiture constitue un thème très puissant, qui représente avec force l'ère moderne. Le cinéma et l'automobile ont à peu près le même âge, 100 ans. Est-ce le fruit du hasard ? Je ne crois pas. D'une manière surprenante, le cinéma et la voiture s'attribuent la même fonction. Tout deux représentent la liberté sexuelle. Lorsque j'étais enfant, adolescent, je ressentais le cinéma comme un art étroitement lié au sexe, un art très sensuel. Tout comme les voitures. Quand vous êtes un jeune homme et que vous en possédez une, vous gagnez un supplément de virilité. En décapotable, vous êtes le mâle dominant, investi d'un pouvoir sexuel énorme... Grâce à la voiture, vous pouvez emmener les filles loin de leur famille, loin de leur environnement protecteur... Vous êtes tout puissant. Voilà pourquoi faire un film à propos de l'automobile équivaut à tourner un film sur le cinéma lui-même. C'est seulement une expression détournée, moins directe. Oui, les voitures me fascinent.

James Ballard (James Spader) : un accident qui va bouleverser sa perception du sexe.

Expliquez-nous comment vous vous y êtes pris pour obtenir un scénario du roman de Jim G. Ballard ? Sa narration, son style, sa violence et son audace interdisent a priori toute tentative heureuse d'adaptation cinématographique...

Avant d'en commencer l'adaptation, je réagissais comme vous. Je me disais que j'aurais à greffer dans le scénario des aspects biographiques de la vie de Jim G. Ballard. J'avais déjà travaillé ainsi sur «Le Festin Nu» de William Burroughs. Plus j'avançais dans l'écriture du film, plus je m'apercevais des qualités cinématographiques du livre. Contrairement au «Festin Nu», vous retrouvez régulièrement les protagonistes au fil du récit. Il y a une progression narrative. Écrire le scénario de **Crash** fut nettement plus aisé que je ne l'avais imaginé. J'en fus le premier surpris. Je n'ai jamais essayé d'adapter littéralement le roman car le cinéma est un moyen d'expression très différent. Lorsque vous portez un livre à l'écran, vous savez que le film sera forcément différent. Il est impossible de retrouver l'intégralité d'une œuvre littéraire à l'écran. En ce sens, aucun livre ne peut réellement être adapté. Sachant cela, je n'étais pas très anxieux en m'attaquant à «Crash». Dès que j'ai senti que je m'orientais vers un bon scénario, je ne me suis plus préoccupé du livre. Je dois avouer

opinion

TECHNO-SEX

1997, une sombre mégalopole du continent nord-américain, une de ces villes déprimantes qui se résument à des blocs de béton, du bitume, à de l'asphalte. À des véhicules collés pare-choc contre pare-choc. James Ballard y est producteur de films publicitaires. Lui et sa femme Catherine s'ennuient. S'ennuient dans leur union libre, dans leur quête de nouvelles sensations, de plaisirs inédits et volages. Ils n'aboutissent qu'à un supplément de morosité érotique. La révélation vient à James Ballard lorsqu'il perd le contrôle de sa voiture, lorsqu'il percute de plein fouet celle d'Helen Remington dont le mari traverse le pare-brise. Refroidi sur le coup. Hospitalisés, Helen Remington et James Ballard rencontrent Vaughan, pas médecin du tout malgré la blouse blanche qu'il porte. Son «truc» : les voitures autour desquelles il construit sa vie. Les voitures et les accidents, les crashes dont il observe minutieusement les conséquences tant sur les carrosseries que dans la chair des victimes. Au volant de sa Lincoln, il patrouille autour de l'aéroport, à l'affût de toute tôle froissée. Quand il ne rode pas dans ce secteur, il arrive à Vaughan d'organiser d'étranges spectacles, la mort scrupuleusement reconstituée de James Dean au volant de sa Porsche. Un crash aussi vrai que l'original. En prévision : la décapitation de Jayne Mansfield... Guidés par ce maître de cérémonie, James Ballard, Catherine et Helen Remington explorent une forme libérée de plaisir, sans tabou aucun, sans contrainte, sans barrière sexuelle. Pivot de leurs ébats : la voiture. Dans une laverie automatique, sur le freeway avec une prostituée zélée sur la banquette arrière, dans un parking, dans une carcasse... Homme-femme, femme-femme, homme-homme : les disciples de Vaughan n'ignorent aucune combinaison amoureuse et prennent de plus en plus d'initiatives.

Récompensé du Prix Spécial du Jury au Festival de Cannes en dépit de l'opposition de son président, Francis Coppola, **Crash** n'est pas un film comme les autres. Il ne raconte d'ailleurs pas une histoire comme les autres. Il raconte l'odyssée extrême, physique et intellectuelle, de gens ordinaires. Sans complaisance. De cette complaisance sanglante et pornographique qu'attendent certains lecteurs du livre de Jim G. Ballard. Aux images électrochocs, barbares, David Cronenberg préfère la sensualité des visages, le tâtonnement des protagonistes vers un Nirvana dont le point G se nomme automobile.

Austère, dépouillé et parfois glacial, baigné d'une écrasante lumière métallique, **Crash** ne désire pas plus séduire que ses protagonistes cherchent à plaire. Le cinéaste gomme toute progression dramatique, nivelle par un ton monocorde, vide les décors, l'environnement de tout le superflu. Humain y compris. Tout juste devine-t-on la présence de conducteurs dans les colonnes de véhicules défilant sur le freeway. Il n'y a que James et Catherine Ballard, Vaughan, Gabrielle, Helen Remington et quelques autres qui semblent exister dans cet univers urbain. Un univers intérieur, frappé de torpeur, cérébral, qui cherche dans les rapports physiques une autre raison d'être, une autre raison d'aimer. Autre monde, autres règles encore mal établies et dont l'aboutissement serait une utopique fusion entre l'homme et la machine. Un thème cher à David Cronenberg, autant que son voisin de palier, la mutation au centre de **Chromosome 3**, **Frissons**, **La Mouche**... Mais s'il y a un film du réalisateur canadien duquel **Crash** se rapproche, c'est bien **Faux-Semblants**. Une proximité assumé. Personnages jumeaux, même aptitude à goûter à des plaisirs prohibés sur un terrain en friches, à découvrir une autre sexualité, à briser tout conformisme... À assimiler la chair à l'âme, une denrée périssable au spirituel. Une façon pour David Cronenberg de conjurer son pessimisme profond, la mort comme fin de tout. Petite lueur d'espoir : dans **Crash**, les voitures survivent à leur conducteur. Étant une extension de leur créateur, elles en conservent quelques miasmes, quelques raisons d'être, de circuler.

M.T.

Canada, 1996. Réal. : David Cronenberg. Scén. : David Cronenberg d'après le roman de James G. Ballard. Dir. Phot. : Peter Suschitzky. Mus. : Howard Shore. Prod. : Jeremy Thomas, David Cronenberg et Robert Lantos pour Alliance Communications. Int. : James Spader, Deborah Unger, Elias Koteas, Holly Hunter, Rosanna Arquette, Peter McNeill, Yolande Julian, Cheryl Smyth, Judah Katz... Dist. : Bac Films. Dur. : 1 h 40. Sortie nationale le 17 juillet.

qu'il m'a profondément choqué lorsque je m'y suis plongé la première fois. Je l'ai abandonné six mois avant d'en reprendre la lecture. Par «choqué», j'entends une réaction très différente de celles de la plupart des gens. «Crash» s'avère très difficile d'abord de par son extrême densité ; il ne vous concède pas une ligne de répit. Ce n'est pas un beau livre, ce n'est pas non plus un livre dont vous direz forcément que vous l'aimez. Je pense que mon film lui ressemble à ce titre. Je ne l'ai pas fait pour qu'il soit aimé du plus grand nombre. Je comprends parfaitement que les gens soient choqués, mais ce n'est pas forcément une réaction négative. C'est une réaction dont nous avons parfois besoin, surtout à l'heure actuelle. Il existe aujourd'hui une telle pression des lobbies politiquement corrects, des groupes de moralité qu'il devient quasiment impossible d'aborder intelligemment le domaine de la sexualité. Beaucoup de spectateurs sont dérangés par l'érotisme de **Crash** ; ils le jugent malsain. **Crash** ne possède toutefois rien de pornographique. La pornographie consiste à émoustiller le public, à montrer de façon presque documentaire des rapports sexuels entre mammifères. **Crash** décrit la participation de ses protagonistes à un fantasme sexuel. Cela n'a rien à voir.

Comment avez-vous réagi aux violentes attaques après les projections du film au dernier Festival de Cannes ? Les détracteurs ne lésinaient pas sur les «écœurant», «pervers», «vicieux», «immoral» et j'en passe !

Intéressant. Ces réactions vont dans le sens du sujet même du film : existe-t-il une morale ? Les gens ont besoin de repères moraux, mais je ne suis pas du tout de leur avis. Qu'évoque **Crash**, en partie du moins ? Que disent ses personnages ? Nous, êtres humains, créons la moralité ; elle vient de nous. Lorsque nous évoluons, la morale évolue. Ses anciennes formes ne fonctionnent plus actuellement, qu'il s'agisse de sexualité, de religion, d'amour... C'est ce que pensent les protagonistes de l'histoire. Ils se lancent dans la quête d'une nouvelle morale, une nouvelle forme d'érotisme... Ils vont aussi loin que possible pour la trouver. C'est le cœur même du film. En tant que cinéaste, je ne porte aucun jugement de valeur sur le comportement de Vaughan, son projet. Je veux simplement savoir où peut-il bien amener James et Catherine Ballard, Gabrielle et Helen. Si, dès le début, je l'avais explicitement dénoncé comme un type détestable, manipulateur et vicieux, j'aurais anéanti **Crash**, son propos. L'immense majorité des films ne fonctionnent pas ainsi : ils annoncent immédiatement qui vous devez aimer ou haïr, et pourquoi... Ils sont vraiment très loin des valeurs du livre de Jim G. Ballard.

Sur quelles bases avez-vous choisi les voitures mises en scène dans *Crash* ? Vous êtes parti de préférences plastiques très précises, sur un style que vous appréciez en connaisseur ?

J'ai moi-même choisi toutes les voitures du film. Délibérément, j'ai tenu à ce que James Ballard, le personnage, conduise une voiture très ordinaire, anonyme. C'est d'ailleurs un modèle qui n'existe pas, avec ses motifs graphiques symbolisant la naissance de l'être humain. Imaginez que le garage de **Crash** ait été rempli de Ferrari, de Lamborghini... Le film aurait été si différent. J'aime par dessus tout que la technologie et la ligne d'une automobile passent totalement inaperçues. Mais tout invisible qu'elle soit, la très haute technologie des voitures existe ; elle disparaît à nos yeux simplement parce que nous y sommes habitués. Les automobiles font désormais partie de nous ; nous ne les voyons même plus. Les voitures telles que je les montre dans **Crash** sont ainsi décrites dans le roman original. Notamment celle de Vaughan, une Lincoln. Elle possède une grande signification symbolique car il s'agit du modèle dans lequel John Kennedy fut assassiné à Dallas. Jim G. Ballard le mentionne. Jamais il ne s'attarde sur la description des véhicules de Catherine et de son mari. Afin qu'ils soient le plus transparents possible, sans signe distinctif trop évident. À Catherine, j'ai donc confié une Miada, une petite voiture de sport rétro sans caractère particulier. C'est un modèle actuel, alors qu'il correspond à ce qui se fabriquait autrefois ; il n'a pas d'âge. La Miada va comme un gant à Catherine, lui ressemble. C'est une voiture de sport, mais pas trop «extrême» parce que sa conductrice n'est pas une extrémiste. La voiture de Catherine ressemble à celle de James Dean ; elle évoque une tragédie américaine et se fige dans la mémoire.

Gabrielle (Rosanna Arquette) : une victime de la route fait ses emplettes automobiles. Des relations très intimes avec le métal de la carrosserie !

L'automobile occupant une place prépondérante dans *Crash*, vous n'avez probablement pas désiré la montrer comme tant la montrent, la subliment, ou la démolissent dans des poursuites endiablées...

La voiture est l'un des objets les plus filmés de notre temps Je le répète : l'automobile et le cinéma sont apparus à ■■■

Un «crash» sur l'autoroute : un véritable safari pour un Vaughan promu entomologiste de l'accident de voiture...

■ ■ ■ la même époque. Si l'on a d'abord filmé le corps humain, l'automobile n'a pas tardé à suivre. On l'a tellement exploitée à l'écran qu'il paraît impossible de l'aborder sous un jour nouveau. J'ai beaucoup réfléchi à la façon de montrer les voitures autrement, sans tomber dans l'excès des films d'action hollywoodiens auxquels **Crash** ressemble d'une certaine façon. À la différence qu'il utilise la technologie habituelle des cascades, des carambolages, pour quelque chose de radicalement différent à l'écran. J'ai détourné les moyens du cinéma d'action pour un film... d'art. Enfin, appelez-le comme bon vous semble ! Je ne voulais surtout pas recourir à des angles bizarres, des objectifs déformants, des effets de montage, à la décomposition d'une image en cinq plans différents, au ralenti... Je laisse ça à Brian De Palma... Avant le tournage, j'ai veillé à instituer une relation neuve entre le véhicule et son conducteur. Chaque plan fut longuement réfléchi à travers la position et les déplacements de la caméra. Je me suis aussi attelé à filmer les personnages au volant comme jamais conducteurs n'avaient été montrés. Sans que ce soit trop inhabituel, étrange, afin de ne pas heurter la sensibilité visuelle des spectateurs. Il fallait que je sois très discret, que je ne cède jamais au désir de la sensation forte. Quelqu'un m'a reproché que les accidents automobiles de **Crash** ne soient pas très réalistes. De son point de vue, ils ne le sont effectivement pas car cette personne ne connaissait du sujet que la version hollywoodienne des choses, faite d'excès et d'effets percutants.

Des accidents de la route, vous en parlez en connaissance de cause, en ancienne victime ?

J'ai participé à des compétitions automobiles, des courses. Je sais donc ce qu'est un accident de voiture. Mais mon expérience est très différente du traumatisme qu'endure un automobiliste gravement blessé sur une autoroute. Sur un circuit, vous êtes très préparé à ça. Vous portez un équipement de sécurité, des vêtements à l'épreuve du feu, un casque et les secours stationnent à proximité, prêts à intervenir. À l'exception de mon expérience de pilote, je n'ai jamais souffert du moindre accident de la route.

Comment pensez-vous que les victimes d'accidents de la route puissent réagir à la vision de *Crash* ? Par un rejet pur et simple, le rappel d'une expérience douloureuse...

J'ai rencontré des journalistes qui ont vécu cette situation. Une américaine m'a confié que, pendant une période de six mois après l'accident, la pensée même de faire l'amour ne l'avait pas effleurée. Elle soutenait donc que ma perception «sexy» du l'accident de voiture était caduque. Toutefois, elle a affirmé que son existence en avait été bouleversée, que le film l'avait poussé à profondément réfléchir... Je pense effectivement qu'un accident de la route vous affaiblit à ce point que vous vous en sortez avec une nouvelle compréhension de votre corps, de sa fragilité, de sa texture. Un accident peut faire ressortir une sexualité. C'est parfois le cas, parfois non. Dans **Crash**, l'accident se place en métaphore d'une illumination, d'une révélation divine. D'un instant religieux où les choses apparaissent clairement. Les accidents de voiture dans **Crash** vont, dans leur signification, au-delà de la simple tôle froissée.

Holly Hunter est Helen Remington, un rôle qu'elle a sollicité...

Dans la description des accidents, vous consacrez autant d'images au véhicule lui-même qu'à l'automobiliste...

En effet. Généralement, dans un accident, l'image de la voiture est négative : c'est un agresseur, qui attaque et qui tue. Vu le propos, je ne pouvais adopter ce point de vue dans **Crash**. La voiture, la technologie, ses implications, son culte naissent en nous. J'insiste sur le fait que la voiture, en tant qu'extension de nous-mêmes, est autant la victime que son conducteur dans les accidents.

Quel est le point commun entre une portière éventrée et la profonde cicatrice que porte Gabrielle sur toute la hauteur de la cuisse ?

Si la déchirure du métal et la déchirure dans la chair de Gabrielle se ressemblent tant, ce n'est pas un hasard. La voiture «est» le corps humain. Ou une extension, une mutation. Certains avancent que nous devons les envoyer à la casse pour sauver l'écologie de la planète. Il sera de plus en plus difficile de faire admettre aux gens de renoncer à leur voiture. Autant leur demander de s'amputer d'un bras ou d'une jambe. Nous avons pris l'habitude d'aller très vite, de compresser le temps et l'espace grâce à l'automobile. La renier serait une authentique mutilation physique. Je le suggère dans **Crash** en assimilant cicatrice et véhicule. La chair et le métal y fusionnent. Toute ma philosophie de la vie est liée à cette idée, que les objets, les machines ont été créés par l'esprit, la conscience humaine. Au fur et à mesure que nous inventons les technologies, ■ ■ ■

la femme à la peau de métal

DEBORAH UNGER

Qui connaissait Deborah Unger jusqu'à présent ? Personne n'avait particulièrement flashé sur cette superbe blonde née à Vancouver, étudiante en économie et philosophie avant de rentrer au prestigieux Institut Australien d'Art Dramatique. Si David Lynch la remarque et l'engage pour son Hotel Room télévisuel, sa carrière tarde à démarrer. Faux départ : le thriller INTIMES CONFESSIONS dans lequel elle interprète une manipulatrice branchée sado-maso, le calamiteux HIGHLANDER III où, archéologue, elle se précipite dans les bras de Christophe Lambert... CRASH marque donc la naissance d'une actrice de talent, de tempérament, prompte à se plier en quatre pour rentrer dans la peau d'un personnage, psychologiquement et physiquement mis à nu.

Comment avez-vous réagi la première fois à la lecture d'un scénario aussi corsé que celui de *Crash* ?

Crash s'est adressé à mon esprit. Et mon esprit a beaucoup aimé. Je ne connaissais pas le roman. Je n'avais donc aucune idée préconçue sur ce que j'allais lire, aucune attente et surtout aucune protection. **Crash** m'a frappée de manière très puissante, il m'a même profondément perturbée. J'ai lu le manuscrit sans pouvoir m'arrêter, en expérimentant une large gamme d'émotions. J'étais choquée, curieuse, apeurée. J'éprouvais de la répulsion et, dans le même temps, de l'excitation, de la fascination. Lorsque j'ai refermé le scénario, je me suis sentie comme jamais je ne m'étais sentie. Déjà, parce qu'il s'agissait de l'adaptation unique d'un livre unique. Ensuite, parce que rien ne m'était familier dans cette histoire. Pas plus à moi qu'au public d'ailleurs. Sinon, comment expliqueriez-vous des réactions aussi fortes, qu'elles soient positives ou négatives ? **Crash** est une sorte d'agression envers nos réflexes sociaux conditionnés.

D'un bout à l'autre de *Crash*, vous semblez tout faire pour contenir les émotions de Catherine, votre personnage. Quitte à vous limiter à une unique expression...

Il s'agit presque d'un travail sous masque. Si j'avais choisi de me montrer plus ouverte, d'élargir le champ de mes expressions, j'aurais eu le sentiment de réduire la personnalité de Catherine aux conventions habituelles, de la ramener à un rôle comme tant d'autres. Un personnage pareil méritait une interprétation différente. Catherine est effectivement perturbée. Qu'elle l'extériorise et cela aurait nui à la portée de ses troubles. C'est quelqu'un de complètement renfermé. Elle intériorise chaque émotion, disserte sur tout. Paradoxalement, les événements qui surviennent autour d'elle la touchent profondément.

Ne redoutez-vous pas que votre présence physique dans *Crash* vous catalogue ? Qu'on ne voie plus en vous qu'un joli corps comme Sharon Stone après *Basic Instinct* ?

Crash aborde des sujets et montre des personnages qui n'attirent pas les amateurs de films comme **Basic Instinct**. On ne traite pas ici de sexualité ordinaire, de fantasmes classiques. Rien à voir. Je ne pense pas que l'on puisse arracher des séquences de **Crash** pour en faire des icônes érotiques, comme la scène de l'interrogatoire où Sharon Stone décroise les jambes. Catherine, mon personnage, ne porte pas de lingerie rouge ou de déshabillé affriolant. Ce n'est pas dans sa nature d'ailleurs. Dans **Crash**, l'effet physique pousse à l'émotion, puis à la réflexion. Je ne crains donc pas de devenir captive de mon image, du moins celle de **Crash**. Catherine est avant tout une femme, un être humain malheureux. Pas un sex-symbol.

Catherine sur son balcon, face à la circulation.

Deborah Unger au Festival de Cannes : troublante et naturelle.

Catherine dans sa Miada, une voiture à l'image de sa conductrice.

Comment s'est déroulé le tournage ? A-t-il été aussi froid, sombre que le suggère l'ambiance du film ?

David Cronenberg est quelqu'un de drôle, plein d'humour. Le tournage de **Crash** a été très amusant, un peu en réaction contre le sérieux du scénario que l'on mettait en images. Il n'y avait pas de pression particulière, nous étions tous concentrés sur l'histoire, sachant que nous devions nous y tenir, le servir. Il fallait créer une normalité dans un univers très particulier. David a permis cela par l'atmosphère, l'ambiance qu'il installait sur le plateau. On s'amusait vraiment, même si l'exigence était de mise. Important pour moi. Cela m'a permis de me déshabiller assez vite et sans trop de gêne devant l'équipe et David. Je me suis parfois retrouvée intégralement nue devant lui sans éprouver la moindre timidité. Il m'arrivait cependant de l'être tout en étant habillée ! Vous savez, lorsqu'il vous regarde, David Cronenberg voit au-delà de la surface ; il voit à travers vous, il voit au plus profond de votre personnalité. Il existe une réelle confiance entre lui et ses comédiens. Il peut leur demander n'importe quoi. David est un homme d'honneur. Il célèbre l'individu. Il manifeste un immense respect pour chaque personne, qui que vous soyez. Primordial lorsque vous décidez de l'accompagner sur un projet aussi complexe que **Crash**, une histoire qui vous contraint à prendre des risques.

***Crash* assimile amour, vie, mort et sexe. Cela ne demande-t-il pas un travail de remise en question de certaines valeurs ?**

Absolument. Je ne savais d'ailleurs pas comment rentrer dans la peau de Catherine par rapport à toutes les contradictions qui l'habitent. En elle, cohabitent de fortes révérences pour la vie et pour la mort. Ce n'est pas un paradoxe que j'ai trouvé chez mes proches, encore moins en moi. La vraie Deborah Unger ne ressemble guère à Catherine. Si j'ai un peu emprunté à quelques femmes de mon entourage, je ne suis pas prédisposée à ses fantasmes, ses cauchemars, cette espèce d'ennui sexuel. Il m'a fallu, pour créer le personnage, une très grande flexibilité intellectuelle et émotive. Il m'a aussi fallu, pour rentrer intimement en elle, ne plus penser qu'une personne acceptant la mort ne pouvait plus aimer la vie. J'ai donc essayé de savoir en quoi le concept de vie colle avec celui de mort, un travail qui m'a obligé à oublier toutes les différences évidentes que je cultivais depuis toujours. Une réflexion essentielle ; elle conditionne votre manière d'être et votre existence. **Crash** m'a beaucoup enseigné. Il a fait de moi une meilleure actrice. Une meilleure conductrice aussi !

Propos recueillis par **Marc TOULLEC**
(Traduction : **Didier ALLOUCH**)

■ ■ ■ nous nous ré-inventons une morale, des religions... Autant d'extensions de nous-mêmes. Nous sommes la technologie. Lorsque Catherine pose ses seins contre le fuselage d'un avion, elle caresse une peau avec une autre peau. La sienne dans les deux cas. On ne réalise pas, avant la dernière scène, que Catherine est amoureuse de son mari. Toute l'énergie du couple a consisté à trouver un moyen, aussi tordu qu'il puisse paraître, de se retrouver.

Toujours à propos de la cicatrice de Rosanna Arquette, quel sens lui donnez-vous exactement ? Vous en faites quelque chose d'érotique, un véritable sexe féminin...

Crash, selon moi, suggère que la sexualité demande à être ré-inventée. Pourquoi ? Parce que, aujourd'hui, sexe et procréation ne sont plus systématiquement connectés. Il n'est plus nécessaire de faire l'amour pour avoir des enfants. Dans le futur, vous pourrez faire l'amour sans partenaire. Mais le sexe n'a jamais été associé qu'à une affaire de reproduction de l'espèce ! Qu'est-ce qu'il représente actuellement ? Une grande force, quelque chose de très puissant qui a perdu sa raison d'être ? Une forme d'art, un rituel, une arme, une performance physique ? Si nous n'avons plus besoin de rapports sexuels pour nous reproduire, les organes peuvent se situer n'importe où. D'ailleurs, les hommes ont toujours cherché de nouvelles variantes au plaisir. Le sexe anal, oral, par lesquels vous ne pouvez pas avoir de bébé. Mais, désormais, il faut aller plus loin. Ainsi, dans **Crash**, le corps de Gabrielle/Rosanna Arquette a été transformé par son accident automobile, au point qu'elle arbore un nouvel organe sexuel, un autre moyen de faire l'amour. James Ballard le remarque, le comprend et en retire une excitation. Comme si le sexe «officiel» n'avait plus aucun sens pour lui et s'avérait incapable de titiller sa libido. Là-dessus repose **Crash**, ses considérations philosophiques. Avec un certain humour tout de même. Un humour noir qui ne provient pas du livre. Ma sensibilité l'a imposé à l'histoire.

Dans *Crash*, il y a comme un décalage entre la froide rigueur des images et la chaleur torride des passions, des rapports charnels...

James Ballard et Helen Remington : un couple improvisé au hasard d'un «crash».

James Ballard & Vaughan : l'accidenté et un «médecin» fasciné par ses plaies.

Je suis heureux que vous l'ayez remarqué. Nombre de gens ne retiennent qu'un sentiment de froideur de **Crash**. Je ne suis pas d'accord avec ce regard porté sur le film. Il faudrait d'abord savoir ce que l'on entend par «froid». Je pense que les spectateurs réagissent d'abord par rapport à son aspect esthétique qui, effectivement, est glacial, extrêmement épuré. Si vous vous arrêtez à la composition des images, vous aurez des difficultés à ressentir, à comprendre les relations entre les différents protagonistes. Ils vivent des rapports très intenses, très forts. C'est juste qu'ils essaient une nouvelle manière d'exprimer leur passion, puisque l'ancienne semble ne plus fonctionner.

La réputation sulfureuse de *Crash* alimente déjà des rumeurs. Il existerait une version «hard» plus explicite dans la violence et le sexe. Qu'en est-il exactement ?

J'ai coupé quelques scènes pour les raisons habituelles. Quelques-unes entre James Ballard et Renata, son assistante. D'autres entre Catherine et Karen, son amie secrétaire. Mais, franchement, elles n'apportaient rien de plus à l'histoire. Elles ne contribuaient pas à la progression du récit, le ralentissaient même. Donc, très vite, je les ai sucrées au montage. De par le livre, on pourrait croire que j'ai tourné des séquences soit très érotiques soit très gore que j'aaurais dû ensuite, sous la pression des producteurs ou de la censure, enlever. Ce n'est pas le cas, croyez-moi ! L'autre jour, quelqu'un m'a assuré que j'avais allégé **Crash** de quelques moments gay très très hot ! Ce sont des rumeurs légitimées par le roman original. Je n'ai absolument pas été forcé de supprimer telle ou telle scène. J'en suis heureux car il n'y a rien de plus désagréable pour un cinéaste d'arracher du métrage des images qu'il juge importantes. Il convient aussi, surtout à Hollywood, de tourner des films d'une durée initiale de trois heures qui doivent être immédiatement raccourcis d'une heure. Ces films partent, il est vrai, de scénarios qui font entre 100 et 120 pages. C'est beaucoup ; une façon de travailler que je n'approuve pas. Le scénario de **Crash** fait 77 pages très exactement. J'aime écrire des manuscrits denses, peu épais, dont toutes les séquences seront présentes au finish dans le film. Même en vous limitant à 77 pages, il arrive qu'une scène viable sur le papier ne donne rien sur la pellicule, ou n'apporte rien. Il faut donc la couper pour le bien du film.

Catherine et James Ballard : un couple ouvert à toutes les audaces.

*James Spader : le héros «propre» de **Stargate** s'encanaille.*

***Crash* a le mérite de changer brutalement l'idée que l'on se faisait de comédiens comme James Spader, Holly Hunter, Rosanna Arquette... Il oriente désormais leur carrière vers d'autres horizons que ceux du cinéma de pur divertissement.**

C'est vrai qu'un film suffit à modifier radicalement l'image que vous avez d'un comédien. Trouver des interprètes aux personnages de **Crash** fut extrêmement fastidieux. Exception faite d'Holly Hunter qui m'a appelé parce qu'elle voulait le rôle d'Helen Remington alors que je n'avais pas encore envoyé le scénario aux agents. Ce scénario a magistralement donné tort à tous les gens qui m'avaient prédit qu'une actrice pareille ne pouvait décemment pas figurer dans un film pareil ! J'avais besoin de comédiens courageux, qui n'angoissaient pas à l'idée de se retrouver sur le plateau. Ça m'a demandé du temps. Certains, des vedettes que je ne nommerai pas, ont été choqués, dégoûtés par le scénario, et n'auraient accepté mon offre pour rien au monde. Le scénario a écarté les acteurs qui n'auraient pas eu le cran de faire ce que je leur demandais.

Propos recueillis par **Marc TOULLEC**
(Traduction : **Sandra VO-ANH**)

le poids des mots

JAMES G. BALLARD

«Le monde englouti», «La forêt de cristal», «Le vent de nulle part», «Sécheresse». Ce sont quatre romans de science-fiction dans lesquels Jim G. Ballard traite de quatre possibilités de fin du monde, quatre tableaux apocalyptiques par submersion, absence de pluie, tempête. L'eau, l'air et le feu auxquels il faut ajouter la cristallisation de la nature, de l'homme. Mais aussi fameux que sont ces livres, désormais des classiques de la littérature britannique, le plus célèbre demeure «Crash» qui fit grand bruit, scandale à sa parution en 1973. Un livre très différent de «L'empire du soleil» porté à l'écran par Steven Spielberg et que l'écrivain nourrit de sa captivité dans un camp de concentration japonais dès 1942.
Né en 1930 à Shangaï, élevé en Chine, il entreprend des études de médecine, travaille dans la publicité, se lance dans la littérature. Son unique expérience cinématographique, excepté la vente des droits d'adaptation de «Crash» et de «L'empire du soleil», réside dans une toute première version du scénario de QUAND LES DINOSAURES DOMINAIENT LE MONDE.

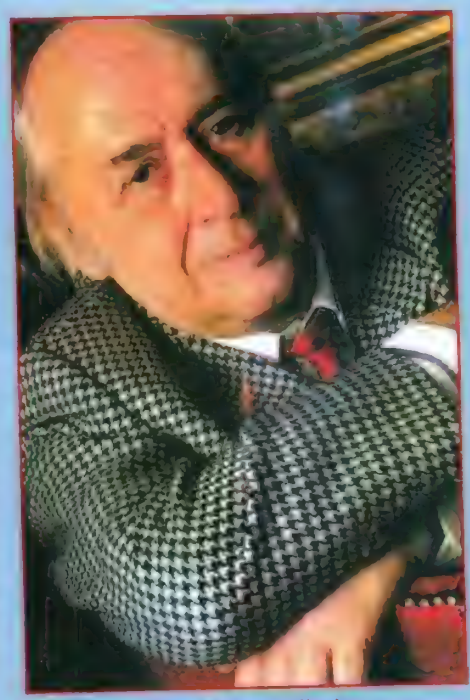
Comment avez-vous réagi lorsque vous avez appris que David Cronenberg planchait sur une adaptation cinématographique de «Crash» ?

Cela m'a réjoui ! Je l'admire depuis **Scanners**. Il y a, par exemple, de grandes affinités entre mon roman et un film comme **La Mouche**. David Cronenberg et moi nous sommes rencontrés plusieurs fois avant qu'il fasse le film. Mais je n'ai pas du tout participé à son écriture. Il m'a ensuite montré le scénario que j'ai trouvé formidable, l'une des meilleures adaptations de roman auxquelles on puisse aboutir au cinéma. D'une certaine manière, le film commence là où le livre finissait. Je le trouve encore plus érotique, encore plus mystérieux. Bien que le sujet central de **Crash** soit le sexe et la violence, des thèmes exploités maintes fois au cinéma, le résultat à l'écran est totalement nouveau, frais. C'est un exploit que d'avoir réussi à traiter le sexe et la violence de cette façon aussi novatrice. **Crash** est d'une totale honnêteté. Il est d'une grande franchise sur nos émotions et notre imaginaire dans ce qu'ils ont de plus fondamental. **Crash** pourra paraître violent, mais il ne contient en fait que peu de violence ou de sexe si on le compare à la plupart des spectacles d'une grande vulgarité que nous offre Hollywood. **Crash** évite les explications faciles, toute forme de faux-fuyants ou d'alibis, et va droit au cœur des choses. C'est à l'intérieur de cet espace d'absolue tranquillité que David Cronenberg a réalisé un film stupéfiant, magique. C'est une catastrophe routière au ralenti, non parce qu'il contient de la violence et de la sexualité, mais à cause de ce qu'il dit sur la violence et la sexualité.

Le film est très proche du livre dans la mesure où il présente les mêmes personnages, des gens assez peu séduisants, qui ne cherchent pas à caresser le lecteur ou le spectateur dans le sens du poil...

Au cinéma, l'une des obligations majeures imposées aux scénaristes et aux cinéastes est d'offrir des personnages sympathiques dans lesquels les spectateurs puissent se projeter. Une erreur car, plus ils sont sympathiques, plus ils s'éloignent de vous, et vous ne pouvez donc pas vous y attacher. Les protagonistes de **Crash** ne sont en fait pas plus antipathiques ou froids que nous le sommes nous-mêmes dans la vie quotidienne. Ils sont exactement comme nous, à notre image. Le véritable ennemi de cette véracité, c'est la tendance à la sensiblerie. Si vous payez Bruce Willis 5 ou 10 millions de dollars, vous aurez forcément un héros séduisant, charismatique... Il n'aurait rien à faire dans **Crash**. Nous ne sommes plus des enfants, tendres et câlins. Passé l'enfance, nous mettons de la distance entre nous et le monde extérieur. Nous le voyons différemment, inhospitalier, glacial. Nous nous méfions des autres.

Ne trouvez-vous pas suspect que les accidents de voiture, les cascades automobiles



James Graham Ballard : un homme espiègle et très «british».

constituent un spectacle, alors que la réalité n'est que souffrance et mort ?

Les accidents de voiture fascinent les foules. Voyez la multitude de scènes de ce genre dans les films, les séries télé... Ils sont très populaires dans l'imagination collective. Je me demande pourquoi. Pour quelles raisons ? Les accidents d'avion ou de train ne suscitent pas le même engouement. Pourquoi l'automobile ? Parce que tenir le volant est une affaire de sexe, de pouvoir, d'agressivité. Observez les hommes qui conduisent. Ils sont si souvent excités, sur les nerfs. Quand ils sont jeunes, c'est encore pire ; ils ne supportent pas qu'une femme les dépasse, alors que ça n'a absolument aucune importance. Mais leur virilité ne l'admet pas ! Lorsque nous conduisons une voiture, c'est comme si nous pilotions un système nerveux central ; il existe une collaboration intense à tous les niveaux de l'inconscient entre nous et la machine. Ce qui m'intéresse, c'est que l'homme annexe la technologie et qu'elle, à son tour, colonise son cerveau sans qu'il en ait conscience. Quand nous conduisons un véhicule, nous formons un tout avec lui. Le conducteur et la voiture s'accouplent pour former une nouvelle créature, dotée de ses propres règles, de sa propre logique.

Avez-vous imaginé «Crash» après un accident de la route ? Ce serait logique que vous l'ayez écrit comme un exorcisme, un moyen de libérer les fantasmes qui sont nés du choc...

Ce pourrait être ça, mais la chronologie est différente. Deux semaines après la dernière ligne de «Crash», en 1972, j'ai failli mourir au volant de ma voiture. Je circulais sur une de ces hautes routes des Highlands, lorsque mon véhicule a glissé sur la chaussée. Je suis sorti de la route, la voiture a effectué plusieurs tonneaux avant que le toit ne soit complètement arraché. D'autres automobilistes ont aussitôt accouru pour m'extraire de la carcasse par une vitre, après l'avoir brisée. Impossible de me sortir par les portières car le choc les avait déformées. Sonné, j'entendais toutefois les gens hurler, certains que la voiture allait exploser à cause de l'essence qui coulait du réservoir. Cela aurait pu survenir à tout moment, mais j'en suis sorti presque indemne. La voiture n'a pas pris feu. Mais «Crash» ne découle pas de cette expérience, même si c'est mon œuvre la plus autobiographique. J'y parle de ma vie intérieure, de ma vie onirique. C'est le livre d'imagination le plus extrême que j'ai écrit sur le monde où nous vivons. «Crash» est une sorte d'ébauche de l'an 2000, un conte moral sur les nouvelles relations que l'homme entretient avec la technologie.

Comment, selon vous, les lecteurs ou les spectateurs appréhendent-ils *Crash* ? De la même manière qu'un récit fantasmagorique, usant de l'imaginaire...

Plus le récit d'un film ou d'un livre est intense, extrême, plus il est facile d'empêcher le lecteur, le spectateur de fuir, de s'évader. Lorsque vous lisez ou regardez **Crash**, vous n'êtes pas en mesure de vous échapper car son univers est le vôtre. Il n'y a pas d'endroit où vous soyez en sécurité. Un processus très différent, par exemple, d'un roman purement fantastique. Effrayé, vous pourrez toujours vous rassurer, sachant que les événements ne risquent pas de déborder sur la réalité. Lorsqu'une mère lit un conte qui terrorise son enfant, elle lui répondra : «Ne t'inquiète pas, ce n'est qu'une histoire, ce n'est pas réel !». Rien en commun avec **Crash** car ce que vous voyez ou lisez prend solidement racine dans la réalité.

À l'instar de vos romans consacrés à la fin du monde, «Crash» traite de destruction. À une plus petite échelle cependant !

Je ne dirais pas «destruction», mais plutôt «transformation». Je pense que cette philosophie est liée à une expérience remontant à mon enfance, durant la guerre sino-japonaise. J'ai vu Shangaï détruit, mais reconstruit. Je me suis adapté aux circonstances. J'y ai vu non pas de la destruction, mais une transformation. Je pense comme Einstein. Rien ne disparaît, rien ne meurt, tout se transforme.

Propos recueillis par **Marc TOULLEC**
(Traduction : **Sandra VO-ANH**)

actualité cinéma

sortie le 17 juillet

Une grosse bécane pour Pamela Anderson, la sirène d'**Alerte à Malibu**.

BARBWIRE

Quand tout va mal, priez pour que Barbwire soit là. Mais ne l'appelez pas «poupée», à moins d'apprécier une salve de pruneaux, la morsure de son rottweiler Camille ou un robuste coup de pied dans les parties. Elle est comme ça, Barbwire, un peu susceptible. Et adaptée aux mensurations de Pamela Anderson qui passe du sable à l'asphalte, de la planche de surf à la Harley Davidson. Un changement d'air radical pour le sex-symbol, prisonnière d'un film dont le tournage ne se déroule pas vraiment dans une ambiance chaleureuse et détendue, après l'éviction du premier réalisateur au profit d'un deuxième qui en bave un maximum !

Cannes 1995, la Croisette en ébullition, des dizaines de photographes à l'affût, le mercure du baromètre qui monte au rouge... Késako ? Pamela Anderson promène ses formes avantageuses dans le secteur, sourit, fin prête à une conférence de presse ultra médiatisée. Qu'a-t-elle à dire la star des plages, l'égérie des camionneurs ? Elle est simplement là pour vendre le film qui fera d'elle une bombe du box-office. L'égale des Demi Moore et autre Sandra Bullock. Ce film : **Barbwire**, annoncé à grand renfort de publicité. Un projet conçu sur (dé)mesure pour la blonde pulpeuse d'après une bande dessinée *Dark Horse* de Chris Warner. Excitante la perspective de contempler Pamela chevauchant une grosse bécane, tiraillant dans tous les sens et dévoilant un décolleté plongeant sous un perfecto noir, tandis que sa crinière blonde vole au vent. Excitantes aussi les ambitions du cinéaste engagé par la production, un certain Adam Rifkin. Un timbré doué d'un petit talent. Ses films ? Le plus connu : **À Toute Allure**, avec Charlie Sheen poursuivi par les flics, la télévision et tous les États-Unis. Les autres : le très trash **À Pleins Tubes** avec un comique lamentable starisé par la pousse d'un troisième bras dans le dos, le parodique **Nutty Nut**... Il arrive aussi au père Rifkin d'œuvrer clandestinement sous le pseudonyme de Rif Coogan, pour des séries B déjantées (**Invisible Maniac** et son translucide lubrique, **PsychoCop** et son flic pas net)... Bref, vu sa personnalité et une inclinaison naturelle à la démence, Adam Rifkin parait être l'homme de la situation. «*J'aime tant l'idée de bâtir un univers complètement différent, de transporter les spectateur dans une autre dimension. **Barbwire** sera la combinaison des toiles de Roy Lichtenstein, des livres du Dr. Seuss et des films de Sam Peckinpah. Et quel réalisateur, jeune et mâle, ne rêve pas de diriger Pamela Anderson ?*». Les propos du cinéaste trahissent l'enthousiasme, le désir de commander à sa sculpturale vedette quelques déhanchements ravageurs. À l'instant où il les tient, Adam Rifkin ne pouvait se douter qu'il allait en prendre pour son grade, que les producteurs tout sourire à Cannes découvriraient plus tard deux rangées de dents pointues. Pourtant, la combinaison de l'un des piliers du pop-art (célèbre pour ses tableaux-bédés), d'une légende de la littérature enfantine américaine (scénariste des **5.000 Doigts du Docteur T** et inspirateur de Tim Burton) et de l'auteur de **La Horde Sauvage**, portait les germes d'un film authentiquement frappadingue...

Au bout d'une semaine de tournage, la partie dure des producteurs remercie Adam Rifkin pour sa contribution à **Barbwire**. Disons plutôt qu'ils le virent sans ménagement sur le champ. «*Ils ont visionné les rushes, ne les ont pas aimés du tout, en ont fait part au réalisateur. Ils se sont bien fâchés. Les producteurs ne voulaient pas du **Barbwire** entamé par Adam Rifkin. Trop sérieux, trop dur, trop pessimiste*» précise David Hogan, le remplaçant, parachuté aussi promptement sur le plateau que son prédécesseur disparaît. «*Le producteur exécutif m'a appelé au téléphone le vendredi. Le samedi, nous nous rencontrions et je signais le contrat dans la foulée. Dès le lundi matin, je tournais*». Fulgurant. Un remplacement sans transition, sans préparation. «*J'ai retourné en majeure partie une séquence préalablement mise en boîte par Adam Rifkin, celle de l'apparition de Big Fatso, le parrain de Steel Harbor, transporté par le bulldozer. Le maquillage du premier comédien, Tone Loc, n'était absolument pas réaliste dans les plans rapprochés. Nous avons engagé Rosey Brown à sa place*». Big Fatso, un proche au sens physique et moral du Jabba the Hutt du **Retour du Jedi**. Un pion aussi de la cours des miracles de Barbwire, peuplée comme il se doit de personnages louches et malsains. Ce sont le Colonel Victor Pryzer (Steve Railsback, le Duanne Barry d'*Aux Frontières du Réel*), un nazillon avide de tortures, Greed (Clint Howard, le frère de Ron), une petite fripouille craspec qui ne songe qu'à sauver sa peau, Willis, chef corrompu et libidineux de la police mais qui fera par la suite amende honorable... Et quelques autres encore, en toile de fond. Comme ce type adipeux, adepte du sadomasochisme, que Barbwire soulève dans sa première mission. Autant de protagonistes sordides, pas propres sur eux, en témoignage de la conception d'Adam Rifkin de **Barbwire**.

«*Jamais je n'aurais accepté si Brad Wyman n'avait été un ami de longue date. Ironiquement, on m'avait déjà contacté pour **Barbwire**, avant même qu'Adam Rifkin ne soit engagé. J'ai rencontré les producteurs auxquels j'ai exposé ma vision des choses. Ça ne leur a pas plu du tout. Vu que je n'appréciais guère le scénario, je n'ai pas insisté. Ce n'est que plus tard, lorsque les choses se sont gâtées, que l'on m'a demandé de réaliser le film selon ma sensibilité. De ma propre initiative, je ne me serai pas précipité. Sur une liste de dix projets, je n'aurais choisi **Barbwire** qu'en dernier recours*».

Voilà comment David Hogan fait ses débuts officiels de réalisateur à part entière. Ce n'est pas pour autant un bleu dans le métier. La mise en scène, il la pratique depuis une quinzaine d'années, dans l'anonymat des clips musicaux pour Diana Ross, Joe Cocker, Rod Stewart, les GoGo Dolls & cie. Un total de 200 titres. Dans l'anonymat des spots publicitaires également. Rayon cinéma, il empile les mastodontes hollywoodiens. Derniers en date : **Alien 3** et **Batman Forever** pour lesquels il organise, planifie les séquences d'action suivant les indications de David Fincher et Joel Schumacher.

«*Concernant **Batman Forever**, j'ai principalement travaillé sur la scène de poursuite automobile, lorsque, notamment, la Batmobile roule verticalement contre un mur. Très généreux, Joel Schumacher m'a permis de prendre la séquence en charge presque entièrement. Franchement, l'aspect esthétique de **Barbwire** m'a été dicté par mon expérience sur **Batman Forever***». ■■■

Barbwire défend farouchement sa «prise» dans le bouge le plus infâme de Steel Harbor.

Mâchoires serrées et œil farouche : Barbwire met les gaz et brûle le bitume.

■■■ Possible quoique **Barbwire** ne souligne pas vraiment l'éventuelle ressemblance. Pas de couleurs électriques, de plans montés à une cadence si folle que le spectacle donne le tournis, que la compréhension perd ce que la migraine gagne en intensité. David Hogan signifie par là que l'aspect bande dessinée lui tenait particulièrement à cœur. *«Adam Rifkin cherchait à donner à **Barbwire** un ton monochrome. Au contraire, je recherchais des couleurs fortes, des images pétillantes, colorées. Un aspect très bande dessinée qui m'est venu assez naturellement, du fait de ma collaboration à **Batman Forever**. Je dois également avouer que **The Crow** et **Nikita** m'ont influencé esthétiquement parlant. Le plus complexe dans l'adaptation d'une bande dessinée à l'écran tient à la capture de ses tonalités, de ses images. Devais-je m'engager dans quelque chose décrochant totalement de la réalité comme le **Dick Tracy** de Warren Beatty ? Devais-je m'attacher à davantage de réalisme comme **The Crow** ? Une large palette au niveau des choix. Même si nous ne faisons pas du Shakespeare, il s'agit tout de même de demeurer crédible».* Crédible à l'image de tous ces univers post-apocalyptiques, post-nucléaires en vigueur depuis **New York 1997** et **Mad Max 2**. Voyez le genre : des mégalopoles infréquentables, des rues qui n'ont pas vu passer des bennes à ordures depuis une décade, des types habillés de matériaux de récupération, des bagnoles délirantes... Le spectacle édifiant de la décadence d'une société. Faut aussi dire que **Barbwire** se déroule, pour l'essentiel, dans la zone la plus glauque d'Amérique du Nord, Steel Harbor pour céder à la délation.

En cette année 2008, Steel Harbor constitue néanmoins une sorte d'oasis sur un continent divisé en deux portions bien distinctes au terme d'une deuxième guerre civile. Il y a la zone libre, le Canada, et le reste, soumis à la botte des Congressistes, une sorte d'ersatz du régime nazi. Armés de mauvaises intentions, les Congressistes envisagent d'élargir leurs frontières grâce à une arme biologique particulièrement dévastatrice, une arme dont Cora D. possède seule la formule de l'antidote. Si elle parvient à se réfugier à Steel Harbor, elle doit, pour sauver sa peau et le monde, s'envoler vers d'autres horizons car ses bourreaux débarquent, menés par le terrible Colonel Pryzer. Capital qu'elle porte des lentilles d'identification afin de gruger les scanners, notamment celui de l'aéroport. Les lentilles tombent entre les mains de Barbwire, propriétaire du night-club Hammerhead qu'elle soutient financièrement en jouant les chasseuses de prime. Une dure de dure qui n'accepte pas spontanément de prêter main forte à la Résistance, peut-être en raison de la présence dans ses rangs d'Axel Hood, son petit ami du temps de la Guerre... Mais, de fil en aiguille, Barbwire en arrive à des dispositions meilleures à l'encontre des fugitifs, surtout après l'assassinat de son petit frère aveugle...

Axel Hood (Temuera Morrison) : ex-amant de Barbwire et pilier de la Résistance.

Cette histoire ne vous évoque rien ? Remplacez Pamela Anderson par Humphrey Bogart, arrachez-lui le corset pour l'habiller d'un long imperméable. Remplacez Temuera Morrison, le mari frappeur de **L'Âme des Guerriers**, par Ingrid Bergman, et vous obtenez un remake à peine voilé de **Casablanca**, chef-d'œuvre des chefs-d'œuvre tourné en 1943 par Michael Curtiz. Même contexte politique (les Congressistes), même décor (Bogart tient lui aussi un night-club), même final pluvieux dans un aéroport, mêmes protagonistes (les nazis, les résistants...), même dilemme pour les héros... Du décalquage pur et simple orchestré par le scénariste Chuck Pfarrer (**Chasse à l'Homme**, **Darkman**), mais sans aucun lien avec la bande dessinée originelle. Qu'Udo Kier siffotte «Lili Marlène» en passant le balai sonne comme un aveu. Effectivement, **Barbwire** est le remake de **Casablanca**. *«Je ne l'ai pas noté immédiatement»* affirme David Hogan. *«Quand on me l'a fait remarquer, il était déjà trop tard pour changer quoi que ce soit. Ce scénario, je ne l'aime pas. Vu les délais, la précipitation, impossible d'en réécrire une ligne. Je n'ai pas eu d'autre choix que de le mettre très scrupuleusement en images, sans pouvoir modifier quoi que ce soit. Quelque chose d'horriblement frustrant croyez-moi. J'aurais tant aimé tout chambouler sur **Barbwire**. L'histoire, les costumes, la séquence d'ouverture, quelques comédiens... J'aurais préféré que le film soit plus bande dessinée, moins violent, plus drôle, plus porté vers l'action encore».* David Hogan rejette tout, en bloc. Et c'est vrai qu'à l'entendre, il semble en avoir gros ■■■

MÈRE-COURAGE !

Blonde comme Brigitte Bardot, carrossée comme Jayne Mansfield, la naïade d'Alerte à Malibu, cinq fois couverture de PLAYBOY, rêvait de botter des culs de mec, d'incarner la version féminine de Rambo. Les désirs de Pamela Anderson sont des réalités dans BARBWIRE.

Du cuir et une cartouchière pour une aspirante au glamour de Marylin Monroe...

À la télévision, elle est une star, la sainte chérie de l'audimat, la Bardot silliconée des plages fréquentées uniquement par les Apollon. Au cinéma, elle a encore tout à prouver, cette Canadienne de 28 ans, mariée au chanteur tatoué Tommy Lee. Pas bien reluisant l'avant **Barbwire**. Deux séries B sans le sou : **Snapdragon**, un thriller caramel mou où elle incarne une affriolante amnésique et **Raw Justice** dont le réalisateur, David A. (disons plutôt Z) Prior, lui confie un rôle de call-girl. Guère plus reluisant l'après **Barbwire** : **The Gift**, vague remake des **Leçons très Particulières** que dispense Sylvia Kristel à un adolescent. Là, elle incarne une poupée de chair offerte en cadeau par un père à son gamin, un teenager à déniaiser. Avant **The Gift**, il y a eu **Naked Souls**, une histoire de transfert de cerveau. Et c'est pas le bide de **Barbwire** qui va pousser sa carrière sur les sommets. Pamela Anderson connaîtra-t-elle le destin peu enviable de Bo Derek il y a quelques années ? Celui d'une playmate vite reléguée au placard des has-been. En cas de succès, **Barbwire** aurait transformé l'objet de désir en véritable star de cinéma. Ce n'est pas le cas.

«Lorsqu'on regarde les couvertures de la bande dessinée de Chris Warner, la ressemblance entre Barb et Pamela Anderson saute aux yeux. Pamela avait le regard, le comportement, le physique et la possibilité de lui donner vie. Un des problèmes qui se pose lorsqu'on essaie de transposer un héros de bande dessinée à l'écran provient des latitudes dont bénéficient les dessinateurs. Ils peuvent exagérer à l'infini les poses des personnages, ce qui n'est pas le cas d'un cinéaste avec ses comédiens. Mais Pamela réussit ce tour de force» explique Mike Richardson, big boss de *Dark Horse*, éditeur du comics «Barbwire». Un ardent supporter de la sirène blonde d'***Alerte à Malibu***. Reste qu'en confiant à Pamela Anderson le rôle, il ne lui offre pas deux mois de congés payés. *«Pour les besoins de* **Barbwire**, *j'ai appris à piloter une grosse moto, je me suis plantée plusieurs fois, mais, au fil des chutes, j'ai appris à tomber sans me faire mal. J'ai également pris des leçons de kickboxing. Facile dans la mesure où* **Alerte à Malibu** *m'avait déjà amenée à suivre des cours de karaté. J'ai également appris à utiliser des armes à feu automatiques. Mais ce n'était pas le plus dur, loin s'en faut. J'exécutais mes propres cascades sanglée dans un corset qui me faisait une taille de 43 centimètres. Je courais sur des talons aiguilles et ma garde-robe était plutôt déshabillée. Je craignais en permanence qu'un élément de ma panoplie tombe lors d'une séquence mouvementée».* Même lorsqu'on s'appelle Pamela Anderson, qu'on a complaisamment étalé ses charmes dans *Playboy*, le magazine et la vidéo, on peut encore afficher une certain pudeur, une certaine timidité.

Vrai que Pamela Anderson se donne à 100 %, effectuant en personne la plupart de ses cascades, y compris celle qui se déroule entre ciel et terre, solidement amarrée à un harnais il va sans dire. Un travail d'autant plus exténuant que la Poupée Barbie est au tout début de sa grossesse. En post-production, peu après le bouclage des prises de vues, ses costumes refusaient de la laisser entrer. Le budget, 14 millions de dollars, contraint de plus à des gros sacrifices sur les horaires. Ce qui devait arriver arriva donc : Pamela Anderson est conduite d'urgence à l'hôpital le plus proche. Version des gazettes-poubelles : une overdose. *«Des ragots extrêmement cruels»* défend Mike Richardson. *«Je connais toutes ces spéculations sur ce qui est survenu sur le plateau. Tout faux. En fait, Pamela Anderson est tombée malade suite aux complications d'une fausse-couche antérieure. Malgré ses problèmes de santé, elle a poursuivi le travail».* Un bel exemple de professionnalisme pour une beauté pulpeuse qui ne *«se considère pas sérieusement comme une vraie comédienne. Je veux seulement m'amuser et Barbwire est le personnage rêvé pour le faire»*. Décidément, Pamela Anderson force la sympathie. Pas seulement par le contenu de son wonderbra.

M.T.

barbwire

■■■ sur la patate le réalisateur de **Barbwire**. Carrément déprimé, abattu, essoré. «*Tourner ce film fut tout sauf rigolo et glamour. Un cauchemar qui a failli me rendre fou. Le tournage a été éprouvant. Le montage m'a échappé et la sortie fut une véritable catastrophe. C'est simple, personne aux États-Unis se s'est déplacé pour* **Barbwire**. *Peut-être était-ce dû à la période, une semaine avant le très attendu* **Twister**». David Hogan accuse mal le coup. Sa voix, cassée, trahit la douleur de l'échec, le contingent de problèmes sur le plateau. «*Déjà, nous n'avions qu'un budget de 14 millions de dollars. Pas 20 comme l'affirment les gens des relations publiques de* Polygram. *Il fallait «étirer» chaque dollar, story-boarder minutieusement chaque scène d'action, y compris les plus infimes inserts. Ces séquences, je les ai filmées sur un mois complet, les enchaînant sans répit aucun. Sur* **Batman Forever** *ou, je me suis bien éclaté. Tout était parfaitement organisé, les comédiens arrivaient à l'heure, connaissaient leur texte... Rien à voir avec* **Barbwire**. *Beaucoup d'ennuis découlaient directement de Pamela Anderson, malgré elle cependant. Elle souffrait encore de sa fausse couche, ses rapports avec son mari n'étaient pas au beau fixe, elle travaillant parallèlement sur* **Alerte à Malibu**. *Nous avons dû nous arranger en faveur de son emploi du temps, de son hospitalisation. Ses 35 jours de tournage, nous les avons répartis de juin à fin décembre 1995. Pamela n'étant pas disponible et les autres comédiens ayant d'autres engagements à honorer, nous étions vraiment dans une panade invraisemblable. Temuera Morrison est parti sur* **L'Île du Dr. Moreau** *en Australie, Udo Kier à Prague sur* **Pinocchio**... *Quel bordel ! Terriblement frustrant de travailler dans ces conditions. Avec* **Barbwire**, *j'ai appris ce qu'il ne fallait surtout pas faire sur un film. Mon meilleur souvenir : la dernière journée de tournage*». Une leçon monsieur Hogan : indispensable de parfois savoir dire non à un ami de longue date.

Malgré la rancœur qui le mine, David Hogan ne jette cependant pas la pierre à Pamela Anderson. «*Au contraire, c'est une fille très douce, très gentille, la main sur le cœur. Très athlétique, elle n'a pas eu besoin de doublure pour les cascades, ni d'effets spéciaux sur fond bleu lorsqu'elle se trouve à quelques dizaines de mètres du sol. La presse s'est néanmoins déchaînée contre elle. Je pense qu'elle manifeste trop fortement le désir de devenir un mythe. Elle s'y prend très mal en acceptant d'étaler sa vie privée sur la place publique.* **Barbwire** *en a considérablement souffert. Avant même de le boucler, nous savions que les critiques allaient nous descendre en flammes. Et cela s'est passé conformément à nos craintes. De toute manière, excepté Pamela et moi, tout le monde se fout de ce film*».

Barbwire mérite-t-il cette volée de bois vert ? Pas du tout. Nettement supérieur à **Tank Girl** et **Cherry 2000**, dans un registre similaire, il file à vive allure, présente une galerie de personnages tcharbés, n'atténue pas trop la violence de la bande dessinée, retrouve sa dynamique dans le mouvement, les couleurs... Une qualité à laquelle contribue Pamela Anderson, par sa seule présence. Dire qu'elle joue la comédie serait mentir. Disons que David Hogan la cadre adroitement dans des tenues plus que suggestives, dans un bain moussant. La déshabille avec goût dans le strip-tease d'introduction, avant qu'elle envoie son escarpin se planter dans le crâne du consommateur qui l'aura appelée «poupée».

Marc TOULLEC

USA. 1995. Réal.: David Hogan. Scén.: Chuck Pfarrer & Ilene Chaiken d'après la bande dessinée de Chris Warner et Casablanca. Dir. phot.: Rick Botta. Mus.: Michel Colombier. Prod.: Mike Richardson, Todd Moyer, Brad Wyman pour Dark Horse Entertainment/Polygram Films. Int.: Pamela Anderson, Steve Railsback, Temuera Morrison, Xander Berkeley, Tina Cole, Udo Kier, Clint Howard, Tiny Lister... Dur.: 1 h 35. Dist.: PolyGram Film Distribution. Sortie nationale prévue le 17 juillet.

Poitrine d'enfer, taille de guêpe, pose à la Bardot... Rien qui ne laisse supposer quelques problèmes de santé de la part de Pamela Anderson.

Curly (Udo Kier) et Barbwire : le serveur stylé et sa patronne...

pionnier du MLF !

CHRIS WARNER

Citoyen de l'Oregon, Chris Warner enfante Barbwire tandis qu'il planche sur «Black Cross», peinture violente d'une Amérique post-apocalyptique à la sauce spaghetti-western. La petite Barbwire, de son vrai nom Barbara Kopetski, pousse donc ses premiers cris en 1986, six ans avant de sortir officiellement du couffin pour caracoler dans les publications DARK HORSE. Ses jouets : des pétoires surdimentionnées, des motos à rendre fou de jalousie ce bon vieux Johnny, des rangées d'affreux à abattre comme des quilles... Tout l'univers de Chris Warner, forcément violent, ambigu quant aux valeurs qu'il prône. Un monde barbare, «madmaxien» à fond les manettes, parfaitement intégré aux éditions DARK HORSE par qui passent aussi les BD «TimeCop», «The Mask» et quelques autres fleurons du comic contemporain. Dessinateur par ailleurs de «X» et de «Doctor Strange», Chris Warner défend âprement son bébé, joufflu des pectoraux...

Barbwire façon Chris Warner, bouillonnante de rage

Pourquoi avoir créé un personnage comme Barbwire ?

Je voulais avant tout créer un personnage d'action féminin. Depuis sa conception originale, Barb a changé. Elle évoluait à l'origine dans un univers bien plus cyberpunk, bien plus proche de la science-fiction. J'ai présenté « Barbwire » à *Dark Horse* au début des années 80. À l'époque, j'étais très occupé et je n'ai donc pas eu le temps de développer le projet. Puis *Dark Horse* s'est lancé dans la création d'une nouvelle gamme de comics de super-héros ; j'ai alors quelque peu modifié le personnage pour qu'il s'intègre mieux dans cet univers déjà établi. Barb est très différente des héros d'action que l'on peut trouver de nos jours. Elle a du caractère, se propulse d'elle-même dans le feu de l'action. Ce n'est pas une femme arrachée à son train-train quotidien pour faire face à des situations périlleuses. Je voulais que Barb soit une sorte de Schwarzenegger au féminin. Je trouvais cette idée intéressante et amusante, dans le sens où elle présentait énormément d'opportunités pour un film. Barb un personnage intense, très fort. Et même si le comics est un peu plus orienté super-héros, il était facile de gommer les éléments s'y référant car Barbwire, quant à elle, n'a pas de super-pouvoirs : elle n'en a pas besoin !

Votre opinion sur le film ? Une trahison ou une adaptation respectueuse ?

Je le trouve bon, très amusant. Ce n'est bien sûr pas une super-production de cent millions de dollars, mais le résultat reste honnête, surprenant même. Pamela Anderson est extraordinaire, aussi bien au niveau des scènes d'action que dans l'attitude globale du personnage. Au début, j'avais un peu peur : lorsque vous créez une bande dessinée et qu'elle tombe entre les mains d'une personne qui va être amenée à la remodeler, il ne faut généralement pas s'attendre à un miracle. Mais tout compte fait, y compris son budget modeste, **Barbwire** m'a agréablement surpris. Le réalisateur qui a terminé le film, David Hogan, possède un style très visuel, parfaitement adapté à un personnage de comics tel que Barbwire. Venant du clip vidéo, il a tendance à innover constamment. Sa mise en scène m'a beaucoup rappelé la manière dont je procède au découpage d'un comics : les contrastes, les changements d'angle...

Ne trouvez-vous pas déconcertant qu'à part Barb, aucun des protagonistes du comics, principalement des méchants monstrueux, (Motorhead, The Machine...) ne se retrouve dans le film ?

Pas vraiment. Je crois qu'il aurait été difficile d'inclure dans le scénario autant de personnages aussi imposants. Pour un film, on ne dispose que de deux heures, ce qui ne permet pas contrairement à une série télé de présenter et de développer constamment de nouveaux protagonistes. De plus, avec tous ces personnages détenteurs de super-pouvoirs, le centre d'intérêt aurait été détourné de la véritable vedette du film, Barb, et les effets spéciaux nécessaires auraient fait exploser le budget. Je pense vraiment que la décision d'axer le scénario entièrement sur Barbwire était la seule qui s'imposait.

Quel a été précisément votre rôle sur le film ?

Essentiellement le design des costumes. C'est d'ailleurs ainsi que j'ai eu l'opportunité de rencontrer Pamela Anderson. Je lui ai montré des croquis inspirés de magazines de mode extravagants qu'elle a tout de suite aimés. J'ai alors recommencé à travailler sur de nouveaux designs, puis quelqu'un d'autre a été embauché pour terminer mon travail. Le film s'est monté très rapidement et je ne pouvais pas me permettre d'y participer, même si je l'aurais souhaité. J'étais alors impliqué sur d'autres projets qui ne me laissaient pas le temps de m'investir dans la production de **Barbwire**. Sur ce film, le temps était un facteur très important et il fut difficile de réunir tout le monde au même moment.

Aviez-vous pensé à quelqu'un en particulier pour jouer le rôle de Barbwire ?

Je n'avais pas vraiment d'idée, car je ne voyais aucune actrice capable d'assurer dans une scène d'action tout en restant séduisante, attirante. Aujourd'hui, je pense que Pamela est ce que l'on pouvait rêver de mieux. Il y a bien sûr des actrices plus expérimentées, mais elle n'ont pas le look. Meryl Streep, par exemple, est peut-être une meilleure actrice, mais je la vois difficilement porter le costume de la même manière que Pamela, sortir les flingues tout en *étant sexy* ! Au début, n'ayant vu Pamela que dans *Alerte à Malibu*, je ne savais pas trop ce qu'elle pourrait apporter à Barbwire, un personnage beaucoup plus lugubre et rock'n'roll que son image de sex-symbol. Je me suis en fait rendu compte que Pamela et Barb avaient beaucoup plus de points en commun qu'on pouvait le supposer. À l'écran, Pamela est parfaite, elle mène l'action de manière très efficace. Malheureusement, le public ne semble pas penser pareillement, vu le peu de succès que le film a rencontré aux États-Unis. Les spectateurs ont eu tendance à prendre Pamela pour un stéréotype, à jeter sur elle un regard peu flatteur. Son image de femme agressive sexuellement a sans doute dissuadé pas mal de monde. Les hommes, par exemple, ont dû hésiter à y emmener leur épouse ou leur petite amie !

Comment un comics devient-il un film? Qui s'occupe du choix du produit à adapter ?

Il existe plusieurs facteurs. *Dark Horse Entertainment* est une société d'édition de comics ainsi qu'une maison de production cinéma en relation avec les productions Harry Gordon ; ils obtiennent donc les droits très facilement. *Dark Horse* aime travailler avec leurs créateurs, afin de voir quel genre de produit est susceptible de passer à l'écran. Il y a eu **The Mask**, créé par Mike Richardson, **TimeCop**, un autre concept de Mike, puis **Barbwire**, dont je suis l'auteur, et peut-être bientôt **Black Cross**, dont je possède encore les droits. Les personnages de comics sont facilement adaptables au cinéma car le visuel est déjà établi, les personnages développés et les situations explorées. En ouvrant un comics, les producteurs peuvent déjà se faire une idée concrète du résultat à l'écran, ce qui n'est pas le cas avec un scénario original. Je pense qu'il y a plein de choses à faire autour des comics, surtout de nos jours où certains effets spéciaux qui n'étaient pas réalisables il y a quelques années, ou trop coûteux, le sont aujourd'hui à un prix abordable. Le public a sans cesse envie d'être impressionné, surpris visuellement. L'univers des comics leur offre ces possibilités.

Que pensez-vous des films adaptés de comics en général ?

Certains m'ont beaucoup plu, d'autres pas. À mon goût, **Batman** est une réussite. **Barbwire** fonctionne bien aussi. Toutefois, si j'avais eu un peu plus de contrôle, le film aurait été différent. C'est valable pour toute adaptation dès que le créateur est impliqué. Avec un budget plus conséquent, les responsables auraient pu davantage abattre la carte du spectaculaire. Mais **Barbwire** reste une bonne adaptation, fidèle au personnage. Il en est de même pour **The Crow**, qui fait preuve d'énormément de respect pour l'œuvre de James O'Barr. C'est à mon avis indispensable à la réussite d'un film adapté d'un comics. Il est d'ailleurs très réconfortant de voir le respect qu'Hollywood manifeste aujourd'hui envers les auteurs. Ça n'était pas le cas il y a quelques années. Dommage que le public ne suive pas. Barbwire n'a ni le passé ni la popularité de super-héros tels que Batman ou Superman. De plus, le film a été classé «R» et non «PG 13» comme c'était initialement prévu, ce qui l'a privé des spectateurs auxquels il était destiné, les moins de 17 ans. En Amérique, les politiques pointent Hollywood du doigt et l'accusent d'être la principale cause de dégradation de la morale. Ils ont donc adopté, à tort à mon sens, une attitude frileuse afin de protéger une certaine jeunesse qui n'en n'a pas besoin ; c'est regrettable.

Propos recueillis par **Damien GRANGER**
(Traduction : **David GUÉLOU**)

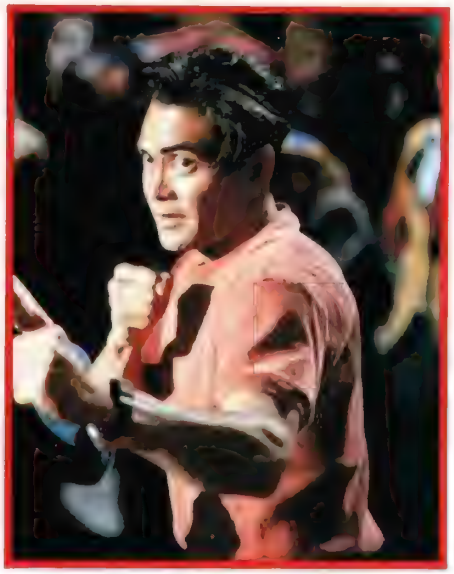
actualité cinéma
sortie le 10 juillet

DOUBLE DRAGON

la règle du jeu

MARK DACASCOS

La trentaine juvénile, Mark Dacascos vient de percer en tuant et versant de chaudes larmes dans CRYING FREEMAN, le sommet de sa jeune carrière. Ses antécédents : AMERICAN SAMOURAÏ, KICKBOXER 5, NINJA ACADEMY, ANGEL TOWN, ONLY THE STRONG. Des titres qui tablent essentiellement sur ses authentiques dispositions pour les arts martiaux. En attendant des nouveaux exploits dans l'action (SABOTAGE, DRIVE), la science-fiction (DNA) et une visite sous maquillage dans L'ÎLE DU DR. MOREAU, Mark Dacascos essaie vaille que vaille de justifier un DOUBLE DRAGON qui n'est pas parvenu à l'imposer au box-office américain.



Jimmy Lee (Mark Dacascos) : un coup de poing qui a déjà fait ses preuves.

Pourquoi avez-vous été engagé sur *Double Dragon* ? Parce que vous disposiez d'aptitudes physiques proches de celles du personnage du jeu *Nintendo* ?

Je devais tourner un autre film pour *Imperial*, mais le projet n'a pas immédiatement abouti. L'un des producteurs m'a suggéré de m'occuper en auditionnant pour **Double Dragon**. J'ai lu le scénario, j'ai aimé le personnage, me suis présenté quatre fois aux essais. Tout s'est déroulé à une vitesse sidérante. Une semaine après la fin des auditions, j'étais sur le plateau à Cleveland, prêt pour la première séquence à mettre en boîte. En fait, si je suis arrivé aussi rapidement sur **Double Dragon**, c'est du fait de l'impossibilité des responsables du casting à trouver un comédien qui fasse la paire avec Scott Wolf, lequel joue mon frère dans le film. La difficulté tient davantage au feeling qu'à la ressemblance physique. Scott est de souche caucasienne, moi eurasienne. Mais le courant est immédiatement passé entre nous. Nous avions l'impression de nous connaître depuis de longues années. Les gens d'*Imperial* ont consacré huit semaines à la recherche de leur interprète manquant, en vain. Moi, j'ai dû me préparer à vive allure, en perdant les dix kilos de masse musculaire que j'avais pris pour **Only the Strong**. Sheldon Lettich me voulait corpulent, très costaud. Or, dans **Double Dragon**, j'incarne un gamin de 19 ans. De 80 kilos, je suis descendu à 70 dès mon implication dans le projet, puis tout au long des prises de vues. Dur de se serrer la ceinture sur trois mois de tournage !

Jimmy et Billy Lee (Scott Wolf) agressés par un punk boursouflé au service du méchant Koga Shuko.

Comment définissez-vous *Double Dragon* au juste ? Est-ce un spectacle pour les juniors, les adolescents ou les adultes ? Le film ne semble jamais se positionner très précisément.

À la lecture du scénario, j'ai pensé que **Double Dragon** s'adressait aux enfants de 7 à 12 ans. Pendant le tournage, la tranche d'âge du public ciblé s'est modifiée ; **Double Dragon** parlait désormais aux adolescents, puis nous en sommes arrivés à solliciter les adultes. Difficile de plaire à tout le monde ! Comment obtenir un film qui soit à la fois drôle et délirant, pas trop dur pour les enfants, et assez réaliste pour les 20 ans ? Un champ d'action trop étendu. Je ne suis pas sûr que les responsables du marketing d'*Universal*, le distributeur aux États-Unis, aient réellement déterminé le public de **Double Dragon**. En essayant de satisfaire le plus grand nombre, les producteurs ont raté la cible. Une erreur qui a coûté sa carrière en salles au film. Si un film atteint un niveau qualitatif honnête et s'adresse à une tranche d'âge très précise, son public s'élargira de lui-même. Je pense humblement que **Double Dragon** devrait être remonté pour l'exploitation à l'étranger, pour correspondre à un public d'enfants. Trop tard pour

opinion

DEMI-PORTION

Pris en tenailles entre **Super Mario Bros** et **Streetfighter** (un gros bide et un succès mitigé), **Double Dragon** (un autre gros bide aux States) porte à l'écran un jeu vidéo *Nintendo* parmi les plus populaires, un divertissement dont le défi consiste à envoyer au tapis un maximum de méchants, à distribuer le maximum de gnons. Producteur de films d'action, tantôt orientés science-fiction (**Nemesis**) tantôt baston pure (**L'Arme Absolue**, **Full Contact**), *Imperial Entertainment* investit massivement dans le projet, autour des 20 millions de dollars. Une enveloppe confiée à James Yukich, enfant chéri de *MTV* et du clip (David Bowie, Phil Collins, Whitney Houston et le fameux «Liberian Girl» réunissant Michael Jackson et Steven Spielberg). À lui d'animer le New Angeles de l'an 2007, anciennement Los Angeles, ravagé par le Big One, le grand séisme tant redouté par les californiens. Y règnent l'anarchie et les gangs. Beverly Hills, Hollywood et West Side baignent sous les eaux, les tours de Downtown surplombent l'océan de quelques mètres... Dans ces ruines survivent avec entrain les frères Jimmy et Billy Lee dont le chemin croise celui de Satori. Avant de s'évaporer en fumée pour un monde meilleur, elle confie aux frangins la moitié d'un médaillon chinois magique. Et qui le convoite ce médaillon ? Koga Shuko, propriétaire illégitime de l'autre moitié. Réunies, les deux parties lui conféreraient des pouvoirs surhumains. La domination du monde en somme. Avec sa tigresse Lash, maniaque du fouet, un punk hargneux transformé en mutant musculeux et quelques sbires, Shuko s'attaque aux frères Lee, lesquels bénéficient de l'appui de Marian Delarion, fille du chef de la police et leader des Power Corps, ennemis des malfaisants de tout poil...

Là où un **Mortal Kombat** marque des points, **Double Dragon** se viande méchamment. Il emprunte bien sûr au jeu vidéo, beaucoup à **RoboCop**, un rien à **Mad Max 2**, se donne beaucoup de mal à trouver un ton kung fu burlesque avec grimaces et bastons, la pêche des meilleurs films d'action à force d'accumulation. Il y a également des maquillages de monstres, les belles peintures sur verre de Los Angeles rasé ou presque, les cuisses d'Alyssa Milano et le fouet de Kristina Malandro Wagner, des poursuites sur le bitume et sur eau, des explosions... Mais ça carbure laborieusement, ça s'enchaine mollement et l'imagination n'enlève jamais le pouvoir au conformisme des péripéties, à la routine des bagarres. Quant à Robert Patrick (le T-1000 de **Terminator 2**), il compose un méchant sans envergure aucune dont la présence équivaut à celle d'une savonnette en eau trouble.

M.T.

Un duo de samouraïs dans lesquels se réincarne brièvement Shuko.

l'Allemagne quoi qu'il en soit. Là-bas, un ami m'a annoncé que son gamin de 9 ans n'avait pu voir le film ; il était interdit aux moins de 12 ans !

Quel rôle a exactement joué le jeu *Nintendo* à l'origine du film ? Était-ce une référence incontournable dans la manière de bouger, de se battre, pour les comédiens ?

Bien sûr, j'ai entendu parler du jeu *Nintendo* avant mon engagement sur **Double Dragon**. Je l'ai découvert peu avant de partir pour Cleveland, et je n'étais donc pas sous son influence dans mon approche des personnages. L'intérêt consistait à rendre les protagonistes vivants, humains. Suivre à la lettre les indications du jeu aurait été une catastrophe, quoique certains pensaient que nous devions y coller le plus étroitement possible. Pour les comédiens, il n'est pas question qu'un protagoniste de chair et d'os ressemble trait pour trait à un lutin d'arcade ou de dessin animé. Nous faisons du cinéma après tout, pas autre chose. En tant que comédien, ce n'est pas évident de s'imposer sur un projet pareil. Vous avez souvent le sentiment que les effets, la technique prennent l'ascendant sur l'art, le langage cinématographique. Il nous arrivait de refaire une prise pour parvenir à une explosion parfaite. Vous pouvez légitimement vous demander si votre présence est vraiment une nécessité. L'idéal ? Trouver un juste milieu. Satisfaire à la fois les artificiers, les types des effets pyrotechniques et les acteurs qui servent le scénario. Aux États-Unis, les déflagrations gigantesques, les gros budgets et la démesure obsèdent les gens de cinéma. Bien que je travaille principalement dans le film d'action, je n'apprécie pas trop cette mentalité.

Contre Shuko (Robert Patrick), les deux frères lèvent la jambe.

Au «bing bang boum», je préfère l'approche européenne. Elle insiste davantage sur l'histoire, les personnages. Cette qualité, je l'ai trouvée dans **Crying Freeeman**.

Justement, au sujet de *Crying Freeman* et de *Double Dragon*, quelles différences établissez-vous entre Christophe Gans et Jim Yukich ?

Christophe Gans avait **Crying Freeman** en tête depuis des années. Il savait très précisément ce qu'il voulait. C'est à la fois facile pour les comédiens et compliqué. Facile dans la mesure où il donne des indications scrupuleusement conformes à sa vision. L'acteur sait où il va. Compliqué dans la mesure où vous devez le suivre dans ses idées. Si je voulais en proposer une, il fallait qu'elle corresponde à peu près à sa conception pour être adoptée. Christophe visualisait préalablement chaque idée, y compris la manière dont je devais porter des lunettes noires. Formidable et frustrant à la fois ! Mais tourner **Crying Freeman** fut une formidable expérience. Christophe a réalisé son film comme un peintre travaille sur un tableau, se servant des comédiens, des costumes, des décors et de l'espace à la manière de touches de couleurs, cherchant toujours l'harmonie. Jim Yukich se comporte très différemment. Il possède un certain style que j'ai pu remarquer dans ses clips musicaux. Sur le plateau d'un long métrage, il se montre très gentil, très technique, et aurait tendance à hésiter, à se donner du champ libre. **Double Dragon** est son premier film. Je ne suis pas certain qu'il s'y soit bien préparé, pas plus que je n'étais sûr de comprendre le scénario dans sa globalité. Il y avait comme des trous. Je respecte Jim Yukich. Cependant, je ne crois pas qu'il savait exactement ce qu'il faisait. Moi, en tout cas, j'ai fait de mon mieux. Même lorsqu'il s'agissait de demeurer crédible en détalant devant un homme en caoutchouc de 200 kilos.

Dans votre toute jeune carrière, que représente aujourd'hui *Double Dragon* ? Vous en avez tiré quelque chose de positif ?

À force de se tenir immobile au centre d'un plan large, sans que personne ne vous donne la moindre indication, on apprend beaucoup sur les effets spéciaux. **Double Dragon** m'a également enseigné à piloter un hors-bord. Pas facile pour quelqu'un comme moi qui n'a pas le pied marin. Mais je me suis débrouillé, tentant à la fois de conduire correctement, de slalomer entre les explosions, de tenir convenablement mon rôle et de ne pas me blesser. En fait, malgré les hésitations entre différents publics, le bilan de **Double Dragon** est plutôt positif. Même si la plupart des gens n'y voient qu'une comédie pleine d'action et d'effets spéciaux, le film atteint parfois un autre niveau. Au-delà de l'aspect purement spectaculaire, **Double Dragon** raconte une sorte de conte philosophique où deux frères, qui ne cessent de se chamailler, se réconcilient pour sauver le monde. Le film émet également un message d'espoir. Il dit qu'on peut, même en cas de désastre, sortir la tête de l'eau si l'on reste positif et solidaire.

Propos recueillis par **Marc TOULLEC**
(Traduction : **Sandra VO-ANH**)

actualité cinéma
sortie le 10 juillet

PLANÈTE HURLANTE

galactic blues

CHRISTIAN DUGUAY

Québécois, Christian Duguay se fait une réputation en devenant le premier opérateur steadicam d'Amérique du Nord. La première étape d'une carrière qui navigue ensuite du documentaire pour la télévision au poste de chef opérateur, du montage au spot publicitaire. Évidemment, lorsque le producteur Pierre David, un autre Québécois, lui offre la réalisation de SCANNERS II : LA NOUVELLE GÉNÉRATION et de SCANNERS III : LA CONQUÊTE, Christian Duguay accepte. Deux séries B pour faire la démonstration de son savoir-faire. Leur emboîtent le pas EXPLOSION IMMÉDIATE avec Pierce Brosnan en flic-artificier, LADY X avec Famke Janssen en justicière cuir, la mini-série MILLION DOLLAR BABIES et ses quintuplés... Cet éclectisme, Christian Duguay le revendique. Récidiviste dans la science-fiction, il s'applique, via PLANÈTE HURLANTE, à dépeindre autant la mélancolie des hommes que le fonctionnement de machines à tuer à la mécanique fort bien huilée...

Sirius 6B, une planète minière en ruines et radioactive, dont la la vie se réduit à deux poches de résistance.

Qu'est-ce qui vous a captivé dans le projet *Planète Hurlante* ? C'est un film qui vous a enthousiasmé par son originalité, ses ouvertures, ses possibilités plastiques ?

J'ai d'abord refusé la proposition des producteurs. Le script de Dan O'Bannon ne me plaisait guère malgré ses qualités. J'avais l'impression que cette histoire avait déjà été racontée plus d'une fois, à maintes reprises. Le fait que Dan O'Bannon ait rédigé le scénario voici une quinzaine d'années n'arrangeait pas les choses. À la lecture, j'ai eu le sentiment qu'il avait repris des idées majeures dans d'autres films. Ce manuscrit manquait sérieusement de consistance. De plus, il commençait à dater. Devant l'insistance de Tom Berry et Franco Battista, des amis depuis l'université, je me suis replongé dans le scénario. Ils m'ont également demandé de lire la nouvelle de Philip K. Dick dont Dan O'Bannon s'était inspiré. C'est d'ailleurs en lisant ce récit que je me suis pris d'affection pour le projet. Là, j'ai trouvé matière à un film très différent de celui que l'on me proposait, même s'il en conservait de nombreux aspects. Chez Philip K. Dick, il y a une véritable ambition, celle de dépasser les limites d'un genre. La nouvelle décrivait en fait l'angoisse d'un homme confronté au néant, confronté au «no future» de son avenir, à sa volonté de vouloir continuer coûte que coûte, même si tout semble le condamner. Ces valeurs, nous les avons reprises de la nouvelle pour les ré-injecter dans le scénario de Dan O'Bannon. Attention, je ne veux pas dire qu'il n'était pas intéressant, mais il lui fallait impérativement ce «toilettage» pour aboutir au film que je souhaitais. Miguel Tejada-Flores et moi avons donc développé certains points, comme la croissance des screamers, le fait que les hommes aient dû chercher des matières premières sur une autre planète après que le sous-sol de la terre eut été totalement vidé de ses minerais...

Lorsqu'il parle de *Planète Hurlante*, Peter Weller ne peut jamais s'empêcher de nous renvoyer à ce que fut la situation en Bosnie. Est-ce justifié ?

Oui, c'est un peu ça. Mais pas seulement la Bosnie, tous les conflits en général. **Planète Hurlante** pose d'ailleurs un regard lucide sur les guerres. Nous avons là, sur le terrain, des gens livrés à eux-mêmes, contraints à se battre sans trop savoir pourquoi. Pendant ce temps, leurs dirigeants, les diplomates s'assoient autour d'une table de négociation. Ils boivent du champagne, tergiversent, mangent du caviar, perdent du temps pendant que les hommes meurent.

***Planète Hurlante* se distingue du lot des films de science-fiction par un aspect visuel disons sale, comme si vous aviez laissé le temps aux décors, aux accessoires de vieillir avant de tourner...**

Je n'aime pas ces films de science-fiction où tout paraît sortir du magasin des accessoires, où les décors, les ustensiles sont flambant neufs. Ce serait ridicule dans **Planète Hurlante** dans la mesure où nous sommes sur une pla-

nète où les radiations de la guerre nucléaire tuent la vie. Les survivants n'ont d'autre alternative que de se terrer dans des bunkers. Sur Sirius 6B, les hommes se sont fait la guerre sans prêter la moindre attention à l'environnement. On peut imaginer que ma vision du futur est extrêmement pessimiste, nihiliste même, mais ce n'est pas tout à fait le cas. Il reste une lueur d'espoir. **Planète Hurlante** pose d'ailleurs cette question : «Pourquoi l'homme garde-t-il espoir alors que tout va au plus mal, qu'il se trouve au beau milieu de la tourmente ?». Cette angoisse universelle guide tout le film. Elle me permet de montrer la mélancolie du désespoir, la poésie du pessimisme, du versant noir des événements. Au-delà de toutes les métaphores de **Planète Hurlante**, des paraboles sur l'écologie, la guerre, c'est cet aspect du scénario qui m'a particulièrement intéressé, surtout dans la séquence où le Colonel Hendricksson rencontre le gamin dans les ruines. Ces instants m'ont été inspirés par un requiem de Mozart. Le côté intimiste des choses compte énormément pour moi, surtout lorsque deux personnes marchent conjointement dans un paysage apocalyptique, vers une destination bien définie. Elles s'accrochent sans trop savoir pourquoi, uniquement motivées par une sorte d'instinct de survie. Peter Weller, en intellectuel, a été très sensible à cette vision des choses. Peter Weller est l'interprète idéal du Colonel Hendricksson. Derrière un regard glacial, vous devinez la sensibilité, la fragilité d'un homme qui a traversé tellement d'épreuves extrêmes qu'il s'est créé une véritable armure.

Afin que votre message passe, il vous fallait dénicher un décor imposant, sombre et claustrophobique. Et votre budget ne vous permettait pas de le construire en studio...

Le scénario original de Dan O'Bannon stipulait que toute l'histoire se déroulait dans une espèce de grand canyon sablonneux. Un cadre qui correspond d'ailleurs au paysage d'ouverture. Pas très intéressant dans la mesure où j'avais l'impression d'avoir vu ce décor à l'écran, dans **Mad Max 2** notamment. De plus, ce canyon ne permettait pas de se protéger contre les screamers. Je me suis alors souvenu des sablières de la cimenterie Lafarge à Montréal que j'avais autrefois visitées. Un endroit en osmose avec le sujet, une architecture massive qui évoque aussitôt l'abri, le bunker, la protection contre une menace extérieure. Si les lieux correspondaient à mes intentions, ce fut extrêmement pénible d'y travailler. Il faisait un froid de canard, dans les moins 20 degrés, et une espèce de poussière en suspension dans l'atmosphère venait nous empoisonner la vie. Mais cela valait la peine

Le Colonel Hendricksson (Peter Weller), militaire sur le sentier d'une paix impossible pour cause de screamers.

Avant de donner le coup de grâce, les screamers pilonnent les tympans d'un messager...

car cette cimenterie a contribué à donner à **Planète Hurlante** les teintes monochromes que j'avais en tête. En règle générale, les lieux que je visite influent beaucoup sur mes choix esthétiques, sur l'atmosphère de mes films. La vision de **Bunker Palace Hôtel** de Bilal fut également déterminante dans le choix de certains décors.

Dans une séquence, vous n'y allez pas avec le dos de la cuillère, celle où Hendricksson arrose de feu des dizaines d'enfants. Tout screamers qu'ils soient, c'est du sévère !

Je comprends que cette scène choque des spectateurs. Il est néanmoins établi qu'il s'agit de machines, que les enfants sont en vérité des screamers d'apparence humaine, qu'ils vont exterminer toute trace de vie à la surface de Sirius 6B si personne n'endigue leur flot. Hendricksson ne peut vraiment manifester le moindre état d'âme face à cette menace. Imaginez que des enfants attaquent Bill Clinton arme au poing, croyez-vous que ses gardes du corps manifesteraient la moindre mansuétude ? Non. Dans le cadre du film, la situation se tient parfaitement. Je n'ai pas l'impression d'avoir violé un tabou. Mais ■■■

Dernière ligne droite avant une ville en ruines où se terrent les très diminuées forces du Nouveau Bloc Économique.

PERDU DE VUE

Son scénario, antique, le scénariste-réalisateur Dan O'Bannon l'avait oublié. Au gré du flux et reflux de la production cinématographique, PLANÈTE HURLANTE finit cependant par échouer sur un rivage accueillant.

Dan O'Bannon est une personnalité importante dans le cinéma fantastique et de science-fiction. Étudiant, il participe à l'aventure **Dark Star** de son pote John Carpenter. Du loufoque **Dark Star**, il reprend des pans entiers pour alimenter **Alien**. Suivent les scénarios de **Métal Hurlant**, **Tonnerre de Feu**, **L'Invasion Vient de Mars**, **Total Recall**. Réalisateur, il signe **Le Retour des Morts-Vivants** et le terriblement angoissant **The Resurrected** d'après H.P. Lovecraft. Fidèle aux genres, il travaille aujourd'hui à **Hemoglobin**, un thriller de science-fiction avec Rutger Hauer, à **Omnivore** (des insectes préhistoriques volent l'apparence des hommes en pompant leur sang), à une adaptation de la bande dessinée «The New Gods» d'après Jack Kirby, à **Gargoyles** (pilote pour une série TV sans rapport avec le cartoon *Disney*)... Un homme très affairé, en permanence mobilisé sur plusieurs fronts. Logique donc que Dan O'Bannon oublie les vieux manuscrits rédigés une décennie auparavant. Celui de **Planète Hurlante** par exemple, qu'il avait purement et simplement oublié, abandonné à la poussière des archives. «*Un beau jour, alors que je travaillais à tout autre chose, mon agent m'a annoncé la nouvelle : «Hé, tu sais que le tournage de* ***Planète Hurlante*** *vient de commencer !». Cela arrive fréquemment que des projets mettent des années à se concrétiser, que les scénarios se baladent d'une société à l'autre, d'un réalisateur à l'autre. Concernant* ***Planète Hurlante****, le film a été mis en œuvre pour la première fois au début des années 80 par des gens sans envergure. Ce sont eux qui m'ont engagé pour adapter la nouvelle «Type 2» de Philip K. Dick. Un récit très pessimiste. N'empêche que le producteur m'a demandé d'écrire une fin optimiste. Impossible si l'on s'en tient au récit original. J'ai donc opté pour le prolonger par une séquence de poursuite dans l'espace, par un combat dont Hendrickssion sort victorieux. Lorsque Christian Duguay est arrivé sur le projet, il a aussitôt décrété qu'il tournerait uniquement ce que Philip K. Dick avait écrit».*

En admirateur de l'écrivain, auquel il doit son scénario de **Total Recall** d'après un autre récit, Dan O'Bannon ne peut qu'approuver ce retour aux sources. «*J'ai lu «Type 2» étant tout gosse et cette nouvelle m'a terrifié. C'est l'un des meilleurs exemples en ce qui concerne la faculté de Philip K. Dick à retourner sans cesse les situations. En plusieurs points de l'histoire, vous vous attendez à ce que quelque chose de grave se produise. Cela se produit effectivement, mais pas au moment attendu, et c'est beaucoup plus horrible que ce que vous aviez prédit. L'histoire montre des militaires américains faisant face aux forces soviétiques. Les Américains pensent que les Soviétiques ne savent que leur mentir. Ainsi, quand les premiers prennent connaissance d'une missive venant des seconds et demandant d'urgence une rencontre, ils ne leur accordent pas le moindre crédit. Les Américains se dirigent toutefois vers le bunker rival, sur leurs gardes car certains que l'ennemi leur a tendu un piège. En fait, les soldats soviétiques ont tous été tués, victimes d'une ruse de l'adversaire. Des Américains ! Un retournement complet de situation. Voilà qui contribue à faire de «Type 2» une histoire particulièrement saisissante».* **Planète Hurlante** en reprend les grandes lignes, même si les manipulations très littéraires de Philip K. Dick perdent un fort pourcentage de leur efficacité quand les images prennent le relais. Même en cas d'adaptation convaincante, ce qui est le cas du film de Christian Duguay. Un film qui adopte le point de vue de l'écrivain «*dans la détermination de ce qui est humain et de ce qui n'en a que l'apparence*». Une parabole paradoxale cher à l'auteur des «Androïdes rêvent-ils de moutons électriques ?», alias **Blade Runner**, quoique les faux humains de **Planète Hurlante** sont diamétralement la négation des hommes synthétiques du film de Ridley Scott, souvent plus humains que les humains.

Sur le sort réservé par Christian Duguay à son scénario exhumé, Dan O'Bannon porte un jugement bienveillant. «*De l'excellent travail. Bien sûr, à l'époque, je ne pouvais pas deviner qui incarnerait Hendrickssen. Si j'approuve le choix de Peter Weller, ce n'est pas lui que j'avais en tête, mais Jack Nicholson. Identifier vos protagonistes à des comédiens aide beaucoup dans le travail d'écriture. Aujourd'hui, Jack Nicholson est beaucoup trop cher, trop âgé aussi, pour un film comme* ***Planète Hurlante****». Plutôt que de taquiner le screamer dans une production modeste en regard des canons hollywoodiens, le Joker incarne simultanément le Président des États-Unis et un milliardaire excentrique dans **Mars Attacks !**. Son cachet : deux fois l'intégralité du budget de **Planète Hurlante**.

M.T.

■■■ la présence des enfants se justifie aussi à un autre niveau. Les gosses symbolisent l'avenir, un futur que l'on espère meilleur. Or, dans **Planète Hurlante**, les lendemains ne chantent pas vraiment. Le massacre des enfants intervient donc comme une sorte d'exorcisme. Là, on touche au fond du désespoir, à l'instar de «La mort dans l'âme» de Jean-Paul Sartre.

Vous citez un requiem de Mozart, un livre de Sartre. Ce sont là des références que les réalisateurs de cinéma de science-fiction ne revendiquent pas tous les jours !

Je ne me considère pas comme un réalisateur de genre, spécialisé dans un domaine, la science-fiction dans le cas présent. Loin de là, même si quelques films passés ont tendance à me cataloguer. **Scanners 2** et **3** sont des œuvres de

Un screamer dans sa phase initiale : une machine à transformations multiples conçue pour tuer.

opinion

L'ARME FATALE

On ne rigole guère sur la planète Sirius 6B en cette année 2078. Jadis prospère, Sirius 6B n'est plus qu'un vaste champ de ruines, l'édifiant résultat de dix ans de guerre entre les troupes du Nouveau Bloc Économique et de l'Alliance. L'Alliance, c'est les ouvriers du bérynium, un minerai radioactif, extrêmement nocif pour ceux qui l'extraient du sol. Lorsque les mineurs demandent au Nouveau Bloc Économique d'arrêter l'exploitation des gisements, le lobby capitaliste répond par des menaces, puis par les armes. Un arsenal auquel l'Alliance répond par l'invention des screamers. De vrais tueurs ces screamers, dont le contrôle échappe vite à ses créateurs. Enfouis dans le sol, ils détectent immédiatement toute forme de vie. Signes distinctifs des screamers ? Variables, surtout depuis qu'ils ont gagné une parfaite autonomie, capables de muter, de changer d'apparence, d'adopter de nouvelles fonctions exterminatrices. C'est sur ces taupes assassines que le Colonel Joseph Hendricksson de l'Alliance doit garder en permanence un œil durant le voyage qui le mène au quartier général du Nouveau Bloc Économique. Plutôt que d'attendre des ordres qui ne viendront jamais, Hendricksson prend lui-même l'initiative de négocier la paix avec le camp adverse, presque entièrement décimé. Les rivaux d'hier ne sont pas de trop pour affronter les screamers dont la technologie se développe à une folle cadence...

Planète Hurlante, c'est de la science-fiction intentionnellement décrépie, des protagonistes lassés d'être des héros, fatigués de se battre pour une cause qu'ils ont perdue de vue. Des vêtements élimés, des bunkers sales, des gravas jusqu'à la ligne d'horizon. Un éternel hiver nucléaire. Déprimante la planète Sirius 6B. Elle le serait même sans les screamers. Ce monde sinistre, entre les corons et Tchernobyl, le cinéaste Christian Duguay l'arpente sans se presser, suivant pas à pas Hendricksson et son comparse dans leur odyssée vers la paix. Sa force ? Ne jamais l'appréhender comme un univers de pure imagination justement, préférer le réalisme brut aux effets chocs. Du spectacle, il y en a néanmoins sur cette **Planète Hurlante**. Les sillons que les screamers creusent à une vitesse sidérante dans le sol avant de démembrer leur proie, leurs rapides métamorphoses, l'anéantissement par le feu d'une centaine de pseudo-gosses coulés dans le même moule... Des séquences fortes qui viennent rompre un climat pesant, lourd comme une chape de plomb, parfois austère. L'évidence : les influences de Christian Duguay avouent davantage d'affinités avec **Stalker** de Tarkovsky qu'avec la science-fiction hollywoodienne. Si quelques passages à vide, quelques situations-clichés (qui est l'intrus screamer parmi ces hommes a priori normaux ?) limitent sa portée, **Planète Hurlante** ne démérite pas entre deux blockbusters tapageurs.

Marc TOULLEC

***Screamers**. Canada/USA/Japon. 1995. Réal.: Christian Duguay. Scén.: Dan O'Bannon & Miguel Tejada-Flores d'après une nouvelle de Philip K. Dick, «Type 2»/«Second Variety». Dir. Phot.: Rodney Gibbons. Mus.: Normand Corbeil. Effets spéciaux : Ernest Farino (visuels), Richard Ostiguy (digitaux) et Adrien Morot (maquillages). Prod.: Tom Berry, Franco Battista & Stefan Wodoslawsky pour Allegro Films/Fugi Eight Co & Fries Company. Int.: Peter Weller, Roy Dupuis, Jennifer Dupuis, Andy Lauer, Charles Powell, Ron White, Michael Caloz... Dur. : 1 h 48. Dist.: Columbia/Tri-Star. Sortie nationale prévue le 10 juillet.* (Lire également articles in M.M. 98 & 99).

début de carrière, celles d'un jeune cinéaste à qui un producteur donne sa chance. On prend ce que l'on vous propose. **Planète Hurlante**, je l'ai accepté pour des raisons qui ne tiennent pas à la science-fiction. Je l'ai accepté parce qu'il me permettait d'exprimer une certaine poésie liée à un sentiment de fin du monde. Les effets spéciaux, les artifices ne sont là que pour servir l'histoire, les personnages. Je ne les utilise pas par pure complaisance. Après les **Scanners**, j'ai d'ailleurs souffert de cette étiquette que l'on voulait à tout prix me coller sur le dos, au point de me réfugier à la télévision. Là, j'ai pu élargir mon registre. J'ai notamment tourné **Adrift**, un thriller situé sur un bateau, la mini-série ***Million Dollar Babies*** qui traite du racisme culturel vis-à-vis des Québécois en Amérique. ***Million Dollar Babies*** m'a ouvert de nombreuses portes. Actuellement, je tourne en Israël un film concernant un Marine's américain, entraîné par le Mossad à devenir le terroriste Carlos dont il est le sosie. Un thriller qui n'a rien à voir avec **Planète Hurlante**. De toute manière, lorsque je tourne, je ne réagis pas en fonction du genre. Ou même en termes commerciaux. Je dois confesser que si **Planète Hurlante** n'a pas fait un tabac aux États-Unis lors de sa sortie en salles, c'est de ma faute. Si j'avais abandonné toute dimension philosophique au profit de l'action, des effets spéciaux et du rythme, il aurait probablement mieux marché. Mais mes producteurs m'ont soutenu dans ma démarche. Cela n'a pas été le cas sur **Scanners 3**. J'ai essayé d'y mettre un peu plus d'humour que de coutume. Confronté à ce second degré, ils ont paniqué, puis remonté le film de manière à lui donner des accents plus horrifiques. Résultat, nous nous sommes retrouvés avec un **Scanners 3** hésitant entre deux pôles, le cul entre deux chaises.

Un screamer autopsié. Attention danger, il réagit encore !

Jessica (Jennifer Rubin), une combattante du Nouveau Bloc Économique prête à déposer les armes.

Si vous aviez à écrire la critique de *Planète Hurlante*, quels arguments utiliseriez-vous ?

Nous avions un budget serré et nous devions faire avec. Si je devais retourner **Planète Hurlante**, peut-être consacrerais-je davantage d'importance au rôle des screamers, à leurs origines, aux détails de leur mutation... Le film y aurait certainement gagné en atouts commerciaux. Peut-être aussi que les personnages passent un peu trop de leur temps à marcher, à évoluer d'un endroit à l'autre. Il y a quelques longueurs. Mais, vu les circonstances, j'ai fait de mon mieux. J'ai essayé d'inspirer une réflexion aux spectateurs, d'élever les ambitions, de ne pas me conformer aux règles du genre. Les spectateurs européens y seront probablement plus sensibles que le public américain.

Propos recueillis par **Marc TOULLEC**

actualité cinéma
sortie le 24 juillet

Dangereuse ALLIANCE

sans chaudron ni potion

ANDREW FLEMING

Pas tout à fait un inconnu cet Andrew Fleming. En 1988, il jette sur le marché le gourou calciné de PANICS, un concurrent éphémère à Freddy Krueger. Auteur de courts métrages fameux outre-Atlantique (IN THE DARK ou les ravages de la drogue chez les adolescents, et PRISONER mêlant prises de vues réelles et animation), il n'est pas le plus productif des cinéastes. Seulement trois films en huit ans. PANICS, la comédie sentimentale DEUX GARÇONS, UNE FILLE, TROIS POSSIBILITÉS et DANGEREUSE ALLIANCE, le petit dernier où il renoue avec son sujet de prédilection, les groupes d'adolescents. Réalisateur de clips musicaux et de spots publicitaires, il attend le sujet qui le démange pour prendre le chemin des studios de cinéma. Et la sorcellerie, ça le branche !

Réaliser *Dangereuse Alliance*, est-ce un désir de revenir au fantastique après une pause dans la comédie romantique ?

Cela ne s'est pas exactement passé ainsi. Au départ, le producteur Doug Wick m'a engagé pour retravailler le scénario original de Peter Filardi, un boulot qui devait durer une ou deux semaines. De fil en aiguille, je suis arrivé à trois versions différentes d'un script qui s'est considérablement modifié au fur et à mesure que nous nous y attardions. À l'origine, l'histoire de **Dangereuse Alliance** n'impliquait ni magie, ni lévitation, ni envolée fantastique. Tout le contraire d'un film glamour ; on nageait dans les platitudes. Pas très excitant en fait. J'ai fait de mon mieux pour y apporter un ton, des couleurs. En fait, je me suis tellement investi que *Columbia Pictures* m'a proposé la réalisation du projet. Je n'étais pas sûr d'en avoir réellement envie, mais après deux ans de travail, je m'étais attaché au projet.

Au-delà du thème de la sorcellerie, qu'est-ce qui vous a motivé dans *Dangereuse Alliance* ?

Il y a plusieurs choses. D'abord, j'ai toujours rêvé de tourner un film où la magie compterait, un film qui me donnerait la possibilité d'utiliser des effets spéciaux à la pointe du progrès. Et puis, surtout, je me suis identifié aux quatre sorcières, à ces filles coincées dans une société suffocante, bien que je sois un homme. J'ai mis dans leur personnage ce que je ressentais, ce que j'endurais lorsque j'étais au lycée. Je privilégie de loin cette facette de l'histoire : accumuler les péripéties, comme dans un film d'action ou d'aventure, ne m'intéressait guère. J'ai préféré me focaliser sur Sarah, Nancy, Bonny et Rochelle, montrer qui elles sont vraiment, comment elles réagissent face aux pouvoirs que leur confère la sorcellerie. Par pure coïncidence, mon film de fin d'études à la New York University, intitulé **P.P.T.**, parlait de quatre jeunes femmes tout juste sorties de l'université. Sous

Un petit rituel bien classique pour se mettre en jambe : la lévitation !

certains angles, **Dangereuse Alliance** me l'a un peu rappelé, parce qu'on y retrouve une même dynamique. J'ai aussi particulièrement apprécié l'idée du producteur, Doug Wick : demander conseil à une véritable sorcière, Pat Devin (1), avec qui nous avons d'ailleurs travaillé sur le scénario. Tous les sorts, les rituels de **Dangereuse Alliance** sont authentiques, y compris la langue que parlent les adolescentes lorsqu'elles invoquent l'au-delà.

Vous semblez vous être particulièrement documenté sur la sorcellerie. On ne retrouve pas dans *Dangereuse Alliance* la quincaillerie habituelle, les messes noires folkloriques et le reste. Le film joue davantage la sobriété.

J'ai toujours pensé que s'appuyer sur les résultats de recherches poussées sur un sujet vaut mieux que se fier essentiellement à sa propre imagination. Sur ses préjugés et les idées reçues par conséquent. Voilà pourquoi nous avons tenu à ce que Pat Devin supervise directement tout ce qui implique la sorcellerie dans **Dangereuse Alliance**. Sur le plateau, il existait un véritable dialogue entre elle et moi. Si je commettais une faute, elle la rectifiait immédiatement. Ce que Pat Devin m'a apporté est bien meilleur que ce j'avais envisagé au début. C'était certes un peu effrayant, parfois complexe et souvent très drôle ; Pat Devin n'a rien de la sorcière épouvantable des contes de fée ! Par son intermédiaire, nous avons tous appris que la sorcellerie n'avait rien en commun avec les clichés que l'on connaît. C'est en fait une religion très ancienne, apparue avant le christianisme. Ses adeptes en usent généralement dans une optique positive, pour faire le bien. Les sorcières ne sont pas des suppôts de Satan comme le prétendent le cinéma et la littérature qui ont contribué très largement à leur mauvaise réputation. Jamais film n'a révélé ce culte sous son vrai jour. Je crois sincèrement que **Dangereuse Alliance** est le tout premier (2). Il est surprenant d'observer, ici aux États-Unis, à

quel point la sorcellerie attire les gens, les femmes en particulier. Des foules la pratiquent. Ce sont souvent des personnes qui l'associent à la passion du New Age. Si les femmes s'y intéressent plus que les hommes, ce n'est pas un hasard ; la sorcellerie «appartient» aux femmes, à l'opposé de l'immense majorité des religions, sous la coupe masculine. Grâce à la sorcellerie, des milliers de femmes se sont épanouies, ont trouvé leur identité. Les quatre adolescentes de **Dangereuse Alliance** reflètent cette libération. Vous savez, le film n'est pas si éloigné que ça de la réalité. Quantité d'adolescentes ou de jeunes femmes pratiquent assidûment la sorcellerie aux États-Unis. Il s'agit pour elles d'une forme de rébellion, d'une manière d'acquérir la liberté que les parents ne leur concèdent pas. La révolte, certains l'expriment par le rock'n roll, l'alcool, la drogue ou la politique, d'autres par la sorcellerie, le refus du judéo-christianisme par conséquent.

Expliquez-nous les raisons qui vous ont conduit à préférer des comédiennes inconnues ou presque à des actrices confirmées ? Liv Tyler, Winona Ryder et quelques autres auraient pu tenir les principaux rôles de *Dangereuse Alliance* ?

Le casting a été l'aspect le plus complexe de **Dangereuse Alliance**. À vrai dire, nous recherchions quatre oiseaux rares, quatre jeunes comédiennes, jolies bien sûr, qui puissent jouer autre chose que la comédie ou du drame. Il nous a fallu neuf mois pour les débusquer. Une éternité ! J'ai encore l'impression d'avoir rencontré toutes les actrices des États-Unis, entre dix-sept et vingt-un ans ! La première engagée fut Fairuza Balk que j'avais vue dans d'autres films. De par son physique et son âge, elle s'imposait. *Columbia* voyait d un assez mauvais œil notre détermination à choisir des inconnues. On nous suggérait plutôt des étoiles qui montent, Alicia Silverstone par exemple. Pas question cependant, malgré les pressions, que **Dangereuse Alliance** s'engage dans cette direction. De toute manière, aucune star en herbe ne correspondait à notre description des rôles. De plus, j'apprécie réellement la naïveté, la fraîcheur qu'apportent Robin Tunney, Fairuza Balk, Neve Campbell et Rachel True, à leur personnage. Des comédiennes plus chevronnées n'auraient pas été à leur place.

Quatre filles pour le Dieu Manon.

Plus que tous les autres cinéastes qui vous ont précédé dans l'illustration de la sorcellerie à l'écran, vous paraissez prendre la chose très au sérieux...

À aucun moment nous ne voulions tourner la sorcellerie en dérision. Elle mérite autant le respect que les autres religions. C'est justement pour mieux la comprendre que je ne me suis pas plongé dans tous les autres films traitant du sujet, y compris **Rosemary's Baby** qui porte davantage sur le sadisme d'ailleurs. J'ai plutôt lu des ouvrages, je me suis longtemps entretenu avec des sorcières, j'ai fréquenté les boutiques spécialisées dans les sciences occultes. J'ai même assisté à des cérémonies. Les sorcières elles-mêmes ont été ma principale source d'inspiration. **Dangereuse Alliance** se situe très loin de **Hocus Pocus** par exemple. Les sorcières se sont senties tellement offensées par ce film qu'elles m'ont avoué lui avoir jeté un sort. Effectivement, ce fut un flop terrible au box-office ! Lorsque vous traitez un sujet, vous le respectez. Si vous réalisez un film concernant les Indiens, les Mexicains ou les Esquimaux, vous vous devez de vous conformer à la vérité. Même chose avec les sorcières ! Je suis d'ailleurs très fier qu'elles aiment **Dangereuse Alliance** !

Il y a très peu de séquences sanglantes dans *Dangereuse Alliance*. Censure du producteur ou auto-censure de votre part ? ■ ■ ■

dangereuse alliance

■ ■ ■ Je préfère montrer ce que vivent, ressentent les gens plutôt que de m'attarder sur des effets sanguinolents. Je n'aime guère les jeux de flingues, les crânes qui explosent... En tout cas plus maintenant. Les films d'horreur me semblent désormais écœurants. Moi-même, j'avoue ne pas être très satisfait de **Panics**, un péché de jeunesse, qui tombait justement dans les excès. **Dangereuse Alliance** est nettement plus marqué par l'épouvante gothique, **La Maison du Diable**, **Shining**, des films qui racontent une histoire. En admettant que j'aie tourné des tas de séquences bien dégueulasses, le studio et la censure m'auraient contraint à les couper ; **Dangereuse Alliance** ne devait pas souffrir d'une interdiction trop lourde. S'il y a peu d'effets spéciaux dans **Dangereuse Alliance**, il y a des reptiles, des insectes, des rongeurs ! Un vrai cauchemar qui nous a mobilisé trois semaines durant, sur trois plateaux différents. Le gros problème : les insectes et les reptiles se sauvent. Difficile de les faire tenir en place. Quand ils restent en place, ils sont à ce point immobiles qu'on dirait des faux ! Durant le tournage d'un plan large, alors qu'il faisait très froid, les serpents se sont engourdis. Gelés, ils ne bougeaient plus du tout. Nous avons ensuite dû, en post-production, en ajouter quelques-uns grâce à des effets spéciaux digitaux.

Nancy : le dieu Manon lui permet de marcher sur les eaux.

L'ultime sortilège d'une Nancy déchaînée : l'invasion de centaines de reptiles, rats et cafards !

Avez-vous parfois senti planer sur le plateau de *Dangereuse Alliance* une aura un peu étrange, surnaturelle. C'est assez fréquent que dans les gazettes hollywoodiennes on relate des faits bizarres sur le tournage de films touchant aux sciences occultes...

Je ne suis pas spécialement superstitieux. Dès qu'un petit incident intervient sur le tournage d'un film pareil, tout le monde y voit l'empreinte du diable. Il s'agit de pure paranoïa, nous attendons n'importe quel prétexte pour invoquer le surnaturel, pour nous faire peur. J'avoue que cela marche parfois. Pour la séquence sur la plage, lorsque les quatre actrices débutent la cérémonie, les vagues ont brutalement grossi ! Juste au moment où Nancy dit «Manon, investis-moi», exactement à cet instant, les fusibles ont sauté sans que l'on trouve une explication technique. Bizarre, non ? Mais c'est des broutilles ! De toute manière, nous avions une véritable sorcière à nos côtés !

Propos recueillis par **Marc TOULLEC**
(Traduction : **Sandra VO-ANH**)

(1) Pat Devin est la Grande Prêtresse du Covenant of the Goddess, la plus importante organisation Wicca des États-Unis : 250.000 membres. La Wicca est une religion évolutive née du paganisme, le plus ancien culte du monde. La terre, le ciel et l'écologie en sont les pierres angulaires.

(2) Andrew Fleming n'a probablement pas vu **La Sorcellerie à Travers les Âges** (1921, Benjamin Christensen) qui, bien que très orienté démonologie, fustige les lieux communs, les superstitions liées à cette religion.

opinion

QUATRE SUR UN BALAI

Le nez crochu et couronné d'une belle verrue, l'œil mauvais, les gencives déparellées, les dents déchaussées, une bosse en guise de dos... Pas franchement bandantes les sorcières que nous propose l'imagerie d'Epinal. Rien à voir avec les créatures lascives des **Sorcières d'Eastwick** dont les adolescentes de **Dangereuse Alliance** constituent le modèle junior. Quatre étudiantes d'une école catholique où l'uniforme est de rigueur. La dernière admise au club : Sarah que l'absence de mère pousse à se réfugier dans une très forte amitié. Ses copines se nomment Nancy, Rochelle et Bonnie, des sorcières en herbe. Ensemble, elles forment un cercle capable d'invoquer les plus puissants esprits, d'acquérir d'incroyables pouvoirs. Quelques formules rigoureusement récitées et la blonde décolorée qui traite Rochelle de «négresse» perd son épaisse tignasse. Bonnie joue les chirurgiens esthétiques surdoués en faisant disparaître les profondes traces de brûlure qui lui abîment sa jolie peau. Sarah obtient du dragueur numéro 1 du lycée une dévotion totale, un amour fou. Au point qu'il n'en mange plus, qu'il ne ferme plus l'œil de la nuit, qu'il revient à la charge aussi promptement que l'élue de son cœur repousse ses avances. Quant à Nancy, elle provoque un peu malgré elle l'infarctus de son ignoble beau-père, une disparition qui rapporte à son alcoolique de mère une très coquette police d'assurance. Nancy n'en reste pas là. Des sortilèges, elle veut en jeter toujours plus. Quitte à défenestrer l'amoureux transi de Sarah après qu'elle s'est jetée dans ses bras en modifiant son apparence. Sarah contre le trio Nancy/Rochelle/Bonnie : la guerre des sorcières en jupe plissée et socquettes blanches vient de commencer...

Des pentacles, des gris-gris et formules cabalistiques sous le soleil de Californie. Des minettes joliment balancées pour entonner les incantations... Voilà qui change radicalement des sinistres harpies de MacBeth. Désormais, les sorcières sortent tout droit de ***Melrose Place*** et de ***Beverly Hills***. Pas surprenant donc qu'elles ne soient pas très vilaines, qu'elles ne fassent pas un usage très audacieux de leurs surnaturelles aptitudes. Arracher quelques poils, punir un macho... Pas bien méchant, surtout que le réalisateur Andrew Fleming veille au grain. Son **Dangereuse Alliance**, il le destine aux teenagers, aux cours élémentaires et aux parents. De l'horreur pour tous en somme. Pas mal torchée, essentiellement dans la deuxième moitié du film, dès que les ex-copines de cabale commencent à se crêper le chignon. Frustrant malgré tout que la gentille ne tasse pas étalage de ses compétences surnaturelles. Question d'éthique : ne pas céder à l'emprise des ténèbres. Si Robin Tunney est mignonne à croquer, la palme de la sorcière la plus convaincante revient à une Fairuza Balk au physique adapté. Cheveux d'un noir de jais, yeux d'un bleu profond, moue renfrognée et démarche féline... Une nature à incarner les possédées, les folles tordues, les fragilisées. Décidément, après avoir été une touchante péripatéticienne dans **Dernières Heures à Denver**, celle qui fut à 9 ans la Dorothy de **Oz, Un Monde Extraordinaire**, Fairuza Balk (quel nom !) crève l'écran d'un simple battement de cils, d'un seul regard oblique.

M.T.

The Craft *USA. 1995. Réal : Andrew Fleming. Scén : Peter Filardi & Andrew Filardi d'après une histoire de Peter Filardi. Dir. Phot : Alexander Gruszynski. Mus : Graeme Revell. Effets spéciaux : Tony Gardner (maquillages), Sony Imageworks (visuels). Prod : Douglas Wick pour Columbia Pictures. Int : Robin Tunney, Fairuza Balk, Neve Campbell, Rachel True, Cliff de Young, Assumpta Serna, Skeet Ulrich, Christine Taylor, Helen Shaver, Breckin Meyer... Dist : Columbia Tri-Star. Dur : 1 h 40. Sortie nationale le 24 juillet.*

ma sorcière bien-aimée

ROBIN TUNNEY

Originaire des quartiers sud de Chicago, Robin Tunney n'est pas encore une vedette. Cela ne saurait tarder. Guère prédisposée par son avantageux physique à jouer les sorcières, elle fait ses études dans un établissement catholique, étudie l'art dramatique dans sa ville natale, brûle les planches dans «Bus Stop» et «Agnès de Dieu», devient mannequin pour des cosmétiques, se produit dans des séries aussi différentes que DREAM ON et LA LOI DE LOS ANGELES, intègre le contingent d'idiotes de l'archaïque CALIFORNIA MAN, incarne Kit Kennedy dans un téléfilm, sera prochainement la partenaire de Christian Slater dans THE TEARS OF JULIAN POE. Un coup de baguette magique, le succès américain de DANGEREUSE ALLIANCE en l'occurrence, et la carrière de cette craquante brunette prend la bonne direction...

Comment devient-on sorcière dans *Dangereuse Alliance* ? En pratiquant la magie noire ou le vaudou ?

Pas du tout. À l'origine, je devais tenir le rôle de Bonnie, l'adolescente au dos couvert de brûlures. J'ai appris les dialogues du personnage, j'ai passé des auditions dans ce but. C'est en visionnant mes essais que producteurs et réalisateur m'ont proposé de monter en grade, de devenir la vedette de **Dangereuse Alliance**. J'ai accepté sur le champ, bien que l'idée me terrorisait. Sarah intervient dans la presque totalité des séquences et c'est certainement elle qui se fait le plus malmener. Si j'ai eu quelques difficultés à visualiser ce que donnerait en images cette histoire, du fait des effets spéciaux et des séquences surnaturelles, j'ai immédiatement rapproché quelques éléments de ma personnalité, de ma vie au vécu de mon personnage, une scolarité commune dans une école catholique par exemple. De plus, mes camarades et moi devions jouer de façon sobre, naturelle. Surtout ne pas céder à cette tradition qui veut que les comédiennes incarnant des sorcières en fassent des tonnes.

Comment avez-vous appréhendé votre rôle ? Après tout, les sorcières au cinéma, c'est surtout affaire de clichés. Soit le petit nez retroussé d'Elizabeth Montgomery dans *Ma Sorcière Bien-aimée*, soit la méchante de *Blanche Neige et les Sept Nains* !

Rochelle, Bonnie, Nancy et Sarah n'appartiennent à aucune de ces deux espèces de sorcières. Ce sont d'abord des jeunes filles malheureuses et angoissées qui se tournent vers la magie comme vers un exutoire. Je pense que tout le monde cherche à échapper aux ennuis, et la magie constitue pour elles une façon différente de le faire, peut-être plus facile que de se poser des questions sur elles-mêmes et de pratiquer l'introspection. Si je devais me référer à une sorcière passée pour Sarah, ce serait Sissi Spacek dans **Carrie**. Comme elle, Sarah possède des dons surnaturels depuis sa naissance. Comme elle, elle redoute d'y recourir !

Vous êtes-vous, comme on le murmure, initiée à la sorcellerie en présence d'une vraie professionnelle pour plus d'authenticité ?

Vrai. Sur le plateau, nous avons pratiqué de véritables rituels sous le contrôle d'une vraie sorcière, Pat Devin. Elle nous montrait exactement ce qu'il fallait faire. Pat Devin ne ressemble pas vraiment à une sorcière de bande dessinée, mais plutôt à une maîtresse d'école ! Je dois avouer que mon point de vue sur les sorcières a radicalement changé à son contact. En fait, ce ne sont pas du tout les créatures du Diable que l'on présente habituellement. Lorsqu'elles forment un cercle, à l'instar des héroïnes de **Dangereuse Alliance**, elles pratiquent une religion, au même titre que le catholicisme ou le judaïsme. Les sorcières vénèrent la Terre comme les bouddhistes vénèrent Bouddha. Quand elles jettent un sort, ce n'est pas le Mal qu'elles invoquent ; elles adressent en fait une prière à l'au-delà. Pratiquer la sorcellerie, y compris en simulant, est quelque chose d'assez délicat. Cela revient à vous servir d'une religion dans laquelle des gens croient et à vous en servir pour divertir le plus grand nombre. Cela m'intimidait d'autant plus que

Robin Tunney en pleine prière. Pieuse, la sorcière !

je me disais sans cesse que Pat Devin allait me jeter un sort si je n'étais pas convaincante dans les rituels, ou si je donnais une image douteuse des prêtresses de sa confession. Bref, je me faisais de petites frayeurs. Pour rien car la sorcellerie véhicule les mêmes préceptes que les autres religions. En un mot : ne fais pas endurer aux autres ce que tu ne veux pas que l'on te fasse !

À Hollywood, il est de coutume que tous les films touchant au surnaturel, *L'Exorciste*, *Poltergeist* ou *The Crow*, nourrissent quantité de superstitions, de rumeurs concernant des pépins étranges, des phénomènes tout aussi bizarres. Rien à signaler sur le plateau de *Dangereuse Alliance* ?

Comme beaucoup d'artistes, je suis superstitieuse. Et **Dangereuse Alliance** n'a pas arrangé les choses ! Sur le plateau, je mettais le moindre petit incident sur le compte de la sorcellerie, y compris les coupures d'électricité ! Je me disais qu'on avait provoqué la colère de «quelqu'un» d'en haut en pratiquant un rite païen. Le tournage d'une séquence nous a particulièrement troublés, la scène où, à la suite d'incantations en pleine nature, des centaines de papillons tournoient autour de Nancy, Sarah, Rochelle et Bonnie. Bien sûr, les papillons ont été digitalement ajoutés aux images en post-production, mais un vrai est venu se poser sur ma main pendant les prises de vues. Un instant vraiment magique.

Faut-il voir dans *Dangereuse Alliance* autre chose qu'un gentil film fantastique ? Une métaphore sur une adolescence houleuse par exemple ?

Oui dans un sens, surtout au travers de Nancy. Elle plonge dans le désespoir, dans ses pulsions de toxicomane. Si elle ne s'était pas adonnée à la sorcellerie, elle serait allée se perdre dans la drogue, dans l'alcool ou tout chose encore. Le public n'a pas vraiment compris ce personnage, le plus intéressant du film. Beaucoup voient en elle le symbole du Mal, une méchante. Nancy n'est pas une créature de Satan : elle acquiert seulement trop de pouvoir et ne le contrôle pas. Elle essaie toujours d'en retirer tous les avantages sans mesurer les conséquences de ses actes. Comme si vous donniez de l'héroïne à une adolescente et qu'elle fasse une overdose. Nancy refuse de voir la réalité en face, sa propre réalité, ce qu'elle est, d'où elle vient... Son pouvoir l'intoxique. Beaucoup de gens sont accros de leur pouvoir et en abusent. Le pouvoir de Nancy, c'est la sorcellerie et elle en use avec excès. L'adolescence est une période de grande confusion mentale, d'insécurité. Pour certains, le seul moyen de masquer ces problèmes consiste à persécuter, à ridiculiser les autres, à leur faire du mal. Le lycée est un endroit cruel ; **Dangereuse Alliance** le montre sous ce jour.

Avez-vous le sentiment que *Dangereuse Alliance* tranche sur l'image des adolescentes que véhicule le cinéma hollywoodien ? Adolescente égale souvent bécasse...

Dans les films que produit Hollywood, les adolescentes sont d'une stupidité inouïe. Imaginez que les jeunes filles soient vraiment à cette image et les États-Unis courraient à leur perte ! En fait, cela fait un moment qu'il n'y a pas eu de films sérieux qui leur soient consacrés. À part des comédies où elles ne pensent qu'à trouver des mecs, rien ! **Dangereuse Alliance** n'a rien à voir avec ce cinéma ! Il aborde la fin de l'adolescence avec respect, pudeur... Sarah, mon personnage, est intelligente. Elle rencontre de vrais problèmes et y fait face avec beaucoup de maturité. À 17 ans, tout change. Vous devenez femme sans que vous vous en rendiez compte. Hollywood ne donne certainement pas une image juste, intacte, de cette transition, de ce que vivent les adolescentes. Pourquoi ? Parce que la plupart des producteurs voient ça de haut, de leurs yeux d'adultes bornés. Selon eux et les films qu'ils font, les jeunes femmes ne songent qu'aux garçons et à la robe qu'elles mettront pour aller danser. Ni Sarah ni ses amies n'agissent en fonction de ces horribles clichés. N'empêche qu'il ne faut pas prendre **Dangereuse Alliance** trop au sérieux. Ce n'est ni du Truffaut, ni du Godard, ni du Woody Allen. Aux États-Unis, les gens n'y sont pas allés pour se poser des questions, uniquement pour se divertir et reluquer quatre jeunes femmes en uniforme dans une école catholique !

Propos recueillis par **Marc TOULLEC**
(Traduction **Sandra VO-ANH**)

JIANG-HU

entre la rose et l'épée

RONNY YU

Lian (Lin Ching-Hsia), une guerrière aussi féroce que romantique.

Installé depuis peu à Hollywood où il enchaîne projet sur projet (la science-fiction avec WARRIORS OF VIRTUE et un thriller politique produit par Sam Raimi), Ronny Yu n'a jamais été, à Hong Kong, l'égal des plus grands, John Woo et Tsui Hark. Il s'en faut d'un film, JIANG-HU, pour que son étoile monte très haut. Avant de signer ce chef-d'œuvre, Ronny Yu entrait dans la catégorie des artisans solides. Un film d'action post-carcéral avec Brandon Lee (L'HÉRITIER DE LA VIOLENCE), deux comédies fantastiques cartoonesques (SOS MAISON HANTÉE et THE OCCUPANTS), un polar anti-drogue (CHINA WHITE) jalonnent une carrière très très honnête culminant avec JIANG-HU et PHANTOM LOVER, adaptation visuellement superbe du «Fantôme de l'Opéra» de Gaston Leroux. Ronny Yu : un cinéaste à qui le fantastique réussit tout particulièrement.

Zhuo Yi-Hang (Leslie Cheung), un damné sur la Montagne des Neiges Éternelles.

Expliquez-nous pourquoi votre film porte deux titres, *Jiang-Hu* et *The Bride with White Hair* ?

Ce sont les distributeurs internationaux qui ont eu la brillante idée de retitrer **The Bride with White Hair**. Selon eux, un film qui évoque une vieille fiancée, à cause des cheveux blancs, ne pouvait intéresser quiconque. **The Bride with White Hair** traduit d'ailleurs le film original chinois. En outre, personne en Occident n'est en mesure de dire ce que **Jiang-Hu** signifie exactement. Il y a des siècles de cela, ce terme désignait en Chine la Communauté des Arts Martiaux, une société voisine de celle des samouraïs au Japon. Ne pouvaient y appartenir que les adeptes des arts martiaux ainsi que les hommes de l'Empereur. Jiang-Hu n'était composé que de gens à part, qui n'avaient pas vraiment d'activité régulière, officielle. Disons que Jiang-Hu est l'ancêtre des Triades.

Quand il est sorti à Hong Kong, en 1993, *Jiang-Hu* détonnait dans la production. Un film fantastique de sabre alors que la mode valsait de la comédie pompière à l'action musclée. Un OVNI en somme !

Cela en dit long sur les obstacles que j'ai dû affronter pour monter le projet. Même si je suis parvenu à convaincre des producteurs, ceux-ci doutaient franchement de moi et ne se privaient pas de le faire savoir. N'ayant jamais dirigé de films similaires par le passé, je ne représentais pas à leurs yeux une assurance de réussite. Ensuite, les films de sabre exploités à ce moment-là perdaient tous de l'argent. À cela s'est ajouté le fait que Leslie Cheung ne pratiquait pas les arts martiaux, un handicap dans ce domaine, et qu'il y avait sur les écrans une foule de films avec Lin Ching-Hsia, sa partenaire, tenant des rôles souvent proches de celui de **Jiang-Hu**. Bref, j'avais tout contre moi. Cependant, je croyais dans le sujet, dans cette histoire.

Lian en habit de combat, plus meurtrière que dix hommes réunis. Un coup de fouet particulièrement tranchant !

Je ressentais très profondément le désir de tourner un film très différent de ce qui se faisait dans le genre. D'aborder le film de sabre sous un nouvel angle. Je subissais des pressions des quatre points cardinaux. Lorsque le tournage a enfin pu commencer, les ennuis ont continué. Un typhon s'est abattu sur Hong Kong et deux des décors principaux ont été balayés. Puis, lorsque nous avons installé le plateau dans une forêt voisine, les Triades ont essayé de nous racketter, une pratique très courante ici, pour ne pas dire institutionnalisée. Comme nous avons refusé de payer la somme demandée, ils nous ont envoyé deux bombes. Résultat : nous avons demandé la protection de la police qui nous a encadrés sur toute la durée du tournage. Un tournage éreintant d'ailleurs. Pour des raisons budgétaires, de disponibilité de tel ou tel comédien, nous n'avions que deux mois pour mettre **Jiang-Hu** en boîte. Deux équipes travaillaient simultanément et il nous est arrivé d'accumuler 72 heures de labeur d'affilée. Éprouvant. Après les prises de vues, la bagarre s'est étendue au son. J'ai dû me battre contre mes producteurs afin que la bande sonore bénéficie du dolby-stéréo, que **Jiang-Hu** soit mixé au Canada. **Jiang-Hu** est donc le premier film chinois en dolby-stéréo ! Aujourd'hui encore, je me demande comment j'ai bien pu mener le projet à terme. Même s'il n'a pas obtenu un succès fracassant à Hong Kong, c'est un film qui s'est fort bien exporté. Il m'a servi de passeport pour Hollywood.

Lian et son soupirant siamois : la belle esclave et son maître à deux visages !

Comment rentre-t-on dans un genre radicalement différent de ceux où l'on œuvre habituellement ? En tâtonnant lors du premier jour de tournage ?

J'étais nerveux, tendu ce jour-là. Il fallait que l'équipe me suive, qu'elle soit en harmonie avec le film que j'avais en tête. Le premier jour, j'angoissais à l'idée que les techniciens, les comédiens ne comprennent pas mes intentions. C'est surtout vrai pour les chorégraphes des combats, les instructeurs en arts martiaux, familiers des films de kung fu. Or, je ne voulais pas de ça. Capital donc qu'ils oublient ce qu'ils avaient fait auparavant, qu'ils soient innocents comme l'agneau qui vient de naître, qu'aucun préjugé ne vienne altérer leur créativité. À l'instant même où j'ai crié «moteur» pour la première fois, tous m'ont regardé fixement, l'air de dire : «Mais qu'est-ce que tu es en train de nous faire ?». Au fur et à mesure, ils se sont habitués, ont compris ce que j'attendais d'eux. Tout est devenu simple. Mais quelle frousse quand une centaine de personnes vous dévisagent, vous faisant silencieusement remarquer qu'ils ne comprennent rien à ce que vous leur demandez !

Pourquoi justement ont-ils réagi ainsi ? Des films de sabre, Hong Kong en produit depuis toujours !

J'avais en tête un authentique film fantastique, une grande histoire d'amour. Pas un film historique ancré dans la réalité ou un film d'arts martiaux en costumes. Ainsi, pour me détacher du réel, j'ai utilisé le procédé «stab printing». Cette technique consiste à filmer 11 images par seconde, un peu comme les films muets burlesques, ceux de Charlie ■■■

jiang-hu

■■■ Chaplin. Habituellement, vous êtes à 24 images seconde. Ensuite, en laboratoire, j'ajoutais 11 ou 13 autres images, pour me rapprocher des 24 réglementaires. Le «stab printing» apporte au mouvement naturel un effet magique, poétique, mythique. Il introduit une dimension fantastique dans les détails les plus anodins, les images les plus transparentes. Même certaines séquences dialoguées ont été ainsi filmées. En ce qui concerne les costumes, je ne voulais pas que l'on retrouve dans **Jiang-Hu** les vêtements historiques que le spectateur a l'impression d'avoir mille fois vus. Je voulais que les costumes relèvent de l'imaginaire, particulièrement ceux du clan Mo. Dans ce but, je suis allé à Tokyo rencontrer Emi Wada, créatrice des costumes des derniers films d'Akira Kurosawa. Elle a effectué un travail superbe, trouvé des teintes inédites, des textures incroyables. Ses costumes contribuent à différencier **Jiang-Hu** des films de sabre, d'arts martiaux, à donner à l'ensemble l'allure d'opéra que je souhaitais. Même si j'ai tenu à m'écarter des règles du genre, à essayer de lui insuffler un peu de sang neuf, je reconnais des influences, les films de la *Shaw Brothers*, les Chang Cheh, Wang Wu, Chu Yuan et autres... J'ai grandi avec eux. J'aime toujours ces films pour leur romantisme, leur poésie, avec ces héros qui volent dans les airs au ralenti, qui combattent à l'épée dans des décors de studio... Lorsque je me suis lancé dans l'aventure **Jiang-Hu**, les souvenirs de cette époque ont afflué. Je ne me réfère à aucun film précis, même pas aux précédentes adaptations du roman de Liang Yusheng, mais à des images très fortes qui tiennent encore dans ma mémoire.

Généralement, le cinéma de Hong Kong marque bien la frontière entre bons et méchants. Or, dans *Jiang-Hu*, les choses ne sont pas aussi simples que cela...

Je suis heureux que vous me le fassiez remarquer. Beaucoup voient **Jiang-Hu** de manière très manichéenne. Je ne l'ai pas tourné avec la volonté de charger les méchants de tous les vices du monde et de faire bénéficier les bons de toute sa noblesse. Les deux clans se partagent les responsabilités du drame, de la guerre. Ce n'est qu'un reflet de la réalité. Personne ne peut prétendre à une bonté sans tache. Pensez-vous vraiment que John F. Kennedy a mené une existence irréprochable, qu'il n'a pas commis quelques mauvaises actions ? Les siamois de **Jiang-Hu** ne sont en fait pas plus mauvais que les chefs du clan Mo. Je les trouve souvent plus sympathiques que les généraux Wu Dang. Après tout, ce sont eux qui ont le mot de la fin, une petite phrase qui insiste sur le bonheur de dormir sur le dos. De la totale improvisation !

*Après **Histoires de Fantômes Chinois**, un nouveau rôle à costume pour la pop-star Leslie Cheung.*

On peut imaginer que ce sont les passages avec les siamois, un homme et une femme collés dos à dos, qui ont vous donné le plus de fil à retordre.

Pas dans le sens où vous l'entendez. Vous vous souvenez de la séquence où ils sont étendus, nus sur le lit ? Elle fut terriblement difficile à réaliser. Pas à cause des effets spéciaux, pas parce que la température descendait au-dessous de zéro ou de la mauvaise ambiance. Simplement parce que je ne savais pas comment demander aux deux comédiens de se déshabiller devant toute l'équipe. En Asie, c'est un problème les scènes d'amour un peu chaudes. Et je suis tellement prude, tellement timide. Je ne savais plus où me mettre !

Propos recueillis
par **Marc TOULLEC**
(Traduction :
Sandra VO-ANH)

opinion

GUERRE ET PASSION

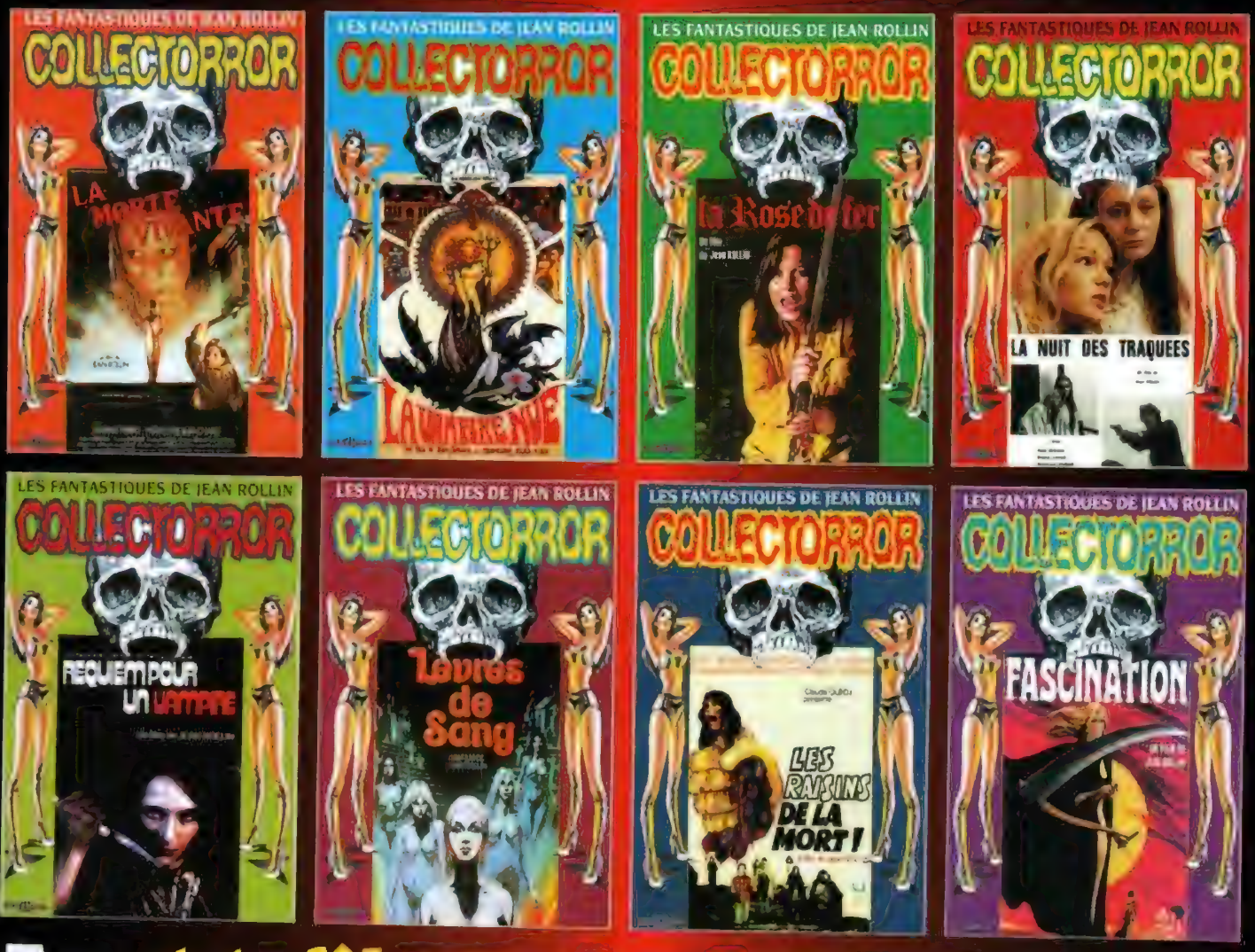
Injuste que ce beau conte mélodramatique, Grand Prix du Festival de Gérardmer/Fantastica 1994, soit interdit de sortie cinéma dans l'hexagone, *Le Studio Canal +* n'ayant pu, ou voulu, le gratifier de quelques écrans accueillants. Dans un circuit modeste, **Jiang-Hu** aurait certainement attiré les curieux des salles art et essai, les fanatiques habituels du cinéma de Hong Kong et les adolescents éveillés à l'Asie via le manga animé. Pas la grande foule certes, mais de quoi faire exister un film, lui donner une légitimité dont le prive l'anonymat d'une exploitation directe en vidéo. Ce purgatoire, **Jiang-Hu** ne le mérite pas car c'est un beau, un émouvant film épique, excessif dans la violence, excessif dans l'expression des sentiments. Un film visuellement conçu pour une vision sur grand écran.

Dès la première image, Leslie Cheung prosterné sur une colline de neige, gardien d'une rose éternelle convoitée par les sbires de l'Empereur malade, **Jiang-Hu** brille de tous les feux d'éclairages aux couleurs chaudes, orange et bleu. De ces photographes qui travaillent minutieusement en tableau le moindre plan, qui remplissent harmonieusement le cadre de visages, de costumes et de décors. Et ses images, Ronny Yu les maîtrise aussi talentueusement que Ching Siu-Tung et Tsui Hark pour **Histoire de Fantômes Chinois**, guidé par son imaginaire et le souvenir des productions *Shaw Brothers*, où chevalerie et fantastique cohabitaient souvent. Son tribut au genre : une caméra qui refuse l'immobilisme, incapable d'enchaîner deux plans qui se ressemblent. Ralentis, rotations, positions acrobatiques d'appareil... Ronny Yu met sa virtuosité technique au service d'une histoire vieille comme le monde, un amour impossible entre Zhuo Yi-Hang et Lian, piliers de deux clans férocement rivaux. Ce sont les Mo menés par des siamois monstrueux, adeptes de la magie noire, et les Wu Dang dont la tolérance s'arrête là où commence le pouvoir d'une autre communauté. Jeune, Zhuo Yi-Hang est promis au commandement du clan Wu Dang. Belle et experte dans l'utilisation d'un fouet tranchant, Lian est la chose des Mo, leur arme dissuasive. Lorsque Zhuo et Lian tombent éperdument amoureux, la haine des ennemis redouble de vigueur. Les amants en viennent à trahir les leurs, à se trahir mutuellement, Zhuo à parjurer une promesse et à se vouer à la damnation. Leur amour ne triomphe pas des clivages, d'antiques querelles.

D'une chevauchée sanglante à une étreinte aquatique, d'un sabbat aux supplices subis par Lian, **Jiang-Hu** se laisse porter par les fureurs et passions d'un univers baroque, lyrique, jouxtant l'opéra. Un des mondes légendaires les plus somptueux jamais vus sur un écran de cinéma.

M.T.

The Bride with White Hair/Jiang-Hu, Between Love and Glory, Hong Kong, 1993. Réal. : Ronny Yu. Scén. : Ronny Yu & David Wu d'après un roman de Liang Yusheng. Dir. Phot. : Peter Pau. Mus. : Richard Yuen. Avec : interprètes par Leslie Cheung, Joey Wong, Lin Ching-Hsia, Chen Yu-Ni, Elaine Lui, Kit-Yong Ngai, Joseph Cheng... Durée : 1 h 37. Dist. : PFC. Vidéo. Format scope respecté. Sortie à la location le 22 août 1996. (Une précédente critique, sous le titre **The Bride with White Hair**, est parue dans M.M. n°87).



En 11 films, le fantastique, l'horreur, l'érostisme et la poésie selon JEAN ROLLIN

FILM OFFICE

K7 en vente partout

preview

THE FRIGHTENERS

À voir THE FRIGHTENERS, sorti le 19 juillet dernier aux États-Unis, on comprend ce qui a poussé Robert Zemeckis à soutenir Peter Jackson dans son projet. Sur le papier, l'histoire est suffisamment originale pour renouveler complètement le film de fantômes. Entre les mains du réalisateur de BRAIN DEAD et HEAVENLY CREATURES, et avec les gros moyens du studio UNIVERSAL, on imagine un objet impossible, trop beau pour être vrai. Le rêve est pourtant devenu réalité. Le résultat est à la hauteur des attentes. Avec son style baroque et mouvementé, reconnaissable dès la première image, son humour hystérique et sa maîtrise effarante, THE FRIGHTENERS confirme Jackson comme un des auteurs de fantastique les plus inspirés et originaux depuis Tim Burton.

L'aventure de **The Frighteners** est née alors que Peter Jackson et Fran Walsh, son épouse et co-scénariste (elle a participé à l'écriture de **Brain Dead** et **Heavenly Creatures**, pour le scénario duquel elle a reçu une nomination aux Oscars) descendaient la rue pour aller acheter du lait. Allez savoir pourquoi, c'est à ce moment précis que l'idée s'est imposée d'un escroc exorciste qui sévirait avec la complicité de fantômes. Le couple pensait tenir une bonne idée de scénario pour un court métrage. Ils envoient donc un traitement de deux pages à l'agent de Peter Jackson à Los Angeles. Celui-ci, sachant que Robert Zemeckis recherche des scénarios pour *Tales from The Crypt*, fait parvenir l'histoire à Zemeckis. Lequel, impressionné par l'originalité du sujet, pense qu'il mérite d'être développé pour un long métrage. Début 1993, Jackson s'envole pour Los Angeles afin d'y rencontrer Zemeckis. Étant en pleine préproduction de **Heavenly Creatures** dont le tournage doit commencer trois mois plus tard, il ne peut pas se mettre tout de suite à la rédaction d'un script. De son côté, Zemeckis s'apprête à tourner **Forrest Gump**. C'est donc un an plus tard que Peter Jackson termine avec Fran Walsh l'écriture de **The Frighteners**. L'histoire ne ressemble à rien de connu. Jackson aime la présenter, selon la formule en vigueur à Hollywood, comme «*un mélange de Casper et du Silence des Agneaux*». C'est à la fois plus simple et plus compliqué que ça.

The Frighteners est centré autour du personnage de Frank Bannister, un homme un peu dérangé qui fréquente les enterrements à la recherche de clients potentiels : il est exorciseur de poltergeists. En d'autres termes, il aide les gens, moyennant finances, à les débarrasser des esprits qui pourraient hanter leur maison. Première astuce. Bannister n'est pas un escroc : en effet, il communique vraiment avec les esprits. Par le passé, il était un jeune yuppie normal, jusqu'au jour où, à la suite d'un tragique accident de voiture, sa femme est morte. Il a survécu, mais le traumatisme lui a conféré l'étrange pouvoir de communiquer avec le monde des morts.

Bannister entre les fantômes de Ray Lynskey (Peter Dobson) et Cyrus (Chi McBride) : ça sent l'embrouille !

Lucy Lynskey (Trini Alvarado), une veuve qui ne se doute pas qu'elle est surveillée par son défunt mari !

Deuxième astuce, Bannister est malgré tout un escroc, puisqu'il s'est adjoint la complicité de trois fantômes pour effrayer les gens et les pousser à faire appel à ses services. Une troisième astuce réside dans la règle du jeu imaginée par Jackson. D'après lui, chaque film de fantôme fonctionne selon ses propres codes. Dans **The Frighteners**, quand on meurt, on a le choix entre monter au ciel par un couloir de lumière ou rester sur la Terre. Les rebelles et les peureux qui ne savent pas ce qui les attend à l'autre bout du couloir choisissent donc de rester. Là, ils ont le choix entre le cimetière sous la garde d'un sergent très désagréable, ou alors de se mettre au service de quelqu'un comme Bannister. C'est ainsi que ce dernier a pour adjoints trois vénérables fantômes, dont un vieux cow-boy en décomposition et un black qui a dû mourir au milieu des années 70, à en juger par les chansons qu'il entonne sans arrêt. Voilà pour le préambule !

L'histoire commence lorsque Bannister se met à deviner chez certaines personnes des signes annonciateurs de leur mort prochaine. Celle-ci est administrée par la Mort en personne, munie d'une cape et d'une faux. Seul humain «vivant» à la voir, Bannister est également le seul à pouvoir l'arrêter. Son enquête le met sur la piste d'un tueur en série, mort en prison quelques dizaines d'années plus tôt.

À la lecture du script, Zemeckis est ravi. Il suggère alors à Jackson de réaliser le film lui-même. Jackson ne se fait pas prier. À l'origine, Fran Walsh et lui pensaient écrire le scénario pour quelqu'un d'autre, mais comme souvent, après quatre mois de travail, ils en sont tombés amoureux. Jackson accepte donc de le réaliser, et le soutien de Zemeckis se révèle extrêmement précieux, le film nécessitant un grand nombre d'effets spéciaux pour donner vie aux fan-

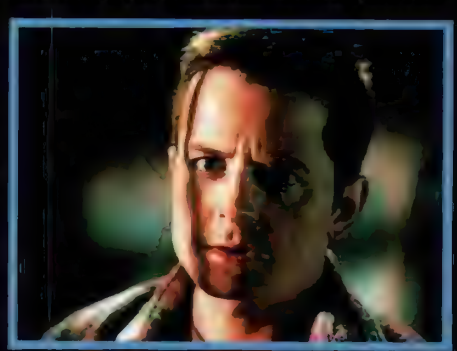
Le Judge (John Astin), une relique ectoplasmique du vieil ouest à qui il ne reste que la peau et les os !

tômes. La plupart d'entre eux sont des personnages à part entière, assez développés, et doivent être interprétés par des acteurs dont l'image sera traitée numériquement pour apparaître translucide et entourée d'un halo. Seul la Mort bénéficiera entièrement des images de synthèse. Grâce à Zemeckis, Jackson rassemble quelques-uns des meilleurs spécialistes des effets visuels sur ordinateur. Au total, une cinquantaine de techniciens venus des États-Unis, de France, d'Angleterre, d'Australie et de Nouvelle-Zélande.

Pour ne pas bouleverser ses bonnes vieilles habitudes, Peter Jackson demande à tourner en Nouvelle-Zélande. Non seulement il s'y sent plus à l'aise, mais il y a fait installer un atelier spécialisé dans les effets numériques, dont le fonctionnement reviendra à la moitié du prix qu'aurait demandé la même installation aux États-Unis. D'autre part, l'action est censée se situer dans une petite ville américaine de bord de mer. Quelques photos des environs de Wellington suffisent à convaincre les executives américains. Enfin, un argument massue conforte toutes les parties : tourner en Nouvelle-Zélande, tranquillement, sans syndicats, réduira d'un tiers les coûts par rapport à un tournage à Hollywood !

Reste le problème du casting. Fran Walsh et Peter Jackson ont écrit le scénario sans savoir que ce dernier le mettrait en scène. Ils ont donc développé les personnages autrement qu'en pensant à un acteur. Il s'est donc agi, notamment pour incarner Frank Bannister, de trouver un comédien qui puisse se couler dans le moule d'un rôle précisément écrit, demandant non seulement un bon timing pour les passages comiques, mais aussi de solides capacités dramatiques. Michael J. Fox se révèle un choix très pertinent : il correspond parfaitement au profil et trouve, avec ce rôle plus complexe qu'il n'en a l'air, l'occasion de prouver des aptitudes largement sous-employées jusqu'à présent.

Le tournage est pour lui très déroutant, surtout au début. Comme de nombreuses scènes impliquent des fantômes, Fox doit fréquemment jouer seul, face à un protagoniste invisible et au design incertain sur le moment. C'est le cas du Juge, le cow-boy spectral interprété par John Astin (Gomez dans la série télé ***La Famille Addams***). Rick Baker lui fabriquera, après le début du tournage, une dégaine assez croquignolette. Réduit à l'état de momie, le Juge est privé de la plus grande partie de ses organes vitaux. Il ne lui reste littéralement que la peau et les os. Et encore, tout part en lambeaux, notamment sa mâchoire qui a une fâcheuse tendance à se décrocher. C'est donc trois mois plus tard que la deuxième partie du même plan est tournée avec les fantômes. Des fantômes filmés devant un fond bleu avec une caméra équipée d'un motion control qui a enregistré tous les mouvements de la première prise pour les reproduire à l'identique.



Frank Bannister (Michael J. Fox), un extralucide doublé d'un arnaqueur de première.

Le reste du casting est judicieux. Trini Alvarado (Little women) joue la veuve qui fait les yeux doux à Bannister, sous le regard furieux de son mari mort qui n'y peut rien, mais que Bannister peut voir, ce qui est très gênant pour celui-ci, et très drôle pour le spectateur (si vous me suivez bien !). Dee Wallace Stone, vieille gloire du genre (**E.T.**, **Hurlements**) écope d'un rôle à la Carrie face à Jake Busey, dont la dentition caractéristique trahit la parenté : pas de doute, c'est bien le fils de Gary. Il joue le tueur en série (d'où la référence au **Silence des Agneaux**) qui essaie de battre les records de Jeffrey Dahmer et John Wayne Gacy réunis. Et à propos de Jeffrey, qui trouve-t-on dans le rôle de Dahmer, le détective obsessionnel du FBI ? Jeffrey Combs, l'interprète légendaire de **Re-animator**, par ailleurs un des films de zombies préférés de Peter Jackson. Combs donc, joue un détective spécialisé dans le paranormal qui a infiltré un peu trop de satanistes et de barjos variés pour garder son équilibre psychologique. Une interprétation insensée, pleine de démesure, qui fournit de grands moments au film.

Quand on y pense, **The Frighteners** fait figure de merveilleuse aberration dans un contexte hollywoodien sinistre où plus personne ne prend de risques (à l'exception de quelques cinéastes éclairés comme Zemeckis). Tourné avec une liberté absolue, c'est le film indépendant le plus cher du monde : 30 millions de dollars, 7 mois de tournage, sans compter qu'il a établi un record, celui du plus grand nombre de plans (570) incluant des images de synthèse. D'un autre côté, et compte-tenu des conditions dans lesquelles il a été tourné, c'est le film hi-tech le moins cher du monde !

Geoffrey DAMEUR

preview

L'ÎLE DU Dr. MOREAU

Auteur de «L'homme invisible» et de «La guerre des mondes», Herbert George Wells est un romancier que le cinéma redécouvre régulièrement. Surtout par le biais de «L'île du Dr. Moreau», un récit vieux d'un siècle mais aussi contemporain qu'on puisse l'être. Une histoire insulaire où un Prix Nobel viole la chasse gardée de Dieu le père pour créer une nouvelle espèce, à la fois humaine et animale. C'est aujourd'hui Marlon Brando qui incarne un savant dont les disciples œuvrent désormais dans les laboratoires des centres de recherche génétique du monde entier. Un prophète ce H.G. Wells...

Très à l'honneur en cet été 1996, l'écrivain britannique Herbert George Wells. Officieusement d'abord avec **Independence Day**, adaptation à peine cachée de sa «Guerre des mondes». Officiellement ensuite avec **L'Ile du Dr. Moreau**, d'après un roman publié en 1896. Le film sort à point pour fêter ce centenaire. Un film pour une histoire pas vierge de toute intrusion cinématographique. Deux cinéastes tentent l'aventure. Le premier, Erle C. Kenton en 1933. Le second, Don Taylor en 1977. Deux adaptations très différentes, l'une orientée vers la poésie, l'autre vers le sadisme, la violence. Des films portés par les interprètes du Dr. Moreau, respectivement Charles Laughton et Burt Lancaster. Des tempéraments opposés pour un personnage riche en possibilités, un parent du Dr. Frankenstein, un de ces apprentis sorciers qui n'accepteront jamais les lois de la nature. Il les défie à sa façon le Dr. Moreau, réfugié sur une île isolée où il peut mener des expériences biologiques, à l'abri des regards indiscrets, sous la double influence de Mengele et de l'hurluberlu de bande dessinée. Celles-ci consistent à transformer les hommes en animaux. Dans cette violation des règles, Marlon Brando succède à Charles Laughton et Burt Lancaster. Derrière la caméra, le vétéran John Frankenheimer relaie Erle C. Kenton et Don Taylor

Entre l'homme et le sanglier, un pur produit du laboratoire du Dr. Moreau.

Curieuse, l'idée de confier au cinéaste de **7 Jours en Mai**, des **Cavaliers** et du **Prisonnier d'Alcatraz** la réalisation d'un film fantastique. D'autant plus singulière que John Frankenheimer échoue assez lamentablement en s'attaquant au genre. En 1979 avec **Prophecy - le Monstre**, une fable écologique hantée par une créature issue des légendes indiennes. Des affinités réduites à ce titre donc, plus un épisode de la série *Les Contes de la Crypte*. Si John Frankenheimer s'installe sur **L'Ile du Dr. Moreau**, ce n'est pas de son fait ; *New Line* le lui propose après l'éviction de Richard Stanley (**Hardwire**, **Le Souffle du Démon**). «*Je n'aime pas trop m'imposer ainsi. Je connais bien le processus, difficile, pour avoir pratiqué des remplacements sur* ***Le Train*** *et* ***Le Prisonnier d'Alcatraz****. Au départ, je ne tenais pas trop à mettre en scène* ***L'Ile du Dr. Moreau****, sauf que la tentation de travailler avec Marlon Brando l'a emporté sur mes appréhensions. Un rêve de toujours. Comme l'histoire était intéressante, que* New Line *engageait des moyens importants et que le projet rentrait dans mon agenda, je me suis lancé dans l'aventure, en commençant par reprendre les scènes déjà tournées par Richard Stanley*» témoigne un cinéaste toujours énergique malgré ses 66 printemps. Richard Stanley, la trentaine, aura seulement eu le temps de tourner quatre jours au terme d'une année de labeur sur les préparatifs, le scénario et tutti quanti. Comment expliquer un congédiement aussi brutal ? Simple. Un brin fantasque, Richard Stanley est apparu, auprès des cadres de *New Line*, comme une menace pour le film, un artiste incontrôlable. De plus, pour aggraver son cas, il entretient d'orageux rapports avec Val Kilmer, l'acteur pesant de tout son poids pour le pousser vers la sortie. Les deux hommes ne s'aiment pas et en font la démonstration quotidienne. Tout ceci n'aurait pas dégénéré en expulsion du plateau si Richard Stanley n'avait pas perdu le soutien de Marlon Brando, anéanti par le suicide de sa fille Cheyenne. Une brèche s'ouvre et les producteurs inquiets en profitent pour faire le ménage. «*Les plans s'enchaînaient mal, ça ne fonctionnait pas*» invoque Michael DeLuca, l'un des responsables du mini-studio, désormais propriété de Ted Turner. Pour sa défense, le réalisateur de **Hardware** prétexte une météo épouvantable, des problèmes techniques et un manque de soutien de *New Line*. John Frankenheimer reprend donc à son compte les scories coutumières d'un tournage dans la jungle de Nouvelle-Guinée. Et Val Kilmer. «*Vraiment très très difficile de collaborer avec lui*» gémit le cinéaste. Marlon Brando approuve : la star XL, à quelques secondes d'une prise, arrache des mains du nouveau Batman un téléphone cellulaire. «*Sans Marlon Brando, nous n'aurions pas eu de film*». Et John Frankenheimer d'insister sur son implication dans le projet, y compris niveau scénario. Un script que le réalisateur donne à retoucher à son collaborateur Ron Hutchinson (**La Révolte d'Attica**).

Richard Stanley n'est pas le seul à quitter le navire. Le comédien Rob Morrow l'accompagne. «*Cela n'a rien à voir avec moi*» déclare John Frankenheimer, «*il voulait déjà partir avant mon arrivée. Rob, un type bien, ne se sentait pas à l'aise sur le plateau. Nous avons engagé David Thewlis après visionnage de la vidéo de* ***Naked***».

Marlon Brando prête son épaisse silhouette au Dr. Moreau, Prix Nobel de génétique. En cette année 2010, il œuvre seul, retiré du monde, sur une île. Vient le perturber dans ses recherches Prendick (David Thewlis), un avocat des Nations Unies chargé du contrôle des droits de l'homme. Dès son arrivée, il tombe sous le charme d'Aissa (Fairuza Balk, sorcière dans **Dangereuse Alliance**), la fille de son hôte. Mais Douglas soupçonne Moreau de lui cacher le plus important, l'essentiel. En furetant, il découvre les secrets de son laboratoire et les créatures qui y sont nées, des hybrides entre l'homme et l'animal. Dans sa quête d'une forme de vie parfaite, Moreau abat des interdits, assisté de Montgomery (Val Kilmer), un ex-neurochirurgien brillant sous l'emprise de la drogue. Prendick risque désormais de servir de cobaye au Prix Nobel, de se voir métamorphoser en fauve, de perdre toute humanité, toute intelligence au profit de l'instinct pur, de la férocité...

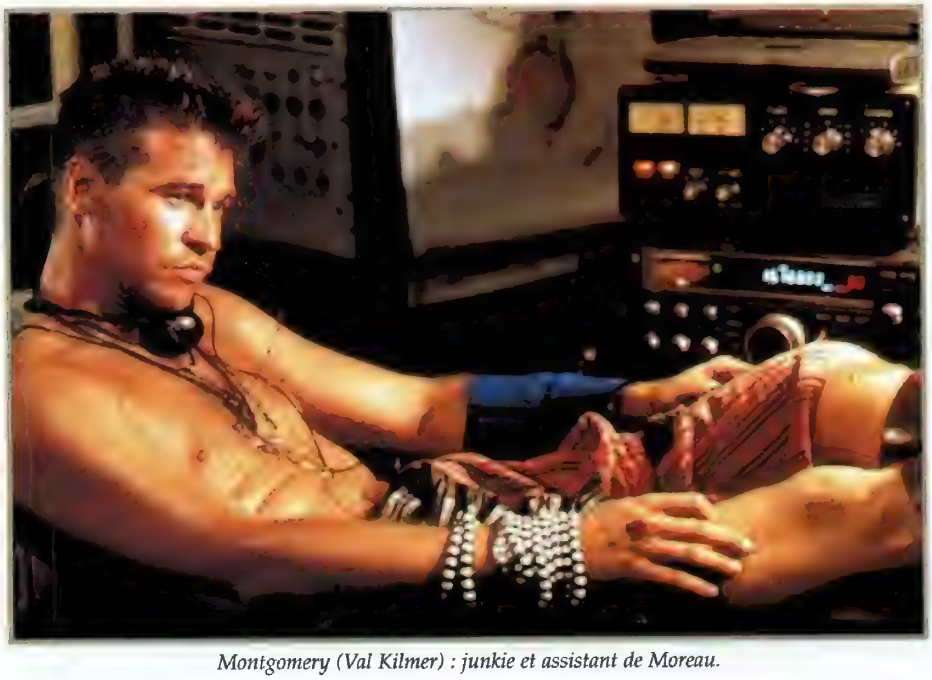
«*Je ne me suis pas autorisé à visionner les précédentes adaptations du roman d'H.G. Wells avant le tournage. Après coup, oui. Ce sont deux films formidables qui ne ressemblent absolument pas au mien, si ce n'est dans les grandes lignes de l'histoire. Nous l'avons appréhendé dans une optique différente, collant au plus près à la source, le livre. Je ne sais si je suis parvenu à aller aussi loin que je le désirais, mais je peux certifier que ce nous avons tourné là n'a pas été fait auparavant. Cela peut vous paraître prétentieux mais c'était mon intention*». L'intention de John Frankenheimer et, avant lui, de l'infortuné Richard Stanley. «*Le film que nous allons faire relève davantage de l'adaptation d'H.G. Wells que du remake des deux autres* ***Ile du Dr. Moreau***» assurait le réalisateur de **Hardware**.

«*Cette nouvelle* ***Ile du Dr. Moreau*** *est une fable morale*» poursuit Frankenheimer, «*une parabole doublée d'un thriller. Il pose cette question : qu'adviendra-t-il lorsque nous livrerons les scientifiques à eux-mêmes, sans leur demander de comptes, sans ériger devant eux quelques gardes-fous ? C'est néanmoins ce qui arrive actuellement, bonté divine ! L'Île du Dr. Moreau se réfère à l'actualité, à ce que nous pouvons lire dans les journaux en 1996. Vous connaissez cet article du* Time Magazine *? Il y est écrit que des savants ont injecté des gènes humains à une souris. Résultat : une oreille, comme celle que vous avez de chaque côté du crâne, a poussé sur le rongeur. Oui, toutes ces merdes génétiques se déroulent en ce moment même. Qui pourra les arrêter ? Ces questions amènent ainsi* ***L'Ile du Dr. Moreau*** *à un niveau théologique. Qui est Dieu ? Qu'est-ce que Dieu ? Même s'il soulève des thèmes graves,* ***L'Ile du Dr. Moreau*** *reste un film de genre, avec tout ce que cela implique en effets spéciaux, frissons...*». Et créatures monstrueuses, produits des expériences interdites de Moreau. C'est le gratin des maquilleurs qui s'y attelle, Stan Winston et son équipe. À leur charge, une soixantaine d'hybrides dont les prothèses, couches de latex et touffes de poils dissimulent des comédiens aussi différents que Ron Perlman (un visage incontournable puisque homme-lion dans la série ***La Belle et la Bête***), Mark Dacascos (le Crying Freeman en personne !), Temuera Morrison (le Néo-zélandais distributeur de taloches de **L'Âme des Guerriers**) et Samuel Jackson (le partenaire de John Travolta dans **Pulp Fiction**)... Lorsque les mutations se corsent, Stan Winston passe le témoin des effets spéciaux à *Digital Domain*, compagnie dont il est le principal actionnaire avec James Cameron. Une promesse de transformations inédites d'hommes en animaux, d'animaux en hommes. Ils paraissent désormais bien loin les masques de Jack Pierce et John Chambers.

Marc TOULLEC

Marlon Brando est le Dr. Moreau, un Prix Nobel obsédé par la création d'une espèce parfaite.

Prendick (David Thewlis) : l'intrus des Nations Unies chez les «humanimaux».



Montgomery (Val Kilmer) : junkie et assistant de Moreau.

Snake Plissken (Kurt Russell) n'a pas pris une ride : direction Los Angeles pour le borgne le plus célèbre du cinéma d'action !

ESCAPE FROM L.A.

He's back ! Seize ans après une virée inoubliable dans un New York transformé en prison de haute sécurité, le «lonesome cowboy» Snake Plissken rempile. Direction Los Angeles, repaire d'opposants politiques à un continent entièrement aux mains des fondamentalistes chrétiens, pour retrouver une arme qui pourrait servir de tremplin à une invasion des États-Unis. Dans cette Cité des Anges post-apocalyptique, le Snake a dix heures pour remplir sa mission, épaulé par un John Carpenter qui retrouve enfin son anti-héros alter-ego...

Il y a des films qui marquent une vie. Pour Kurt Russell, Snake Plissken forever, c'est **New York 1997**. «*Lorsque la décision a été prise avec John Carpenter et Debra Hill de tourner* ***Escape from L.A.****, j'ai fouillé dans un placard chez moi, et j'ai trouvé le costume que je portais dans* ***New York 1997****, le seul que j'aie jamais gardé de toute ma carrière. Je crois que j'avais très envie d'enfiler à nouveau la panoplie de Snake Plissken*» avoue Russell qui, en trois films (**Tombstone**, **Stargate** et **Ultime Décision**), a grimpé de manière vertigineuse les échelons pour approcher les gros salaires des Stallone et autre Schwarzenegger.

C'est avec ce costume d'époque (bientôt échangé pour un nouveau, plus en phase avec le troisième millénaire) que l'on retrouve Plissken en 2013, après qu'un gigantesque tremblement de terre a ravagé la Californie et carrément détaché du continent la baie de San Diego. Désormais, Los Angeles est une île dévastée, mouillant au large d'une Amérique gouvernée par un État policier. «*Dans* ***Escape from L.A.****, la situation politique des États-Unis n'est pas brillante*» explique Debra Hill, ex-épouse de John Carpenter et productrice de **New York 1997** et de sa suite. «*Le pays est tombé entre les mains des Fondamentalistes Chrétiens, des gens ultra-conservateurs qui représentent désormais une très large majorité de la population et ont élu leur Président à vie ! Pour que règne cet «ordre nouveau», les autorités déportent tout ceux qui font valoir la liberté de parler, de penser, de faire l'amour, etc, à Los Angeles. Dans le premier film, New York était vraiment une prison peuplée de voleurs, de criminels. Ici, les individus parachutés sur l'île sont pour la plupart des gens biens qui doivent survivre dans un endroit invivable*».

Pour John Carpenter, qu'on ne pourra jamais soupçonner de sympathies pour les mouvements conservateurs, **Escape from L.A.** représente donc une prise de position radicale sous l'égide d'une major hollywoodienne (rare !), ainsi qu'une sirène d'alarme pour une Amérique tentée par la droite et ses extrêmes (alors qu'en France, vous êtes sans doute au courant, il devient périlleux d'appeler les choses par leur nom !).

Installé à Los Angeles, John Carpenter repense sérieusement à **Escape from L.A.** après le tremblement de terre qui ébranle la Californie en janvier 1994. Façon de mettre ses peurs sur papier puis sur écran, Carpenter convoque Kurt Russell et Debra Hill. «*Nous avons tous les trois senti qu'il était temps de faire cette suite*» se souvient cette dernière. «*Au départ, John devait rédiger un synopsis assez complet que nous pourrions ensuite mettre sur le marché. John a donc commencé à écrire, mais au fur à mesure de nos rencontres, Kurt et moi avons proposé des idées qui ont plu à John. Au point qu'il nous a poussés à écrire directement les scènes que nous avions imaginées. J'amenais donc une dizaine de pages avec quelques séquences, des extraits de dialogues, Kurt faisait de même de son côté et John ramassait les copies ! Sur le scénario d'* ***Escape from L.A.****, le travail de John s'apparentait assez à celui de monteur d'un film. Ce fut vraiment une bonne collaboration*». Une collaboration qui débouche sur un script somme toute similaire à celui de l'original dans sa structure, mais qui se distingue par sa forte orientation politique et une profusion de personnages secondaires hantant les boulevards en ruine de Los Angeles.

Accusé de 27 crimes (dont le meurtre d'un inspecteur des impôts), Snake Plissken se voit proposer par les autorités une mission qui, s'il l'accepte, annulera sa condamnation à mort applicable dans la minute. Apprenant que de toute manière une toxine lui a été injectée, entraînant un décès foudroyant dans les dix heures, Plissken, contraint et forcé, accepte d'aller récupérer à L.A. une arme dérobée par Utopia (A.J. Langer), la fille du Président des États-Unis, et susceptible de priver la planète entière de toute électricité, avec les risques de débordements anarchiques que cela suppose. Après une balade dans les Studios Universal où il croise les reliques du Bruce des **Dents de la Mer** et de King Kong, Plissken débarque dans la mégalopole alors que le gang des Black Cowboys se livre à un gunfight explosif avec une bande de descendants du Ku Klux Klan. Une des nombreuses péripéties qui doivent mener Plissken à la rencontre de Cuervo Jones (George Corraface), un leader charismatique d'origine péruvienne, désormais en possession de l'arme fatale, et bien décidé à l'utiliser pour renverser le gouvernement américain. En route, le borgne fera la rencontre d'excentriques comme le Hollywood actuel en regorge : Map To The Stars Eddie (Steve Buscemi), un arnaqueur des rues vendant des plans pour voyager vers les étoiles et accompagnant Plissken dans sa virée, sans que ses intentions soient très claires ; The Surgeon (Bruce Campbell), un chirurgien esthétique opérant à Beverly Hills, et créant des monstres à partir des visiteurs indésirables ; Taslima (Valeria Golino), une belle femme captive du Surgeon qui aidera Snake à retrouver Cuervo Jones... Un travesti (Pam Grier), des surfeurs et une faune underground complètent le tableau de cette Cité des Anges future particulièrement (mal)barrée !

Dans la Cité des Anges, le Snake joue les Hell's Angels. Chaud devant !

Tourné entièrement de nuit dans les rues de Los Angeles (avec un résultat qui devrait renvoyer **Strange Days** d'où il vient : la série Z), **Escape from L.A.** a de grandes chances de secouer le film d'action, constamment à la recherche de formule gagnante. Symptomatique du travail de John Carpenter, qui aime prendre son monde à revers, est le personnage de Cuervo Jones, un «bad guy» qui échappe aux stéréotypes en vigueur dans les productions de ce genre, un idéaliste qui appelle au soulèvement des exclus pour qu'ils retrouvent la liberté et l'égalité. Snake Plissken, le mercenaire qui n'a d'autre préoccupation que survivre dans l'instant, trouvera-t-il en Cuervo Jones une raison de s'engager, de changer la situation politique et sociale des États-Unis ? L'enjeu est énorme. Et le parallèle avec Carpenter évident. Si Snake Plissken remplit sa mission, à New York comme à Los Angeles, sur ordre des autorités, il n'oublie jamais de se retourner contre le pouvoir. Un personnage proche de son créateur, dont les rapports conflictuels avec les majors n'ont de secret pour personne, et qui doit, pour concrétiser certains projets onéreux, infiltrer un système risquant de le broyer.

Mais les temps changent, les nouveaux pontes hollywoodiens retrouvent le goût des bonnes choses, et aux dernières nouvelles, les responsables de *Paramount*, enthousiastes, ont décidé d'avancer de deux semaines la date de sortie d'**Escape from L.A.** aux États-Unis. Ça promet !

Vincent GUIGNEBERT

preview

THE DENTIST

Blouse blanche pour blouse blanche, Brian Yuzna échange celle du Dr. Herbert West des RE-ANIMATOR contre celle du Dr. Alan Feinstone, brillant et riche chirurgien-dentiste de Beverly Hills. Un type sans histoire, aimant l'opéra, les beaux costumes et l'hygiène buccale. Équilibré le Dr. Feinstone ? Pas vraiment. Un plomb saute, puis c'est l'installation toute entière qui se court-circuite sous les bons auspices de l'auteur de SOCIETY, RE-ANIMATOR 2 et LE RETOUR DES MORTS-VIVANTS 3. Un diplômé en anatomie saignante qui attaque l'émail à la roulette folle...

Alan Feinstone (Corbin Bernsen) : le chirurgien-dentiste de Beverly Hills.

«*Ce film, je l'ai d'abord fait parce qu'on me proposait le job !*» annonce d'emblée Brian Yuzna. Une façon de dire qu'il ne peut rester inactif, que le «moteur» sonore d'avant chaque prise lui manque. «*Quand je ne tourne pas, je me sens frustré, anxieux, malheureux*». Brian Yuzna répond donc affirmatif à la proposition de Mark Amin, patron de *Trimark*, la firme pour laquelle il tourne **Le Retour des Morts-Vivants 3**. «*En fait, lorsqu'il m'a demandé si ça m'intéressait, **The Dentist** se limitait à un titre, un concept plu tôt vague. Cependant, il ne voulait pas d'un film d'horreur classique, plutôt d'un thriller à la limite de l'épouvante. Un domaine dont j'ignorais tout. Mark Amin, de son côté, cherchait désespérément un scénario qui se tienne. Il a travaillé avec une trentaine de scénaristes différents. Moi-même, j'en ai testé quatre. Nous n'avons abouti à rien de bon*». Pistant l'idée lumineuse qui ferait de **The Dentist** un projet viable, Brian Yuzna engage le scénariste Brent Friedman (**Ticks**, **Necronomicon**). Un ami à qui il donne quelques indications. Quelques semaines plus tard, Brent Friedman lui soumet un premier traitement de l'histoire. «*Mais c'était de la science-fiction pure, l'histoire d'extraterrestres habitant une dent ! Il me fallait un thriller. Malgré le rejet de son initiative, Brent a poursuivi le travail sur le scénario, qu'il m'a proposé une fois bouclé. Il avait un producteur et voulait que je mette le film en scène. Mark Amin aurait, à juste titre, hurlé à la trahison. Je leur ai souhaité bonne chance, leur demandant tout de même de rebaptiser leur film. Il ne l'ont pas fait. Ce «**Dentist**» s'est donc monté sous la houlette de Tobe Hooper avant que l'investisseur ne dépose le bilan. Conséquence sur mon **Dentist** : craignant la compétition, Mark Amin a effectué des coupes sombres dans le budget. J'aurais pu me retirer légitimement à ce moment-là, me faire payer. Mais mieux vaut un tout petit film que pas de film du tout*». Les petits budgets, Brian Yuzna connaît bien : tous ses films entrent sans exception dans cette catégorie, quoique **The Dentist**, du haut de ses 700.000 dollars, batte tous ses records d'économie drastique et de système D. À l'écran, Brian Yuzna sauve largement les apparences.

Feinstone pique sa crise et malmène sa femme et son employé de maison (Michael Stadvec).

«*Pas facile du tout de faire tenir un film entier sur un concept aussi vague que celui du dentiste malveillant. Ça marche dix minutes, pour rire, dans **La Petite Boutique des Horreurs**, et pour les frissons dans **Marathon Man**, mais au-delà, les choses se compliquent sérieusement. Sur le plateau de **Necronomicon**, j'ai reçu un appel de* Trimark. *Mon interlocuteur m'a annoncé qu'il sortait d'une réunion de travail avec Stuart Gordon, que ses idées concernant **The Dentist** étaient épatantes. Stuart Gordon aurait pu réaliser le film, mais j'étais déjà impliqué dans le projet. Tout démarrait ainsi : un dentiste se réveille un beau matin et tue le nettoyeur de piscine qu'il soupçonne de coucher avec sa femme. Il se rend ensuite à son cabinet et commence à disjoncter sérieusement*». Le réalisateur de **Re-animator**, **From Beyond** et **Dolls**, produits par Brian Yuzna justement, amorce très simplement une histoire aussi linéaire que tordue...

Alan Feinstone est le dentiste de Beverly Hills. Chic, toujours tiré à quatre épingles, maniaque de la propreté, bonne réputation... Le genre de type à qui l'on confie immédiatement son râtelier. Sauf que cet honorable virtuose de la roulette souffre de paranoïa, surtout lorsqu'il imagine de quelle manière sa jolie femme peut s'occuper en son absence. Il la soupçonne de le cocufier avec le bellâtre bronzé qui, quotidiennement, débarrasse les piscines du quartier des brindilles, feuilles mortes... Obnubilé, Feinstone perd peu à peu les pédales. Nerveux, il ne ménage pas ses patients. Sur une pente savonneuse, il fait une première victime, le chien de

sa voisine volage, fantasme sur l'émail de plus en plus sale des dents de sa clientèle, puis commet quelques meurtres. Il tue à coups de couteau le Roméo des piscines, dégarnit méchamment la mâchoire de sa femme. Étape suivante : ses assistantes et des malheureux qui venaient là pour quelques soins. La roulette fonctionne à plein rendement et la seringue ne sert pas seulement à une anesthésie locale.
Du pain béni pour Brian Yuzna, un cinéaste porté sur les mutilations, les contorsions à s'en faire péter les vertèbres. «*Attention, dans* ***The Dentist****, pas question que je donne dans le gore, les excès, les trucs bizarres et un peu malsains : mon inclinaison naturelle ! Il fallait que je n'en fasse pas trop, que je suggère plus que je n'en montre. Mark Amin ne voulait pas d'un film baignant d'un bout à l'autre dans l'hémoglobine. Lorsqu'Alan Feinstone arrache les dents de sa femme, par exemple, on ne voit jamais distinctivement l'opération*». N'empêche que la séquence secoue par son efficacité épidermique. Dur de prendre rendez-vous chez un chirurgien-dentiste après ce spectacle. Efficace aussi l'assassinat du Don Juan de l'onde chlorée, une séquence qui détaille les moulinets de l'arme blanche sans jamais coller de trop près au cadavre en devenir. Et d'autres encore, spécialement lorsque certains instruments sont détournés de leur fonction première. Bref, le tout blanc, très propre et rassurant cabinet dentaire du quartier le plus huppé de Los Angeles se transforme en antre de l'horreur au fur et à mesure que Feinstone s'enfonce dans sa mélasse meurtrière.

«*Pour tout dire, les décors de* ***The Dentist*** *m'ont paru très rébarbatifs. La maison bourgeoise de Feinstone, son cabinet, c'est très limité comme horizon. Je n'avais toutefois pas d'autre alternative. Cet environnement a conditionné ma mise en scène, plus formelle, plus classique que de coutume. Je me suis donc montré très précis dans le choix des plans, des mouvements de caméra. Je devais faire en sorte que le public ne s'ennuie pas autant que les patients dans la salle d'attente d'un dentiste. Dans mes précédents films, je m'ingéniais à balader le public dans des endroits étranges où il se déroule des événements bizarres. De ce fait, la caméra court après l'histoire. Rien à voir avec* ***The Dentist*** *dont les protagonistes n'ont rien de particulier*». À l'exception du Dr. Alan Feinstone, un personnage que Brian Yuzna et ses scénaristes, Stuart Gordon et Dennis Paoli, construisent d'après leurs propres observations sur le terrain.

De l'art et la manière de soigner la carie d'un flic resquilleur !

Brooke Feinstone (Linda Hoffman) : une épouse édentée par son dentiste de mari !

«*Nous avons rencontré quatre dentistes pour observer les détails, les gestes nécessaires au réalisme du film. Mais j'ai surtout appris que certains représentants de cette profession sont fous. Déjà, la plupart de leurs assistants sont des femmes. Si vous les prenez un à un, ils vous racontent des histoires suspectes. Je vous donnerai l'exemple d'un dentiste très séduisant, élégant, qui n'emploie que des filles superbes. Il a eu une aventure avec chacune. Il part régulièrement en vacances à Las Vegas avec celle de son choix. Son cabinet ressemble au salon d'un play-boy, avec un bar, une bonne stéréo... Chaque dentiste est différent du précédent. Les gens qui travaillent pour eux vous diront que ce sont des cinglés. Je crois effectivement qu'il ne faut pas avoir toute sa tête pour faire ce métier, d'autant que vos patients arrivent en vous détestant déjà*». Ce n'est pas Brian Yuzna qui contribue à la noblesse de la profession à travers **The Dentist**. Pas plus que Corbin Bernsen d'ailleurs, interprète d'Alan Feinstone.
Un comédien quasiment inconnu en France ce Corbin Bernsen. Ses principaux titres de gloire au cinéma : **Les Indians** et **Troubles**. À la télévision : ***La Loi de Los Angeles***. «*Pour démarrer le casting, nous avions une liste de comédiens potentiels. Il fallait quelqu'un de «vendeur», possédant un nom. Mark Amin ne voulait surtout pas d'un acteur fiché dans le genre fantastique, trop typé. Cette longue liste intégrait même Chevy Chase à qui nous avons proposé le rôle. Vous imaginez que* ***The Dentist*** *avec ce fantaisiste en tête de générique n'aurait rien eu en commun avec le film tel qu'il est actuellement. Pour ma part, je pensais que Bruce Campbell ou John Malkovich feraient l'affaire. Mais le choix de Corbin Bernsen ne m'a apporté que des satisfactions. De plus, c'est réellement un comédien qui pourrait se spécialiser dans le fantastique, prendre la place laissée vacante par Vincent Price. Il se montre crédible autant dans l'expression de sentiments intimes que dans la folie*». Et Brian Yuzna de regretter que Corbin Bernsen revienne, après **The Dentist**, à la télévision, incarner un astronaute dans une série ordinaire. À la télévision, le réalisateur de **The Dentist** s'y est récemment adonné avec un **Tarzan** mythologique, pilote d'une série. Il envisage même d'y retourner avec un **Conan** très fidèle à la conception de Robert Howard du personnage. Avant, il y aura probablement un **Re-animator 3** où, derrière les barreaux, Herbert West découvre enfin ce qui clochait dans ses saignantes expériences passées.

Marc TOULLEC

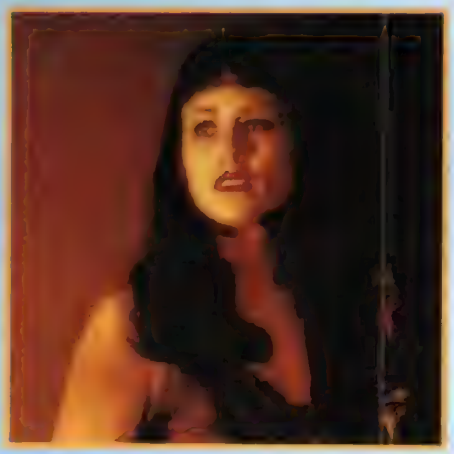
The Dentist sortira directement en vidéo, à la location, dès le début de l'année prochaine.

tournage

LOST HIGHWAY

6 février 1996. Los Angeles. Il fait près de 23°, David Lynch tourne sous un soleil radieux. Comme si la météo se tenait à carreau pour saluer le retour de l'enfant terrible du cinéma américain derrière la caméra. LOST HIGHWAY, une nouvelle pierre à l'édifice du bizarre et de l'étrange que Lynch bâtit petit à petit. Un David Lynch affable et chaleureux qui, contrairement à la légende, manifeste une grande gentillesse à l'encontre des journalistes, manifestement bienvenus. Même lorsque l'artiste se concentre pour créer ce qu'il définit comme une «fugue psychédélique»...

«16706 Citronia Avenue, please». Le chauffeur de taxi lance un regard interrogateur à l'auteur de ces lignes, genre «Mais qu'est-ce vous allez bien pouvoir foutre dans ce bled paumé ?». C'est là, sur les collines de Los Angeles, dans un quartier résidentiel où s'alignent à perte de vue des pavillons bas à l'architecture douteuse, plantés au milieu de minuscules jardinets, que David Lynch tourne. Il était temps, serait-on tenté d'ajouter. Parce que la filmographie du réalisateur de **Sailor et Lula** s'arrête en 1992, avec **Twin Peaks**. «*Revenir sur un plateau après quatre ans d'attente, quel soulagement !*» explique David Lynch dans un grand soupir. «*J'ai eu d'autres projets. Si aucun n'a abouti, c'est en grande partie la faute à* Ciby 2000, *qui non seulement ne cessait de renégocier mon contrat, mais refusait en plus mes scénarios. Depuis la mort de Francis Bouygues, tout a changé dans cette boîte. Enfin bon, maintenant, ils me laissent travailler*».



Patricia Arquette, en brune pour le rôle de Renee, en blonde pour celui de Sheila.

«Le monde est sauvage et étrange» : David Lynch.

Sur le plateau, le bonheur de David Lynch est palpable, l'ambiance excellente. Une petite équipe, 20/25 personnes maxi et une atmosphère incroyablement détendue. Entre les prises, Lynch discute avec les techniciens, surveille tout, l'air de rien. Cet homme sait obtenir le meilleur de ses collaborateurs. Ainsi pendant la préparation d'un plan, Lynch s'approche d'un technicien : «*Tes copains m'ont dit que tu savais très bien imiter le bruit du criquet. Tu peux me le faire ?*». Interloqué, le jeune homme s'exécute. Effectivement l'imitation est concluante. Lynch apprécie en hochant la tête comme s'il écoutait du Bach. Quand l'électricien en a terminé, Lynch sourit, le félicite, le remercie et revient derrière la caméra. Bizarre Lynch ? Bien sûr. Heureusement !

Tout aussi étrange : la façon dont il définit **Lost Highway** : «*Un film noir horrifique du 21ème siècle. Une enquête graphique au travers d'une crise d'identités parallèles. Un monde où le temps est dangereusement hors de contrôle. Une balade terrifiante sur la Lost Highway*». Le journaliste appâté par une définition aussi trouble presse gentiment le cinéaste d'en révéler un peu plus. «*Non*», s'exclame un Lynch hilare et cinglant. «*Pourquoi expliquerais-je aux spectateurs ce qu'ils vont voir avant même que le film soit terminé. Je ne veux pas influencer le public. Si un spectateur doit trouver quelque chose dans le film, il le trouvera. Sinon, cela veut dire que ça n'y est pas. En tout cas pas pour lui. Ceux qui imposent leur vision aux gens me rendent malade. Un film, ce n'est pas un sujet unique ; c'est un ensemble de sujets. Se limiter à un seul domaine, à un seul univers, c'est horrible. **Lost Highway** est une œuvre-mystère. Y compris pour moi*».

Pas évident pour le journaliste en quête d'un synopsis bien linéaire, mais néanmoins désireux de ne pas trahir les intentions du réalisateur. Disons simplement que tout commence par une affaire de couple au bord de la séparation. Rien ne va plus entre Fred Madison, saxophoniste de jazz, et sa femme Renee. Ce qui ne serait qu'une querelle passionnelle se complique lorsque, de bon matin, Fred trouve devant sa porte une cassette vidéo. Sur celle-ci : de la neige et une image furtive. Quelqu'un a filmé Fred et Renee pendant leur sommeil.

Vous n'en saurez pas plus. Bon allez, encore quelques précisions. Au fil de l'intrigue, on croise un garagiste, un parrain de la mafia, une femme fatale, une gamine aussi surexcitée que Lula, un type inquiétant tout de noir vêtu et

L'arrivée de Sheila (Patricia Arquette) dans la vie et le garage de Peter Dayton.

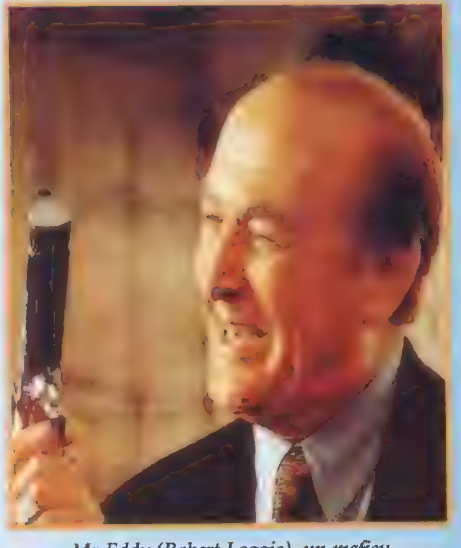
venant de nulle part... Un inventaire à la Prévert pour une merveille de scénario, riche et original, écrit à quatre mains par Lynch et son compère de **Sailor et Lula**, l'écrivain Barry Gifford. «*L'idée de* ***Lost Highway****, d'un bon tiers du film disons, m'est venue comme ça, un soir, au lit*», se souvient Lynch. «*Je suis passé voir Barry Gifford. Je lui ai soumis mon idée. Il l'a adorée et s'est aussitôt mis à la travailler. Barry a ses obsessions, j'ai les miennes. Nous les avons mises dans le même panier. Dans son livre «Night People», Barry utilisait déjà le titre «Lost Highway», qui est en fait celui d'une chanson d'Hank Williams. Voyant que je l'adorais, il m'a proposé de l'utiliser*». Après **Blue Velvet**, un nouveau titre de chanson détourné par David Lynch !

Les points communs entre **Lost Highway** et **Blue Velvet** ne se limitent pas à ce détail. Premièrement, le pavillon où l'équipe installe les caméras, avec son gazon dans l'arrière-cour et son canapé sous plastique pour éviter l'usure, ressemble à s'y méprendre à la villa très «middle class» de Jeffrey Beaumont, alias Kyle McLachlan dans **Blue Velvet**. D'ailleurs, la séquence qui se tourne aujourd'hui prolonge d'une certaine manière celle où McLachlan prend un verre dans son jardin. Ici, c'est Balthazar Getty, un jeune comédien talentueux remarqué dans **Lame de Fond**, qui se prélasse sur une chaise longue. Sur son front, une mystérieuse blessure. Il semble abasourdi par une épreuve récente. La séquence consiste à montrer comment Balthazar reprend ses esprits. Un truc tout simple que David Lynch transforme en l'équivalent cinématographique de l'ascension de l'Everest par la face nord. Ce sera un plan-séquence de presque deux minutes, un immense mouvement de caméra dans un jardinet de quatre mètres carré. La caméra tient sur un tout nouveau modèle de bras télescopique, d'une mobilité extrême, pouvant suivre n'importe où les comédiens. Un véritable ballet cinématographique. Impressionnant pour qui s'attendait à un tournage pépère dans une minable baraque de banlieue. Vu sur écran de contrôle vidéo, le résultat est hallucinant.

Quant à la légende, elle dit vrai : David Lynch tourne en musique. Brésilienne pour l'occasion. Il lance la bande et crie «action» au moment même où les maracas se déchaînent. «*Impossible de ne pas considérer la musique comme une source d'inspiration*», avoue le cinéaste. « *En écouter pendant un tournage donne le tempo et l'ambiance d'une scène. Tous les types de musique ; je n'ai pas de préférence. Si je sens qu'une musique colle à une séquence, je la prends, que ce soit du hard rock ou de la samba brésilienne comme aujourd'hui. J'aimerais pouvoir travailler sur du Angelo Badalamenti, mais il passe beaucoup trop de temps sur les terrains de golf pour m'envoyer sa composition dans les temps !*».

Une fois n'est pas coutume, Lynch tourne en extérieur à Los Angeles. Ce n'était plus arrivé depuis **Eraserhead**. «*Cela dit, je vois mal comment vous pourriez reconnaître les lieux dans* ***Eraserhead***» ajoute le réalisateur. «*Je me souviens qu'on s'était installé dans les endroits les plus rupins de Beverly Hills ; impossible de le deviner à l'écran. J'aime Los Angeles et j'avais envie d'y tourner de nouveau. La ville me fascine par la variété de ses ambiances, par ses architectures différentes. Los Angeles paraît folle pour les personnes qui y passent, jamais pour ceux qui y vivent*».

Fred Madison (Bill Pullman), un saxophoniste empêtré dans des délires schyzophréniques.



Mr Eddy (Robert Loggia), un mafieu quelque peu névrosé.

Les prises de vues de **Lost Highway** s'offrent également un détour par la Vallée de la Mort, une escapade rendue nécessaire par une séquence érotique en plein désert. «*La Vallée de la mort*», répète Lynch avec délectation, «*rien que le nom m'excite. J'y ai posé mes caméras pour la première fois. Nous avions besoin d'un désert et d'un lac sec et là-bas, c'était magnifique. Nous tournions dans le désert une scène d'amour en plein hiver. La nuit, la température ne dépassait pas les moins cinq degrés. Miraculeusement, pendant les cinq heures de tournage, elle a brusquement monté. Un peu plus douillet pour les comédiens*».

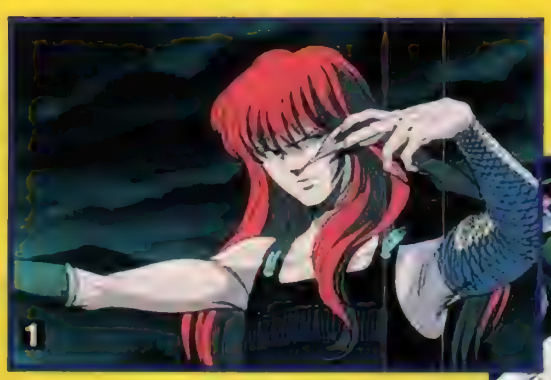
On l'a remarqué plus haut, Lynch n'aime pas vraiment s'attarder sur la définition de ses films. Ce n'est rien comparé à sa réaction quand on le titille sur le niveau de violence graphique de certains passages du scénario de **Lost Highway**. Il esquive carrément : «*Selon moi, la violence est davantage dans l'esprit que sur l'écran*». Pourtant, on n'a pas chômé dans l'atelier de Michael Burnett, chargé des effets de maquillage. L'artiste a dû créer, entre autres, un corps découpé en six morceaux et une longue transformation en plusieurs étapes qui risque de marquer l'histoire des métamorphoses au cinéma. «*Bon, soit, le film est un peu gore*», admet Lynch, «*mais je vous promets qu'il n'y a aucune décapitation*». Nous voila rassurés. Les acteurs aussi, certains de garder la tête sur les épaules jusqu'au bout du tournage.

Comme d'habitude chez David Lynch, pas de stars au générique mais des acteurs solides. Robert Loggia, Patricia Arquette, Bill Pullman, Gary Busey et Robert Blake : les premiers choix du cinéaste. «*De toute façon, nous ne pouvions pas nous offrir le luxe de payer une star avec a moitié du budget global du film. Ce n'est pas très important. J'ai toujours les acteurs que je désire. Si j'avais tenu à la présence de Jack Nicholson, je me serais jeté à ses pieds pour le supplier de réduire son cachet !*».

Le tournage se termine dans deux semaines : David Lynch ne cache pas sa tristesse. «*J'aime tellement ça. J'ai de la chance. Sur* ***Lost Highway****, je n'ai travaillé qu'avec des gens formidables, de grands professionnels. Mais bon. Je crois qu'il faut savoir laisser passer les choses. Le truc, c'est de mener le projet à bon port, de créer un autre univers, de donner vie aux images qu'on a en tête. Ensuite, il faut dire au revoir au film et le laisser vivre sa vie*». Lynch devient philosophe. Pour autant, la normalité n'est pas à l'ordre du jour. Fidèle à lui-même, il conclut par : «*Le monde est sauvage et étrange. Je n'en suis qu'un fragment*». **Lost Highway** devrait en faire l'éloquente illustration.

Didier ALLOUCH

MANGARAMA



1 - Maro : le disparu diabolique.

2 - Les cadavres ambulants de paysans massacrés

3 - Un hybride entre le loup-garou et le centaure

les damnés de la terre

YOMA - LES TÉNÈBRES

Dans la lignée de **Ninja Scroll**, **Yoma - Les Ténèbres** explore un Japon féodal propice à tous les débordements surnaturels. Pendant que les shoguns guerroient, Takeda contre Oda, pour le contrôle du pays, les démons se réveillent, mis en appétit par les cadavres qui s'entassent sur les champs de bataille. Ninja au service du clan Takeda Shingen dont le seigneur vient de périr assassiné, Hikage se lance sur les traces de son frère de sang, le déserteur Maro. Son odyssée le porte dans un singulier village, perdu au milieu d'une épaisse et silencieuse forêt, un village où les suicidés de la proche cascade dansent et festoient. Un havre de paix pour défunts ? Pas vraiment, car dans les coulisses rôde le démon de la Terre, une créature monstrueuse en possession des âmes des villageois. Elle se matérialise en moine, puis en servante. Puis en deux énormes mygales dans le premier tome de l'odyssée du borgne Hikage, **Le Chapitre du Miroir Maléfique**. Dans le second, **Le Chapitre de la Griffe Démoniaque**, Hikage se mesure avec le Démon de la Mer, une autre entité maléfique dont l'alliance avec le clan Takeda plongerait le pays dans le chaos. Féroce étalon blanc, titanesque serpent, hybride entre le centaure et le loup-garou, gigantesque papillon carnassier, procession de morts-vivants... Le ninja rebondit d'un monstre à l'autre, toujours en quête de Maro dont il cultive les souvenirs bucoliques de leur enfance commune. Mais le Maro d'aujourd'hui, sacré Démon de la Terre, est le chaînon indispensable dans la résurrection des yomas, des morts. Au clan Takeda, il offrira ses services contre la tête de son demi-frère, Hikage.

Né de l'imagination de Kei Kusunoki (**Ogre Slayer** dans le même domaine), **Yoma - Les Ténèbres** fonctionne sur deux registres. Du gore, à grandes brassées de geysers de sang, de monstres et de cadavres éventrés. Et de l'angoisse sourde, larvée dans les moindres recoins d'une nature paisible dont les dessinateurs s'appliquent à retrouver les senteurs, l'humidité d'après la pluie, les pétales au vent... De jolis tableaux champêtres qui viennent atténuer l'horreur de situations poussées à l'extrême, la vision cauchemardesque de ces lutins-taupes sortant de terre pour se repaître des morts au combat, des paysans massacrés.

Bien qu'il n'atteigne pas la perfection de **Ninja Scroll**, **Yoma - Les Ténèbres** plafonne à un très décent niveau, via un scénario labyrinthique, très mélo en fait derrière ses excès graphiques dans l'abominable, et une technique éprouvée. La plus belle idée de ce conte de l'au-delà : cette morte qui continue d'aimer celui qui lui a arraché le cœur pour mériter le titre de Yoma, de damné de l'enfer.

Yoma. Japon, 1989. Réal : Takashi Yasuno. Scen. : Noboru Aikawa d'après Kei Kusunoki. Dessins : Matsuri Okuda. Dir. Artistique : Yoko Furumiya. Mus. : Hiroki Watanabe. Prod. : Nagateru Kato, Haruo Sai & Masaki Sanamoori pour Animate Film/Toho. Durée : 1 h 20. Dist. : KanniKaze. Présenté en version française. Actuellement disponible à la vente.

la vie de famille

DARKSIDE BLUES

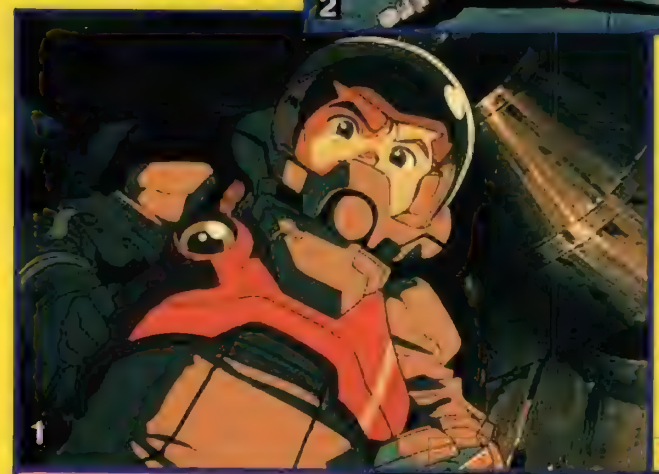
Signé Hideyuki Hikuchi (auteur de **La Cité Interdite**, **Monster City**, **D. Chasseur de Vampire** et **Wind of Amnesia**), **Darkside Blues** est un long métrage à part dans l'histoire du manga animé. Un film empreint de mélancolie. Il se situe dans un futur indéterminé, dans une société à la botte de la famille Hozuki, héritière du Big Brother de «1984». À la tête de Persona Century, elle contrôle un important pourcentage de la planète d'une main de fer. Son pouvoir, Century l'obtient, par le passé, à force de désastres orchestrés. Une bombe atomique qui explose en Islande, l'apparition de plantes carnivores, la création d'un vaccin anti-sida qui décime la population de Shangaï... Les catastrophes conduisent les Hozuki au pouvoir. Depuis un satellite, le patriarche masqué façon Belphégor, sa fille Tamaki (une sadique) et son frère Guren, surveillent leur fief grâce à un impressionnant réseau de mouchards. En cas de besoin, ils appellent le petit dernier, Enji, à la rescousse. Malheur aux terroristes qui contestent le pouvoir à la famille Hozuki en attaquant ses bureaux, son quartier général. Les derniers sont morts, excepté Tatsuya, désormais sous la protection du Messiah, un groupuscule anti-Persona habitant le seul quartier libre de Tokyo. Lui prête également main forte un dénommé Darkside venant de nulle part. Fantomatique, il tient les rênes d'une calèche aussi aérienne que le traîneau du Père Noël...

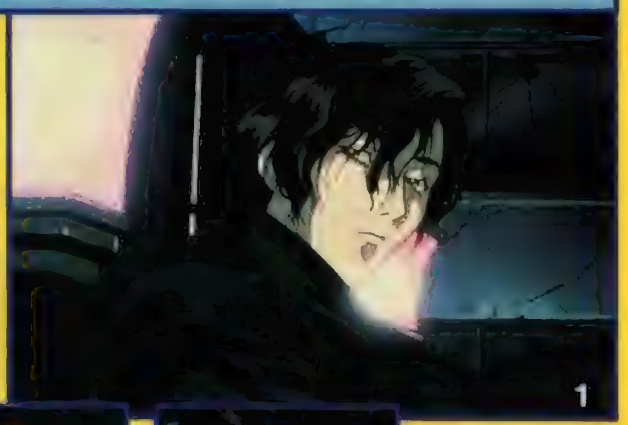
Japon 1994. Réal.: Tsuguaisu Furukawa. Scén.: Masayuki Sekishima d'après Hideyuki Kikuchi & Yuho Asano. Character design & animation: Hiroshi Hamazaki. Dir. Phot.: Akihiko Takahashi. Mus.: Seiri Sunagawa. Prod.: Masako Fukuno & Tomohisa Abe pour Toho/Akita Shoten & J.C. Staff. Durée: 1 h 24. Dist.: AK Video. Sortie à la vente mi-juillet. Disponible en version originale sous-titrée.

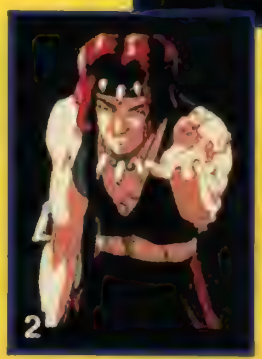
Darkside Blues ne rentre pas dans le rang des autres mangas futuristes. Difficile de lui coller une étiquette. Difficile également de suivre réalisateur et scénariste dans les circonvolutions d'une intrigue qui se complique au fur et à mesure qu'elle progresse. Qui se clôt sur une note intimiste dans un cimetière de voitures. De petits robots arachnéens, un bébé-bazooka, des innocents transformés en statues de pierre, un magma qui engloutit quelques gros bras de Persona Century... Bien sûr, **Darkside Blues** réunit les ingrédients nécessaires à un spectacle toujours assuré. Au-delà, il s'attarde sur les motivations des personnages, les liens qui unissent Seria, Maï et les autres, bercés par le blues d'une vieille rengaine américaine : l'hymne des «terroristes» à la liberté, même si celle-ci se limite à une rue malfamée au centre d'une mégalopole asservie. L'animation simple, belle et efficace, abonde dans le sens d'une très confortable moyenne.

1 - Ushiwaka : un as du manche à balai d'à peine 12 ans.

2 - Des pertes humaines occasionnées par un satellite fou.







1 - Darkside : ténébreux, providentiel et invincible.

2 - Enji Horuki : le frère d'Afrique.

3 - Tamaki, une authentique sadique !

les naufragés de l'espace

MIGTHY SPACE MINERS VOLUME 1 & 2

À première vue, **Mighty Space Miners** rentre dans la catégorie des mangas animés débilitants destinés aux maternelles. Une impression qui ne se vérifie pas ; ce space-opera ménage effectivement d'excellentes surprises. Sous la double inspiration de James Cameron (les auteurs connaissent **Abyss** sur le bout des doigts) et du film catastrophe, **Mighty Space Miners** se déroule en 2860 sur la station orbitale Teutanès, située non loin de la Terre. Dans ses entrailles, une colonie de mineurs s'emploie à extraire les métaux rares des météorites, des astéroïdes de passage. Pilote émérite malgré ses 12 ans, Ushiwaka est le seul enfant de Teutanès, le genre intrépide, désobéissant à ses parents mineurs. Mineur, il veut le devenir lui aussi. S'il vit assez vieux car les choses se gâtent sur Teutanès. En essayant de neutraliser un satellite militaire semble-t-il livré à lui-même, les navigateurs déclenchent un système de défense très retors. Résultat : des dizaines de missiles endommagent gravement la station et tuent plusieurs de ses locataires. Prisonnier de son véhicule privé de carburant, Ushiwaka parvient en retenant son souffle à s'introduire dans un secteur intact de Teutanès, éjectée de son orbite géostationnaire. Désormais, la colonie minière s'achemine vers l'atmosphère terrestre qui l'atomisera en des milliards de particules. La situation s'aggrave encore lorsque Ushiwaka découvre dans ses combles une batterie d'armes nucléaires dont le compte à rebours égrène ses dernières heures, ce qui explique l'attitude suspecte des autorités japonaises. Peu nombreuses sont les places dans la navette de secours... Seul l'espiègle Ushiwaka, accro de l'espace où il est né, ne semble pas disposé à partir pour la Terre.

Japon 1994. Réal.: Hiroshi Hamazaki & Tsutomu Ida. Scén.: Hiroyuki Uenishi. Character design: Yoshiko Hirano & Yasuomi Kawamura. Mecha design: Yu Yamamoto & Takashi Hashimoto. Animation: Yoshiko Hirano & Yasuomi Kawamura. Prod.: AIC/Kita. Dist.: Dorian Video. Disponible en version française sous-titrée. Durée: 2 x 45 mn.

Du bon, il y en dans **Mighty Space Miners**. La fusion d'une partie de Teutanès, la découverte de ses entrailles endommagées par Ushiwaka, le cimetière des enfants morts dans la station, une technologie crédible qui doit beaucoup de son authenticité à James Cameron... En dépit d'un héros tout jeune, généralement synonyme de puérilité, **Mighty Space Miners** se hisse à un niveau très décent, notamment grâce à une abondante documentation sur les possibilités de vie, puis de survie, dans l'espace. Un souci de réalisme qui n'a que rarement cours dans le manga.

l'alien dans la tour

BABEL II, VOLUME 1 & 2

Paternel des *Chevaliers du Zodiaque* et de *Gigantor*, Mistsuteru Yokoyama ne restera pas dans l'histoire du manga animé pour ce **Babel II** spécialement tourné pour la vidéo. Rien que du rabâché, des ingrédients mille fois réchauffés dans les aventures de l'étudiant Koichi, désigné comme héritier de Babel, l'être élu. La fameuse tour de la mythologie aurait été construite par un extraterrestre en panne sur Terre. Son objectif : bâtir un émetteur d'une puissance exceptionnelle pour contacter les siens. Sujet à des rêves récurrents, Koichi accepte le titre de Babel II, un privilège dont Yomi n'a pu se montrer digne par le passé. Néanmoins doué de pouvoirs incroyables, il se lance dans la quête de la tour, truffée de pièges, flanqué de son robot Varan et de deux bellâtres aussi suaves qu'agressifs, Hammer et Wang. Le gros de son armée est constitué de morts réanimés dans des cloches de verre, des zombies médiums. Son but : dominer la Terre. Machiavélique, Yomi se fait passer pour le chantre d'un monde nouveau et emmagasine l'énergie psychique que Koichi déploie contre lui. Koichi qui finit par triompher, avec la complicité de Julia, anciennement convertie aux thèses de Yomi, et de deux agents des Nations Unies. Ses autres partisans : un gigantesque volatile mi-chauve-souris mi-ptérodactyle, un robot géant au faciès de sphinx, une panthère. Après avoir réduit en cendres l'obélisque titanesque où trône son rival, Babel II peut sereinement envisager l'avenir...

Les auteurs de manga aiment décidément puiser dans les grands mythes et légendes des quatre coins de la planète, au râtelier de toutes les cultures. Leur usage de la Tour de Babel n'est donc pas d'une grande innovation. Si l'idée s'avère néanmoins séduisante, si le scénario accumule les péripéties avec entrain, le traitement graphique l'est nettement moins. Koichi ressemble à mille autres héros de l'animation japonaise et les empoignades électriques entre les belligérants renvoient une fois de plus aux boules d'énergie de *Dragonball Z*, l'ensemble chichement conçu donnant dans le service minimum.

Babel II (Babel II Part 1: The Awakening/Babel II Part 2: First Blood/Babel II Part 3: Crossroads/Babel II Part 4: Final Conflict). Japon, 1992. Réal. : Yoshiaki Mukoyama. Scén. : Mitsuteru Yokoyama. Avec (voix originales) : Akiko Yajima (Sandy Newman), Yuriko Fuchizaki (Julia), Hiroshi Ohtake (Koichi), Yoshiko Sakakibara (Yomi), Banjo Ginga (Hammer), Kenichi Ogata (Wang), Kazuhiko Inoue (Varan). Durée : 1 h 30 mn. Vidéo. Vidéo. Dist. : A.B. Video. Vidéo. Dist. : 2 X 55 mn. Achetés séparément à environ 180 francs chez VI, plus ou moins promotion.

1 - *Sandy Newman et un membre de la Gall Force : derniers remparts contre les machines.*

2 - *Une recrue de charme pour un commando anti-cybernoïde.*

1 - *Koichi : élu pour prendre le titre et le nom de Babel II.*

2 - *Yomi : un gourou en quête de pouvoirs accrus.*

killing machines

RHEA GALL FORCE

Créateur des séries *Bubblegum Crisis* et *Detonator Orgun*, Hideki Kakinuma aime, comme tant de ses compatriotes, l'entrée en matière de **Terminator**. Son **Rhea Gall Force** en constitue l'extension. Ainsi, en cette année 2058, notre bonne vieille Terre s'apparente à un vaste champ de bataille. La conséquence d'une lutte acharnée, suicidaire, entre l'Est et l'Ouest. Une guerre qui tourne à l'absurde lorsque les machines de mort mises au point par les belligérants se rebiffent, se retournent contre leur propre camp. Les raisons de ce conflit à l'échelle de la planète, plus dévastateur encore qu'une rivalité nucléaire ? La découverte sur la lune d'un vaisseau spatial, témoignage d'une civilisation prodigieusement avancée. Dans la carcasse du titanesque appareil reposent les plans de la construction de cyborgs, d'armes plasmatiques. Est et Ouest se disputent la possession de cette technologie et surenchérissent dans la construction de soldats parfaits, des androïdes auxquels les scientifiques finissent par greffer des cerveaux humains pour accroître leur efficacité... Aujourd'hui ne croupissent plus que trois millions d'humains dans les combles des villes rasées, une population qui pourrait être transportée sur Mars, une colonie encore paisible, au terme d'une ultime offensive contre les cybernoïdes. Mais, avant d'affronter l'ennemi commun, les rancœurs entre l'Est et l'Ouest doivent être enterrées une fois pour toutes. Mise à part Sandy Newman, ils ne sont pas nombreux à militer pour une véritable réconciliation. Ceux-ci (deux femmes, un cyborg, un homme et une gamine) forment la Gall Force...

Rhea Gall Force. Japon, 1990. Réal. : Katsuhito Akiyama. Histoire originale : Hideki Kakinuma. Dir. artist. : Yasuhiro Ogawa. Design : Kenichi Sonoda. Musique : Kaoru Mieda. Animation : Sunrise. Prod. : Sunrise/Bandai Visual. Dist. : Manga Video. Vidéo. Dist. : 1 h 05 mn. Existe en version française. Achetée séparément à environ 180 francs chez VI, plus ou moins promotion.

Après **Gall Force - Eternal Story**, **Gall Force - Destruction** et **Gall Force - Stardust War** (tous promis à une diffusion en France d'ici la fin de l'année), **Rhea Gall Force** applique scrupuleusement les préceptes de James Cameron. Des machines infernales punissant l'homme de sa vanité, des mégalopoles où patrouillent l'ennemi, de farouches résistants... Réalisateur de **Bubblegum Crisis**, **BG Crisis** et **Sol Bianca**, Katsuhito Akiyama gère adroitement ces influences, fasciné à l'instar de son mentor par la confrontation de l'humain et de son monstre de Frankenstein, une technologie rebelle. S'il ne range jamais au placard les états d'âme de ses protagonistes, son intérêt va aux escarmouches, intrusions de mouchards, assauts divers et batailles. Des morceaux de bravoure servis par des backgrounds très pointus sur les détails, un découpage d'une précision toute mathématique et une animation fluide. Du bon boulot sous tutelle «cameronienne».

les corps astraux

REINCARNATIONS - PLEASE SAVE MY EARTH Vol. 1

Un manga animé qui sort radicalement des sentiers battus, qui aborde le fantastique sous un angle très littéraire. Un fantastique très discret d'abord. L'adolescente Alice Sakaguchi, nouvelle à Tokyo, fait des rêves étranges, troublants et répétitifs ; elle aurait vécu sur la lune. Elle ressent de plus en plus cette réalité, au point d'accepter des fiançailles avec Rin, de sept ans son cadet. Comme si ses actes, ses décisions lui étaient dictés par d'autres personnes, suivaient le cours d'événements survenus ailleurs, très loin. Alice surprend une conversation entre deux étudiants, deux garçons irrémédiablement attirés l'un vers l'autre parce que, dans leurs rêves, ils s'identifient à un couple conventionnel. L'explication à ce phénomène ne tarde pas à intervenir. Jadis, sur la lune, vivaient loin de leur planète natale sept scientifiques chargés de rassembler un maximum de documentation sur l'espèce humaine. Leur profond désir de fouler le sol de cette sphère bleue projette leur esprit, leur mémoire et leurs émotions à travers l'espace et le temps, bien qu'ils soient morts depuis longtemps des suites d'une maladie contagieuse pendant que leur peuple entrait en guerre. Alice, Jimpachi et Issei ressentent ainsi des émotions qui ne sont pas les leurs, s'embourbent parfois dans de bien embarrassantes situations. Mais qui sont les quatre autres ? Ils se lancent à leur recherche. Rin serait-il des leurs ? Volant comme un oiseau, le gamin aimerait tant posséder la Tour de Tokyo promise sous peu à des travaux de rénovation...

Please Save my Earth
Japon. 1993. Réal.: & scén.: Kazuo Yamazaki d'après Saki Hiwatari. Character design: Takanuki Goto. Décors: Hanma Mizoguchi. Prod.: Hiroshi Hattori, Toshio Azuma & Michimu Ishikawa pour Saki Hiwatari/Hakusensha/JVC Victor. Dur.: 55 mn. Dist.: AK Video. Actuellement disponible à la vente. Présenté en version originale sous-titrée.

Reincarnations mérite amplement le succès obtenu au Japon. Il raconte tout simplement une très belle histoire, riche en émotions et révélations, riche de possibilités. Réalisateur et scénariste, Kazuo Yamazaki confère le ton juste à ce préambule d'une saga qui compte quatre épisodes de trente minutes. Très attentif dans la description de la nature, dans l'observation des détails, il atteint le sommet de son talent, de sa sensibilité lorsqu'Alice retrouve à l'hôpital le petit Rin qu'elle a, d'une gifle, poussé d'un balcon. Des retrouvailles poignantes, d'une intensité digne d'Isao Takahata. Même si **Reincarnations** aurait nécessité une animation plus sophistiquée, celle d'un long métrage cinéma, ses qualités, les émotions qui s'en dégagent, transcendent les manques esthétiques et techniques.

1 - Rin, un gamin précoce et amoureux.

2 - Sur la lune, des rêves plus forts que l'espace et le temps !

1 - Trois guerriers de Gradius au secours de Radis.

2 - Dans les entrailles de Salamander, un cerveau maléfique.

le dragon des étoiles

SALAMANDER Vol 1 - GRADIUS

Inspiré d'un jeu vidéo célèbre, «Shoot Them Up Gradius», **Salamander** est le premier manga animé à s'essayer à cet exercice. Il mêle les fastes d'une Rome antique approximative et du space-opera classique, du péplum et de la science-fiction. S'y côtoient donc immenses colonnes, palais, trônes, parures antiques, toges et navettes spatiales. S'y trouvent aussi deux immenses statues jumelles de celles de l'Île de Pâques. L'une, en orbite autour de la planète Radis, sert de phare aux navigateurs. Elle se sépare en deux lorsque sa sœur, mise à jour sur un chantier, se brise lors des travaux d'extraction. Le malheur s'abat dès lors sur l'empire du prince Lord British. Un gigantesque raz-de-marée balaie la capitale. Plus grave encore, s'approche dangereusement l'astre Salamander, bastion des belliqueux Bacterians. Une planète organique où sommeille le mythologique dragon Karyu. Pour éviter le pire, le grand prêtre Doromo prend la liberté de convoquer trois représentants d'une planète avec qui Radis n'entretient plus de relations diplomatiques, Gradius. Ce sont les pilotes Stephanie, Eddie et Dan. À eux et Lord British de s'infiltrer dans les entrailles piégées de Salamander et d'y terrasser le dragon Karyu...

Ce premier **Salamander** ne présente pas les scories des mangas depuis adaptés des jeux vidéo, à savoir de la baston, des rayons laser et des escarmouches d'un bout à l'autre. Bien au contraire. Ses auteurs veillent à installer durablement une mythologie, avec ses légendes, ses prophéties, son grand prêtre, ses ministres, ses rivalités ancestrales... Que la musique du générique chipe Wagner à **Excalibur**, sur fond de dragon crachant le feu, que Lord British (déjà, ce nom !) possède la jeunesse du Roi Arthur ne relèvent certainement pas du hasard, comme cet obélisque spatial, couvert d'inscriptions, en rappel discret de **2001, L'Odyssée de l'Espace** ! Au carrefour de nombreuses influences, **Salamander** ne démérite pas, même si la technique d'animation mise à son service est en-deçà des possibilités. Ceci en dépit de la participation d'Haruhiko Mikomoto (**Robotech, Macross, Orguss**). Mais quelle bonne idée que ses vaisseaux chasseurs sans pilote, puisque autonomes et vivants !

Japon. 1989. Réal.: Hiromi Tamano & Hisaki Toriumi. Scén.: Kazuhito Hasuma. Animation: Toshiaasu Okada. Character design: Haruhiko Mikimoto. Mecha design: Yasuyoshi Moriki. Mus.: Tatsuyuki Umegaki. Prod.: Yumiko Takamishi pour Konami. Dur.: 55 mn. Dist.: Tonkam Vidéo. Actuellement disponible à la vente. Présenté en version originale sous-titrée.

les androïdes rêvent-ils de moutons électriques ?

ARMITAGES III, Vol. 1, 2, 3 & 4

Sur le thème du robot à l'image de l'homme, son créateur, **Armitage III** apporte une très jolie contribution, à la fois proche d'Isaac Asimov («Les Robots»), de **Blade Runner** et du manga **Gunnm**. Nous sommes sur Mars, en 2046, une colonie de la Terre sujette à de tumultueuses revendications sociales. La classe ouvrière ne tolère plus la prolifération des androïdes ; elle l'exprime violemment, «cassant» du cyborg, jetant leurs carcasses dans des bûchers. Mais tous les robots ne sont pas détectables, surtout la Génération 3, rigoureusement conforme à l'être humain, capable même d'émotions, de création artistique ; la première victime du «terroriste» se nomme Kelly MacCanon, vedette de la musique country.Naomi Armitage, 17 ans, appartient à cette espèce dont les représentantes sont une à une assassinées par René D'Anclaude, clone cybernétique d'un savant, par conséquent doué du ton d'ubiquité. Elle doit, dans son enquête, faire équipe avec Ross Sybilus, un flic de Chicago muté sur Mars. Un flic qui voue une haine tenace aux androïdes, l'un des leurs ayant descendu son partenaire. Il tombe néanmoins sous le charme espiègle d'Armitage, partage sa douleur lorsque se dessine la vérité sur la Génération 3, des «femelles» principalement. Elles peuvent donner la vie, tomber enceintes. Un accident technique car ces androïdes ont originellement été conçus pour tuer, se livrer au combat. Elles doivent d'autant plus disparaître que la situation politique de Mars subit des changements radicaux. Hier dépendante de la Terre par besoin d'immigrants, la colonie amorce un rapprochement étroit avec la planète nourricière. La Terre et Mars ne pourraient bientôt ne former qu'une seule nation. Pendant que les traités se signent, Armitage et Ross Sybilus mettent à jour la vérité sur les travaux du laboratoire Conception, les causes de la folie douce du Professeur Asakura qui fut jadis le partenaire du terrible D'Anclaude aux exemplaires multiples. Il leur reste encore à affronter une division de l'armée gouvernementale martienne, à s'intégrer ensuite dans une société en pleine mutation...

Une très forte histoire qui aurait pu naître de l'imaginaire de l'un des plus grands romanciers américains de science-fiction, d'un William Gibson. À l'intersection de la SF cyberpunk, du polar et de la politique-fiction, Armitage III dépasse largement les limites étriquées de la petite-androïde-sexy-qui-déboulonne-les-méchants. Si effectivement Naomi Armitage éclate quelques vilains dégénérés et se balade dans des accoutrements ultra-provocateurs, cette série de quatre OAV inspire une véritable réflexion sur la nature de l'homme, de très fortes séquences également. Les assauts furieux de D'Anclaude, l'assassinat très violent des Générations 3 de plusieurs balles dans la tête, les tombes profanées des robots dans un cimetière, la visite que rendent Armitage et Ross Sybilus à la mémoire des Générations Trois enfermés dans un ordinateur, l'usage très «mobilier» qu'un ponte de Conception peut faire des Générations 2, l'explosion d'une androïde-bombe... Et bien d'autres encore, toutes agencées, découpées, dialoguées par des artistes qui honorent le manga animé, jusqu'au point final. Un clin d'œil insolent à **Blade Runner**. **Armitage III**, c'est un peu la love-story de Rick Deckard et de Rachel, du flic désabusé et de la belle androïde.

1 - Mademoiselle Lum, une extraterrestre malmenée par ses rêves.

2 - Un humour potache pour une histoire labyrinthique.

1 - Naomi Armitage : une Génération 3 en quête d'humanité.

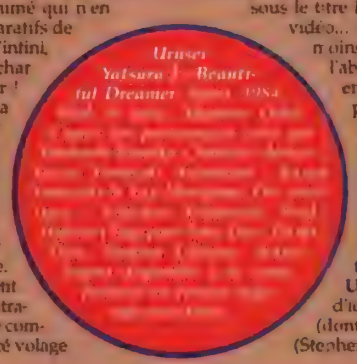
2 - Ross Sybilus : un super-flic affecté sur Mars !

le monde à l'envers

URUSEI YATSURA - UN RÊVE SANS FIN

«Vous ne trouvez pas que, lorsqu'on pense au temps et à l'espace, la question devient confuse. On dit «trop court» pour l'un, «trop long» pour l'autre. En y réfléchissant, le temps n'est pas le produit de l'esprit humain. S'il n'y avait personne sur Terre, les montres n'existeraient pas» Ce discours, à la fois saugrenu et pertinent, un chauffeur de taxi le tient à une cliente impatiente. Mais arrivera-t-elle à destination, mademoiselle Sakura ? Rien n'est moins sûr, car les bus, les omnibus et les véhicules privés tournent en rond. Inévitablement, ils reviennent à leur point de départ. C'est l'une des situations drôles et dementes d'**Urusei Yatsura - Un Rêve sans Fin**, un manga animé qui n'en manque pas. À commencer par l'argument de départ : les préparatifs de la fête annuelle du lycée Tomobiki semblent devoir se répéter à l'infini, se répéter encore et toujours. C'est donc pour l'eternite qu'un char d'assaut Leopard menace de s'écraser sur la tête du proviseur ! Lorsque les étudiants fuient leur quartier isolé du reste de la ville à bord d'un avion de combat, ils découvrent simplement qu'une titanesque tortue de pierre porte, en guise de carapace, leur petit bout de terre, la tortue étant elle-même portée à bout de bras par un bonze libertin récemment volatilisé, version loufoque de l'Atlas de la mythologie gréco-romaine.

Des contorsions de l'espace-temps au royaume des songes, il n'y a qu'un pas qu'Urusei Yatsura franchi allégrement pour disserter avec humour sur l'inconsistance de la réalité par rapport au rêve. Qui tire les ficelles ? Le Démon des Rêves tout simplement, un petit bonhomme roublard. De sa rencontre avec Lum, une princesse extraterrestre, étudiante au lycée Tomobiki, naît ce capharnaüm qui se complique encore lorsque le récit s'attarde sur Ataru Moroboshi. Fiancé volage de Lum, il virevolte d'un rêve à l'autre, de Franken-Ataru à un décor de science-fiction bidon contenu dans un minuscule cabanon. Point d'orgue de ce périple : la ritournelle des atomes. Juste avant que les dormeurs ne se réveillent, que le Démon des Rêves n'avoue les difficultés à travailler sur certains sujets, spécialement les cancres de Tomobiki...

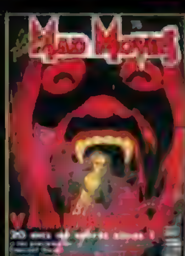


Urusei Yatsura, c'est une institution au Japon. Une bande dessinée vendue à 22 millions d'exemplaires dans l'archipel (véridique) depuis sa création en 1981, six longs metrages pour le cinéma (celui-ci est le deuxième), une série TV diffusée en France sous le titre *Lumu* (197 x 30mn !), une série de 11 segments pour le marché vidéo... Impressionnant. Un triomphe justifié car **Urusei Yatsura**, du moins cet opus 2 cinéma, constitue le creuset de la métaphysique, de l'absurde à la Lewis Carroll, de l'humour potache, du fantastique en roue libre, du délire graphique, de la poésie surréaliste, de la philosophie, de quelques questions fondamentales relevant des théories d'Albert Einstein, des légendes nipponnes... Et du spectacle tout bonnement, effervescent, drôle, manipulateur, imprévisible, dirigé, à la réalisation, par le grand Mamoru Oshii (**Patlabor 1 & 2**, **Ghost in the Shell**, **L'Œuf de l'Ange**) d'après Rumiko Takahashi (***Ranma 1/2***, ***Maison Ikkoku***).

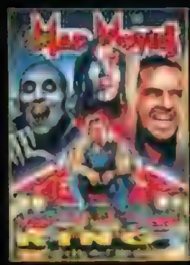
Du ciel qui se fond dans une flaque d'eau au manège insolite de saltimbanques sur un passage clouté, en passant l'intervention du Bug (une sorte de Dumbo), le mangeur de cauchemars, **Urusei Yatsura - Un Rêve sans Fin** s'impose en vivier inépuisable d'idées et d'images. On soupçonne fort, d'ailleurs, quelques cinéastes (dont Harold Ramis pour **Un Jour sans Fin**) et écrivains occidentaux (Stephen King pour ses «Langoliers») d'y avoir lancé leur épuisette !

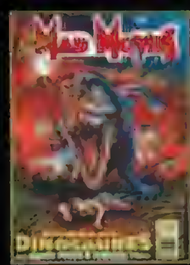
COMMANDEZ LES ANCIENS NUMÉROS

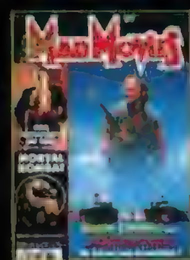
MAD MOVIES

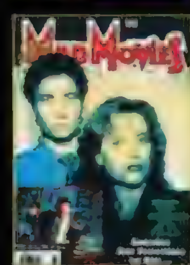


26 Les «Mad Max», Cronenberg, Avoriaz 1983
27 Le Retour du Jedi, Creepshow, Les Prédateurs, B. Steele
29 Harrison Ford, Joe Dante, Avoriaz 1984
30 Maquillage : Ed French, Cronenberg, L. Bava
32 David Lynch, La Compagnie des Loups, maquillages
33 Gremlins, Les effets spéciaux d'Indiana Jones
34 Les Griffes de la Nuit, Dune, Brazil, Avoriaz 1985
36 Day of the Dead, Lifeforce, Tom Savini, Re-Animator
37 Mad Max 3, Legend, Ridley Scott
38 Retour vers le Futur, Vampire, Vous Avez Dit Vampire ?
39 La Revanche de Freddy, Avoriaz 1986
40 Re-Animator, Highlander, Alfred Hitchcock
41 House, Psychose, Dossier : le gore au cinéma
42 From Beyond, F/X, Rencontres du 3ème Type
43 Aliens, Critters, Les Aventures de Jack Burton
44 Massacre à la Tronconneuse 2, Stephen King
45 La Mouche, Star Trek 4, Avoriaz 1987
46 King Kong (tous les films), Superman, entr. maquilleur
47 Robocop, Indiana Jones, Freddy 3, Evil Dead 2
49 Hellraiser, Dossier Superman, Série B US, Fulci
50 Robocop, Hidden, Effets spéciaux, index des n°23 à 49
51 Avoriaz 1988 : Robocop, Hellraiser, Near Dark, Elmer, Hidden
52 Running Man, Hellraiser, les films de J. Carpenter
53 Dossier «zombies», Near Dark, Elmer, Festival du Rex 1988
54 I. Jones, Mad Max, Conan, etc., Les «Vendredi 13»
55 Roger Rabbit, les films de «Freddy», Bad Taste
56 Beetlejuice, Freddy 4, Near Dark, FX de Evil Dead 2
57 Le Blob, Vampire, Vous Avez Dit Vampire ? 2, Avoriaz 1989
58 Dossier Cronenberg, Brazil, Horror Show, Carpenter
59 Batman, Hellraiser 2, Freddy (série TV), Cyborg
60 Freddy 5, Re-Animator 2, Les «méchants» du Fantastique
61 Indy 3, Abyss, Batman, Les super-héros (Hulk, Spiderman...)
62 Spécial effets spéciaux : de Star Wars à Roger Rabbit
63 Avoriaz 1990 : Simetierre, Re-Animator 2, Elvira, Society
64 Dossier Frankenstein, Cabal, Basket Case 2, Freddy TV
65 Total Recall, Akira, Tremors, Halloween 4, Lamberto Bava
66 Robocop 2, Freddy 5, La Nurse, Maniac Cop 2, Star Trek 5
67 Dossier Total Recall, Robocop 2, Dick Tracy, Lucio Fulci
68 Les Tortues Ninja, Darkman, George Lucas
69 Avoriaz 1991, Cabal, Highlander 2, Henry, Les Feebles
70 Predator 2, Massacre à la Tronçonneuse 3, Twin Peaks
71 Terminator 2, Akira, Hardware, Ça, La Nuit des Morts-Vivants
72 Les Feebles, Warlock, Dossier «La Malédiction», Freddy 6
73 Numéro spécial Terminator 2, Fisher King
74 Evil Dead 3, Rocketeer, Freddy 6, Hellraiser 3, Forum «T2»
75 Avoriaz 1992, Tetsuo, Freddy 6, Le Sous-sol de la Peur
76 Le Festin Nu, Hook, Brain Dead, La Famille Addams
77 Alien 3, Universal Soldier, Batman le Retour
78 Dossiers Batman le Défi & Alien 3, Le Cobaye, Star Trek 6
79 Dossier «Vampires», Dracula de Coppola, Innocent Blood
80 Numéro spécial «Stephen King», entr. Roger Corman
81 Dracula de Coppola, tous les films d'Avoriaz 1993
82 Fortress, Star Trek Deep Space Nine, Argento, Joe Dante
83 Last Action Hero, Robocop 3, Body Snatchers, Stephen King
84 Jurassic Park, entretiens George Romero & Dick Smith
85 «Spécial Dinosaures» : du Monde Perdu à Jurassic Park
86 Demolition Man, La Famille Addams 2, Action Mutante
87 «Fantastica 1994» : tous les films, Evil Dead 3, Carpenter
88 Dossier Loup-Garou, Wolf avec J. Nicholson, Body Melt
89 Dossier TV : Batman, Robocop, Superman, Indiana Jones
90 X-Files 1ère saison, The Crow, Les Flintstones, Eraserhead
91 Dossier «Manga», Wolf, Tetsuo, The Mask, Ed Wood
92 L'Étrange Noël de Mr Jack, Entretien avec un Vampire
93 «Fantastica 1995», Stargate, Frankenstein, Highlander 3
94 Streetfighter, entretiens Tobe Hooper & John Carpenter
95 Ed Wood, Batman Forever, Freddy 7, Fred Olen Ray
96 Judge Dredd, Tank Girl, Le Village des Damnés, Congo
97 Aux Frontières du Réel, Waterworld, Mortal Kombat
98 Dossier X-Files, Johnny Mnemonic, Une Nuit en Enfer
99 Seven, The Crow 2, L'Armée des 12 Singes, Fantastic'Arts
100 X-Files 3e saison, «Nos 100 meilleurs films Fantastiques»
101 Terminator 2-3D, Independence Day, Une Nuit en Enfer
102 X-Files (dossier + poster), Crash, Barbwire, previews

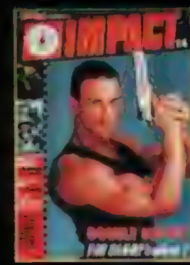


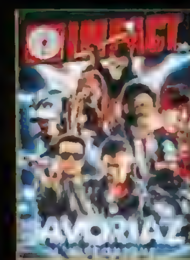


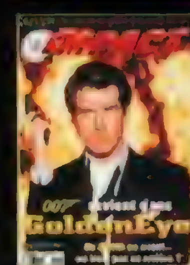




IMPACT







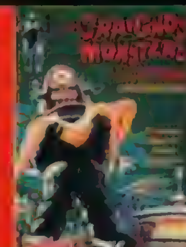
1 Commando, Rocky 4, George Romero, Avoriaz 1986
2 Highlander, Rutger Hauer, Les films de la Cannon
3 Hitcher, Cobra, Maximum Overdrive
4 Effets spéciaux, John Badham, John Carpenter
5 Blue Velvet, Cobra, Aliens, David Lynch
6 Darryl Hannah, Dossier «Ninjas», Le Jour des Morts-Vivants
7 Maquillages, Harrison Ford, Chuck Norris
8 Les trois «Rambo», Dolls, Evild Dead 2
9 Freddy 3, Tuer n'est pas Jouer, Indiana Jones 2
11 Les Incorruptibles, Full Metal Jacket, Entr. Fred Olen Ray
12 Running Man, Robocop, China Girl, Hellraiser
13 Avoriaz 1988, Entr. Lucio Fulci & J. Chan, Running Man
14 Hellraiser 2, Rambo 3, Cyborg, Munchaüsen
15 Double Détente, Beetlejuice, Maniac Cop, Flic ou Zombie
16 Spécial Rambo 3, Cyborg, Munchaüsen
17 Freddy 4, Piège de Cristal, Traci Lords, Rambo 3
18 Les «Inspecteur Harry», Avoriaz 1989, Tsui Hark
19 Avoriaz 1989, Munchaüsen, Punisher, Schwarzenegger
20 Indiana Jones, Simetierre, Punisher, La Mouche 2
21 Total Recall, Freddy 5, Jean-Claude Van Damme
22 Batman, Permis de Tuer, L'Arme Fatale 2, Haute Sécurité
23 Spécial les trois «Indiana Jones», Punisher
24 Ciné-muscles : Van Damme, Schwarzie, B. Lee, etc.
25 Robocop 2, Total Recall, Entretien Roger Corman
26 Dossier «Super Nanas», Maniac Cop 2, Effets Spéciaux
27 Gremlins 2, Van Damme, Jackie Chan, Traci Lords
29 Total Recall, Predator 2, Stallone et Arnold (20 ans d'action)
30 La saga des Rocky, Arnold, Hong Kong Connection, Cabal
31 Coups pour Coups, Highlander 2, le retour du Western
32 Le Silence des Agneaux, Predator 2, Muscles
33 Terminator 2 (entretien Arnold), Van Damme
34 Double Impact, Backdraft, Robin des Bois, Hudson Hawk
35 Terminator 2, entretien Schwarzenegger, Jackie Chan
36 Vingt ans d'Avoriaz (tous les films), Universal Soldier, Alien 3
37 Les Nerfs à Vif, JFK, Hook, Le Dernier Samaritain
38 Basic Instint, entretien Stallone, Batman 2, Arts Martiaux
39 Universal Soldier, L'Arme Fatale 3, Jeux de Guerre
40 Les trois «Alien», Reservoir Dogs, Cliffhanger, Impitoyable
41 Van Damme, programme 93, Dossier «Flics», Jeux de Guerre
42 Dracula, Van Damme (Chasse à l'Homme), Steven Seagal
43 Cavale sans issue, Steven Seagal, Body, Bad Lieutenant
44 Cliffhanger, Action Men (dossier), True Romance
45 Dossier Robocop, John Woo, Last Action Hero, Dragon
46 Dans la Ligne de Mire, Le Fugitif, Last Action Hero
47 Dossier Spielberg, Cliffhanger, entr. Stallone et John Woo
48 Dossier Space Opera, K. Costner, Jackie Chan, Peckinpah
49 Space Opera 2, Demolition Man, L'Impasse, Van Damme
50S Spécial Action : Seagal, Van Damme, Arnold, Stallone
51 Amicalement Vôtre, Pulp Fiction, Killing Zoé, Rapa Nui
52 Speed, Brandon Lee, Killing Zoé, Wyatt Earp, Pierce Brosnan
53 True Lies, Danger Immédiat, TimeCop, Pulp Fiction, Batman TV
54 Frankenstein, Entretien avec un Vampire, Dossier : la BD au ciné
55 Les jeux vidéo à l'écran (Streetfighter), Stars sous les verrous
56 Judge Dredd, The Killer, James Bond, Entr. Jim Wynorski
57 Batman Forever, Mort ou Vif, Die Hard 3, Cannes 1995
58 Judge Dredd, Desperado, Bruce Willis, USS Alabama
59 Mortal Kombat, Assassins, Apollo 13, Mel Gibson, Jade
60 GoldenEye, Dossier James Bond, Seven, Showgirls
61 Broken Arrow, Heat, Casino, L'Île aux Pirates, Tsui Hark
62 Dossier Crying Freeman, Mort Subite, Ultime Décision
63 L'Effaceur, Le Grand Tournoi, The Rock, Twister, Fargo

ZE CRAIGNOS MONSTERS, LE RETOUR

(par Jean-Pierre PUTTERS)

[illegible] pages sur les Robots d'Acier, Insectes Géants, Monstres Japonais, Créatures de Frankenstein, Savants Fous, Envahisseurs, Yétis, Géants Humains... Que du bon en 600 photos. Tout en couleurs. Brochage de luxe (couverture cartonnée) 240 F (port compris)

Également disponible, la réédition du premier tome **ZE CRAIGNOS MONSTERS** 240 F (port compris)



Bon de Commande

Pour commander : découpez (ou recopiez) le bon de commande, remplissez-le, entourez les numéros désirés et envoyez-le, accompagné de votre règlement à **MAD MOVIES, 4, rue Mansart, 75009 Paris.**

Chaque exemplaire : 25 F. Ne commandez que les numéros indiqués sur le bon (*Mad* n°1 à 25, 28, 31, 35 et 48 : épuisés, ainsi que *Impact* n°10 et 28). Frais de port gratuits à partir d'un envoi de deux numéros (sinon : 5 F de port). Pour l'étranger, les tarifs sont identiques, mais nous n'acceptons que le mandat-international.

NOM ________________ **PRÉNOM** ____________

ADRESSE ______________________________

____

____

désire recevoir les numéros entourés ci-contre, règlement joint

MAD MOVIES				26	27	29	30	32	33	34	36	37
38	39	40	41	42	43	44	45	46	47	49	50	51
52	53	54	55	56	57	58	59	60	61	62	63	64
65	66	67	68	69	70	71	72	73	74	75	76	77
78	79	80	81	82	83	84	85	86	87	88	89	90
91	92	93	94	95	96	97	98	99	100	101	102	
IMPACT	1	2	3	4	5	6	7	8	9	11	12	
13	14	15	16	17	18	19	20	21	22	23	24	25
26	27	29	30	31	32	33	34	35	36	37	38	39
40	41	42	43	44	45	46	47	48	49	50	51	52
53	54	55	56	57	58	59	60	61	62	63		

❑ ZE CRAIGNOS MONSTERS

❑ ZE CRAIGNOS MONSTERS, LE RETOUR

THE X FILES™
AUX FRONTIÈRES DU RÉEL

LES EXTRATERRESTRES SONT LÀ...
SOUHAITEZ NE JAMAIS LES RENCONTRER

2H15 DE FILM

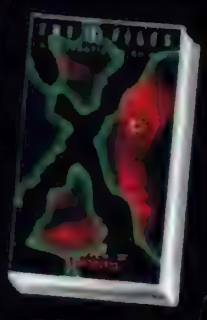
DOSSIER 3 : ENLÈVEMENT

Échappé d'un asile d'aliénés, Duane Barry enlève l'agent Dana Scully et la livre à des extraterrestres. Luttant pour découvrir la vérité qui se cache derrière l'enlèvement de sa co-équipière Mulder est persuadé d'une chose : le gouvernement est impliqué.

NE FAITES CONFIANCE À PERSONNE

LES X-FILES EN LONG MÉTRAGE : "ENLÈVEMENT" : EXCLUSIVITÉ VIDÉO

EN VENTE LE 6 JUIN



L'ACCOUTUMANCE VOUS GUETTE

ÉGALEMENT DISPONIBLES "LE DOSSIER SECRET" ET "TOOMS"

VIDEO ET DEBATS

Par Marc TOULLEC

Abondante, l'actualité vidéo en cet été 96. Peu de véritables films cinéma en fait, de plus en plus de téléfilms. SPACE : 2063, LES ENVAHISSEURS, LE MÉTÉORE DE LA NUIT II, TREMORS II... La télévision américaine remplit généreusement les vidéo-clubs, presque autant que la série B. Des séries B variablement consommables. Indigestes (GENETIC FORCE, HEATSEEKER), tout juste regardables (SILENCERS, CYBERTECH), un peu mieux (JUGEMENT)...
Comme au cinéma et à la télévision, les extraterrestres belliqueux débarquent en force. Du come-back des ENVAHISSEURS à la version X d' E.T., l'alien se porte bien. Mieux que le kickboxer cyborg, en berne (HEATSEEKER), que le Dr. Jekyll, travesti malgré lui (DR. JEKYLL ET MS. HYDE), que le flic-junkie de l'an 2000 (CYBERTECH)... Mais c'est Hong Kong et le Japon qui font l'événement. Hong Kong avec le tragiquement romantique JIANG-HU chroniqué en d'autres pages, et le Japon avec EXORSISTER, version live, coquine et loufoque du manga animé UROTSUKIDOJI. Dans un autre registre, familial et lacrymal, LA PETITE PRINCESSE méritait mieux que la confidentialité d'une exploitation directe en vidéo.

Comdor (Dennis Christopher) sort armé de sa noix à voyager dans l'espace-temps.

SILENCERS

Depuis qu'ils ont pressé jusqu'à la dernière goutte le citron du film de kickboxing, Joseph Merhi et Richard Pepin, les mini-moguls de *PM Entertainment*, vouent une affection débordante à la science-fiction. Aujourd'hui que la veine des cyborgs (**Cyber-Tracker**, **Hologram Man** et autre **T-Force**, tous signés Richard Pepin) semble elle aussi se tarir sérieusement, les compères ciblent les extraterrestres. Dans l'air du temps les aliens. Également dans l'air du temps la série *Aux Frontières du Réel*. *PM Entertainment* sait exactement où puiser pour ces Silencers d'aspect sinistre. Vêtus de longs manteaux et de chapeaux noirs, la pupille ébène et le teint blême, ce sont les Marcadians, une race extraterrestre conquérante et humanoïde. Dans sa ligne de mire : la Terre et ses habitants qu'elle envisage d'assujettir au terme d'une année de lutte. Machiavéliques, les Marcadians concluent avec les autorités américaines un traité de coopération technologique pour masquer leurs ambitions. Vient nuire à leur plan un certain Comdor, en provenance de la Pléiade, un groupe de planètes pacifiques. Bon gré mal gré, le très cool Comdor fait équipe avec l'agent Chuck Rafferty, d'abord chargé de le convoyer. Leur but : détruire le tunnel spatio-temporel par lequel les aliens débarqueront en masse sur Terre...
Silencers, battant le pavillon *PM Entertainment*, ne manque ni de cascades automobiles, ni de robustes empoignades, ni de déflagrations, ni de fusillades nourries. Une marque de fabrique et un certain savoir-faire pyrotechnique, même si une balle donne trop souvent deux impacts sur le plastron des méchants ! L'amateur d'action de pointure B y trouvera son compte. Par contre, pour l'amateur de science-fiction, **Silencers**, c'est de la qualité maigre. Un fort côté ***Aux Frontières du Réel*** pour le complot gouvernemental et l'ouverture (où les aliens kidnappent une vache !), **TimeCop** pour les effets de miroitement de l'image, **Stargate** pour la tête de pont entre les deux univers, **Hidden** pour l'association d'un flic terrestre pragmatique et d'un extraterrestre d'une exemplaire sagesse...
Richard Pepin grappille aux quatre vents suivant ses références cinéphiliques et les besoins d'un scénario opaque. Un scénario nettement trop ambitieux en regard des moyens investis, lesquels semblent avoir été intégralement engouffrés par une impressionnante équipée sur le périphérique intérieur de Los Angeles. Le meilleur moment de **Silencers** tient cependant à un joli trait d'humour : lorsque Rafferty traîne le véritable alien Comdor dans une convention d'ufologie bondée d'extraterrestres bidon !

The Silencers. USA. 1995. Réal.: Richard Pepin Int.: Jack Scalia, Dennis Christopher, Carlos Lauchu, Lucinda Weist, Stephen Rowe, Lance LeGault, Clarence Williams III... Dist.: IMATIM/Sidonis. Format plein cadre d'origine. Sortie à la location mi-août.

LE MÉTÉORE DE LA NUIT II

Plutôt saugrenue l'idée de produire une suite à un classique de la science-fiction des années 50, avec quelque quarante-deux ans de retard. Mais la télévision américaine s'en fiche comme d'une guigne. Au **Météore de la Nuit** de Jack Arnold (1953), *Universal* donne cette séquelle qui penche quelque part du côté des ***Tommyknockers*** d'après Stephen King. L'action se situe dans une ville désertique de l'Ouest des États-Unis, après que la base militaire locale a plié bagages. N'y végètent plus qu'une poignée d'irréductibles, auxquels se joint le photographe Jack Putnam, en quête de paysages arides et de baraquements délabrés. Copain avec le teen-ager Stevie Fields dont il convoite secrètement la maman, Jack Putnam est le témoin d'un singulier phénomène météorologique, premier témoignage de la présence d'extraterrestres dans le patelin. Des aliens au physique guère avantageux ; ils se présentent sous la forme de roche bleue et clonent quelques humains. Circonstances aggravantes ; ils puisent toutes les sources d'énergie, pompent toute l'eau, jusqu'au plus profond de la nappe phréatique. Résultat : la température monte jusqu'à 60° et les plus fortes gueules du coin envisagent de dynamiter une curieuse formation rocheuse, façade d'un vaisseau spatial organique.
Mollement mis en images par le téléaste Roger Duchowny, écrit par les frères Jim & Ken Wheat (**La Mouche 2**, la calamiteuse suite TV des **Oiseaux** et **Le Silence qui Tue**) d'après un récit de Ray Bradbury (inspirateur de l'original), **Le Météore de la Nuit II** s'accroche désespérément à une science-fiction rétro et ultra-traditionnelle. Rétro pour ses personnages-clichés, dans le prévisible déroulement des péripéties. Rétro aussi dans les effets spéciaux, de malheureux morphings métamorphosant un coyote puis un homme en magma fluorescent. Ringard. Ringard aussi ce côté **Body Snatchers** des clones extraterrestres, l'intérieur filandreux du vaisseau spatial, sorte de bain amniotique chichement aménagé. Médiocre, **Le Météore de la Nuit II** devrait même décourager les plus influençables de découvrir son modèle dont Roger Duchowny échoue à restituer le climat oppressant.

Au plus profond du météore de la nuit...

It Came from Outer Space II. USA. 1995. Réal.: Roger Duchowny. Int.: Brian Kerwin, Elizabeth Pena, Jonathan Carrasco, Bill McKinney, Adrian Sparks... Dist.: Universal/CIC Vidéo. Format plein écran d'origine. Sortie à la location mi-juillet.

Victime d'un compagnon possédé par une intelligence extraterrestre...

DR. JEKYLL ET MS. HYDE

En 1971, Roy Ward Baker tourne **Dr. Jekyll & Sister Hyde**, version féministe et vénéneuse du roman de Robert Louis Stevenson. En 1994, David Price prend le parti de rire grassement, dans **Dr. Jekyll et Ms. Hyde**, de cette métamorphose d'un scientifique audacieux en femme fatale. Le premier film est un chef-d'œuvre, le second un nanar qui donne dans les plaisanteries scatologiques et les gags au-dessous de la ceinture. Le prétexte à cette caleçonnade : chercheur dans un institut de cosmétique, Richard Jacks hérite des cahiers d'un aïeul, ami intime de Robert Louis Stevenson. L'écrivain s'inspire directement de son cas pour rédiger «L'Étrange cas de Dr. Jekyll & Mr. Hyde». Frustré de n'être qu'un chimiste s'échinant en vain à fabriquer de nouveaux parfums, Jacks découvre la filiation, se lance dans les recherches et reconstitue par informatique la formule magique. Il l'absorbe et se transforme en superbe créature. En Miss Helen Hyde, sa prétendue assistante. Une arriviste de première qui commence à l'évincer dangereusement à force de séduction, de coups bas. Et lorsqu'elle cède la place à Jacks/Jekyll, ce dernier se retrouve dans des positions et tenues délicates. En body dans la salle de bain de son directeur, en slip menotté à son lit par exemple. Bref, Jekyll et Hyde cohabitent de plus en plus mal.

Des gags, il y en a dans **Dr. Jekyll et Ms. Hyde**. Tous lamentables, à base de grande folle dont Sean Young chatouille du pied l'entre-jambe sous une table, de main dans le pantalon afin de vérifier la présence des valseuses... Au ras des pâquerettes. Si encore les effets spéciaux donnaient le change. Même pas ! Quelques morphings de cheveux à croissance accelerée, une poitrine qui se gonfle et dégonfle... Des trucs aussi navrants que l'humour. Miraculeux que Sean Young préserve sa cruelle élégance dans cette gaudriole.

Dr. Jekyll & Miss Hyde. Canada/USA. 1994. Réal.: David F. Price. Int: Tim Daly, Sean Young, Lysette Anthony, Stephen Tobolowsky, Harvey Fierstein, Thea Vidale, Jeremy Piven... Dist.. Film Office Vidéo. Format cinéma respecté. Sortie à la location mi-août.

Richard Jacks (Tim Daly), l'héritier ingrat du Dr. Jekyll !

Helen Hyde (Sean Young), une golden girl dont les dents raient le parquet !

INTERVIEW
DAVID F. PRICE

Fils d'un producteur de télévision, David F. Price n'accède pas immédiatement à la mise en scène. D'abord comédien, il assiste le producteur Ray Stark sur ANNIE, TONNERRE DE FEU et le remake américain du JOUET, puis se met au service de Richard Donner qu'il suit sur le plateau de LADYHAWKE. L'ultime étape avant qu'il réalise TO DIE FOR II, alias LE FILS DES TÉNÈBRES, énième histoire de vampire romantique. Un joli succès en vidéo. Puis c'est LES DÉMONS DU MAÏS 2, avatar illégitime d'une nouvelle de Stephen King, qui le sort du lot du bataillon des réalisateurs

Comment vous est venue l'idée de travestir le Dr. Jekyll ? Avez-vous abusé de *Priscilla, Folle du Désert* ?

Les honnêtes resultats aux États-Unis de mon précédent film, **Les Démons du Maïs II**, ont entraîné mon engagement sur **Dr. Jekyll & Miss Hyde**. Le producteur Ray Stark, dont j'ai été l'assistant, m'a d'ailleurs appelé pour me féliciter. Il en a profité pour me demander ce que m'inspirait l'idée de voir le Dr. Jekyll se métamorphoser en femme. Je devais le rappeler si quelque chose de convaincant me venait à l'esprit. Deux semaines plus tard, j'avais un premier traitement du scénario à lui soumettre. Une comédie, parce que je n'avais nullement l'intention de me laisser piéger dans le film d'horreur au premier degré. Après un succès, les producteurs ont la fâcheuse tendance à vous coller une étiquette. Avant qu'elle n'adhère trop, il fallait que je l'arrache ! Appréciant à la fois le comique et le fantastique, je n'ai pas eu de gros efforts à faire pour marier les deux genres.

Expliquez-nous le choix de Tim Daly dans le rôle de Jacks. Cette star de la télé américaine ne possède pas vraiment le profil pour interpréter un personnage aussi loufoque...

Avant que Tim Daly ne soit engagé, je me suis battu pour imposer Jim Carrey. C'était bien avant le triomphe d'**Ace Ventura** et de **The Mask**. Son cachet se montant à 500.000 dollars, mes producteurs ont tiqué, surtout qu'ils ne le connaissaient ni d'Eve ni d'Adam. J'ai dû leur présenter la vidéo d'une série dans laquelle il jouait. Ça ne les a pas convaincus. Loin s'en faut : selon eux, Jim Carrey affichait en permanence un air bête. Je n'ai toutefois pas immédiatement baissé les bras. Toujours à mes producteurs, j'ai passé une cassette du téléfilm **Doin' Time on Maple Drive**, dans lequel Jim incarnait le fils malheureux d'un alcoolique. Une excellente interprétation, mais mes patrons ont consideré qu'il n'avait pas la carrure d'une tête d'affiche. Rageant ! Je ne regrette cependant pas le choix de Tim Daly. La série *Wings* l'a rendu très populaire aux États-Unis. Le fait qu'il y interprète un personnage sérieux me faisait craindre qu'il n'ait aucun don pour la comédie pure. Erreur ! Mieux, Tim a beaucoup apporté au film, à son rôle. La crédibilité en premier lieu, car **Dr. Jekyll et Ms. Hyde** raconte d'abord l'histoire d'un jeune scientifique qui rêve de reconnaissance et de célébrité. Pour que l'histoire fonctionne, il ne fallait pas qu'elle soit menée par un comédien aussi bizarre qu'hystérique.

Vous n'avez jamais craint que la transition Tim Daly-Sean Young n'opère pas comme vous le vouliez ?

Dès l'écriture du scénario, j'ai pensé à Sean Young. Heureuse-

ment, elle ressemble un peu à Tim Daly. Même taille, même ossature du visage... Parfait pour que les métamorphoses ne soient pas rejetées en bloc par le public. Si les gens acceptent si facilement Sean Young dans la peau de Miss Hyde, c'est surtout du fait de sa réputation. On se dit : «Maintenant, on va avoir droit à la vraie Sean Young ; elle va enfin dévoiler sa véritable nature». Entendez par là une personnalité de folle, de déjantée ! Les rumeurs la concernant sont si fortes, si persistantes, que Lysette Anthony, sa rivale à l'écran, redoutait de la rencontrer. Mais tout s'est parfaitement déroulé. À tel point qu'elles sont devenues les meilleures amies du monde. Personne d'autre que Sean Young ne pouvait incarner cette Miss Hyde, une femme d'affaires si avide qu'elle semble sortir du **Wall Street** d'Oliver Stone !

Les travestis, les drag queens sont actuellement à la mode. Est-ce intentionnel de votre part de leur emboîter le pas ?

Non. C'est un sujet de comédie depuis la Grèce Antique. Depuis toujours, les hommes jouent des rôles de femme. Vieux comme le monde. Et ça marche toujours. Les gens rient encore de voir un type porter des vêtements féminins. Regardez le succès de **Tootsie**, **Madame Doubtfire**, **Priscilla, Folle du Désert**, **Dans la Peau d'une Blonde**... Mais j'ai refusé de voir ou revoir ces films afin de ne subir aucune influence pour **Dr. Jekyll et Ms. Hyde**.

On murmure que, mécontents, vos producteurs vous ont demandé de chambouler *Dr. Jekyll et Ms. Hyde* de A à Z afin de le rendre plus commercial. Info ou intox ?

Après les projections tests, j'ai dû prendre en compte les critiques du public. Il y avait des morts dans le film et les gens n'aimaient pas ça. Le distributeur américain, *Savoy*, non plus. Sous la pression, j'ai donc réécrit une partie du scénario et retourné certaines séquences de manière à ce que les personnages survivent. Le changement le plus probant concerne Pete, le dragueur impénitent qui ne cesse de courtiser Miss Hyde. Le public l'adorait et n'a pas apprécié qu'il soit assassiné par l'objet de son désir. Tout naturellement, j'ai également dû sucrer une séquence où il souffre horriblement, la conséquence d'une des ruses de Miss Hyde. Elle remplace le parfum d'un flacon par de l'acide dont il s'asperge ! Évidemment, **Dr. Jekyll et Ms. Hyde** gagne en légèreté, en burlesque, ce qu'il perd dans son côté sombre. Malgré ces modifications, le film n'a pas du tout marché. Il a été littéralement balayé par les blockbusters de l'été 95. Un vrai massacre ; il ne méritait pas ça.

Propos recueillis et traduits par **Didier ALLOUCH**

TREMORS II

1990, **Tremors** surprend ses propres producteurs en raflant quelque 50 millions de dollars au box-office nord-américain. Épatant pour une grosse série B puisant directement à la source des années 50. Manière **Darkman**, plutôt que de risquer un film cinéma et l'important investissement qui en découle, *Universal* donne suite à ce succès par une séquelle à destination directe de la vidéo. Une séquelle qui reprend le personnage d'Earl Bassett (Fred Ward), recyclé dans l'élevage malheureux d'autruches, faute d'avoir tiré un quelconque bénéfice de son aventure auprès des monstres préhistoriques du désert. Les graboïdes, ces gigantesques créatures entre le lombric et le ver géant de **Dune**, il les retrouve aujourd'hui, appâté par les 50.000 dollars par tête que lui offre une compagnie pétrolière mexicaine dont quelques-uns des employés fermentent dans l'estomac des méga-taupes. En compagnie de Grady Hoover, un chauffeur de taxi, de la géologue Kate White et du sur-armé Burt Gummer, avec qui il taquina jadis le graboïde, Earl Bassett reprend du service, piège un maximum de monstres jusqu'au jour où l'un d'eux donne naissance à de singuliers bébés. Ceux-ci, hermaphrodites, se reproduisent au fur et à mesure qu'ils passent à table. Aveugles, les graboïdes juniors, au look de gallinacés croisés avec un mollusque, détectent leurs proies grâce à un radar infra-rouge. Ces «shriekers», plus sournois et mobiles que leurs aînés, ne tardent pas à assiéger les survivants...

Si le réalisateur Ron Underwood passe la main, il reste à bord, occupant avec modestie le poste de co-producteur. La mise en scène ? Elle va à Steve Wilson qui, en 1978, perché sur un rocher dans le désert, imagine les graboïdes. Avec la complicité de son partenaire de **Short Circuit** et des cartoons de Chuck Jones, Brent Maddock, il emboîte le pas à l'original, malaxant humour, suspense et effets spéciaux. Rien de très original, sinon que les shriekers se partagent entre marionnettes et logiciels post-**Jurassic Park** dont Phil Tippett et son staff tirent les ficelles. Une technique de pointe pour des créatures synthétiques aussi bien intégrées à la prise de vue réelle que les dinosaures de Steven Spielberg. Elles constituent le meilleur de **Tremors II** dont l'intérêt repose essentiellement sur ces singuliers graboïdes de poche, les gros relevant du déjà vu.

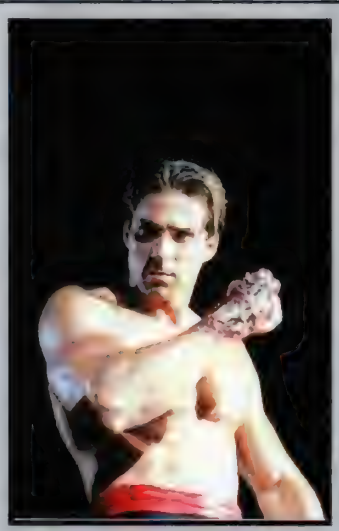
Une nouvelle espèce de graboïde, courte sur pattes mais plus teigneuse que la génération précédente...

*«Nous aurions pu accroître encore la taille des graboïdes. Pas question cependant que nous présentions notre version de la reine-pondeuse d'**Aliens**. Croyant depuis toujours que les petites créatures sont capables de se mesurer avec les plus imposantes, j'ai pris très au sérieux l'idée que les graboïdes puissent se fragmenter en des monstres de gabarit plus réduit»* approuve Steve Wilson. *«On nous a suggéré que les graboïdes se métamorphosent en véritables titans, qu'ils attaquent New York. Ils ne le peuvent tout simplement pas. Ces suggestions venaient de gens qui ne comprenaient pas vraiment leur fonctionnement, leurs limites. Les graboïdes ne sont pas à l'épreuve des balles, ils ne sont pas radioactifs, indestructibles. Ils sont extrêmement nuisibles uniquement pour ceux qui n'ont pas appris à les chasser en fonction de leurs faiblesses»*. À savoir que les graboïdes, doués d'une ouïe particulièrement fine, n'y voient goutte. D'où un véritable génocide de l'espèce orchestré par Earl Bassett et ses disciples. Lassant de les voir dynamiter les monstres, entre deux plaisanteries, comme s'il s'agissait de grosses taupes un peu plus voraces que la moyenne. Heureusement que l'intervention de leur progéniture dynamise cette séquelle au terme de trois quarts d'heure de répétition. Mieux vaut tard que jamais.

*Aftershocks : **Tremors II**. USA. 1995. Réal.: Steve S. Wilson. Int.: Fred Ward, Christopher Gartin, Helen Shaver, Michael Gross, Marcelo Tubert, Marco Hernandez... Dist.: Universal Vidéo. Format plein écran d'origine. Sortie à la location mi-juillet.*

HEATSEEKER

Si Albert Pyun est un artisan si productif, c'est parce qu'il possède une méthode bien à lui : tourner simultanément plusieurs films, au gré de ses déplacements, des «locations». En Italie, aux Philippines, à Hong Kong et dans quelques intérieurs en studio, l'auteur de **Cyborg** et de **Nemesis** torche **Spitfire**, **Hong Kong 1997** et ce **Heatseeker** pour la firme *Trimark*. Trois films bâclés, parfois bien enlevés, obéissant à un cahier des charges très précis quant au lieu de tournage. **Heatseeker** se déroule ainsi à Las Vegas, à Manille, à Rome et à Hong Kong, dans un futur très approximatif, 2019, qu'un budget riquiqui ne permet guère de reconstituer. Il y est pourtant question de science-fiction, du consortium Sianon Corporation, fabricant d'implants robotiques parfaitement adaptables au corps humain. Afin que ses membres synthétiques obtiennent une publicité maximale, Tsui Tung présente son champion, Xao, à un tournoi d'arts martiaux où s'affichent également ses rivaux sur le marché. L'unique combattant 100 % humain : le kickboxer Chance O'Brien, contraint de se jeter dans la cage aux lions car Tsui Tung tient sa blonde fiancée en otage, laquelle devient l'entraîneuse de l'impitoyable Xao...



Xao (Gary Daniels) : un kickboxer bionique !

De la castagne à profusion, du Taekwondo, du Wing Chun et du Wushu, quelques pingres maquillages pour que le spectateur n'oublie pas que les athlètes sont des quasi-androïdes... Lassant à la longue, surtout que les combats s'accompagnent des commentaires vaseux d'un Thierry Roland du ring, que la chorégraphie des empoignades ne réchauffe que les habituels uppercuts et manchettes de Van Damme et cie. En résumé, le cuistot Albert Pyun rate la mayonnaise **Terminator/ Bloodsport** !

USA. 1994. Réal.: Albert Pyun. Int.: Keith Cooke, Tina Cote, Thom Mathews, Gary Daniels, Norbert Weisser, Tim Thomerson... Dist.: Delta Vidéo/Imatim. Format original plein écran. Sortie à la location mi-août.

La traversée d'un champ d'astéroïdes : des effets spéciaux 100% en images de synthèse.

SPACE : 2063

Associés à *Aux Frontières du Réel*, les producteurs-scénaristes Glen Morgan et James Wong répondent à la demande de *Fox Television* de présenter à ses responsables un space opera. «*Même si Glen et moi n'étions pas les personnes les plus capables sur le sujet*» assure James Wong. «*Tout d'abord, la chaîne attendait de nous un* **Starfleet Academy**. *Je doute que le projet ait pu aboutir du fait que les gens de* **Star Trek** *s'y attelaient au même moment. De plus, les Trekkies ne nous auraient pas soutenus un seul instant. Mieux valait que nous nous consacrions à une série totalement différente*» Pas autant que James Wong le prétend. Si ***Starfleet Academy*** reste dans les limbes, le concept de jeunes pilotes fraîchement sortis de l'école lui survit.

C'est ainsi qu'en l'année 2063 le corps des Marines demeure fidèle à sa réputation, à l'exception d'une coupe de cheveux nettement plus permissive que la boule à zéro actuellement de rigueur. À l'école des cadets sévit même un Sergent Major, Frank Bougus, terrible, guerland, à cheval sur le règlement et distribuant allégrement les punitions à base de pompes. Qui pouvait mieux interpréter cet instructeur rigide que R. Lee Ermey, titulaire d'un personnage similaire dans **Full Metal Jacket** ? À lui de former une escouade de cadets ne rêvant que d'espace... Il y a parmi la dizaine de recrues l'impétueux Nathan West, séparé de sa fiancée après qu'un hasard malheureux l'a désigné pour rester à terre lors d'une expédition, Cooper Hawkes, un «In Vitro», à savoir un homme génétiquement créé en laboratoire. L'apparition de son espèce a engendré jadis une guerre dont la principale retombée actuelle se nomme racisme. Shane Vansen et Vanessa Damphousse constituent le contingent féminin de la troupe d'élite qui, plus tôt que prévu, se mesure aux Silicates, une intelligence artificielle d'origine extra-terrestre particulièrement agressive et sournoise. Sans crier gare, elle attaque la colonie de Vesta, pulvérise le transporteur dans lequel se trouve la bien-aimée de Nathan West, tend un piège aux forces terrestres... Mais la témérité et la désobéissance aux ordres valent aux jeunots du 58ème escadron de Tellus d'ouvrir la voie à une victoire des humains contre les perfides aliens.

«Dans **Space : 2067**, *nous essayons de retrouver la texture des westerns de John Ford. C'est vraiment une série qui dépasse le cadre de la stricte science-fiction, qui traite d'une crise, du début d'un conflit, du commandement et de la foi, de jeunes gens en quête d'idéal. Autant de thèmes en rapport avec le public d'aujourd'hui. Au départ, vous êtes amené à détester les extra-terrestres puisqu'ils n'inspirent que l'horreur à force de tortures, de dévastations. Cependant, nous avons nettement atténué ce manichéisme par la volonté de nous rapprocher au mieux d'***À l'Ouest, Rien de Nouveau***, autant le livre que le film. Vous y apprenez que votre ennemi est également un être vivant, qu'il ne se réduit pas à ce que vous imaginez, à un monstre hideux*» soutient un Glen Morgan qui cite John Ford (dont l'ombre plane particulièrement dans une bagarre de saloon), la guerre 14/18, **Les Nus et les Morts**, **Catch 22**, **Un Homme de Fer** et **Air Force** d'Howard Hawks. Des références vers le film de guerre que les duettistes mettent davantage en avant qu'une éventuelle parenté avec ***Star Trek*** et ses clones : ***Galactica***, ***Babylon 5*** et autre ***Cosmos 1999***.

Nathan West (Morgan Weisser) et Cooper Hawkes (Rodney Rowland) : l'élite du 58ème escadron.

Plus que ses aînés, le pilote de ***Space : 2067***, décemment mis en scène par l'un des piliers d'***Aux Frontières du Réel*** (David Nutter), parle effectivement d'honneur, de sens du devoir, de sacrifice. Des causes que défend la seconde partie de ce préambule, en fait le quatrième épisode rajouté en wagon. Son titre, **Butts**, est aussi le nom que porte un vétéran coriace, un dur de dur, rendu plus amer encore, plus méchant par le massacre de ses hommes par les Silicates. Il culpabilise à mort au point de monter une nouvelle expédition en compagnie du 58ème escadron, arraché au commandement du Colonel McQueen, pour soulager sa mauvaise conscience et récupérer quelques chasseurs spatiaux. L'expédition se clôt par une bataille aux limites d'un trou noir aspirateur. Une belle occasion pour *Area 51*, responsable des effets spéciaux optiques de ***Space : 2067***, de faire une fois encore étalage de ses talents infographiques, de reconstituer, via les images de synthèse et sans maquette aucune, des duels cosmiques inspirés par **La Guerre des Étoiles**. Fidèles à leur noble antécédent, Glen Morgan et James Wong répondraient qu'il s'agit là de l'inévitable charge de la cavalerie contre les indiens, du face-à-face des chars Tigres nazis contre les blindés de Patton pendant la Bataille des Ardennes. Une manière de dire que l'histoire est un éternel recommencement, pour l'opus 1 d'une série certes ambitieuse mais que les restrictions du petit écran limitent dans sa portée.

Space : Above & Beyond. *USA. 1995. Réal. David Nutter & Charles Martin Smith. Int.. Morgan Weisser, Kristen Cloke, Rodney Rowland, Lanei Chapman, Joel de la Fuente, James Morrison, R. Lee Ermey... Dist.: PFC Vidéo. Format plein écran d'origine. Sortie à la location mi-juillet.*

CYBERTECH

Les flics aujourd'hui sous-équipés seront heureux d'apprendre que le futur leur réserve bien des surprises pour jeter les malfrats dans le panier à salade. Vétéran de la Guerre des Cartels dans la Russie de 2002, le sergent Robert Chase possède ainsi des yeux bioniques directement connectés à un terminal informatique. Là, un opérateur le renseigne, vérifie les informations, l'identité des suspects, intervient sur l'ouverture électronique de quelques portes... Une gamme étendue de services à distance auxquels s'ajoute la possibilité de visiter les lieux du crime via la réalité virtuelle.
Entre Steve Austin et Charles Bronson, Chase souffre sept ans après des effets d'une drogue de combat qu'il utilisa en Russie, le Hellraiser, en passe d'être supplanté par un système de défonce informatique. Après que son partenaire a été abattu (éternel refrain), il redouble de vigueur pour coincer Reginald Matthews, fabriquant de jeux de réalité virtuelle capables de tuer leurs usagers. Dans ses méfaits, Matthews œuvre avec Vivyan, scientifique véreuse qui écoule une marchandise révolutionnaire, de superbes jeunes femmes fabriquées à partir de l'ADN d'un modèle humain. Des clones de charme retrouvés en piteux état. Et si le duo Vivyan/Matthew parvenait à prélever quelques centimètres cube du sang de Pamela

Lorenzo Lamas : le même tatouage de film en film...

Travis, méga-star du sexe virtuel, il mettrait en vente des milliers de ses duplicatas. Avec Hiroshi Takamura, un flic jusque là planqué derrière son ordinateur, Chase mène l'enquête...
S'il y a de bonnes idées dans **Cybertech**, l'anonymat d'une réalisation signée Rick King (**Kickboxer 3**) en atténue aussitôt la portée. Rick King tente bien l'humanisation de son héros par les larmes, confie à des comédiens illustres (Peter Coyote, Chris Sarandon) des rôles hyper-stéréotypés... La routine emporte tout. Mais Lorenzo ***Le Rebelle*** Lamas semble tout à fait à son aise, répétant une fois encore un personnage qu'il interprète sans discontinuer depuis dix ans.

***Cybertech PD**. USA/Canada. 1995. Réal.: Rick King. Int.: Lorenzo Lamas, Chris Sarandon, Kari Salim (ex-Kari Wührer), Peter Coyote, Barry Platman, Tod Thawley... Dist.: Film Office Vidéo. Format plein écran d'origine. Sortie à la location mi-juillet.*

Meeker (David Keith) : un défenseur hargneux de la cuisine française !

JUGEMENT

Auteur des trois premiers **Shadowchaser**, tiercé des sévices de l'androïde aryen Frank Zagarino, et de **Monolith**, John Eyres se classe dans la catégorie des artisans efficaces mais dont la volonté créatrice ne dépasse jamais l'horizon des succès du moment. Et ce n'est pas **Jugement** qui va démentir ce manque flagrant d'imagination. Une équipée sanglante à la **Tueurs Nés**, une exécution sur la chaise électrique à la **Shocker**, une vengeance d'outre-tombe à la **The Crow**, de cruelles facéties à la Freddy Krueger... Vaguement pressenti à la réalisation d'**Alien 4** pour ses indéniables compétences techniques, John Eyres sait néanmoins tirer le meilleur parti de petits budgets, manipuler les effets spéciaux, inscrire un rythme soutenu à ses films. Dans ces trois domaines, il tient ici ses promesses, à grand renfort de cascades, de poursuites, d'explosions cataclysmiques, de fusillades nourries. Ces recettes de film d'action, le réalisateur les applique au fantastique de son cinquième film, une bonne vieille histoire de fantôme vengeur façonnée aux contingences modernes. C'est ainsi qu'après avoir grillé sur la chaise électrique, le tueur rock'n roll Joseph Meeker revient d'entre les morts pour harceler l'ex-champion de football Michael Silvano, qu'il tient pour responsable de la mort de sa compagne enceinte lors du braquage d'une supérette. Il kidnappe sa femme, son fils, nargue la Grande Faucheuse à plusieurs reprises et lâche sur lui deux pitbulls. Flanqué d'un flic déchu, assassin par accident de son partenaire, Michael Silvano se lance sur les traces du revenant. Pas triste celui-là. Au gré de ses fantaisies, il se travestit, se déguise en clown, en Monsieur Loyal de music-hall, en professeur d'université et en cuisinier français. Le prétexte idéal au cabotinage pour un David Keith visiblement heureux de jouer la comédie en roue libre. De ricaner, de proférer des menaces, de cogner avec désinvolture. Et, lors du dénouement, de verser quelques larmes de crocodile avant d'aller rejoindre sa bien-aimée. Si l'on excepte d'embarrassantes invraisemblances qui permettent aux héros d'atteindre vivant le final et un climat ne baignant jamais dans le surnaturel, **Jugement** remplit honnêtement son cahier des charges. Mais ses suffrages s'orientent plus sérieusement vers les amateurs d'action, de pyrotechnie et de gros pétards.

***Judge & Jury**. USA. 1995. Réal.: John Eyres. Int.: David Keith, Martin Kove, Thomas Ian Nicols, Paul Kosto, Laura Johnson, Kelly Perine... Dist.: Inutim/FIP. Format plein écran d'origine. Sortie à la location mi-août.*

LA PETITE PRINCESSE

La fortune ne sourit pas à tous les films, loin s'en faut. Exploité l'été dernier, saison où **Une Journée en Enfer** et **Casper** mobilisent le grand public, **La Petite Princesse** ne fait guère recette en dépit d'une presse dithyrambique. *Warner Bros* croit cependant à ce joli conte à destination des familles, au point de mettre un terme rapide à la carrière du film pour le relancer quelques mois après. Une sortie bis qui se solde par un nouvel échec sur un terrain où triomphent **Babe** et **Toy Story**. Rageant d'autant que Rob Friedman, responsable de la publicité chez *Warner*, déclare au *Los Angeles Times* que si **La Petite Princesse** n'a rallié aucun suffrage, c'est entièrement de sa faute. Le film n'est pas inspiré d'un classique de la litterature enfantine et les effets spéciaux lui ont cruellement fait défaut. Bref, *Warner Bros* fait feu de tout bois pour expliquer l'inexplicable. Rob Friedman aurait pu tirer sur l'ambulance en ajoutant que l'histoire ne versait pas, autant qu'elle aurait dû, dans l'optimisme béat. *«Je me souviens qu'étant tout petit, j'aimais tout particulièrement les films familiaux qui me faisaient ressentir des émotions d'adulte, la peur, la tristesse. **Bambi** et **Le Magicien d'Oz** par exemple, où vous trouvez une horrible sorcière, une mère mourante. Ce n'est que bien plus tard que le cinema a systématiquement aseptisé tous les films adressés aux enfants».* Qui parle ? Richard LaGravenese, scénariste de **La Petite Princesse**, et également de **Fisher King**, de **Sur la Route de Madison**. Un bonhomme qui sait ce que le mot «émotion» signifie à l'écran.

Dans **La Petite Princesse**, Richard LaGravenese adapte le livre de Frances Hogson Burnett. Une belle et triste histoire. Celle de Sara Crew, une gamine que son père place dans une institution cossue new-yorkaise pour s'en aller combattre les hommes du Keizer sur le front de la Grande Guerre. Pendant qu'il affronte les Allemands dans les tranchées, Sarah devient la plus populaire des élèves de l'établissement, grâce au conte du Prince Rama affrontant l'hydre Ravana dans un royaume de conte de fée. Une contrée magique inspirée des Indes où Sara grandit. Les études dans cette pension pour petites filles riches tournent court lorsque son acariâtre directrice, Miss Minchin, apprend la mort officielle de son père. D'élève choyée, elle devient servante, exilée sous la charpente auprès de son amie Becky. Elle ignore encore que son père coule une paisible convalescence dans l'immeuble d'en face, amnésique et recueilli par un vieil éploré sur les conseils de son valet, un mystérieux indien enturbanné...

Discret, le fantastique dans **La Petite Princesse** : le réalisateur mexicain Alfonso Cuaron n'est pas homme à le souligner au marqueur noir. S'il constelle l'histoire de fréquentes visites au Royaume coloré de Rama, notamment prétexte à un superbe dragon en images de synthèse, il préfère la peinture d'une société à la Dickens. Seule possibilité de s'en évader dans les moments d'épreuve : l'imaginaire, qui arrive parfois à grignoter le réel. Mais qu'il se situe dans le quotidien ou dans un autre monde, **La Petite Princesse** est un film de toute beauté. Beauté nostalgique des images d'Emmanuel Lubezki et des décors de Bo Welch, créateur du Gotham City de Tim Burton pour les deux premiers **Batman**.

***A Little Princess**. USA. 1995. Réal.: Alfonso Cuaron. Int.: Liesel Matthews, Eleanor Bron, Liam Cunningham, Vanessa Lee Chester, Errol Sitahal... Dist.: Warner Home Video. Format cinéma respecté. Sortie à la location mi-juillet.*

Sara Crew (Liesel Matthews) : pauvre petite fille riche !

Le royaume féérique de Rama issu de l'imagination de Sara.

Nolan Wood (Scott Bakula) : David Vincent lui a passé le témoin...

LES ENVAHISSEURS

Le projet d'une suite aux *Envahisseurs* remonte au milieu des années 80. En dépit de la volonté de Roy Thinnes, interprète de David Vincent, celle-ci ne résiste pas au remplacement de l'état-major de la chaîne *ABC*, suite à son rachat par *Capitol Cities*. Aujourd'hui, si *Les Envahisseurs* revoient le jour, ce n'est plus par l'acharnement de leur vedette, désireux de renouer avec la gloire d'antan. D'ailleurs, dans ce téléfilm de trois heures, la présence de Roy Thinnes n'excède pas les dix minutes. Un vrai parachutage dans une histoire qui se passerait volontiers de lui. En fait, ce revival d'une série parmi les plus fameuses des seventies doit tout ou presque au succès d'*Aux Frontières du Réel*. *Aux Frontières du Réel* dont il chaparde sans vergogne l'épisode **Duane Barry**.

A l'instar de Duane Barry, Nolan Wood (Scott Bakula de *Code Quantum*) est le jouet d'extraterrestres mal intentionnés. Sous influence, il tue un scientifique écologiste d'Harvard. Après qu'il soit sorti de prison au terme d'une peine de sept années, cet ancien pilote de l'Air Force renoue avec des marionnettistes qui le poussent à éliminer un nouveau gêneur, un médecin qui découvre que le sang de la victime d'une explosion n'a vraiment rien d'humain. Si Nolan Wood résiste in extremis à l'ordre d'un alien tout proche, il passe néanmoins pour l'auteur du meurtre. Et commence une folle cavale qui l'amène auprès de son ex-femme, désormais mariée à Jerry Thaver, extraterrestre sous enveloppe humaine. Ses alliés : son jeune fils et Ellen Garza, maîtresse du toubib assassiné. A ses trousses, un flic dubitatif que l'intervention extraterrestre rend d'autant plus dangereux. Au fil des péripéties et des visions qui le harcèlent, Nolan Wood découvre que les aliens envisagent de supprimer un sénateur, défenseur de l'environnement, lors de l'inauguration d'une branche du métro de Los Angeles. A lui d'empêcher que les visiteurs d'outre-espace n'arrivent à leurs fins, qu'ils empoisonnent l'atmosphère terrestre pour pouvoir s'installer et respirer à leur aise des doses compactes de monoxyde de carbone, condition sine qua non à la colonisation de la planète...

Exit la musique de Dominic Frontière, le générique («Il cherchait un raccourci que jamais il ne trouva»), le petit doigt raide... Ces *Envahisseurs* partent sur des bases nouvelles, bien que leurs belliqueuses intentions restent les mêmes. Lorsque les aliens se volatilisent en mourant, le halo de lumière cède sa place à des mouches ! Aux emprunts trop marqués à la série de la fin des années 60, jugée trop rétro, ces *Envahisseurs* préfèrent donc la coupe d'*Aux Frontières du Réel*, un goût pour l'étrange, le mystère. Des touristes qui fument comme des pompiers tout en se bâfrant de steaks et d'œufs, un inquiétant bus, la duplication très **Body Snatchers** des aliens, leur transe quand ils téléguident un humain... Scully et Mulder ne sont pas loin, un voisinage plutôt rassurant pour les auteurs de cette séquelle, à commencer par Paul Shapiro, réalisateur de télévision d'origine canadienne, et son commanditaire, le network *20th Century Fox*. Qu'il soit également le diffuseur comblé d'*Aux Frontières du Réel* ne relève pas du hasard. Plutôt du désir de rentabiliser au mieux une formule qui marche. Et elle marche assez correctement dans ces *Envahisseurs* millésime 1995, même si l'intrigue aurait beaucoup gagné à être compressée, réduite d'une bonne heure. Elle aurait également gagné à éviter de dévoiler l'apparence réelle des extraterrestres, un look ringard emprunté aux agresseurs furtivement aperçus dans **Les Soucoupes Volantes Attaquent** (de 1956 tout de même !).

Avec une pincée de **Fugitif**, un nuage d'**Alien** (la créature flasque que les extraterrestres collent sur le visage des hommes pour loger leur puce) et des implants massifs d'*Aux Frontières du Réel*, *Les Envahisseurs* ne renouent pas plus avec l'originalité de son modèle qu'il ne marque le retour de David Vincent. Fâché que sa participation tienne seulement du passage de témoin, Roy Thinnes assure d'ailleurs qu'il existe une version plus longue de ce téléfilm, où il serait bien plus présent à l'écran.

The Invaders. USA. 1995. Réal.: Paul Shapiro. Int.: Scott Bakula, Elizabeth Pena, Terence Knox, Richard Thomas, Roy Thinnes, DeLane Matthews, Jon Cypher, Mario Yedidia... Dist.: TF1 Vidéo. Format plein écran d'origine. Sortie à la location mi-août.

Paul Bunyan (Oliver Platt), un bûcheron insolite !

LES LÉGENDES DE L'OUEST

Par le réalisateur du triste **Diabolique**, une nouvelle rencontre du fantastique et du western sous les bons auspices des studios *Disney*. Pourquoi cette tranche de vie du vieil Ouest lorgne-t-elle vers le fantastique ? Parce qu'elle reprend la trame du **Magicien d'Oz** ! Faute de Dorothy, nous avons Daniel Hackett, un adolescent confronté aux hommes de main du tueur Stiles, chargé de pousser les fermiers récalcitrants à vendre leurs terres afin que le chemin de fer puisse y passer en cette année 1905. Portant sur lui le titre de propriété de son père blessé par les méchants, Daniel dérive dans une barque. Il se réveille dans un désert du sud des États-Unis. Accourt aussitôt Pecos Bill, cow-boy de légende, un pistolero qui tire plus vite que son ombre. Puis ce sont le bûcheron bourru Paul Bunyan, cavalier d'un buffle bleu, et l'as du maillet John Henry qui le rejoignent pour, finalement, en découdre avec Stiles et les valeurs qu'il représente. Bref, l'Épouvantail, l'Homme de fer blanc et le Lion peureux ont trouvé des descendants dans l'histoire d'Epinal du Far West. Regrettable que la réalisation de Jeremiah Chechik, déjà laborieusement appliquée dans le prologue, s'étiole au fur et à mesure que l'aventure s'achemine vers le triomphe des bons sur les vilains. Morceau d'anthologie de ce happy-end : Pecos Bill chevauchant une tornade !

Si Patrick Swayze prend un évident pied à incarner le mythique Pecos Bill, si Scott Glenn fonctionne dans le même registre que Henry Fonda dans **Il Était une Fois dans l'Ouest**, si la furtive Calamity Jane dynamise quelques minutes de métrage, si les stéréotypes se bousculent joyeusement au portillon (le charlatan, la bagarre de saloon, les fripouilles hirsutes & cie) **Les Légendes de l'Ouest** se déroule sans flux d'adrénaline sur une heure trente sept, n'accède jamais à la magie tant convoitée en dépit d'images parfois belles du grand chef opérateur Janusz Kaminski, oscarisé pour **La Liste de Schindler**. Et ce ne sont pourtant pas les moyens qui ont manqué à Jeremiah Chechik. Faut croire que le conte, sous forme de métaphore décrivant l'anéantissement du Vieil Ouest au profit du capitalisme sauvage et des machines, ne l'inspirait guère. Il y avait pourtant dans le scénario de Steven Bloom et Robert Rodat matière à un très joli film. D'aucuns y verront une ode à l'Amérique des pionniers, d'autres un pamphlet particulièrement rétrograde sur un allégorique retour aux sources du nord d'un continent.

Tall Tale. USA. 1995. Réal.: Jeremiah Chechik. Int.: Patrick Swayze, Nick Stahl, Scott Glenn, Oliver Platt, Roger Aaron Brown, Stephen Lang, Burgess Meredith, Catherine O'Hara, Scott Wilson, John P. Ryan. Dist.: Walt Disney Home Vidéo. Disponible à la location. Format cinéma recadré plein cadre.

George Knox (Danny Glover) et ses protégés face aux enfants du Bon Dieu.

UNE ÉQUIPE AUX ANGES

Fantastique et base-ball font parfois bon ménage. Après **Jusqu'au Bout du Rêve**, voici **Une équipe aux Anges**, remake de l'inédit **Angels in the Outfield** (1946 - Clarence Brown).
Réalisé par le gentil William Dear (**Timerider**, **Big Foot et les Henderson**), **Une Équipe aux Anges** raconte avec juste ce qu'il faut de sucrerie et de bons sentiments la drôle d'histoire des California Angels, des ringards restant sur une série de quinze défaites consécutives. Des nazes du stade en somme. Pourtant, le jeune Roger, abandonné par son père et placé dans un petit centre d'accueil, croit dans cette équipe qui accumule les contre-performances. Il appelle le ciel à l'aide. Apparaît à ses côtés l'ange-gardien Al, puis d'autres créatures ailées qui suppléent très efficacement aux graves carences des joueurs. Il est le seul à les voir ces anges occupés à décupler la force d'un lanceur au point que sa batte vole en éclats, à arracher un autre du sol pour l'amener à saisir une balle à trois mètres du sol... Du genre mal embouché, George Knox, entraîneur dépressif des California Angels, admet les explications de Roger, rend obligatoire sa présence dans les tribunes. D'un tel porte-bonheur, il ne peut plus se passer. Alors, quand son protégé doit répondre à une convocation du juge pour enfants, les choses se gâtent sérieusement...
Produit par les studios *Disney*, **Une Équipe aux Anges** répond effectivement aux caractéristiques des films de la compagnie. Pas désagréable, à condition d'accepter les règles du jeu et un happy-end béat où un stade entier agite les bras pour doper les California Angels vers la victoire. Morale de ce conte sur gazon : «Aide-toi et le ciel t'aidera». Les effets spéciaux visuels, réussis et ne portant pour une fois pas le cachet *Industrial Light and Magic*, respectent l'image habituelle des enfants ailés du paradis. Quant à l'humour, pas léger-léger, il consiste à envoyer de la mayonnaise sur le costume nickel d'un attaché de presse coincé !

***Angels in the Outfield**. USA. 1994. Réal.: William Dear. Int.: Danny Glover, Joseph Gordon-Levitt, Brenda Fricker, Tony Danza, Christopher Lloyd, Ben Johnson, Jay O. Sanders, Tony Longo, Dermot Mulroney... Dist.: Walt Disney Home Vidéo. Format cinéma sensiblement recadré plein écran. Sortie à la location mi-juillet*

LES LUTINS SAUTEURS

Auprès du **Château du Petit Dragon**, du même Ted Nicolaou, il s'agit du meilleur film de la collection *Moonbeam*. Une réussite mineure certes, mais plutôt en bonne place auprès du classique **Darby O'Gill et les Farfadets**, son inspirateur. **Les Lutins Sauteurs** exhume farfadets et fées miniatures du folklore irlandais, un «petit peuple» qui habite un domaine menacé d'aménagement en Irlande Land, parc d'attractions thématique que John Dennehy cherche à construire sur les terres de son père Michael. Pour éloigner celui-ci, il l'invite dans sa famille, dans la banlieue de Denver aux États-Unis. L'ont suivi le roi des elfes, deux sujets et la grassouillette reine des fées. De fil en aiguille,

Les lutins dans le bac à fleurs, loin de leur Irlande natale...

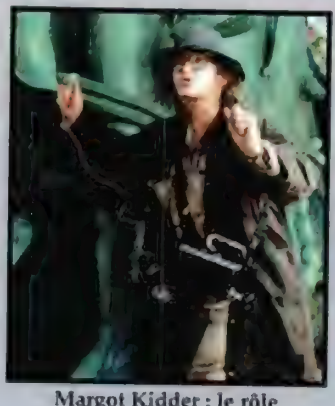
Les lutins globe-trotteurs : facétieux et farouchement attachés à la terre.

Michael Dennehy parvient à convaincre sa famille de l'existence des lutins. Facile en ce qui concerne la petite et la belle-fille, plus dur pour le gamin, un matheux désespérément rationnel. Dernier irréductible : son fils qui envisage de l'enfermer chez les cinoques. L'intervention de la Grande Faucheuse, solidaire à sa manière des farfadets farceurs, vient à point tout résoudre...
A l'instar du **Château du Petit Dragon**, **Les Lutins Sauteurs** milite en faveur de la survivance des coutumes ancestrales, du retour au terroir, du pouvoir de l'imaginaire, de la préservation du patrimoine. Beaucoup pour une toute modeste production sans doute. Malgré des moyens étriqués, Ted Nicolaou ne desserre pas le propos et, guidé par **Darby O'Gill et les Farfadets**, soigne tout particulièrement l'apparition de la Mort, fidèle à son image d'Epinal.

***Leapin' Leprechauns**. USA. 1994. Réal.: Ted Nicolaou. Int.: John Bluthal, Grant Cramer, Sharon Lee Jones, James Ellis, Tina Martin, Gregory Edward Smith... Dist.: Paramount Vidéo. Format plein cadre d'origine. Sortie à la vente mi-juillet.*

JACK ET LE HARICOT MAGIQUE

On ne peut pas vraiment soutenir que la collection *Moonbeam*, branche junior de *Full Moon*, marque d'une pierre blanche l'histoire du cinéma pour enfants. Après **L'Île Magique** et autre **Télécommande Magique**, **Jack et le Haricot Magique** revisite un célèbre conte. Porté à l'écran à trois reprises (dont une fois en 1952 avec les comiques Abbott & Costello), il donne ici lieu à une version économiquement pauvre et intellectuellement indigente.
Gamin insupportable, Jack Taylor accumule les idées géniales pour extirper sa mère d'une situation financière délicate. Cinq haricots tombés sur la chaussée lui valent une soudaine célébrité à Rockville, cité que l'homme d'affaire Richard Leech promet à l'immersion sous les eaux d'un barrage. Dans son jardin, les haricots poussent et la tubercule géante grimpe au-delà des nuages. À la recherche d'un hypothétique trésor, Jack et le gros Benny l'escaladent pour s'introduire dans le sweet home d'un couple de géants hideux. Le père, le seul à croire à l'existence du «petit peuple», les poursuit jusqu'à Rockville...
Que **Jack et le Haricot Magique** constitue un spectacle imbécile que même les enfants en bas âge regarderont d'un air dubitatif saute aux yeux dès ses premières images. Le plus consternant, et triste également, tient cependant à la présence de Margot Kidder, pitoyable dans le rôle d'une scientifique allumée, spécialiste de la chasse au Yéti et au monstre du Loch Ness. Fiancée de Superman auprès de Christopher Reeve et troublante double héroïne du **Sœurs de Sang** de Brian de Palma, elle touche là le fond de sa carrière, contrainte de courir le cachet, de s'enlaidir pour un rôle de Professeur Tournesol. Que l'on nous signale qu'elle a récemment été portée disparue puis retrouvée, hirsute, effrayée, dans la cour d'une maison de la banlieue de Los Angeles ne peut réellement surprendre.



Margot Kidder : le rôle d'une carrière déclinante.

Le géant du haricot magique : curieux du «petit peuple».

***Beanstalk**. USA. 1994. Réal.: Michael Paul Davis. Int.: J.D. Daniels, Amy Stock-Poynton, Patrick Renna, Margot Kidder, Richard Moll, David Naughton, Stuart Pankin... Dist.: Paramount Vidéo. Format plein cadre d'origine. Sortie à la vente mi-juillet.*

EXORSISTER 1 : L'ÉCOLE MAUDITE & EXORSISTER 2 : L'ENFER DES INFIRMIÈRES

Un démon ringard, lubrique et cabotin spécialisé dans le harcèlement des collégiennes.

Il existe deux cinémas japonais. L'officiel qui fait la tournée des festivals, bénéficie de rétrospectives dans toutes les cinémathèques du monde, de prestigieuses collections en vidéo, un cinéma qui rallie désormais à lui les films de genre. Et il y a l'autre, underground, vicelard, pervers et violent, le cinéma de quelques hurluberlus fauchés, lesquels œuvrent dans la marginalité pour un public d'initiés. Takao Nakano appartient à cette catégorie d'artisans qu'il ne fait pas bon citer dans les antennes diplomatiques de la culture nipponne. «*À ce jour, j'ai tourné 42 films érotiques tant en vidéo qu'en 35 mm. Le premier s'intitule* ***That's Entertainment*** *et raconte l'histoire, dans un cabaret, de catcheuses*». Une entrée en matière qui scelle le destin cinématographique de cet olibrius. Suivent ainsi les **PlayGirls**, **Ice Cool Hell Cats**, **Super XXX and the Killer Tongue**... Des films cochons souvent iconoclastes. En quelques titres, Nakano se taille une réputation enviable dans un domaine où les réalisateurs font profil bas. «*Connaissant mes compétences dans l'érotisme, des producteurs m'ont contacté pour une série de films. Ils m'ont laissé carte blanche. Au Japon, les spectateurs raffolent de films, de mangas animés où des monstres violent sauvagement des nymphettes. Je me suis dit que ce ne serait pas mal du tout de transplanter ce principe dans un genre plus hard. Toutefois, cela ne me motivait pas vraiment de mettre en images de simples histoires de viol. Au contraire, j'ai tenu à inverser la vapeur. Dans mes films, les femmes sont très fortes : elles dominent la situation et se battent souvent. Elles ne subissent pas comme c'est le cas dans l'immense majorité des autres films, érotiques ou non*». Pas question, effectivement, qu'Exorsister se laisse abuser par une kyrielle de créatures ringardes et lubriques sans violemment réagir. «*Mon goût pour les femmes bagarreuses remonte à mon enfance. À 12 ans,* ***Les Amazones*** *et* ***Un Million d'Années avant Jésus-Christ*** *m'ont profondément marqué pour le reste de mon existence*». Des walkyries qui se crêpent méchamment le chignon en montrant leurs seins, des cro-mignonnes qui se distribuent des baffes en mini-bikini... Le petit Takao attend désormais son heure pour exprimer son émotion. À 33 ans, il continue d'exprimer sa ferveur.

Maria pour les intimes, Exorsister naît des amours d'une humaine et d'un monstre. Enfance difficile pour la gamine qui, plus tard, prend sa revanche en devenant Exorsister. Short moulant, long manteau de cuir, bas résille et bottes, moto, chapeau et cigarillos, elle se fait aussi appeler Sœur Corbeau. Gare aux monstres qui croisent son chemin car son crucifix boomerang, son uzi à eau bénite font des ravages dans les rangs des forces des ténèbres.

«***Exorsister*** *est la combinaison de tas d'influences, des films que j'ai vus et aimés.* ***L'Exorciste*** *notamment. J'adore tout mélanger, tout mixer à mon imaginaire pour aboutir à quelque chose de nouveau, d'original. Je suis consciemment influencé par les bandes dessinées américaines des années 40 et 50 dans lesquelles il est beaucoup question de bondage, ainsi que par des mangas - et non les animés - comme «Urotsukidoji». De plus, j'ai des amis, grands créateurs de mangas, qui me donnent un coup de main dans la création des monstres*». Des monstres caoutchouteux qu'il construit lui-même, avec les moyens du bord.

Des genres, Takao Nakano en brasse à tour de bras. Exorsister a la dégaine d'une héroïne de western spaghetti, les monstres bougent et grimacent comme les méchants aliens de séries aussi kitsch que ***Bioman*** et autre ***Sankukai***, l'ombre d'Inoshiro Honda plane sur quelques séquences, il arrive à certains personnages de porter les vestons du parfait yakusa pour films de Kinji Fukasaku... Les gangsters, Nakano les aime bien, au point de leur consacrer un film tout entier, le parodique **Spiral Zone**, grand prix du Festival Trash de Lille !

Evidemment, lorsque les scénarios des **Exorsister** marquent une pause fesse (pixellisation obligatoire sur les zones stratégiques), petites culottes, lanières et tentacules «urotsukidojiennes» focalisent l'intérêt du réalisateur qui, ne l'oublions pas, doit fournir à chaque intrigue son contingent de séquences porno, au nombre de trois, à raison de dix minutes chacune. Un quota rigoureux. «*Oui, je suis un obsédé sexuel*» plaide Nakano que l'érotisme trop explicite n'intéresse plus guère aujourd'hui. Aux plans hard des quatre **Exorsister**, il préfère des ébats plus chastes dans ses derniers fleurons. Et surtout de l'absurde, des dialogues idiots, décalés, du mauvais goût et des effets spéciaux à faire pleurer les génies d'*Industrial Light and Magic*. «*En admirateur des films d'Ed Wood, je m'arrange pour que mes trucages ne soient pas au top, pour que le spectateur puisse parfaitement distinguer les fils qui tiennent les tentacules*». Flexibles de douche et tuyaux d'arrosage désignent plus précisément les appendices du démon, organes qui se glissent sous les jupes en même temps que la caméra, qui rôdent autour des petites culottes blanches. Kitsch aussi les monstres, dont les accessoires varient de la peluche de gorille à

Une infirmière subissant des derniers outrages façon *Urotsukidoji* !

une paire de griffes made in Elm Street ! «*Je ne me prends pas au sérieux, mais je travaille sérieusement*» assure néanmoins Takao Nakano, en dépit d'un agenda ultra serré. «*Des films vidéo comme les* **Exorsister** *demandent un découpage technique scrupuleux. Je ne dois rien laisser au hasard car les prises de vues à proprement parler durent seulement deux jours. J'ai ensuite quatre jours pour tout monter*», assembler des histoires délirantes où apparaissent le Leatherface de **Massacre à la Tronçonneuse** et un loup-garou, cobaye désigné pour le rasoir électrique «Super Wolfman Special».

Ainsi, dans **L'École Maudite**, après avoir été rançonnée par deux loubardes lesbiennes, la prude Karin Tsuji implore le Nécronomicon de lui dépêcher quelques maléfices pour une juste revanche. Elle ne parvient qu'à solliciter le démon Jyabo et ses lieutenants, dont la fée punkette Néon Méduse. Possédée, Karin bénéficie des soins avertis de Sœur Corbeau contactée par papa. Dans **L'Enfer des Infirmières**, la justicière de l'au-delà démantèle un réseau de trafic de sang avarié mené par le démon Jyabo, son propre père. Au passage, elle affronte des vampires, réfugiés économiques du bloc de l'Est, qui, faute de ne pouvoir s'offrir de la bonne hémoglobine de synthèse, s'en prennent aux lycéennes du cru !
Acteurs cabotins, trucages d'un autre âge (ah, ces transparences dignes des **Tarzan** des années 30 !), dialogues jouissifs («Emparons-nous du réseau Internet. Ainsi, nous ne serons plus des monstres mais des dieux !») et intermèdes cochon... De tout, il y a de tout dans les **Exorsister**, un bric-à-brac où Takao Nakano empile un peu près tout ce qui lui tient à cœur.

Urasotsukidoji. *Japon. 1994. Réal. & Scén.: Takao Nakano. Int.: Ippongi Bang, Karin Tsuji, Kaoru Nishida, Kazuki Taniguchi, Natsu Mikan, Kaoru Katagiri, Hitoshi Nimura... Dist.: Haxan Films/Alena Trading Corporation. Format plein écran d'origine et version originale sous-titrée. Sortie à la vente mi-juillet.*

Tentacules vicieux et nymphettes pas consentantes : les deux mamelles d'*Exorsister* !

GENETIC FORCE

Des prétentions, cette série B en a. À en revendre. Malheureusement, à l'écran, le résultat navigue entre des péripéties réchauffées pour la millième fois et la volonté pataude de faire œuvre d'auteur.
Postulat à **Genetic Force** : le milliardaire Marcus Roach, privé de l'usage de ses jambes, traque Billy Duncan, fils d'un défunt scientifique qui lui a transmis un gène inestimable, uniquement transmissible par voie sexuelle. Grâce à lui, Billy atteint un niveau supérieur dans l'évolution humaine. Plus intelligent, plus séduisant, le gène lui permet également de courir à la vitesse de Carl Lewis selon la méthode dite de Steve Austin, l'Homme qui Valait trois Milliards, à savoir au ralenti. Même si quelques gélules lui sont nécessaires pour recharger ses batteries et tordre un tisonnier, Billy Duncan est un surhomme. Surhomme que reluque obstinément sa jolie belle-maman (l'ex-playmate Shannon Tweed) que Marcus Roach conditionne dans son laboratoire de manière à en faire une redoutable prédatrice vicelarde...
De l'action asthmatique, de l'érotisme sado-maso en la personne des deux tigresses bissexuelles et cuir qui secondent Roach, une love-story façon *Harlequin* entre Billy et la fille d'un fermier, un côté sérial dans les rebondissements de l'intrigue... Tout cela s'achemine laborieusement vers un **Electra II - The Second Coming** attendu avec une infinie patience. Visiblement peu conscients de la nullité du spectacle qu'ils proposent, les initiateurs du film amènent en bouquet final, façon Jackie Chan et **Les Anges Gardiens**, quelques «chutes», à savoir des ratés où Shannon Tweed riboule magnifiquement des yeux. Ce sont là les meilleurs instants de ce **Genetic Force** bercé par les nébuleuses espérances de quelques hurluberlus.

Lorna Duncan (Shannon Tweed) : une belle-mère transfigurée.

Electra. *USA. 1995. Réal.: Julian Grant Int.: Shannon Tweed, Joe Tab, Sten Eirik, Katie Griffin, Dyanne di Marco, Lara Daans... Dist.: IMATIM/F.I.P. Format plein écran d'origine. Sortie à la location mi-juillet.*

E.T.F.1. : la fesse cachée d'E.T. !

RENCONTRE DU QUATRIÈME SEXE

Important pourvoyeur de porno de l'autre côté du Rhin, la compagnie *Bison* ne produit pas du X ordinaire. Tout le Kamasutra à Tchernobyl, une **Guerre du Feu** très olé olé, d'autres galipettes au Far West et dans un cabinet médical, les pornocrates de Bison varient les décors, même si l'originalité ne va pas chercher plus loin. Si, depuis longtemps déjà, les Américains ont détourné les invasions extraterrestres via de très chaudes rencontres du troisième type, personne encore n'avait osé pirater ce bon vieil E.T.. Un tabou renforcé par la trouille de poursuites pénales lancées par Steven Spielberg. *Bison* ose donc commettre ce crime de lèse-majesté. On y apprend que le très christique E.T. est père d'une fille sur la planète Utérus, une progéniture à qui il tient à apprendre la procréation, c'est-à-dire le sexe. Quoi de mieux que de l'envoyer en voyage scolaire sur Terre dans ce but ? Sosie de papa, la petite débarque sur le plancher des vaches à une époque mal définie. La fin du siècle dernier que permet la location d'un studio hongrois en mal de contrat. L'alien coquine rencontre donc des humains pas farouches du tout, trois couples qui passent le plus clair de leur temps à forniquer. Après avoir participé à leurs ébats, l'étudiante, morphologiquement humaine là où il faut, repart pour une lointaine galaxie dans son engin interplanétaire...
Rien à signaler dans ce X de confection courante sinon que l'extraterrestre vedette ne respire pas franchement la fraîcheur sous ce maquillage approximatif qui méprise ouvertement les lois du copyright. À qui le tour maintenant, pour un imminent passage au rayon X des productions *Bison* ? À la Fée Clochette de **Hook** ou au tyrannosaure de **Jurassic Park** ?

Extra Terrestrian-Die Ausseridische. *Allemagne. 1996. Réal.: Siggi & Ildiko Entinger. Int.: Mary Millman, Silvia Squire, Freddy Dalton, Attila Roll, Amadeo Tremayn... Dist.: Alkrys Film Production. Sorti à la vente fin juin.*

TONTON MAD VS. THE FLYING JAQUETTE

COP TRONIC

TRANCERS. FUTURE COP. U.S.A. 1984. De Charles Band. Avec Tim Thomerson, Helen Hunt, Michael Stefani, Art La Fleur, Telma Hopkins. Dist.: Vestron, Delta Vidéo, Initial Vidéo.

Avec la disparition des petites firmes de distribution vidéo, la pratique du retitrage sauvage se raréfie et il faut désormais surveiller de près les bacs des supermarchés pour y trouver encore matière à alimenter notre rubrique. Heureusement, *Initial Vidéo* ne nous laisse pas tomber et fait assez fort ce mois-ci avec trois «nouveaux» titres à portée de caddy à l'instant même où je vous parle : **L'Enfer des Zombies** (à la sauce *Initial*, vous n'allez plus le reconnaître), **Robot-War** et enfin un mystérieux **Cop Tronic** au visuel Schwarzeneggerien en diable et au slogan ravageur : «*Le futur est mort... Il vient pour l'achever*» ! Comme quoi, c'est sérieux, à défaut d'être crédible.

La première scène, à la photographie brumeuse et aux éclairages roses et bleus, nous permet cependant d'identifier ce **Cop Tronic** derrrière lequel se cache en fait le **Future Cop** de Charles Band «initialement» sorti chez *Vestron*, puis chez *Delta Vidéo*.

Le «Future Cop», c'est Jack Deth, bien sûr, un privé du 23ème siècle («un Supper flic» nous précise même la jaquette. Merci, la jaquette !), qui promène au 20ème sa gestuelle à la Nick Nolte et un humour à la Stallone sur une intrigue qui n'arrive jamais à se décider entre **Blade Runner** et **Terminator**, premier du nom.

Ceci dit, l'heure est grave : le méchant de l'histoire s'évertue à éliminer dans le passé l'ancêtre de chaque membre du grand conseil de ce monde futur de façon à prendre leur place et ainsi s'emparer de la planète. Pour Deth, la mission est donc simple : revenir dans le passé, c'est-à-dire à notre époque, combattre le renégat disposant d'une armée de «Trancers», un genre de zombies acquis à sa cause, afin de sauver la démocratie et accessoirement gagner une médaille. Top chrono, t'as une heure trente, vieux, nous on attend...

En matière de science-fiction, Charles Band se la joue discrète : un bar futuriste, une voiture de police volante, un Los Angeles englouti ne laissant percer que le sommet de ses grands immeubles. Pour le reste, l'action se déroule de nos jours, avec comme unique gadget la montre à retarder le temps, qui permet la fuite du couple de héros, tandis que volent vers eux au ralenti les balles rendues visibles de leurs poursuivants. C'est du bon cinoche d'action divertissant et sans prétention, avec parfois quelques étincelles comiques. Quand un méchant Trancer vêtu en Père Noël se voit dégommer en plein centre commercial, ou quand le supérieur de notre Cop Tronic, surgissant du futur afin d'interrompre les galipettes de Jack Deth (faut pas que Cop trop nique, non plus. Ça évidemment, dès qu'on commence à rigoler...), se réincarne dans le seul corps disponible à son arrivée, celui d'une petite fille tâchant d'exprimer toute la fureur du chef sous son visage parfaitement angélique.

Quant à la démocratie, elle triomphe au final lorsque Jack Deth, ayant pesé le pour et le contre, décide après tout de rester à notre époque où il fait si bon vivre quoi qu'on en dise. Euh, vous avez dit politiquement correct ?

Jack Deth : le futur change, les arguments restent.

L'ENFER DES ZOMBIES

INCUBO SULLA CITTA' CONTAMINATA. Italie. 1979. De Umberto Lenzi. Avec Hugo Stiglitz, Mel Ferrer, Laura Trotter, Francisco Rabal. Dist.: Aprovision, Super Vidéo Productions, Initial Vidéo.

Un minimum d'attention et l'aide de cette rubrique permettent le plus souvent à l'amateur de déjouer les pièges tendus par les éditeurs adeptes du retitrage abusif. Mais c'était trop beau, et *Initial Vidéo* contre-attaque très sévèrement avec une nouvelle idée forte : proposer sous la même appellation deux produits parfaitement différents. Ainsi, hier en achetant **L'Enfer des Zombies**, version *Initial*, vous trouviez la classique copie censurée circulant en France du **Zombie 2** de notre regretté Lucio Fulci. Aujourd'hui tout change, et vous découvrirez rigoureusement sous le même emballage **L'Avion de l'Apocalypse** (avec carton au générique annonçant toujours **L'Enfer des Zombies**), que le même *Initial Vidéo* commercialisait lui-même autrefois sous le titre déjà trafiqué de **L'Invasion des Zombies** ! Ben oui, c'est la bouteille à encre, et ne comptez pas sur la jaquette pour vous en apprendre davantage, laquelle montre en illustration un des vampires du film **Subspecies/Creatures of the Night** de Ted Nicolaou, et au verso de splendides photos de zombies qui n'ont que le tort de sortir respectivement de **L'Au-delà** et de **La Nuit des Morts-Vivants**, version Tom Savini. Un sommet dans le genre !

Mais revenons à cet **Avion de L'Apocalypse** effectivement sur la K7, lequel doit évidemment beaucoup au **Zombie** de George Romero, lorsque les Italiens, en veine d'un nouveau filon, se lançaient dans le gore à pleine caméra : **L'Enfer des Zombies**, **La Nuit Fantastique des Morts-Vivants**, **Contamination**, **La Terreur des Zombies**, **Virus Cannibale**, **Le Manoir de la Terreur**, et autres **Rats de Manhattan** jouaient alors la surenchère sur nos écrans, à défaut de jouer l'originalité.

Le film d'Umberto Lenzi, un de ces habiles faiseurs s'adaptant à tous les genres, démarre sur un panoramique qui dénonce le mal personnifié : de gigantesques usines chimiques défigurant le paysage, tandis qu'un commentaire télévisuel évoque un «léger incident ayant pu provoquer la fuite de gaz légèrement radioactifs». D'où, on suppose, une «légère» hécatombe à prévoir en fin de journée sur les régions concernées.

Et en effet, la séquence suivante nous montre l'arrivée d'un avion inconnu rempli de zombis voraces qui vont aussitôt se répandre dans la cité. Lenzi feuillette alors le cahier des charges inhérent au genre : un soupçon d'érotisme, une pointe de politique (presse, armée et dirigeants se livrent à la classique lutte de pouvoirs), le tout noyé d'une bonne dose de gore, quand la sauvagerie barbare se heurte à la société urbanisée des citoyens bien installés dans leur confort matériel et leurs occupations futiles. Les zombies empruntent ici aux vampires un même besoin de sang inextinguible, ce qui nous vaut une fréquence des égorgements assez fascinante, sans préjudice des morceaux de bravoure habituels à l'époque : impacts de balles, jets de sang, têtes éclatées, et même la découpe d'un sein effectuée en gros plan avec une application besogneuse repoussant très loin les limites de la complaisance.

Puis, ne sachant plus trop comment terminer son récit, le réalisateur puise dans le lieu commun et trouve génialement ce qu'il y cherchait : alors que les choses évoluent fâcheusement, le héros se réveille dans son lit et se rend compte que tout ceci n'était qu'un mauvais rêve. Puis il se rend à l'aéroport où son métier de journaliste le réclame et où un avion non identifié vient de se poser sur la piste. Les images du début redéfilent donc jusqu'au carton final : «Le cauchemar devient réalité». Pour mieux vivre intensément la scène, reprenez tout depuis le début...

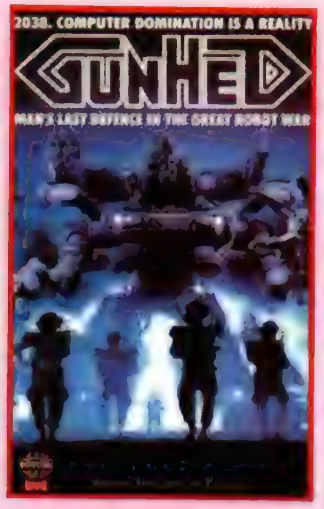
ROBOT-WAR

GUNHED. Japon. 1989. De Masato Harada. Avec Masahiro Takashima, Brenda Bakke, James B. Thompson, Yuin Hirada, Jay Kabira, Micky Curtis. Dist.: Initial.

Il y a peu, *Initial* nous sortait dans toutes les grandes surfaces un film de la *Toho* sous son titre original de **Gunhed**, ceci sous l'œil torve des langoustes agonisant au rayon poissonnerie tout proche. Malgré un prix savamment étudié de 39,90 F (la K7, oui, pas la langouste, hé Ducon !), les ventes ne durent pas combler leurs espérances, puisque *Initial* nous la ressort rejaquettée de frais sous ce titre déjà plus agressif de **Robot-War**, que le distrait ne devra évidemment pas confondre avec le **Robot Wars** d'Albert Band, lui-même une quasi-réplique du **Robojox** de Stuart Gordon. Et encore, je n'évoque même pas ici le **Robowar** de Bruno Mattei, on se fâcherait...

Ce **Robot-War** là nous vient du Japon et accuse les références successives de titres aussi divers que **Terminator**, ***Goldorak*** (pour son robot à transformations radicales), **Predator** (et son commando sur-armé face à un ennemi supérieur en technologie), **Abyss** (mais en version sèche...), **Aliens** (pour son visuel et ses aspects guerriers) et même pourquoi pas **La Planète des Singes**, quand l'humanité à force de déléguer ses responsabilités à des tiers inférieurs se voit progressivement dépossédée de son libre arbitre.

Les premières images, venues tout droit de **Terminator**, nous décrivent au futur les ravages d'une guerre totale entre robots et guerriers humains, s'apesantissant complaisamment sur un champ de bataille témoignant de l'ardeur des combats. Pessimiste, le commentaire explique le mécanisme ayant abouti à cette situation : Kyron, l'ordinateur le plus puissant jamais élaboré finit un jour de spleen par déclarer la guerre au Monde. A force de privilégier le fonctionnel, le rentable à court terme, et la cause industrielle, tout le monde, et en premier lieu les robots, finirent par s'apercevoir que l'homme ne servait plus à rien et qu'il fallait donc l'éliminer. Logique !



L'action démarre en fait une quinzaine d'années après cet affrontement meurtrier, sur le site où se fabriquaient en série les Gunheds, de gigantesques machines de guerre à la réflexion solidement orientée puisque leur tête d'acier représente l'arme finale sous la forme de mitrailleuse lourde. Un commando pirate se mêle de venir récupérer le cerveau de l'ordinateur géant Kyron, afin d'en tirer quelque argent dans ce monde futur toujours aussi corrompu. Mais celui-ci sort aussitôt de sa léthargie, réenclenche ses systèmes de défense ultra-perfectionnés et la bataille reprend. Après l'élimination de la plupart des protagonistes, le héros s'allie à une femme-flic dépêchée sur les lieux, ainsi qu'à deux enfants rescapés par miracle de la terrible guerre des robots. A eux quatre, il réactivent un gunhed et vont affronter le tout puissant Kyron.

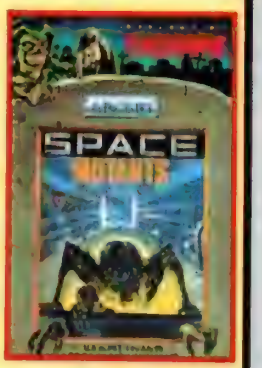
Le jeune réalisateur Masato Harada cherche à l'évidence à nous en fourrer plein les yeux et plein les oreilles, illustrant ce survival cybernétique avec une ardeur directement héritée des clips musicaux. Il s'attache principalement à la forme et au visuel, privilégiant les éclairages bleutés où l'acier des cuirasses resplendit à merveille et où les rayons laser et explosions diverses déchirent bruyamment une photographie brumeuse à souhait. Et puis, on ne sait pas s'il est pressé de finir, ou quoi, mais les moments forts provoquent chez lui une hystérie de la caméra, comme si à la technologie futuriste des machines de guerre devait répondre une sophistication de l'image, morcellée ici en plans très brefs qui donnent par instants l'envie de descendre en marche.

Un rappel brutal de l'élément technique qui met d'autant mieux en évidence le véritable propos d'un tel film : la civilisation industrielle nous bâtit pour demain un monde où les machines les plus sophistiquées se sentiront parfaitement confortables, mais où l'homme n'aura peut-être plus sa place. Ah, y'a des jours, je sais pas ce qui me retient d'étrangler mon mixer, tiens !

Index (suite et fin)

Voici le dernier volet de cette rubrique qui s'arrête faute de combattants. Faut-il s'en plaindre ? Non, si l'on s'en tient à l'intégrité et à la transparence, oui si l'on songe aux films oubliés ou carrément inédits que cette pratique du retitrage a permis de faire (re) découvrir. Nous terminons ici notre index développé dans les précédents n°s 66 à 68, 70 à 74, 82 à 91, 94, 95, 98 et 100.

L'Ombre du Loup-garou : La Furie des Vampires (Leon Klimovsky)
Operation Destructor : Le Monde Perdu (Irwin Allen)
L'Or et le Sang : Maciste dans les Mines du Roi Salomon (Martin Andrews)
Outre Tombe (Chez Casa) : Death Curse of Tartu (William Grefe)
Overtime : Etruskian Kills Again (Armando Crispino)
Panic : La Vierge De Nuremberg (Anthony Dawson)
Panique sur l'Autoroute : Le Motel Rouge (Ramer Erler)
Panique sur Londres : Konga (John Lemont)
Paperino : La Longue Nuit de l'Exorcisme (Lucio Fulci)
Paranoia : L'Exorcisme Tragique (Romano Scavolini)
Phoenix Dominator : Gamerak et les Trois Super Women (Noriaki Yuasa)
Pleine Lune : Les Vierges de la Pleine Lune (Paolo Solvay)
La Porte de l'Enfer : La Maison aux Fenêtres qui Rient (Pupi Avati)
Possédée : Midnight (John Russo)
Possédée (Chez Atlantic Vidéo) : Emilie, l'Enfant des Ténèbres (Massimo Dallamano)
Les Poupées Sanglantes du Dr. X : Les Insatisfaites Poupées Erotiques (Fernando di Leo)
Poupée Zombie : La Poupée de la Terreur (Dan Curtis)
Prediction : L'Emmurée Vivante (Lucio Fulci)
Réaction : La Nuit des Fous Vivants (George Romero)
Reincarnator : Dracula Contre Frankenstein (Al Adamson)
Rencontres Diaboliques : Démoniaque Présence (Martin Newlin)
Rendez-Vous avec la Mort : Le Silence qui Tue (Denny Harris)
Reptilicus, L'Invasion des Reptiles : Les Reptiles Attaquent (John Mac Cauley)
Reptilicus Man : Reptilicus (Sidney Pink)
Rêves Macabres : Le Corps et le Fouet (Mario Bava)
Le Rideau de la Mort : Le Théâtre de l'Angoisse (Pete Walker)
Rush 2 : Rage (Tonino Ricci)
Le Sadique : Le Sadique Baron Von Klaus (Jésus Franco)
Le Sang du Vampire (Collection America uniquement) .
Santo et le Trésor de Dracula (R. Cardona)
Santo le Mutant : Santo et le Trésor de Dracula (René Cardona)
Sauvage : Mais qu'Avez-vous Fait à Solange ? (Massimo Dallamano)
La Secte de l'Horreur : Le Château des Messes Noires (Jonathan Sarno)
La Secte des Démons : Witchcraft (Robert Spera)
Serpent Massacre : L'Horrible Carnage (Brice Mack)
Sexual Sadique : La Vie Amoureuse de l'Homme Invisible (Pierre Chevalier)
Showdown : Le Tueur frappe Trois fois (Massimo Dallamano)
Snake : L'Horrible Carnage (Brice Mack)
Soif de Sang : Le Mort-Vivant (Bob Clark)
Souls : Les Forces du Mal (Ernesto Gastaldi)
Space Mutants : Planet of the Vampires (Mario Bava)
Spider : L'Horrible Invasion : L'Invasion des Araignées Géantes (Bill Rebane)
Spiritika : L'Eté de la Peur (Wes Craven)
Supermen Contre les Robots : Superargo Contre Diabolikus (Terence Hathaway)
Supersonic Man : Superargo Contre Diabolicus (Nick Nostro)
Télédrome : Hypnos, ou la Folie du Massacre (Paolo Bianchini)
Templiers, le Retour des Maudits : La Chevauchée des Morts-Vivants (Amando de Ossorio)
Terreur au Zoo : Les Fauves Meurtriers (Robert Gordon)
Terreur sur Londres : Gorgo (Eugene Lourie)
Terror : L'Œil de la Colère (La Settima Donna. Franco Prosperi)
Le Tombeur de la Nuit : Le Vampire de ces Dames (Stan Dragoti)
Train d'Enfer : La Bête Tue de Sang Froid (Aldo Lado)
Le Trésor de l'Horreur : Santo et le Trésor de Dracula (René Cardona)
Trois Filles pour un Boucher : L'Abattoir Humain (William Girdler)
Le Tueur à la Tronçonneuse : La Trancheuse Infernale (Duccio Tessari)
Ultime Cauchemar : Curtains (Jonathan Stryker)
Un Tueur dans le Campus : Le Sadique à la Tronçonneuse (Juan Piquer Simon)
Ursus la Terreur : La Terreur des Kirghizs (Anthony Dawson)
Vampire : Tendre Dracula, ou La Grande Trouille (Pierre Grunstein)
Vampire (chez Initial) : Le Vampire et le Sang des Vierges (Harald Reinl)
Vampire Sacrifice : Blood Suckers (Robert Hartford Davis)
Vengeance au Bistouri : Le Bal du Vaudou (Eloy de la Iglesias)
Les Vierges Maudites de Dracula : Les Vierges de la Pleine Lune (Paolo Solvay)
Vindicator : Frankenstein 2000 (Jean-Claude Lord)
Les Voleurs de Visages : Litan (Jean-Pierre Mocky)
Witchcraft : Démoniaque Présence (Martin Newlin)
Zombi Horror : Le Manoir de la Terreur (Andrea Bianchi)
Zombi Horror (Chez Casa) : Zombie Island Massacre (John N. Carter)
Le Zoo Meurtrier : Les Fauves Meurtriers (Robert Gordon)



ZE MAD RUBRIK

Par Jean-Pierre PUTTERS

MEDIA PARADE

● A l'occasion de la «Nuit **Alien**» diffusée sur *Canal +* en juin dernier, *Le Nouvel Obs* se lançait assez hardiment dans une chronique de la trilogie à rendre jaloux l'équipe rédactionnelle de *Mad Movies* au grand complet. Remarquez, il y a de quoi. On se tape des études de fantastique avec Bac + 5 (sauf Loulouch et son Bac + 9, il avait un peu redoublé, faut dire...). Avec en prime trois ans de journalisme conceptuel pour apprendre à dealer correctement le publi-rédactionnel. Comptez encore deux ans de communication pure avec option «frimer dans les cocktails», un verre dans une main, votre dernière maîtresse en titre de l'autre, à saluer les confrères en place et à mépriser ouvertement les simples pigistes. Détail rigolo : la seconde option, pourtant fort prisée autrefois, du «Je fais semblant de dire bonjour de loin à Toscan du Plantier et, mine de rien, je grignote huit places dans la file du Festival Fantastique d'Avoriaz» tend aujourd'hui à tomber en désuétude, allez savoir pourquoi. Très important, en revanche : l'année d'approche systémique visant à régler votre retard aux projos de presse. En effet, le journaliste arrivant dix bonnes minutes avant l'envoi du générique se voit aussitôt considéré comme un amateur indécrottable et rejeté irrévocablement du petit cercle des initiés. Ceci dit, attention, cette technique dite de l'irruption asynchrone demande de la précision, car l'ahuri qui dépasserait les 90 minutes de retard risque de connaître quelques difficultés à la rédaction de son papier, d'où, évidemment, une certaine assiduidé requise durant cette année d'études. En outre, l'irruption asynchrone se complique par le simple fait que les projections de presse ne commencent jamais à l'heure. Ben oui, faut bien hausser un peu la barre, sinon tout le monde serait journaliste !
Eh bien, tous ces efforts pédagogiques pour arriver à quoi ? Voir au finish des professionnels de la grande presse - quasiment des étrangers, disons le mot - venir nous piquer nos sujets, ah non, vous savez, y'a des jours... Bon, enfin... Sous la belle plume de François Forestier (sergent major, acier trempé, flexibilité molle B12, pour les initiés), l'information fuse aux yeux avides des lecteurs du *Nouvel Obs'*. Silence dans le fond, écoutons le génie passer : «Ridley Scott a, dès le départ, une superbe idée : il confie la conception du monstre à Moebius, dessinateur de BD. Moebius imagine une bête dingue : elle est humide, télescopique (*la bête, hein, pas la bite !*), possède des dents de requins. En plus, elle est fabriquée en slime. Elle plaît donc aux enfants». Imparable ! Du style, du suspense, de l'émotion, de l'info, tout y est. Eh bien, vous n'allez pas le croire, mais un certain Giger demanderait un droit de réponse... C'est un peu mesquin de sa part, quand même ! Et si on lui cassait la gueule ?

● Ah ! voici de quoi ravir ceux qui détestent les corridas et autres lâchers de vachettes (les gens normaux, quoi !). En effet, le gouvernement belge, dans un arrêté tout à fait officiel, interdira bientôt sur son territoire les courses d'autruches et de chameaux. Si, si ! L'information, déjà assez surréaliste en soi, prend pourtant toute sa saveur si l'on sait que de mémoire d'homme jamais pareilles courses ne furent organisées en Belgique. Que penser d'une telle initiative risquant de faire rapidement jurisprudence ? Ben, qu'il vaut mieux prévenir que guérir, et dès lors la porte reste ouverte aux débordements les plus originaux :
- Défense de lancer des girafes
- Attention ralentir : passage d'huîtres
- Interdit aux agents même tenus en laisse, etc.
La suite n'est plus qu'affaire d'imagination...

● Les grands sportifs vous le diraient mieux que moi : l'important dans une rencontre locale, c'est la buvette. Il serait même vain (millésimé...) de souligner pareille évidence, si l'Assemblée Nationale n'avait dernièrement projeté de les supprimer, ceci afin de limiter les ravages de l'alcoolisme et les dépenses de la sécu. Quelques députés, sûrement irresponsables et manquant d'esprit sportif - peut-être même télécommandés par la *Lyonnaise des Eaux* -, en avaient fait une question d'honneur et nous nous trouvions à deux doigts (non, juste un doigt, alors, mais pas plus haut que le verre, hein, j'essaie d'arrêter...) de la guerre civile. Heureusement, grâce à un vote massif du groupe RPR (Rassemblement Pour la Rincette), le spectre de la sécheresse en zone rurale s'éloigne à mesure que les aficionados retrouvent le chemin de nos stades. Non c'est vrai, quoi, le foot c'est déjà ultra-chiant, mais sans la buvette, y'a plus qu'à se suicider... Vive le sport !

● Plus important que le retour des cigognes sur les toits alsaciens, on nous promet la visite du pape pour le mois de septembre. Pas pour les vendanges, non ! Il va bénir des trucs, chanter un coup ici, embrasser un mec en robe là, circuler dans sa voiture blindée en agitant très fort les bras, et autres choses inhérentes à son métier de Pape. Tout un chacun se contenterait d'en sourire, si cela ne coûtait pas très cher. Ce qui agace prodigieusement les contribuables des villes concernées (Tours, Reims, St-Anne-d'Auray, et autres régions sinistrées...). Arguant du Décret de 1905 ordonnant la séparation de l'Eglise et de l'Etat, y compris sur les questions financières, des voix se font entendre un peu partout en France et des collectifs organisent «la Résistance» : pétitions contre la venue du pape, collectes pour l'achat d'espaces publicitaires, projets de manifestations diverses, diffusion de magazines anti-papistes, etc.
Dans la mesure où tous les médias confondus vont bêtifier comme des malades sur la pseudo importance de cet «événement religieux», il incombe à la presse restée libre de jouer la contre-information et notamment de diffuser l'adresse des associations luttant contre ce néo-colonialisme moyenâgeux (voir ci-dessous).
Remarquez, il subsiste une note d'espoir, car, fort marri de constater un tel manque d'enthousiame chez nos concitoyens, et surtout inquiet d'avoir à participer aux frais du voyage, le Vatican commence à pleurer dans le giron du gouvernement français et menace carrément de remettre le périple en question. S'ils pouvaient rester chez eux une bonne fois pour toutes, tiens ! Et s'ils quêtaient dans les églises, d'abord, au lieu de venir taxer le contribuable innocent ?

«Hé les mecs, arrêtez de me charrier ou je viens bénir les locaux de Mad Movies. *Ah oui, on rigole plus, là...»*

Tours : Collectif Contre la Venue du Pape, B.P. 7, 37380 Neuillé-le-Lierre
Marseille : Comité Clovis, B.P. 2377, 13213 Marseille Cédex 2
Rouen . CES, B.P. 4202, 76723 Rouen Cédex
Aix-en-Provence : La Libre Pensée, Aix Associations, Imm. Le Ligourès, 13090 Aix-en-Provence
Lille : Collectif Contre la Venue du Pape, Centre Culturel Benoît Broutchoux, 1/2 rue Denis-du-Péage, 59800 Lille.
Strasbourg : La Libre Pensée, 10 rue des Planches, 67000 Strasbourg

J'AI POUSSÉ JUSQU'À LA TÉLÉ OÙ L'ON M'A DIT : VOUS DEMANDEZ QUI, LA VÉRITÉ ? C'EST PAS ICI !

(Léo Ferré, *Les Temps Difficiles*)

Vous savez pas quoi ? *Mad Movies* a failli passer chez Morandini (personne n'est parfait !). Le contact s'établit en fait via Richard J. Thomson avec qui nous produisons et écrivons à temps perdus quelques bis assez déjantés. Les films circulent très peu, mais en revanche ils intéressent beaucoup les radios, télés, fanzines et pas mal de magazines qui n'arrêtent pas de nous interviewer. Nous sommes deux à penser que cet intérêt soudain tient surtout au fait que les journalistes en question n'ont pas encore vu les films dont ils disent pourtant le plus grand bien, d'où notre empressement à entretenir un certain secret sur nos activités réelles et à ne pas répandre nos œuvres en des mains non éclairées (notez la pertinence de l'analyse).
Et voilà qu'un jour, l'assistant de Morandini contacte Richard J. Thomson pour l'émission *Tout est Possible*. Hélas, à travers un discours impossible à retranscrire ici dans son intégralité, il apparut bientôt très clair que *TF1* cherchait avant tout du glauque, du bizarre, du remugle. Il n'était nullement question d'exercer honnêtement un métier ni de s'intéresser à une activité, mais bien de «monter un coup». Et devant l'air peu enthousiaste de son interlocuteur à mesure qu'avançait le dialogue, l'assistant précise sa pensée :
- Mais enfin, comment tu vis le fantastique, comment c'est chez toi ?
- Ben, c'est normal, hein, je vois pas...
- Non, mais il me faudrait du concret, du visuel. Si tu dormais dans un cercueil, des choses comme ça. En fait, il me faudrait une histoire de double vie, tu comprends. Il n'y a pas eu une cassure dans ta vie qui expliquerait ta passion pour le Fantastique ? Tu ne connaîtrais pas des fêlés qui vivent «vraiment» le gore ? Et tes parents comment le prennent-ils ? Et à Mad Movies, *au fait, comment ils sont, comment c'est chez eux ?* Etc., etc...
Et comme, décidément, l'intérêt ne s'allumait guère dans l'œil de son vis-à-vis à l'évocation de telles turpitudes, l'homme de l'art poursuit : *«Non, tu vois, le genre d'histoire idéale pour nous, c'est le gars qui tombe d'une échelle et qui devient amnésique. On lui raconte qu'il était maçon et il décide de changer de vie pour se lancer dans le théâtre. Ça c'est bon ! Réfléchis à quelque chose comme ça, et on pourra faire le reportage...»*
Cette dernière phrase, surtout, paraît significative dans la mesure où elle souligne la malhonnêteté implicite du demandeur : en définitive, la vérité n'a aucune place, aucun intérêt dans notre émission. Nous préférons un mythomane talentueux à un témoin sincère. Nous, ce que nous cherchons, c'est du sensationalisme malsain pour notre public de crédules congénitaux, l'intégrité on n'en a rien à battre.
Dès lors, la télévisision assume pleinement sa fonction de travestissement de la réalité et laisse la porte ouverte aux simulateurs ou aux dérangés notoires de tout acabit (et si en plus ils savent tomber d'une échelle, c'est mieux !).
Mais le scandale ne s'arrête pas là. A l'heure où l'on apprend que la plupart des témoins passant à *Tout est Possible* touchent jusqu'à des 80.000 F pour tout déballer (*Entrevue* n° 47, juin 96), j'aimerais ici préciser que Morandini ne nous a encore proposé aucune rémunération. Nous pensons déposer plainte dans les secondes qui viennent...

MAD FAX

● A propos de Morandini (voir encadré ci-contre), il recevait dernièrement un voyant séropositif. A défaut d'être drôle, l'info prouve au moins que les voyants n'ont pas l'œil partout.

● Dans le *Figaro* du 21 mai dernier, cette nouvelle ahurissante : l'Eglise Notre-Dame des Victoires (à Paris) célèbrait une messe «pour la réussite aux examens» de ses jeunes fidèles. En plus c'était bourré comme au *Brady* un jour de Festival «Zombies». Bien. Très bien, les Cathos ! Bientôt vous allez concurrencer les sectes, l'astrologie, les cabinets de voyants et de numérologues (euh, non, la voyante ne peut vous recevoir pour l'instant, elle est au cabinet. Et elle voit... eh bien... qu'il n'y a plus de papier, flûte alors !). Ceci dit, c'est pas grave, les promesses n'engagent que ceux qui y croient très fort, après tout.

● Avant de quitter nos petits écrans, Jean-Pierre Elkabbach aura eu le temps de laisser cette pensée profonde à la réflexion des générations futures : «*C'est parce que nous n'imposons pas de clause d'audience (à* France 2...*) que nous payons nos programmes moins cher*». Pas de doute, «La Vérité est Ailleurs»...

● Un chiffre à nous redonner le courage de se lever le matin : la télévision aurait perdu près de deux millions de spectateurs sur la tranche horaire de 20-22 heures, et ceci en cinq ans. Deux millions d'individus découvrent donc qu'il existe une vie après la télévision et du coup les annonceurs s'inquiètent. Quand le bavardage abrutissant des agitateurs décervelés perd de l'audience, le citoyen revit et les annonceurs s'inquiètent. Y'en a qui sont jamais contents.

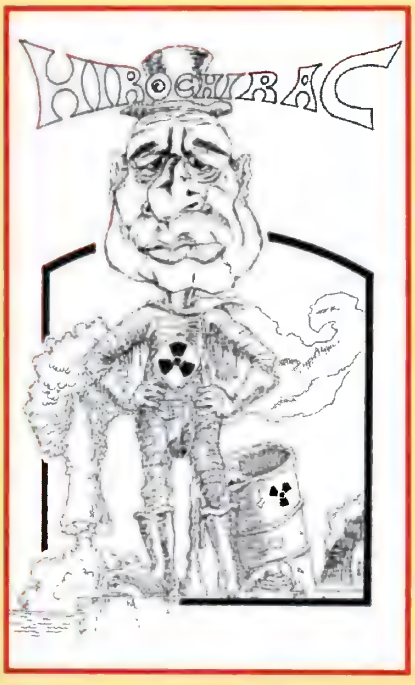
● Enfin de bonnes nouvelles. A l'heure où le cinéma de consommation courante ressemble de plus en plus à du McDo', ce dernier s'avise de rendre (vite, passez-lui la cuvette...) la pareille au cinéma. D'où l'annonce aujourd'hui d'une association officielle entre *McDonald's*, expert en nourriture diverse encore non identifiée, et *Walt Disney*, animateur anthropocentriste d'animaux peinturlurés. *McDo'* pourra donc exploiter les personnages *Disney* pendant une période de dix ans, et plus si affinités. Quant à *Lucasfilm*, elle vient de signer le même genre de contrat avec *PepsiCo*, d'où un risque probable de voir R2-D2 se transformer en distributeur de coke dans les prochains épisodes de **La Guerre des Etoiles**. Devions-nous en rester là ? Non, bien sûr. Comme il n'y a pas de raisons pour que l'argent transite toujours par les mêmes poches, *Mad Movies* cherche à son tour un partenaire motivé, capable de véhiculer ses propres valeurs. Pour l'instant, seul le bon cassoulet *William Saurin* a donné suite. On hésite encore...

LES LECTEURS EN FOLIE

Suite à l'appel solennel du n° 101 où il s'agissait de trouver un alter ego héroïque à notre respecté Président, quelques artistes et néanmoins lecteurs ont bien voulu participer à la cause nationale et livrent ici le fruit de leurs travaux. Outre un abonnement gratuit qu'ils auront bien mérité, nous aimerions récompenser l'auteur du meilleur dessin. Pour se faire, vous pouvez nous transmettre votre vote par courrier spécial, ou à l'occasion d'une commande, abonnement, envoi de petite annonce, etc. Merci d'avance.

Christophe Simon (Bourg-en Bresse) opte pour un Indy Chirac aux prises avec une quatrième aventure le transportant en Centrafrique. Bocassa à droite, un grand sorcier Valery à gauche, Indy semble décidé à donner un sérieux coup de fouet aux «affaires étrangères». Et pendant ce temps-là, celle des HLM parisiens court toujours...

Pascal Sinoquet (Bailleten-France), pas encore remis de sa prestation sur le Balladur / Batman du n° 92, conserve le masque pour un Chiraco-Zorro qui se mélange les pinceaux. Lui, il prend aux pauvres pour donner aux riches. Quel étourdi !



Christophe Lafforge (Puydaniel) nous la joue pessimiste sur ce fort dissuasif Hiro-Chirac. L'emploi de la couleur paraîtrait ici superflu car l'heure n'est pas à la rigolade. Et puis, le deuil se porte surtout au noir, c'est bien connu.

Et maintenant, le cancre du bimestre : Sylvain Devineau (Reze), qui nous déclare : «*J'ai longtemps hésité entre Wonder Woman et la trilogie des* **Aliens** : ***Alien 1***, *Jacques Chirac est Maire de Paris.* ***Alien 2***, *Jacques Chirac est Premier Ministre.* ***Alien 3***, *Jacques Chirac est Président. Plus ça va, plus c'est pire ! Alors, je me suis dit : si seulement Jacques Chirac était l'Homme Invisible... ce serait le rêve !*»

Chirac en Homme Invisible. Dessin de Sylvain Devineau. (Oui, bien !)

Bon, écoute voir, mon petit Sylvain, sur le texte je veux pas chipoter. Les opinions des autres ça se respecte, surtout si ce sont aussi les miennes ; mais pour le dessin, je te mets un bon 0 sur 20, mon pote, et tu l'auras bien mérité.

En fait, ce qu'il nous faut, c'est un chef énergique et qui en a. Notre personnage ne pouvait donc échapper à la panoplie virile du Judge Dredd, qui inspire respectivement Fabien Riffaudeau (Yzeure), dessin de gauche, et Gael Dezothez (Le Havre), dessin de droite. A l'heure où l'on abandonne l'armée de conscription, il faut bien faire appel à de vrais professionnels, qu'est-ce que vous voulez...

MAD'GAZINE

par Didier ALLOUCH

ZINOSCOPE

Le Zinoscope retrouve sa place dans nos colonnes après une trop longue absence qui s'explique très simplement : les bons fanzines se faisaient rares ces derniers temps. Aujourd'hui, ils semblent connaître un nouvel âge d'or. Logique donc de rendre à nouveau hommage à la crème du fanzinat.

FANTASTIGORAMA N°3

Après quelques années de bons et loyaux services sous la couverture de *Black Dreams*, Yann Chesnais revient sur le devant de la scène du fanzinat avec une nouvelle publication, au sommaire aussi varié que passionnant. Des dossiers (Franck Henenlotter, Klaus Kinski), des études de films (**Maniac**, **Le Fantôme de Milburn**), sans oublier un portrait de Gareth Hunt et l'actualité du Brady et de la cinémathèque République. Son auteur nous plonge dans l'abîme du Bis et c'est tant mieux. Le tout est extrêmement soigné. Un indispensable. 64 pages, format A4, 35 F à Yann Chesnais, 4 place de la porte de Bagnolet, 75020 Paris.

VIDEOTOPSIE N°4

Les premiers numéros de ce zine étaient entièrement consacrés à l'étude de films bien «bisseux». Aujourd'hui, *Vidéotopsie* étend son sommaire à des articles plus variés sans pour autant oublier ses premières amours. On retrouve ainsi, au fil des pages du présent numéro, un entretien avec Richard J. Thomson pour son film **Time Demon**, la deuxième partie du dossier «Zombies en Italie» et une rubrique fanzine non négligeable. Un zine soigné, incontournable pour ceux qui désirent en savoir plus sur le cinéma de seconde zone. 40 pages, format A4, 30 F à David Didelot, 249 chemin de Champagne, 01440 Viriat.

ASSAULT N°5

En à peine quelques mois d'existence, *Assault*, publication helvète, s'affirme déjà comme un fanzine à suivre, voire même à posséder. L'éditeur part d'un concept intéressant : se concentrer sur l'actualité des festivals. Cela permet au lecteur un panachage plutôt judicieux et bienvenu de films d'actualité et inédits. Ajouter à cela quelques interviews, une rubrique vidéo et laser, le tout bien écrit et proprement présenté. 60 pages, couverture couleur, format A4 pour la modique somme de 30 F. On s'empresse de le commander à ASSAULT, 15 chemin de l'Ancien Puits,1213 Petit-Lancy, Suisse.

PHANTOM N°5

Phantom rentre dans l'histoire du fanzinat avec son dernier pavé de 84 pages (avec une couverture couleur !) exclusivement consacré à *Starfix*. L'aventure de ce magazine, qui aura marqué la cinéphilie des années 80, y est retracée et commentée par ceux qui y ont participé. Un peu de nostalgie ne fait pas de mal, surtout lorsque c'est si bien fait. On y apprend un tas de choses avec un intérêt non dissimulé. À se procurer d'urgence. Pour cela, rien de plus facile, il suffit d'envoyer un chèque de 50 F à Nicolas Rioult, 9 rue Joseph Delattre, 76240 Mesnil-Esnard.

Damien GRANGER

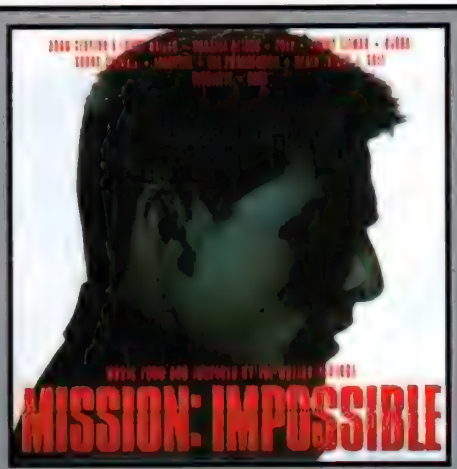
DISQUES

TWISTER
Wea

On s'ennuie ferme à l'écoute de cet insipide bout-à-bout de morceaux censés accroître la puissance du film. Finalement, toutes les chansons s'avèrent assez molles et sans intérêt. Cela dit, on l'a échappé belle. Sur le disque, il n'y a aucun extrait de la composition originale de Mark Mancina. Tant mieux tellement celle-ci énerve par sa lourdeur à la vision de Twister. Avec un peu de chance, tout le monde oubliera cette musique et ce disque. Très vite.

MISSION : IMPOSSIBLE
Danny Elfman & Divers
Polygram

Les trois extraits de la composition de Danny Elfman présents sur cette compilation estampillée **Mission : Impossible** nous font attendre avec impatience la distribution du «score» original, prévue pour très bientôt. Le morceau «Impossible Mission» est carrément ce qu'Elfman a fait de mieux depuis **L'Étrange Noël de Monsieur Jack**. Le retour du grand Danny, que l'on croyait noyé dans la médiocrité à l'écoute de ses dernières productions. Quant au tube annoncé, la reprise du thème de la série par deux des trois membres de U2, Adam Clayton et Larry Mullen, c'est une demi-déception. Bien que ludique et vraiment rythmée, il n'améliore en rien la composition originale de Lalo Schifrin qui reste un chef-d'œuvre absolu.



PHENOMENON
Divers
Wea

Ce nouveau film interprété par John Travolta et réalisé par Jon Turteltaub (**Rasta Rocket**) s'offre une BO des plus agréables. Quelques-uns des plus grands noms du rock sont réunis sur cet album : Eric Clapton, Peter Gabriel, Mar-

SANG D'ENCRE

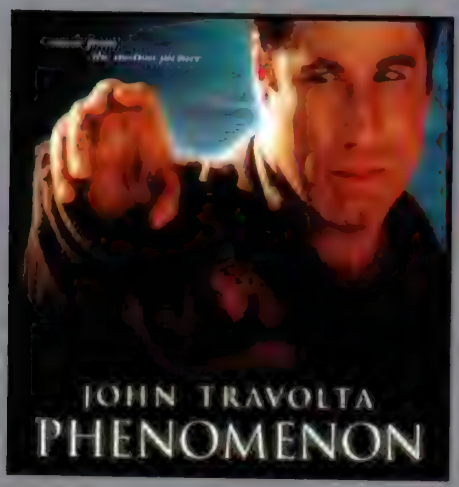
TALTOS
Anne Rice
Robert Laffont

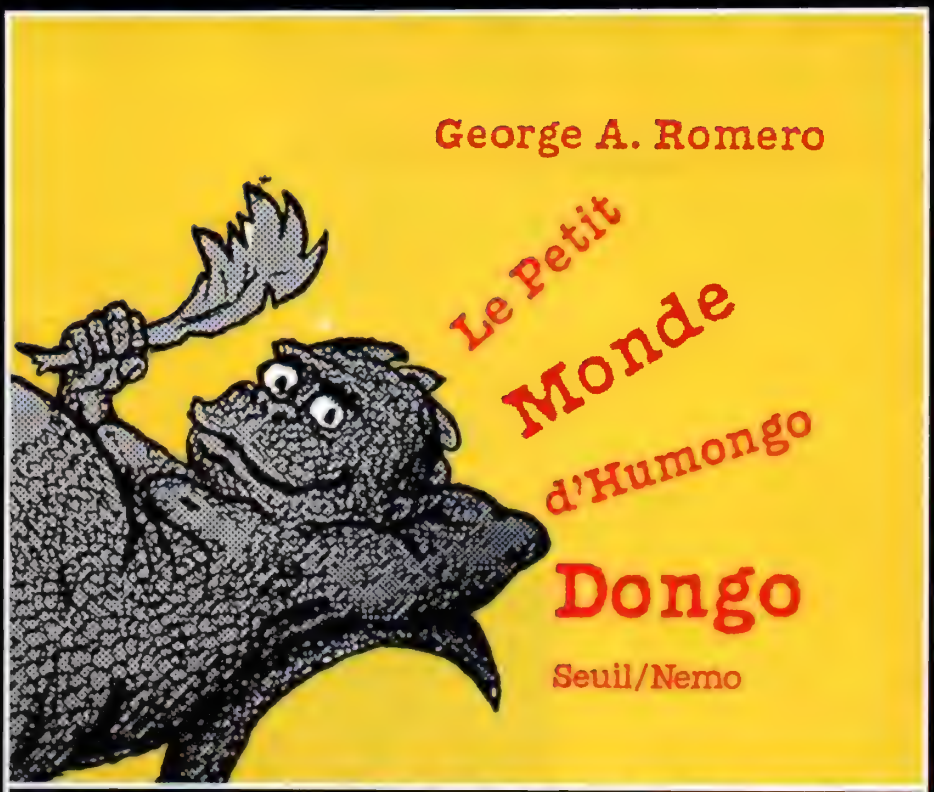
À force de trop tirer sur la corde, elle finit par rompre. Anne Rice devrait méditer là-dessus. Cela l'empêcherait peut-être d'exploiter jusqu'à plus soif les mythes qu'elle a mis en place. Cette troisième partie de la saga Mayfair après «Le lien maléfique» et «L'heure des sorcières» démontre l'essoufflement de l'auteur. Le récit est embrumé, le rythme lent. À vrai dire, «Taltos» tombe très vite des mains.
Nous avions quitté Rowan Mayfair après la mort de Lasher à la fin de «L'heure des sorcières». Mais Lasher n'était pas le seul Taltos. Il en existe d'autres. La confrérie secrète, Le Talamasca, en est consciente, et certains de ses membres veulent prendre le contrôle des créatures. Une lutte s'engage entre les Mayfair et ces traîtres qui ne pensent qu'au pouvoir.
Un résumé succinct mais je préfère vous éviter les histoires de famille qui compliquent l'intrigue à souhait. Il est amusant de constater qu'Anne Rice connaît apparemment des problèmes avec les troisièmes parties. Ainsi, «La reine des damnés», qui faisait suite aux remarquables «Entretien avec un vampire» et «Lestat le vampire», était aussi le plus mauvais de la saga. «Le voleur de corps», quatrième épisode des aventures de Lestat, était par contre bien plus intéressant. Espérons qu'il en sera de même pour la prochaine partie de la saga Mayfair annoncée pour 1997.

L'ENCYCLOPÉDIE DE LA SCIENCE-FICTION
Jean-Pierre Piton - Alain Schlockoff
Éditions Jacques Grancher

Cette encyclopédie ne s'adresse pas vraiment au spécialiste. Disons-le même tout net, il faut vraiment que vos connaissances en matière de science-fiction soit très succinctes pour lui trouver une quelconque utilité. En voulant regrouper tous les aspects du genre (cinéma, littérature, BD, télé...), les auteurs ne font que le survoler. Devant cette absence totale d'analyse, la frustration est immédiate. On a envie d'avoir les filmos des cinéastes cités, elle n'y sont pas. Envie de connaître les bibliographies complètes des auteurs référencés, mais on devra se contenter des quelques titres parus en France. Articles trop rapides, informations insuffisantes : on a l'impression de lire un résumé mal digéré de 100 ans d'histoire du genre.

vin Gaye, J.J. Cale, Brian Ferry ou encore Aaron Neville. Ils interprètent des reprises de classiques comme «Crazy Love», «Corinna» ou «Change The World». Le tout dans une ambiance douce et avec un son impeccable. Comme quoi, certaines compilations peuvent être réussies si elles sont faites avec intelligence et cohérence. Comme ici.



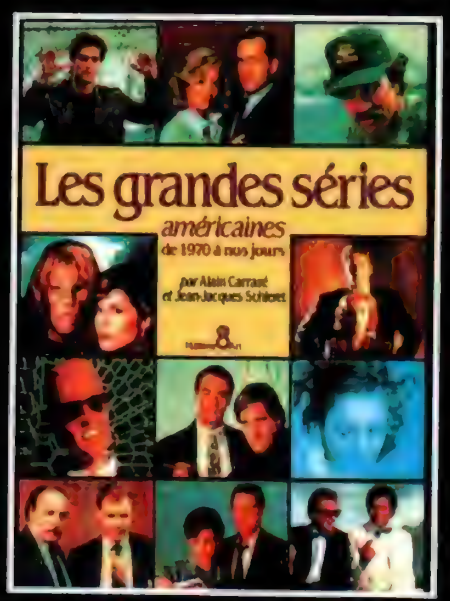


LE PETIT MONDE D'HUMONGO DINGO
George A. Romero
Seuil/Nemo

En attendant de tourner un nouveau film (**La Part des Ténèbres** ne date pas d'hier), George Romero écrit pour les enfants. Il est l'auteur de ce livre étrange qui revisite le «Candide» de Voltaire dans un univers surréaliste. Sur la planète Tongo, deux géants centenaires, Dongo et Pongo, coulent des jours paisibles. Quand Dongo vient à s'ennuyer, il part découvrir le monde. Mais l'herbe est-elle vraiment plus verte ailleurs ?
Quel drôle de bouquin, mi-expérience hallucinatoire, mi-critique déguisée de notre société. Complètement cohérent dans l'œuvre de Romero. On y retrouve le même talent métaphorique, la même verve que dans ses films. Ça fait plaisir de constater que le réalisateur de **La Nuit des Morts-Vivants** reste entier dans tout ce qu'il entreprend. En attendant son retour sur grand écran, ce livre est indispensable pour les inconditionnels du maître.

LES GRANDES SÉRIES AMÉRICAINES DE 1970 À NOS JOURS
Alain Carrazé & Jean-Jacques Schleret
Huitième Art

Il y a quelques mois, nous vous disions tout le bien que nous pensions du premier tome de ces «Grandes Séries Américaines». La suite est enfin disponible, et le moins que l'on puisse dire, c'est que nous ne sommes pas déçus. Encore mieux que le précédent, ce deuxième tome réunit, sous forme de longues présentations, de fiches techniques et de guides des épisodes complets et détaillés, les meilleures séries de ces 20 dernières années, d'*Aux Frontières du Réel* à *New York Police Blues* en passant par *La Belle et La Bête* ou *Clair de Lune*. Un outil indispensable doublé d'un bel ouvrage. Chaque téléphile se doit de posséder ce livre.



CES DESSINS QUI BOUGENT - 100 ANS DE CINÉMA D'ANIMATION
René Laloux
Dreamland

Un livre d'une prétention sans nom. L'idée de départ était bonne : faire raconter le cinéma d'animation par le plus célèbre réalisateur français de dessins animés, René Laloux. Le résultat est affligeant, les choix discutables, le texte (qui ne donne pas dans la rallonge) nombriliste à l'extrême. Un peu léger pour un siècle d'animation. Reste une belle illustration, mais c'est bien le minimum lorsqu'on débourse 250 F.

LE PETIT LIVRE DE TERRY GILLIAM
Jean-Marc Bouineau
Spartorange

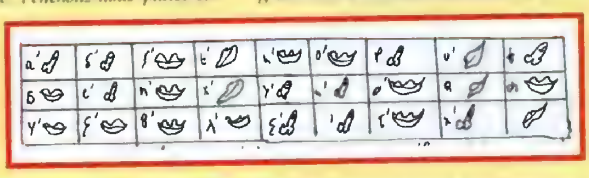
La sortie récente de **L'Armée des 12 Singes** a décidé Jean-Marc Bouineau de sortir une version réactualisée de son Terry Gilliam, agrémenté d'une longue interview du réalisateur sur son dernier film et de nombreuses photos, presque toutes inédites. Le livre ultime pour les amateurs du génial ex-Monthy Python.

Courrier des LECTEURS

Alain Bonet, Triel sur Seine

Juste une petite mise au point concernant la numérologie (lettre de P. Giuliano du dernier n°). La meilleure réfutation de toutes ces idioties se trouve à ma connaissance dans «Le pendule de Foucault» d'U. Eco, lorsqu'un occultiste démontre au narrateur qu'avec les manipulations adéquates, on peut retrouver tous les nombres soi-disant mystiques dans les dimensions d'un kiosque à journaux de facture commune.
Qui fera remarquer (*toi !*) à ces enragés du chiffre que la répétition esthétique qui confère tout leur attrait à 333, 666, etc. n'est valable qu'en base 10, un choix totalement arbitraire et loin d'être universel, même chez les seuls humains ? Dans la seule base un tant soit peu rationnelle, à savoir le comptage binaire, 36 donne 100100 (mystique, cette juxtaposition de 100, qui pris à part équivaut à 4 !), mais 360 et 666 donnent respectivement 101101000 et 1010011010. C'est très beau, limpide, révélateur, transcendant, non ? (*Si ! cosmogonique, même, nous diraient les Bogdanoff*).
En revanche, le très beau chiffre binaire 111111 (six fois le 1, une élégance pythagoricienne en diable) donne en décimal 63 (dont j'ignore totalement la valeur mystique. Mais il doit y en avoir une, puisque 6, c'est 3 x 2). Quant au fait que 1+2+...+36 = 666, j'ai jeté un coup d'œil dans un dictionnaire des symboles. Tous les chiffres de 0 à 9 ont, dans une civilisation ou une autre, une signification symbolique (rarement la même, d'ailleurs). Par conséquent, toute opération sur ces nombres, puisqu'elle ne peut que résulter en une juxtaposition de ces mêmes nombres, fournira un résultat étonnamment symbolique. «Puisque 1 est spécial, 11, 111, etc. sont spéciaux. 2 est spécial puisque c'est 1 + 1, donc 12, 21, 22, etc. sont spéciaux, donc...», etc. (*Ça y est, je viens de comprendre pourquoi le* Mad *102 est un numéro spécial !*). Au reste, il suffit de regarder «*Des Chiffres et des Lettres*» pour savoir qu'on peut obtenir pratiquement n'importe quel résultat à partir de n'importe quel échantillon de chiffres traités convenablement... et l'on en revient au kiosque à journaux cité plus haut (*avec plein de numéros 102 dedans. La vache, j'ai tout compris !*). Cela ne révèle rien d'autre que l'aptitude du joueur en calcul.
Non, décidément, la numérologie n'arrive pas à me surprendre (encore moins à me convaincre). Seul me surprend encore le fait qu'on puisse attribuer une quelconque signification mystique au fait que 1 + 1 = 2.

Merci pour ta contribution claire et magistrale et ton conseil de regarder des Chiffres et des Lettres *à la télévision, mais on ne va peut-être pas recourir à de telles extrémités, tout de même. Penchons-nous plutôt sur ton voisin de droite qui vient de faire une découverte assez stupéfiante. J.P.P.*



Nicolas Montcharmont, Autun

Dans le n°100, j'avais doucement charrié Patrick Giuliano et sa numérologie, pensant que ça allait le calmer, mais je vois qu'il récidive. Au fait, savez-vous que «diable» donne le nombre 51, «démon» = 159, «JPP» = 150 (*mon Dieu !*). Eh oui, ça ne veut rien dire. Mais c'est surtout cet aspect malsain qui me gêne. On croirait entendre le discours d'une secte.
Ce qui en découle est scientifiquement prouvé. En additionnant les symboles sexuels, on découvre que Fox est un homme et Anderson une femme. Et en plus, il et elle sont hétéros. Merci à vous, les Pythagores, grâce à vous l'humanité a fait un grand pas.

L'humanité, oui, mais pas le bon goût, dis donc. Si tu trouves autre chose dans ton grenier, tu le le gardes, vieux. Je sais même pas si je vais passer ta lettre, tiens. J.P.P.

Bruno Frenkel, Châteauroux

Voici de nouveau quelques créations concernant l'univers **Star Wars**. Pour chaque figurine, l'armature est constituée de Plassibo (pâte à modeler durcissant à l'air), la sculpture est faite à l'aide de Milliput (pâte en deux composants durcissant également à l'air). Voici donc : le chef de la pègre sur Tatooine, Jabba, 54 mm, et notre maître à tous, Yoda, 200 mm.
Merci de publier ces photos si vous le souhaitez, et je reste à votre disposition pour tous renseignements complémentaires. Bruno Frenkel, 15 rue Jolivet, 36000 Châteauroux.

Jean-Marc Sanières, Lyon

D'abord, bravo pour votre revue et votre longévité. Il n'y a pas à dire, vous êtes les meilleurs. La preuve, vous êtes toujours là. A ce rythme, vous les enterrerez tous. Mais je viens surtout ici apporter mon soutien à la numérologie. Mr. Giuliano a tout à fait raison de parler de la méthode des Pyth(re)agoriciens. Moi-même, je viens de découvrir dans mon grenier, enfoui dans un sac qui a sûrement appartenu à un Pythagoricien ou à sa grand-mère, un tableau édifiant :

Magali Bastien, Metz

L'heure est grave. Actuellement, nous sommes privés de ***The X Files*** et ceci jusqu'en septembre. Ça va pas, non ? Ils sont fous, qu'est-ce qu'on va faire, nous pauvres fans, se mettre au tricot ? Ah non, c'est pas possible quatre mois c'est trop long. Je tiendrai pas le coup, c'est sûr. Heureusement que *Mad* est là. Merci pour le n° 100 (mon premier *Mad*) et pour le 97 commandé depuis.
Il y a bien ***Au-delà du Réel***, mais ça ne me tente pas vraiment. Et les ***Contes de la Crypte***, c'est pourvu que ça mousse et vas-y que je te montre n'importe quoi, du genre : c'est l'histoire d'un gars qui s'est fait piquer par un chien volant et qui tous les soirs de pleine lune vomit des Schtroumfs (*ah tiens, je l'ai pas vu celui-là !*).
En attendant la fin de nos souffrances, mettez-nous dans le *Mad* une ou deux pages sur ***X-Files***. Hein ? Allez soyez sympa quoi, c'est bientôt Noël. Bonne continuation, vous êtes supers, merci de faire partie de ce Monde.

Jean-Luc Lemesre, Nouméa, Nouvelle Calédonie

Félicitations pour le travail que vous faites si bien pour nous. Néanmoins, je remarque un petit laisser aller à la lecture du n° 100. Coquilles diverses, inexactitudes, termes étranges : au risque de paraître stupide, je ne sais pas ce que veut dire le mot «ronéo» (*est-ce vraiment notre faute ?*), et je passe sur les articles **Toy Story**, **Careful** et **Wallace et Gromit**, dont je n'ai pu me résoudre à entreprendre la lecture.
En vous renouvelant mes plus sincères félicitations et encouragements (*euh... bien merci, alors !*), faites un effort, c'est peut-être pour de telles erreurs que nombre de vos collègues ont disparu.
Dites, savez-vous qu'ici un *Mad* coûte 1170 CFP, soit 64,35 F ? Faites quelque chose.

Impossible, la remise N.M.P.P. sur l'Outremer avoisine les 50% du prix officiel, ce qui porte la part de Mad Movies *à 13F. Les 50 F restants vont aux intermédiaires, il fallait que cela se sache. J.P.P.*

Eric Eichenlaub, Wiwersheim

Contrairement à Léonard Haddad et Carlos do Moinho, j'adore **Seven** pour son désespoir. Il est sombre comme il faut ; j'ai presque l'impression qu'il reflète ce que je vois autour de moi. **Seven** est une œuvre pure qui rejette profondément la société dans laquelle l'action se déroule. Tout le monde y est dégradé, de John Doe dont les motivations sont compréhensibles, mais les moyens rejetables, à Mills qui n'est pas en mesure de faire face à la situation seul, et qui a besoin de Somerset pour le tempérer. En fait, le spectateur ne peut que se raccrocher à Somerset qui est l'analyste du film. l'Homme de la situation qui observe plus qu'il ne parle, et lorsqu'il émet une opinion, on ne peut qu'être d'accord.
Le monde a démissionné et chacun s'enfonce dans la paresse, nous dit Somerset. Et Dieu qu'il a raison. Regardez nos grands réalisateurs qui après quelques succès et des dollars plein les poches ne nous servent plus rien. Je pense à Sam Raimi qui préfère produire la série TV ***Hercule***. De même George Lucas qui n'est qu'un «gros glandeur» laissant les jeunes bidouiller ses ordinateurs. Et puis l'autre aux idées de jeunesse géniales qui se nomme James Cameron : qu'est-ce qu'il lui prend de faire du James Bond, et maintenant du Titanic ? Personne n'en a rien à faire du Titanic.
David Fincher a les yeux ouverts, lui, et il doit les garder ouverts en ne se laissant pas mener dans des réalisations douteuses qui pourraient le mettre à la merci des majors. Lui qui critique - avec l'aide du scénario de Andrew Kevin Walker - la paresse et le refus de se battre pour des choses qui en valent la peine, risque de sombrer comme ses illustres prédécesseurs.
Allez, je vous remercie de m'avoir lu et je terminerai ainsi : Hemingway a dit «*Le monde est beau, il vaut la peine qu'on se batte pour lui*». Je suis d'accord avec la seconde affirmation, et c'est pourquoi je me battrai à partir de maintenant. Comme les hommes de la rue Mansart...

Marc Tremblay, Chicoutimi, Canada

Bonjour à vous, illustres frères dans les liens du sang du fantastique. J'éprouve une certaine honte à vous écrire seulement en ce centenaire. En effet, je suis votre évolution depuis 50 numéros et j'apprécie votre courage dans un domaine souvent mené à l'échafaud par la conscience commune de l'élite intellectuelle.
Je dois vous dire que je suis peintre professionnel (si ça veut dire quelque chose) dans l'art du fantastique, et je vous joins la photo d'un tableau à l'acrylique que vous pourriez peut-être publier ainsi que mon adresse (Marc Tremblay, 322 Champs-Elysées, Chicoutimi, Québec, G7H, 2V8, Canada). Mes influences vont de Giger à Casa, sans oublier bien sûr Cronenberg, Lovecraft, Barker, etc.

Grégoire Massonneau, Vichy

Grand fan de films fantastique, c'est avec intérêt que je lis régulièrement *Mad Movies*. Ma grande passion est la peinture et j'aimerais bien en faire mon métier. Je vous envoie d'ailleurs quelques photos de mes tableaux. Je peux réaliser tous travaux d'illustrations, de peintures, de conceptions.
Pour ceux que cela intéresse, ma prochaine exposition sera à Clermont Ferrand en octobre ou novembre. Je suis aussi un grand fan de H. R. Giger et j'ai réalisé quelques copies de ses tableaux aux formats originaux pour m'entraîner, lesquels seront eux aussi exposés à Clermont Ferrand. Merci de publier mon adresse : Grégoire Massonneau, Cidex 231, Albrest, 03200 Vichy.

Laurent Pourot, Montpellier

Chers lecteurs, la situation du cinéma indépendant est au plus mal, car les multiplexes arrivent (40 projets en France). Ces machines à profit se fichent éperdument de la qualité réelle d'un produit tant qu'il est rentable, et «notre» cinéma fantastique est trop personnel, politiquement incorrect et porteur de message pour être programmé dans ces supermarchés à pop corn (*euh, ça dépend des films. Je cherche encore le message caché dans* ***Les Flintstones***, ***Casper*** *ou* ***Mortal Kombat***). Le nombre important de salles prévues tuera les circuits parallèles et donc les films novateurs. Que serions-nous sans Romero, Carpenter, Argento, Raimi et autres, qui ont commencé leur carrière dans les petites salles ?
A Montpellier, où deux projets de 38 salles et de 6000 places viennent d'être déposés, de nombreuses personnes, sous la houlette du cinéma Diagonal (films indépendants en V.O.), manifestent leur indignation. Comme par hasard, la mairie de Montpellier réclame soudain de l'argent à la Sarl Diagonal, qui pourrait déposer son bilan. La démocratie à Montpellier (et d'autres exemples le prouvent) est bien mal en point.
Pour éviter de nous transformer en moutons conditionnés, mobilisez-vous contre les multiplexes et luttez par la même occasion contre le capitalisme et le facisme cinématographiques.

Johannès Roger, Epernay

A tous ces braves agneaux qui tremblent devant un épisode d'**X-Files** comme ***Les Calusaris***, surtout ne montrez pas **L'Exorciste**, ils risqueraient d'en mourir de peur... les pauvres.
Cela dit, j'aime beaucoup cette série, d'abord pour la manière dont elle est (intelligemment) écrite, mais aussi pour l'interprétation, pour les relations amicales très particulières développées (idéalisées ?) entre Mulder et Scully : seuls contre tous ! Cela me rappelle parfois le *1984* d'Orwell : la surveillance des masses, l'idée de complot, la paranoïa, l'ombre de Big Brother plane sur les **X-Files**.
En fait, je voulais apporter mon modeste point de vue qui diffère un peu de tout ce qu'on a pu lire sur cette série dans le courrier des lecteurs (souvent des platitudes, ou des inepties de numérologues). J'espère ne pas être le seul à le partager. J'ose y croire, je voudrais le croire !

Samantha Fuster-Vinuesa Chevilly-Larue

Je vous écris pour vous dire que le n° 100 est absolument excellent. Aussi bien les divers articles que vos 100 meilleurs films fantastiques. Sans parler du fabuleux poster central (*bon d'accord, n'en parlons pas*). Un réel plaisir de vous lire. Vous êtes les seuls à me faire cet effet-là (je parle du magazine, évidemment !). C'est ce qu'on appelle le plaisir... Au moins (et ce n'est pas rien) vous apportez du plaisir à ceux qui vous lisent. En plus, vous êtes en train de devenir des hommes médiatiques. J'ai vu J.P.P. dans l'émission *Destination : Séries* sur Canal Jimmy, il y a deux semaines, à propos de votre n° 100 et des ***X-Files***. Réaction : Ohhhh ! J.P.P. «Ohhhh» signifie grand étonnement d'où découle un certain plaisir de voir le visage (et le corps !) (*oui, oui, bien sûr... En plus je l'avais amené avec moi, ça tombait bien...*) de quelqu'un qu'on a l'habitude de lire. Et voilà qu'hier, qui ai-je vu à la télé le temps d'une phrase sur Canal + à propos du **Crash** de Cronenberg ? (*dis vite, j'en peux plus !*). Mr. Toullec, que je n'avais jamais vu. Tout ça pour vous dire que j'attends le reste de l'équipe, maintenant.
Je suis allée dernièrement à Londres. C'est absolument hallucinant de voir le succès des ***X-Files*** ! Ils font la couverture de dizaines de journaux, sans parler du merchandising les concernant. Ce qui m'a étonnée, c'est celui, nouveau, autour de **Star Wars**. On peut même acheter des morceaux de pellicule, c'est incroyable ! J'espère que cela ne va pas empirer avec la sortie du prochain film, et surtout qu'il sera de la même qualité que les trois précédents. Salutations à vous tous, et merci d'exister.

Arnaud Crefcoeur, Namur

Je vous félicite de votre magazine diablement bien foutu et vous remercie de nous tenir si bien au courant de tout ce qu'il ne faut pas manquer au ciné. Je vous envoie également des dessins pour illustrer vos pages, ce qui changera de ces lettres qui critiquent un tel ou une telle pour ses goûts et qui descendent tel ou tel film parce qu'il est soit-disant nul... Hé, les gars (et les filles), on est tous unis pour un même Dieu : le cinéma !
Au fait, hum, hum, j'essaie de percer dans le milieu et de vendre un peu. S'il y a des amateurs, ça ferait joli dans votre salon, je vous jure. Voici mon adresse : Arnaud Crefcoeur, Rue H. Blès, 119, 5000 Namur, Belgique. Salut à tous.

Vds 80 F set complet de trading cards ***X-Files*** 1ère saison. Julien Descottes, Bourg Neuf, 40400 Meilhan.

Ech. VHS avec amateurs de ciné de Hong Kong. Ch. jaquettes de **Shaolin Temple**, **Kids from Shaolin**, **Ultra Cop 2000**, **Heroic Trio**... Tél.: 40 69 69 03.

Rech. épisodes ***X-Files*** : **Nous ne Sommes pas Seuls** (*enlève ta main...*), **Gorge Profonde**, **Compressions**. Sylvain Diruy, 7 bis rue de l'Aspirant Dargent, 92300 Levallois-Perret.

Vds, ach., éch. VHS Bis, gore, horreur. Ch. fans de Franco, Jodorowsky, Argento, Buttgereit, Xavier Clavel, Bt A, 19 rue des Mathurins, 75009 Paris.

Rech. absolument tout sur ***X-Files*** et ***Code Quantum***. Vds K7 audio de ***X-Files***. Nathalie Legrain, Cité du Grand Cerf, Bt I.1, 95870 Bezons.

Rech. fanzines *Rhésus 0*, *Intruder*, *Rouge Profond*, *Phantasm*, *Starforce* + BO de Burt Bacharach. BFabien Legros, 31 rue des Hirondelles, 62143 Angres.

Vds nbreux films rares en VF : **Frankenstein Junior**, **Robinson Crusoe sur Mars**, **Messe Noire**... Benchicha Tayeb, 93 quai Godefroid-Kurth, 4020 Liège, Belgique.

Ach. films de Fulci (**L'Au-Delà**, **Frayeurs**, **La Maison près du Cimetière**...) + **Les Frissons de l'Angoisse**, **Ténèbres** et **Suspiria** (en VOSTF si possible) + BO en CD d'Argento. Pascal au (1) 39 12 06 12.

Vds *Première* 174, 181, 183, 187 et 221, *Studio* 53, *Ciné-Boulevard* 1, 2 et 3 et *E.F.* 126 et 132. Delphine Dumas, 4 villa Ravel, 91470 Limours.

Vds + de 500 VHS. Nbreuses VO. Liste contre 2 timbres à José Langlois, 42 rue de la Croix Rochopt, 91860 Epinay sous Senart.

Ch. *M.M.* 22 à 25, 28, 31 et 48. Michaël Paepe, 121 rue du Virval, 62137 Coulogne.

Groupe 2 guitares + basse ch. batteur cool et créatif (*hé, qu'il vienne chez nous battre les blancs dans la mousse au chocolat, On la loupe toujours...*). Esprit : Biohazard Megadeth, Machine Head, Pantera, Anthrax... (*Esprit : Noël 54 ; cacao pour nous, merci !*). Laurent au (1) 47 84 11 41.

Ch. clip de «Where the wild roses grow» (Nick Cave & Kylie Minogue), ainsi que tout doc sur Mark Dacascos. Chloé Imbault, 11 rue de Sofia, 75018 Paris.

Vds livres et revues : *Le Rayon Fantastique*, *Fiction*, *Galaxie*, *Hitchcock Magazine*, *Vampirella*, *Creepy*, *Eerie*... Liste contre enveloppe timbrée à Jean-Pierre Cuvier, 24 allée Augustin Fresnel, 26000 Valence.

Ech. VHS de films fantastiques et rech. tout doc sur les thèmes du **Tour d'Écrou** (Henry James) et du **Village des Damnés** (Wolf Rilla). Jean-Marie Dhume, 29 rue de la Convention, 93700 Drancy.

Vds *Titans* 1 à 70, *Nova* 1 à 60, *Strange* 65 à 101 et *E.F.* 11, 12, et 21 à 69. Ch. **Conan le Barbare** en LVD NTSC. Laurent Dutel, 2 rue Fondère, 13004 Marseille.

Vds VHS de films et séries, docs sur ***X-Files***, **Star Wars**, **Batman**. Liste contre 2 timbres à Mr. Janic, 27 av. de Monthon, 16340 L'Isle d'Espérance.

Rech. *Fangoria* 69, 74 et 75, et n° de *Terzic Horror*. Tél.: 85 58 48 47 après 19 h.

Rech. affiches de **Toy Story**, **Jurassic Park**, **The Mask**, **L'Étrange Noël de Mr Jack** et **Alien**. Jérôme Padet, rue du Champ de Foire, 42440 Noirétable.

Vds 1 500 livres/BD/VHS/CD. Liste de 25 pages contre 4 timbres à Stéphane Hannequin, 2 bis rue Contant, 93220 Gagny.

Vds VHS, de 25 à 50 F pièce : **The Thing**, **Razorback**, **La Ferme de la Terreur**, **Predator 2**... Emmanuel Brouillet, 56 av. Jean Jaurès, 91200 Athis-Mons.

Rech. docs sur **Crying Freeman** et ses interprètes, et surtout des vidéos d'interviews. Marie Dehlinger, 10 rue Schulmeister, 67100 Strasbourg.

Vds VHS de **Glen or Glenda**, **La Nuit des Revenants** et **Eraserhead** + «Le Petit Livre de Stanley Kubrick», «Le Petit Livre de Terry Gilliam», «Zé Craignos Monsters !» (*comment ai-tu le cœur de t'en séparer, ingrate !*), et coffret BO de la trilogie **Star Wars** (4 CD). Nathalie au 83 98 15 44 après 20 h.

Rech. épisodes de ***Goldorak***, ***Albator***, ***Candy***, ***Captain Flam***, ***Vic le Viking*** (avec générique ancien). Frantaz Gay, 11 place Mengin, 54000 Nancy.

Ach. trading cards ***X-Files*** 1ère et 2ème saisons, books ***X-Files*** et goodies ***X-Files***. William Deschamps, 6 rue des Abricotiers, 37170 Chambray-les-Tours.

Rech. *M.M.* 23 et *E.F.* 22 et 23. Jonathan Tilloult, 47 rue George Melies, 44100 Nantes.

Vds ou éch. *Strange* album n°3, albums 4 Fantastiques, X-Men, Conan, *Titans*, *Nova*, comics pocket... Hans Humbert-Bruin, 109 Les Marroniers, 62830 Sanier.

Rech. tout doc sur **Hellraiser 1, 2** et **3**. Denis Bardot, 14 rue Bel-Air, 54130 St Max.

Rech. *M.M.* 13, 20 et 24, VHS de **Planète Interdite** et autres films de SF peu diffusés. Gauthier Lemay, 98 Bd Kichener, 62400 Béthune.

Rech. absolument tout sur ***X-Files***. Romain Méchain, 3 av. Gaston Roupnel, 21200 Beaune.

Ch. bijoux magiques sur les vampires, anges, jeunesse et beauté éternelles... (*ça va pas être facile à trouver, dis donc...*) Marie-Paule Mengès, 16 allée du Petit Pont, 64600 Anglet.

Vds nbreuses BO en CD/33 t/45 t. Liste sur demande à Christian Karl, 30 rue de Lupin, 57400 Sarrebourg.

Vds anciens *M.M.* et *E.F.* Sébastien au 20 55 88 71.

Ch. BD «The Crow» et tout sur **Crying Freeman** et Mark Dacascos. Anne Lemoine, La Bergerie, 86210 Archigny.

Vds *Strange* et anciens *Strange*. Liste contre 1 timbre à Valérie California, 5 rue des Aubépines, 60500 Chantilly.

Vds 140 F set complet des 72 trading cards ***X-Files*** 2ème saison. Rech. tout sur Gillian Anderson, la série en général et correspondant(e)s. Géraldine Hubert, 120 route de Revel, 31400 Toulouse.

Ech. trading cards ***X-Files*** (1ère et 2ème saison) contre celles qui me manquent. Carine Pinon, La Boucaudière, 36220 Martizay.

Vds comics US des sixties (X-Men, Fantastic Four, Batman...). Envoyer liste de recherche et enveloppe timbrée à François Debois, Kerguiec, 56690 Landaul.

Rech. tout doc sur ***X-Files***. David Cocuau, 14 rue Pasteur, 33230 Les Eglisottes.

Vds comics années 80 jusqu'à aujourd'hui (*Marvel*, *DC*, *Vertigo*, *Image*...), et traductions *Lug* (*Strange*, Fantastic Four...). Liste contre enveloppe timbrée à Nicolas Dangeville, 41 rue Sarrette, 75014 Paris.

J.H. 20 ans, 1,80m, ch. rôle dans court ou long métrage. Aucun passé d'acteur mais une volonté énorme (*de me faire plein de thunes...*). Julien Pechenot, 41 rue de Bichain, 89340 Villeneuve la Guyard.

Vds collection «Collectorrrs» : **Les Raisins de la Mort**, **La Nuit des Traqués**, **Le Frisson des Vampires**, **Requiem pour un Vampire**, **La Vampire Nue**, **Les Démoniaques**. 60 F la K7 ou 280 les 6 (port compris). Benoît Marie, 52 rue de la Rivière, 44300 Nantes.

Vds VHS diverses (*Horror*, japanimation...) + 2.000 BD/comics. Demandez liste à Philippe Navarro, 16 av. de la 1ère Armée, 09100 Pamiers.

Vds 110 F VHS des **Ailes d'Honneamise**. Romain Lacroix, 71 rue A. Maillol, n°385, 31100 Toulouse.

Vds important lot de VHS. Liste contre enveloppe timbrée à José Langlois, 42 rue de la Croix Rochopt, 91860 Epinay sous Senart.

Vds *Vidéo 7* 88 à 159, *Best* 223 à 310, *Studio* 24 à 68, *E.F.* 72 à 130, *Max* 10 à 34, *Le Cinéphage* 1 à 13, *Toxic* 1 à 8 et *Première* 127 à 189 (*bon dis donc, c'est le nettoyage de printemps, chez toi ?*). David Lotton, 1 square de Varsovie, 35200 Rennes.

Ech. cartes téléphoniques. Ch. romans de la collection *Néo*. Odile Olmeta, 17 rue de Nicolais, 13007 Marseille.

Rech. jaquettes de **Basket Case 1, Tourist Trap**, **Dark Star**, **The Dark**, **The Cold Room**, **La Dernière Maison sur la Gauche**, **Démons 1** et **2**, **Nekromantik 1** et **2**, **L'Enfer des Zombies**, **Moontrap**. Patrick Monteau, Orlut, 16370 Cherves-Richemont.

Vds à petit prix nbreux *Titans*, *Spidey*, *RCM*... Liste contre 1 timbre à François Jost, 5 bis av. du Professeur Roux, 78100 St Germain en Laye.

Vds BD/romans fantastique/SF, comics US et version française, trading cards, revues de ciné... Liste contre deux timbres à Jean-Paul Ronecker, 22 rue de la Salle, 54000 Nancy.

Vds 290 F trilogie **Star Wars** (édition THX) et 90 F **The Mask** en VO. Pierre-Olivier Ville, Route du Drevet, 69700 Givors.

Vds trading cards ***X-Files*** 1ère et 2ème saison. Sylvie Durieu, 39 tour Victor Hugo, rue St Laurent, 76570 Pavilly.

Laure, de Verdun, je ne peux plus te répondre : ton adresse ne figure sur aucune de tes dernières lettres (*t'inquiète, c'est pareil pour moi avec Sylvie (dans le 85). Allo, Sylvie, si tu m'entends ?*). Eric Eichenlaub, 9 route de Saverne, 67370 Wiwersheim.

Vds affiches de films fantastiques, jaquettes, posters... Yohan Parrot, 1 impasse des Jardins, Les Pelouses, 30110 La Grand-Combe.

Vds affiches (entre 20 et 100 F) (*bon d'accord, 21 F, ça va !*) de films d'Argento, Bava, Carpenter, Corman, Cronenberg, Fulci, Hooper, Romero... Liste contre 1 timbre à Lok Mariaker, BP 4, 28380 St Remy sur Avre.

Rech. tout sur ***X-Files***. Possibilité d'éch. Pascal Baudot, 93 route des Gardes, 92190 Meudon.

Vds ou éch. vidéos musicales : Ministry, Nosferatu, Christian Death, The Wake... Rech. vidéos de Diamanda Galas. Liste contre 2 timbres à Gérald Lebacq, 9 impasse du Tonkin, 62160 Grenay.

Rech. trois romans «Chapeau melon et bottes de cuir» (1967, éd. *Solar*, coll. Téléroman) : «The Floating game», «The laugh was un Lazarus» et «The passion of Gloria Munday». Christophe De Perre, 24 rue Fondaudège, 33000 Bordeaux.

Rech. sculptures/objets/maquettes relatifs au ciné fantastique/SF/polar... Pascal Fraboulet, 17 rue de la Liberté, 77680 Roissy en Brie.

Vds 100 F plusieurs coll. tradings cards ***X-Files*** 2ème saison. Luida Edjekouane, 21 rue Jean Mermoz, 18500 Mehun/Yèvre.

Rech. pour réalisation et production de courts métrages : danseurs, acteurs, groupes de musique, décorateurs, modélistes, dessinateurs, manipulateurs pour animation et réalisateurs avec projets. Valérian Lohéac, 12 rue Hippolyte Lebas, 75009 Paris.

Rech. roman «Rambo : First Blood» (*J'ai Lu*). Possibilité éch. Jean-Emeric Magne, 16 rue J.S. Bach, Bt A, 38090 Villefontaine.

Vds anciens *E.F.* et *M.M.* Sébastien au 20 55 88 71.

Vds documents originaux (revues, articles, vidéos...) sur ***X-Files***. Olivier Cardot, 1 rue des Tourelles, 02240 Villers-le-Sec.

Propose + de 380 séries TV : ***Hulk***, ***Goldorak***, ***Star Trek***... Liste sur demande à Johnny Tramontin, 63 rue du Haut-Flénu, 7012 Flénu, Belgique.

Rech. tout sur ***Code Quantum***. Frédéric au 82 84 09 71 après 18 h.

Vds CD, demos, 45t de brutal death, grind, noise et gore. Liste sur demande à Nicolas Foubert, 688 rue du Coucou (*t'habites rue Caucou, c'est pas vrai ? Et elles résistent quand tu leur demandes : «Si tu venais me faire un coup coucou rue Caucou» ?*). 62140 Capelle les Hesdin.

Poss. 1ère et 2ème saison complètes de ***X-Files***. Pour éch., écrire à Olivier Derache, 48 rue Henri Matisse, 59150 Wattrelos.

Collectionneur vds livres, BD, magazines de ciné... Liste contre enveloppe timbrée à Carlos Da Cruz, 42 rue des Menuts, 33000 Bordeaux.

Rech docs et tradings cards sur ***X-Files***. Bruno Bouzet, 18 avenue de l'Echez, 65320 Bordères/L'Echez.

Vds magazines et fanzines SF/horreur/fantastique. Envoyez un coupon réponse et écrire en anglais SVP. Melvyn Green, 8 Castlefield Avenue, Salford, M7 4GQ, Angleterre.

Romain Ratinier, Dijon

Madame X, «bonne épouse, bonne mère de famille» et tout et tout, égorge son mari, son fils aîné, étouffe son petit dernier avant de se pendre. Serait-ce la faute aux méfaits du tueur de **Copycat**, film qu'elle a vu la veille, ou bien son mari aurait-il eu l'audace d'essayer de lui «emprunter» sa 106 ?
Des jeunes gens «sans histoires» deviennent forcenés et tirent sur tout ce qui bouge. Sont-ce des «tueurs nés» ou des pathétiques copies de Mickey et Mallaury Knox ? Faut-il rétablir la peine de mort pour les réalisateurs ?
Ce n'est pas nouveau, la violence au cinéma et à la télévision (mais aussi dans la BD, les livres...) est accusée de tous les travers de la société, à croire qu'avant leur apparition, le monde était plus doux. Parlons-en de la télévision où le fantastique et l'horreur reviennent en force. Aujourd'hui, les parents sont catastrophés par la violence et la débilité de ***Dragon Ball Z*** ; hier c'était ***Goldorak***, ***San Ku Kaï***... feuilletons à rallonge pour les jeunes dont l'un des points communs est d'appliquer toutes les recettes des feuilletons pour tous : personnages récurrents qu'on apprend, au fil des intrigues, à connaître, donc à aimer, à haïr, qui souffrent, meurent, ressuscitent... Suspens insoutenable et coup de théâtre à la fin de chaque épisode pour s'assurer qu'on suivra bien le prochain... etc. Mais quoi qu'on puisse dire sur la violence de ces programme destinés à la jeunesse, elle n'a jamais atteint le degré, ni même dépassé la cruauté des aventures délirantes que je faisais «vivre» étant enfant à mes jouets, voire, pire, aux insectes de mon jardin. Les adultes qui crachent sur ***DBZ*** (que je n'aime pas particulièrement) suivent, pour la plupart, de leur côté, d'autres feuilletons à rallonge autrement plus dangereux. D'après vous, qu'est-ce qui fait le plus de dégâts dans une famille, un dessin animé fantaisiste où des persos ricochent et s'explosent sur des montagnes, ou ces ***«Feux de la gloire et beauté à Melrose Hills»***, où une jeune fille se fait violer par un assassin, se retrouve enceinte tout en étant accro au crack, et qui à coup sûr gardera le bébé parce qu'avorter c'est, beurk, dégoûtant ?
Qui d'Hercule, d'Hannibal Lecter ou du commissaire Moulin rétablira la peine de mort pour les assassins d'enfants (dans un premier temps, avant de l'étendre aux réalisateurs)? Dorothée n'est-elle pas plus niaise et dangereuse que Sailor Moon qu'elle diffuse dans son Club - sa secte ? - télévisé, avec son super hit parade de ses super chansons, ses sketches et sit-coms homophobes, racistes, où la simple apparition d'une grosse ou d'un nain provoque des rires enregistrés ?
J'ai horreur d'avoir peur, sauf au cinéma. Parmi mes films préférés, au milieu de **Brazil**, du **Temps des Gitans**, d'**Alice au Pays des Merveilles**, il y a **Massacre à la Tronçonneuse**. Je jubile rien que d'y penser. Mais faut-il préciser que si dans la rue je vois un mec avec une tronçonneuse, je ne jubile plus du tout ?
Tout le monde a entendu parler de Catharsis, la théorie d'Aristote, qui n'a pas dit que des conneries, selon laquelle les spectateurs assistant à une représentation théâtrale dramatique et violente rentrent chez eux, apaisés, purgés, et mieux armés pour affronter la vie. J'en suis persuadé. Je suis un adulte et je fais la différence - même si cela devient compliqué - entre une tête éclatée dans un film de Lucio Fulci et les marques de coups de machette sur la tête d'une Somalienne au journal de treize heures. Aussi, je préfère 30.000 fois voir **Evil Dead** de Sam Raimi, que **Bosna** de Bernard Henry Levy.
Si un jour j'assassine quelqu'un, je le ferai d'abord pour des raisons qui me sont propres et pas forcément à la tronçonneuse. Peut-être que grâce aux livres d'Agatha Christie, aux films de Dario Argento, d'Hitchcock, aux épisodes de ***Columbo*** et à mon diabolique sang chaud et froid à la fois, j'arriverai à commettre un crime parfait *(avec sang froid ? Un ice crime, alors !)* et vous n'en saurez jamais rien. Si j'échoue, peut-être que les journaux vous apprendront que le jour d'avant j'avais vu **Love Story** à la télé !

Mais tu sais que tu as raison, toi ? Combien de meurtriers assistaient la veille de leur forfait à la dernière (on peut rêver !) émission de Morandini ou bien encore à ce navrant psychodrame de Pour la Vie *qui a si bien su repousser les limites du voyeurisme à la télévision ? Et si l'on arguait d'une telle coïncidence pour tenter d'interdire ce genre d'émission sur nos écrans ? J.P.P.*

Léon Batista, Vincennes

Je vous lance à tous un appel désespéré ! Et par la même occasion, c'est une offre d'emploi que je propose aux chomeurs bricoleurs de K7 vidéo. Je m'explique : vous est-il arrivé que vos bandes se cassent ? C'est un travail de dingue de dévisser ces saloperies de petites vis... vicieuses évidemment ! Et cruciformes en plus, qui s'abiment facilement sous le tourne-vice ! De recoller la bande, la remettre en place ainsi que tout le reste : ressorts, bidules et machins... et de tout revisser. Alors, voilà, s'il y a des lecteurs sérieux qui se sentent une vocation, et si je ne suis pas un cas isolé, faites-vous connaître dans *Mad*. Amitiés à tous.

Sébastien Tonin, Presle

Quelques petites minutes juste pour vous critiquer (ben oui). J'ai arrêté mon abonnement après cinq bonnes années de franche rigolade pour la raison suivante : trop de cul gratuit (et racoleur) et de mangas idiots-culturels (eux aussi). On ne rend pas Goldorak plus pertinent en enlevant la culotte de Vénusia *(oh, tu sais, tant qu'on n'a pas essayé, on peut pas dire...)*. C'est vrai que vous matraquez sans arrêt *TF1* (bravo !), mais je ne pense pas que toutes ces nénettes à poil dans les colonnes de *Mad* aient une autre raison que de racoler les boutonneux en mal de sexe. Dommage, je vous pensais plus évolué, dans le choix de vos images tout du moins. A propos d'image, je vous en soumets une (do-it-yourself-Mystic). Euh, sans rancune, pour une diffusion ? Allez vous restez les meilleurs.

Pour ce qui est de la tolérance et de la magnanimité, sûrement ! Mais où as-tu vu toutes ces nénettes à poil, dis voir ? T'es sûr que tu ne te trompes pas de magazine, au moins ?

LE TITRE MYSTERIEUX

Hé, y me fait marrer votre petit copain du dernier titre mystérieux qui n'arrivait pas à s'endormir en comptant sur ses doigts. Moi j'en écrase méchamment, mais, pas con, je ne dors que d'un œil...
Ça c'est pas idiot, et en plus c'est dissuasif pour les raseurs de tout poil. Mais tout ceci ne nous dit pas de quel film sort notre étrange personnage dont la pilosité généreuse n'a d'égal que l'œillade assassine. Les cinq premiers à nous fournir la bonne réponse gagneront comme d'habitude le prochain numéro de *Mad Movies*. Bien fait pour eux !
Notre titre précédent concernait le méconnu **The Wicker Man** de Robin Hardy, un film de la Compagnie *Charlemagne*, dirigée par Christopher Lee, et qui obtint à l'époque (1974) le grand prix du Troisième Festival du Cinéma Fantastique de Paris. Seuls trois lecteurs avaient trouvé la bonne réponse : Thierry de Raymaeker (Bruxelles), Michèle Dolène (Paris) et Jean-Paul Lehmann (Massy).

Vds 15 F pièce *Impact* 1 à 8, 44 et 46, affiches, affichettes, photos de films... Liste contre 1 timbre à Francis Ferrin, 30 av. du Pré de Foire, 73600 Moutiers.

Vds. K7 audio X-Files (Foo Fighter, Frank Black...) bon état, à 65 F, pu l'échange contre le CD (je paierai la différence, don't worry !). Rech. également fans dingues de la série. Malika Le Gall, Le Champ du puits, 72530 Yvre l'Evêque.

Vds lot de 430 VHS tous styles et TBE : 20.000 F. Cadeau : un magnétoscope *Akai*. Gilles Varnier, Mesnal Drucourt, 27230 Thiberville.

Rech. intégrale de la série ***Twin Peaks*** + contacts sur région parisienne. David Introligator, 32 av. Maignan, 91210 Draveil.

Rech. *M.M.* 1 à 15, 17, 19, 20 et 22 (même photocopies), *E.F.* 4 à 6, 8, 133, 138, 140, 142, 143 et 145. Vds *Vidéo 7* 1 à 121 (sauf 38, 78, 96 et 120). Stéphane au (1) 46 68 04 21.

Ch. BD «*Crying Freeman*», autres BD japonaises et docs sur ***X-Files***. Emmanuelle Bouron, La Prévoté, 33240 Perissac.

Vds/éch. nbreux livres fantastiques/anticipation : *Fleuve Noir*, *Argoisse*, Bob Morane... Liste sur demande à Eric Maillet, 1 allée du Poitou, 78140 Velizy.

Vds nbreux jouets et gadgets **Star Wars**. Liste contre enveloppe timbrée à Chris Machelen, 4 rue du Blason, Bt 62, Appt 116, 59650 Villeneuve d'Ascq.

Nouveau sur région parisienne ch. à faire connaissance avec toute personne sympathique (*c'est tout à fait discriminatoire. Pense un peu aux autres !*). Cédric Dangles, 7 rue du Président Kennedy, 92700 Colombes.

Vds BO en CD : **Bloody Bird**, **The Bounty**, **La Chair et le Sang**... Frédéric Kuta, 28 rue de Weppes, Appt 16, 59800 Lille.

Vds 150 F pièce t-shirts ***X-Files*** et **Crying Freeman**. Sylvia Barrault, 26 rue Victor Basch, 95130 Franconville.

Vds 70 F pièce VHS de **Combat Shock**, **Le Roi des Morts**, **Ogenki Clinic**, **Ultimate Fighting** + BO ***X-Files*** (50 F). Tél.: 81 88 73 59 après 20 h.

Rech. BD «Creepshow» (1960-1970), BO de **Freddy 6**, VHS de **Halloween 1 à 5** et **Le Jour des Morts-Vivants**. Emmanuel Bracconnier, L'Escardihada n°17, 13320 Bouc-Bel-Air.

Ach. affiches de **Beaucoup de Bruit pour Rien**, **When Night is Falling**, **Exotica** + docs sur Kenneth Branagh et Emma Thompson. Guillaume Monmer, 36 rue Pasteur, 54250 Champignoulles.

Vds 11 BO rares en CD : 700 F le lot ou 70 F pièce. David Giu, 23 imp. Vallée Hérot, 62224 Equihen.

Vds photos couleurs et N&B de Rutger Hauer et Anthony Hopkins, Katrine Merigot, 4 allée des Oiseaux, 78200 Manty la Ville.

Ch. VHS des **Dents de la Mer** et tout doc sur ce film. Sophie Meyer, 50 rue Saint-Michel, 68190 Ungersheim.

Ach. films gore de Fulci, Deodato, D'Amato... Rudy Potyralla, 16 rue C. Delvallez, 62880 Estevelles.

Vds jaquettes du magazine *Télé K7* de tout Genre, 2F pièce. Envoyez vos listes de recherche à Claude Amigo, 36 bis rue de Dunkerque, 75010 Paris.

Vds 1.600 BD super-héros + 700 comics + collection *E.F.* + jouets X-Men. Ach. jouets **Star Wars**. Liste sur demande à Thierry Allié, 5 rue Jean Giraudoux, 89300 Joigny.

Rech. désespérément la K7 vidéo du film **The Man Who Fell to Earth** (**L'Homme qui Venait d'Ailleurs**), avec David Bowie. Stéphane Bertrand, 1978, Avenue de Provence, les Vergers, 06140 Vence.

Ach., même chez (*ne les tente pas, malheureuse !*) tout sur Stephen King et autres auteurs de romans d'épouvante. Ecrire à Klecha Kati, 23 rue du Souguenain, 60140 Bailleval.

Rech. le «Making of Dark Crystal». Avis aux revendeurs de raretés. Sébastien Tonin, La Violette, 73110 Presle.

Vds affiches et photos de cinéma, trilogie **Star Wars** en VOST. Boris Légeron, 41 rue de la Cueille, 86000 Poitiers.

Ach. bon prix Index de la Cinématographie Française ou Répertoire Général des Films, année 1956 + anciens fanzines de ciné fantastique. Jean-Pierre, au (01) 48 74 70 83 (en matinée des jours de semaine, même très tôt).

Ach. BO du **Sixième Sens** et de **La Forteresse Noire**, tout sur Michael Mann et les groupes Danzig et New Model Army. Ch. VHS du **Monde selon Garp**. G. Paul, 15 rue de Nétreville, 27000 Evreux.

Rech. désespérément tout sur les films de Lucio Fulci et Dario Argento. Ach. toutes les revues *Vendredi 13* et *E.F.* à bon prix. Christian Plumer, 137, rue de l'Espérance, 4000 Liège, Belgique.

ILS OU ELLES CHERCHENT

- correspondante (s) 16/30 ans, adorant le cinéma fantastique et d'horreur, en passant aussi par la SF. Bruno Dussart, 51 rue Decrombecque (*j'ai beau dire, ça tant pas la rue Couenne !*), 62750 Loos en Gohelle.

- correspondant(e)s aimant le hardcore, la trance, la techno, les mangas érotiques et les films genre **Bad Taste** et **Brain Dead**. Michaël Bruneau, 1 rue Neuve du Palais, 19200 Ussel.

- correspondant(e)s 18-28 ans fans de ***X-Files*** pour éch. de trading cards et discussions. Franck Farmer, 17 rue des Bauves, Bt A1, 95200 Sarcelles Village.

- correspondant(e)s 12-13 ans pour échanges délirants. Laurent Desvignes, 15 rue Jean Jaurès, 39600 Arbois.

- correspondant(e)s aimant ***X-Files***, *M.M.*, Peter Jackson et Alanis Morissette. Steve Mielcarek, 159 rue des Déportés, 59267 Guesnain.

- une amie sur Metz fan de mangas, jeux de rôles, jeux vidéo. Marre de la solitude ! Sébastien Cire, 20 bis rue Laneufville, 54910 Valleroy.

- fans de Dario Argento pour échange d'idées et projet de giallo. Charles Cartron, 12 rue Corneille, 33270 Floirac.

- correspondante(s) fans de ***X-Files***. Sylvain Corneberi, 39 bis rue du Braustoy, 33440 Ambarès.

- demoiselle 16-25 ans sur région parisienne, aimant le hard rock, le fantastique, l'humour *Mad*, pour correspondre et/ou sorties concert, cinéma. Christophe Babayou, 65 rue Edgar Quinet, 94100 St Maur.

- correspondant(e)s 15-18 ans aimant déconner, le cinéma, ***X-Files*** et les jeux vidéos. Laurence et Sandrine De Araujo, 7 C allée du Parc, logt 29, 71200 Le Creusot.

- correspondant(e)s 12-15 ans aimant les films fantastiques. Ophélie Ramos, Valestourière, route de St Roman de Codières, 30440 Sumène.

- correspondante(s) 13-16 ans fans de séries TV. Laetitia Ramos, Valestourière, route de St Roman de Codières, 30440 Sumène.

- correspondant(e) de tout âge aimant les films fantastiques, ***X-Files***, ***Les Contes de la Crypte***. Géraldine Prinçault, 7 allée Traversière, 94260 Fresnes.

- correspondant(e)s aimant Freddy, ***Twin Peaks***, les comics, le groupe Cappella, ***X-Files*** et les phénomènes paranormaux. Jérôme Legentil, 44 rue de Belfort, 59200 Tourcoing.

- personnes pour former un groupe de gais lurons aimant les films ringards et autres curiosités. Hervé au (1) 47 66 54 50 ou Omar au (1) 42 63 92 99.

- correspondant(e)s fans de ***X-Files*** pour éch. de docs. P. Delarbre, 29 rue des Raguemets, 95210 Saint-Gratien.

- fans de ***X-Files*** pour adhérer à «The X-Fans Club». Les fans de mangas peuvent aussi s'adresser à moi (*tu rutoies large, dis donc !*). Aurélien Zann, 2 rue d'Amsterdam, 68000 Colmar.

- pour tournage fin août, près de Rambouillet, créateur amateur d'effets spéciaux de maquillage. Claude Grinberg : (1) 42 45 56 07.

- courts métrages de genre fantastique pour le Festival Fantarock de Niort. Envoyez vos K7 à AJC Propavas, 79 chemin de la Repentie, 79510 Coulon.

- enregistrements ***Lois and Clark*** (1ère, 2ème, et 6 épisodes de la 3ème saison) + documentation sur Dean Cain et Teri Hatcher. Elisabeth Larrandaburu, 46 rue Thiers, 65300 Lannemezan.

ARRIVAGE HEBDOMADAIRE IMPORT USA/GB/JAPON

Album

ACHAT ET VENTE DE LASERDISCS D'OCCASION

NOUVEAUTÉS

PLUS DE **10 000** LASERDISCS ET VIDÉOS.

CATALOGUE VPC DISPONIBLE CONTRE 3 TIMBRES À 3 F.
Mise à jour mensuelle.

SURF NAZIS MUST DIE

NAKED KILLER

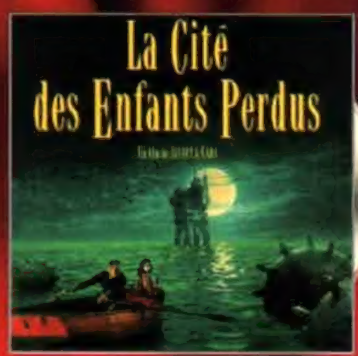
VOYAGER 2.6

ISLAND OF THE LOST SOULS

TWELVE MONKEYS
NTSC - LTBX 220 F
jusqu'au 3 août 96

RUMBLE IN THE BRONX
NTSC - LTBX 230 F
jusqu'au 3 août 96

BROKEN ARROW
NTSC - LTBX - THX - AC3 230 F
jusqu'au 24 août 96



LA CITÉ DES ENFANTS PERDUS
NTSC - LTBX - SUBT. 200 F
jusqu'au 10 août 96

Sans oublier...
(EN LD NTSC)

EYE FOR AN EYE
LD - LTBX - AC3 : 260 F

DRACULA: DEAD AND LOVING IT
LD - LTBX : 200 F

SCREAMERS
LD - LTBX : 200 F

DIABOLIQUE
LD - LTBX : 200 F

NATURAL BORN KILLERS
LD - LTBX - AC3
Director's Cut : 680 F

ONE MILLION YEARS B.C.
LD - LTBX : 260 F

Album
c'est aussi :
- *Tout sur les «X-Files» : guide officiel, vidéos, T-Shirts, etc...*
- *Tout sur «Star Wars» : art of, script, movie books, etc...*

Album

7, rue Dante
75005 Paris
Tél.: (1) 43 25 54 76
Fax : (1) 43 25 82 70

Du mardi au samedi
de 10 heures à 20 heures.

CHRISTOPHE DESHOUX

LE SEUL MAGASIN «TOUT CINÉMA» DE LA RIVE GAUCHE.

LES PRIX ET DÉLAIS INDIQUÉS SUR CETTE PAGE NE SONT PAS CONTRACTUELS ET SONT SUSCEPTIBLES DE CHANGER SANS PRÉAVIS.

IL S'INSINUE DANS LA RÉALITÉ DE CEUX QUI LUI ONT DONNÉ VIE

Dans la lignée de l'original,
LE NOUVEAU FREDDY
de Wes CRAVEN.
Avec Heather LANGENKAMP
et Robert ENGLUND,
un film truffé d'effets spéciaux hors du commun.

EN VENTE PARTOUT

TF1 VIDEO - M.S. SERVICE CLIENTS 92656 BOULOGNE CEDEX - 3615 TF1 Rubrique : Vidéo

Conception J.L.M. Conseil

© NEW LINE PRODUCTIONS INC.
INTERDIT AUX MOINS DE 12 ANS